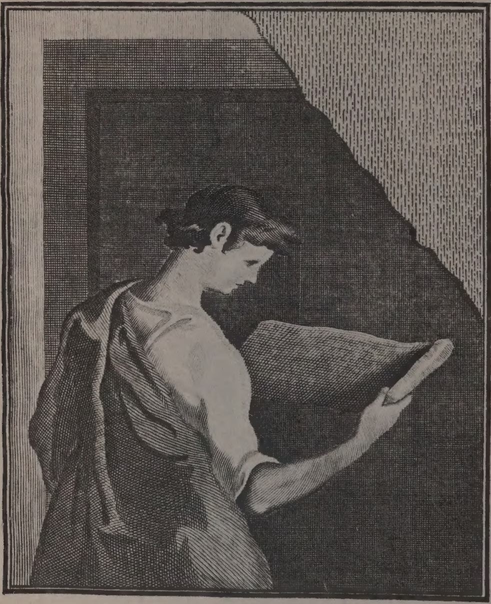

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Avril 1748. /2

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Avril 1748.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	4.	v.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE Des Sciences & des beaux Arts.

Avril 1748.

ARTICLE XXVII.

STEPHANI FABRETTI Urbinatis è Societate Jesu Presbyteri Lyrica & Epistolæ. Lugduni, sumptibus Fratrum Duplain. M. DCC. XLVII. cum privilegio Regis.

NOus annonçons toujours avec plaisir dans nos Mémoires les Ouvrages propres à ranimer le goût de la Poësie Latine. Les Muses qui inspirerent *Horace* &

Ovide ne ſe produiſent de nos jours qu'en tremblant. Le ſiécle d'Auguſte fut celui de leur triomphe ; elles ſe ranimerent ſous François I. & Henry IV. Elles reparurent avec tout leur éclat pour chanter les exploits de Louis XIV. Par quelle fatalité voyons-nous leurs couronnes ſe flétrir, & leur langage ſi doux, ſi enchanteur, paſſer preſque pour barbare dans un ſiécle qui ſe pique d'être celui du goût & de la politeſſe ? N'eſt-ce point un paradoxe ? Il n'eſt malheureuſement que trop juſtifié.

Le P. *Fabretti* Jéſuite Italien, malgré les préjugés d'un ſiécle ſi peu diſpoſé à bien accueillir les Muſes Latines, vient de donner au Public un Recueil de 77 Odes & de 14 Epitres, qui ſuffiroient pour faire la réputation de trois ou quatre Poëtes, ſi elles étoient Françoiſes au lieu d'être Latines. C'eſt à l'Académie de Lyon qu'il dédie cet Ouvrage. Son Epî-

tre dédicatoire eſt un éloge également vrai & ingénieuſement tourné.

L'Ode par elle-même n'a point de matiere qui lui ſoit eſſentielle. Libre dans le choix de ſes ſujets, elle n'a rien de particulier que ſa forme, c'eſt-à-dire, ce nombre, cette cadence qui lui eſt propre dans quelque Langue que ce ſoit. Horace, dit *M. de la Mothe*, ne borna ſa Lyre à aucun ſujet, & il fit voir par une varieté toujours élégante, que rien n'eſt indigne de la nobleſſe de l'Ode: tantôt on la voit s'élever juſqu'aux demeures des Dieux, tantôt elle s'arrête à conſiderer les merveilles que nous offre la nature: tantôt c'eſt dans le cœur humain qu'elle fixe ſes regards; elle y contemple les combats des paſſions, les triomphes de la vertu: bientôt elle nous tranſporte ſous les lambris dorés des Rois, & paſſant de ces prodiges de luxe

dans la cabane du pauvre, elle nous fait admirer la ſimplicité de la vertu ſous un toit ruſtique, les douceurs du Printems, les agrémens de la campagne, les richeſſes de Flore, les préſens de Bacchus, les charmes de l'amitié, tout enfin eſt de ſon reſſort.

Tous ces objets ſe trouvent réunis dans le recueil du P. *Fabretti*. Le mérite du Poëte, eſt d'avoir ſçu s'accommoder à ſes ſujets, donner de la force aux uns, répandre des graces ſur les autres. Voici comme il parle de ſa Muſe.

Dum ludens vel bella canit, mirata triumphos
Dicere conatur vel, Lodoïce, tuos;
Dum fidibus curas fallit, dum cantat amicos,
Dum Superos diſcit ſollicitare prece.

On voit toujours le Chrétien, le Philoſophe, l'excellent Citoyen, le bon ami; un Auteur ſe peint dans ſes ouvrages; c'eſt auſſi la

forme que nous donnerons à cet extrait. Odes ſacrées, Odes morales, Odes à la louange du Roy, Odes à ſes amis. Nous en prendrons deux de chaque genre pour tâcher de donner une idée de tout l'ouvrage. Enſuite nous dirons un mot de ſes Epitres.

L'embarras ici conſiſte dans le choix ; chaque Ode a ſa beauté. Nous ne prétendons point donner la préférence à celles dont nous faiſons l'extrait.

La Protection de la Sainte Vierge eſt un *azile aſſuré contre tous les maux*. C'eſt le ſujet de l'Ode 14[e]. C'eſt à la Sainte Vierge que le Poëte s'adreſſe : il la félicite ſur ſon titre de Mére de Dieu, & d'avoir donné le jour à l'Immortel, ſans qu'elle contractât aucune ſouillure. Vous, ajoute-t'il :

Latè potentem cui famulæ comam
Stellæ coronant, Cynthia cui pedes
Subjecta fulcit : quam ſuperbis
Sol radiis redimire geſtit &c.

Cette image eſt belle & brillante, l'expreſſion nette & préciſe. Daignez, continue le Poëte Lyrique, jetter ſur moi un œil favorable. Animé de ce regard divin, il n'eſt point de maux, que je ne me ſente le courage de braver. Il entre enſuite dans un détail ſoutenu par l'harmonie du vers & par la pompe de l'expreſſion. On verra dans les trois ſtrophes ſuivantes l'effet que produiſent dans une Ode les Images, les Métaphores, les deſcriptions courtes & vives, le choix heureux des Epithétes, le nombre, la cadence, le Méchaniſme du vers.

Suas Avernus ſuſcitet infremens
In me phalanges, meſſilibus graves;
 In me vel abſumat pharetras,
  Vel Stygios jaculetur angues:

Tædaſque triſtes horribilis manu
Rotans ahenâ frendeat: & pice
 Fumoque me obvolvat minaci,
  Quod tulit è Sodomæ ruinis,

Ac bella portet: cedere neſcium
Nil profuturo me petet impetu ;
Immota ſed rupes refringam
Invalidas quatientis iras.

Que l'Enfer en courroux arme contre moi ſes redoutables Phalanges, qu'il épuiſe ſur moi ſes carquois remplis de dards envenimés, ou qu'il lance ſes effroyables ſerpens : que ſecouant ſes torches funebres il écume de rage, qu'il m'envelope d'un noir tourbillon de ſouffre & de fumée, reſtes de la ruine de Sodome : qu'il me déclare la guerre la plus cruelle ; je braverai ſes efforts impuiſſants, & tel qu'un rocher immobile, je ſoutiendrai, ſans m'ébranler, ſon ſtérile courroux.

Dans l'Ode ſuivante, l'Auteur prouve que l'inſtabilité des biens de ce monde nous avertit de rechercher ceux du Ciel.

Il entre dans ſon ſujet par la comparaiſon des differentes ſaiſons

de l'année qui ſe ſuccedent ; l'Eté eſt remplacé par l'Automne que chaſſe à ſon tour l'Hyver, auquel ſuccede le Printemps.

Après une deſcription élégante des charmes de l'Automne, il nous avertit de ne pas compter ſur ſa durée.

Sed ne perpetuum fortè putes : monent
Annus præteriens, & properans rotas
Phæbus mergere ponto,
Et curru fugiens cito.

L'Hiver eſcorté de neiges & de frimats va dépouiller les arbres de leur verdure ; ramener les Aquilons dans nos champs déſolés, enchainer les fleuves &c. Mais que vois-je ? Le Printems à ſon tour fait fuir l'Hiver.

Hanc primo tepidi vere Favonii
Pingentes teneris prata coloribus
Expellent perituram
Rursùm verbere floreo.

Après des Deſcriptions ſi riantes, le Poëte avec une eſpece de

désordre ménagé avec art, passe subitement à l'empire que la mort exerce sur toute la nature.

Nil est imperium quod fugiat necis
Et tristes gladios : ipsaque marmora
Quæ nunc astra lacessunt
Mox versâ vice corruent.

Cette réflexion est suivie d'un détail juste & noble des bagatelles qui nous occupent. A quoi nous serviront ces richesses, ces trésors, tous ces prétendus biens, objets de nos vœux, de nos empressemens? Rien de tout cela ne nous suivra dans la nuit du tombeau. Ces pensées communes par elles-mêmes, parcequ'elles sont puisées dans la saine raison, sont toujours frappantes quand elles se trouvent jointes à la précision & à une expression brillante. De là il prend occasion de nous représenter les biens du Ciel comme seuls dignes de nos desirs.

Pennis diffugiens ergò volucribus,
Spes vitæ edoceat tendere longiùs:
Quæranturque perennes,
Quæ nunquàm intereant opes.

Est qui non pereat sidereâ in domo
Thesaurus latitans, fataque nesciens,
Non auro neque gemmis
Sèd virtute parabilis &c.

. . . .

. . . .

At nos divitiis (proh! pudor & nefas!)
Quæ sensus feriunt turpiter ebrii,
Quærentesque caduca,
Immortalia spernimus.

La rapidité avec laquelle s'écoulent nos jours, doit nous apprendre à porter au delà de cette vie nos vûes & nos espérances; richesses éternelles au-dessus des loix du trépas, vous seules devriez fixer nos vœux.

Il est, n'en doutez point, il est dans les demeures celestes un trésor caché & incorruptible. Ce n'est

point au prix de l'or ou des pierreries qu'on l'acquiert : il ſe donne à la vertu : mais, Hélas ! (ô honte, ô crime !) follement éblouis du vain éclat des richeſſes fragiles qui frappent nos ſens, nous laiſſons la réalité pour courir après l'ombre qui nous éblouit, & ce qui eſt périſſable, nous fait mépriſer ce qui eſt immortel.

Nous quittons avec regret la lecture de ces Odes ſacrées. C'eſt un parterre émaillé des plus belles fleurs. L'œil enchanté porte ſur toutes ſes regards, ſans ſçavoir à laquelle ſe fixer. Avant que de paſſer aux Odes morales, nous nous arrêterons encore à une ſacrée, dans un genre de naiveté, d'élégance, de délicateſſe, qui ſouvent fait plus de plaiſir que le grand & l'héroïque. L'Ode dont nous parlons n'eſt que de ſix Strophes ; nous les rapporterons ſimplement en latin : c'eſt ſur l'Enfant *Jeſus* entre les bras de ſa Mere.

Rupe Maſſylâ, rigidâque caute
Durius pectus ferat ille, quiſquis
Numen in matris gremio puellum
Neſcit amare.

Quis decor frontis! roſa quæ liguſtris
Pingit auguſtas benè juncta malas!
Quam renidentis ſpecioſa ridet
Purpura labri!

Ductili ex auro radios capilli
Solis exæquant. Eboris nitori
Colla decertant. Rutilaſque vincunt
Lumina ſtellas.

Ut manus tendit cupiens in ulnas
Excipi noſtras! teneræ è parentis
Ut ſinu pendet, ſine labe pura
Baſia captans.

Ah! veni! & noſtri niſi fæda cordis
Clauſtra formidas, ibi fige ſedem,
Ah! ſine ut ſacris venerata figam
Oſcula plantis.

Pectore in noſtro ſemel hoſpitalem
Strinxerim ſi te puer, uſque ſtringam:

Ducere est tecum, mihi dulce tecum,
Linquere vitam.

Des odes que nous appellons morales, c'est-à-dire, dans lesquelles l'Auteur paroit se proposer uniquement la réforme des mœurs, une des plus vives, est celle qui peint le luxe de notre siécle. Le Poëte, sans préparer froidement le Lecteur à ce qu'il va dire, entre tout d'un coup en matiere par une imprécation contre celui qui le premier est sorti des Ports d'Espagne pour aller chercher l'or dans les Indes. Ah! s'écrie-t-il, que n'a-t'il été englouti dans les flots! Que n'a-t'il été dévoré par ces monstres que nourrit Neptune dans son Empire! Ah! sans doute, ajoute-t'il,

Illi vel atras tabificâ manu
Megera cunas moverat: aut dedit
Triformis infanti Molossus
Tartareis alimenta spumis.

Il y a du feu & de la véhémence dans ce début vraiment lyrique. De là on nous rappelle aux vertus des premiers siécles : le contraste est heureusement ménagé.

O prisca Patrûm candida sæcula
Moresque versos ! quæ mala non tulit
Reperta fulgentis metalli
Vena potens, croceoque monstro

Defossa tellus barbara ? Quinctios
Vel quo Cethegos invenias loco ?
Queis nunc requisitos in oris
Repperias iterùm Camillos !

Angustus illis sub lare paupere
Census fuit : sed mascula pectori
Virtus inhærebat : datisque
Sponte ab agro, patriâque vite.

Contenta mensis, non aliâ suas
Ornare pompâ perdidicit domos,
Quam fortiter demptis ab hoste
Missilibus, gravibusque telis.

O ſiecles purs de nos peres ! ô renverſement des mœurs ! quelle foule de maux n'a pas introduit parmi nous l'or, ce brillant mais dangereux métal arraché aux entrailles de la terre ? où trouver maintenant des Quintius, des Céthégus ? quelles contrées ſont aſſez heureuſes pour poſſeder encore des Camilles. Sous un toit pauvre & ruſtique, ils ignoroient ou mépriſoient les faveurs de la fortune : mais une vertu mâle avoit ſon temple au milieu de leurs cœurs, leur table frugale n'offroit que ce que produiſoient leur champ ou la vigne qu'ils avoient heritée de leurs peres ; les javelots, les traits que leur valeur avoit enlevés à l'ennemi faiſoient tout l'ornement de leurs maiſons : c'étoit là toute la pompe qui les flattoit. Ces portraits de la ſimplicité de nos peres ont toujours des charmes & de la nobleſſe. Ils nous arrachent notre ſuffrage preſque malgré

nous-mêmes ; on a beau faire ; en dépit des passions , la vertu paroîtra toujours aimable , dumoins en peinture. L'Auteur emploie plus de trente strophes à faire la description du luxe de nos jours. Malgré la beauté de l'expression , & la véhémence du stile , il est difficile qu'une description si longue ne perde pas un peu du côté de la vivacité ; elle est terminée par ces trois strophes.

Si Roma tales Martia filios
Olim dedisset, nunc quoque Punica
Carthago stares, nec methaurus
Sanguineis abiisset undis :

Nec pulsus Afris finibus Annibal
Scisset Tyrannum quærere barbarum ;
Nec annuli è gemmâ repostum
Sugere nil pavidus venenum ;

Quid restat ultrà, quam levis instita,
Quam palla talos & stola contegens,
Colique, lanæque, & trahendus
Pollice, turbineusque fusus ?

La Morale fut toujours pour les Poëtes un champ inépuiſable. Elle a fourni de tout tems les ſentimens les plus élevés, & les idées les plus nobles; ſi les graces dans la Poëſie prennent ſoin de la parer, c'eſt ſans l'amollir. Que d'inſtructions ſolides dans les riants tableaux que crayonne un pinceau conduit par la vertu! Tantôt le *P. Fabretti* nous repréſente la briéveté de la vie par les comparaiſons, ou d'un éclair qui brille dans une belle nuit de la Canicule, ou d'un tourbillon de fumée qui obſcurcit le Ciel pour un inſtant, ou de l'écume qu'un vent impétueux a fait élever ſur les plaines liquides, & qué le calme fait tout à coup diſparoitre.

Pourquoi donc ces palais ſomptueux qu'on s'efforce d'élever juſqu'aux Cieux; ce luxe immodéré, ces ornemens étrangers? Euſſions-nous tous les Tréſors que roulent avec leurs flots le Tage &

le Pactole, les pierreries des Indes, les perles de l'Orient &c. Tout cela peut-il ajouter quelque choſe à nos jours, & arrêter le fatal cizeau d'Atropos? Tantôt il nous apprend à réſiſter avec courage aux traits de la fortune ennemie; une deſcription pompeuſe d'une tempête qui s'éléve tout à coup, & ſurprend le Pilote tremblant; les efforts de celui-ci pour lutter contre les flots & ſe garantir du naufrage, fourniſſent des images ſenſibles & brillantes des bourraſques de la fortune, de ſes revers, & de la fermeté que nous devons oppoſer à ſes coups.

Tantôt ſa lyre chante les triomphes & la gloire de la vertu: en vain le pinceau des Apelles, le cizeau des Phidias nous promet l'immortalité; il n'appartient qu'à la vertu victorieuſe des tems de nous la procurer.

I nunc ſuperbæ viſere Memphieos.
Moles ſtupentes: quære & imaginum

In atriis fumum Quirinis,
Quære Rhodi veteres colossos;

Hæc jam citatum dente volubili
Tempus peredit: deque tot artibus,
Quas primus est miratus orbis,
Vix aliqui cineres supersunt.

Il n'en est pas de même de la vertu.

Est una fatis nescia cedere
Æterna virtus: quam neque livida
Consumet ætas, fabulosa
Nec stygio premet amne cymba, &c.

Il est tems de passer aux Odes à la louange du Roi; on sent que c'est le cœur qui inspire le Poëte; il dit lui-même de sa Muse, lorsqu'elle chante les vertus de notre auguste Monarque.

Se major surgit tali sub Principe: ab illo
Incipit & pretium ducere læta suum.

On trouve dans ce recueil 15 Odes à la gloire de Louis XV.

Son éloge commence & termine les Poëſies du *P. Fabretti* ; il en fait lui-même la remarque :

Primoque verſu dictus & ultimo
Amor ſuorum, terror & hoſtium &c.

Dans la premiere Ode, après avoir fait un bel éloge de toutes les vertus du Roi, & célébré ſes exploits à *Ménin*, & à *Ypres* ; le ſentiment ramene bientôt le Poëte à exprimer ſes tendres vœux.

Ah ! vive, longos par Pylio ſeni,
Princeps in annos : nec generoſior
Expone te belli periclis
Quæ meliùs recidant in hoſtes.

Cette même penſée ſe retrouve encore dans une autre de ſes Odes.

Abſiſte bellis : ſat tibi gloriæ
Hic primus annus detulit, & tuâ
Salute ſi ſint comparandi,
Odimus hoc pretio triumphos.

Il continue.

Relinque terras ſerus, & aureis
Scribendus aſtris, ne propera tuas
Liquiſſe gentes, nec require
Æthereis rutilare flammis.

Cum parca juſto plurima neverit
Amica fuſo ſæcula : tum potes
Fulgere ſydus, tum relictis
Igne novo radiare terris, &c.

Horace s'eſt ſervi à peu près des mêmes idées pour louer Auguſte, pouvoient-elles être plus juſtement appliquées?

Le Lyrique moderne ſoutient cette idée vraiment noble & Poëtique, qu'il termine par cette Strophe.

Quas tu præoptes, optime Principûm,
Ne quære ſedes, hoc ſuperis onus
Permitte : lætantesque perge
Imperio recreare terras.

L'iſle de *Corſe*, pacifiée; la bataille de *Fontenoi*, la priſe de

tant de Villes ſoumiſes aux armes du Héros conquérant : ſon amour pour la paix au milieu de ſes triomphes : un fond ſi riche ne laiſſe rien à faire à l'imagination ; il y a ſept ou huit Odes uniquement ſur le Rétabliſſement de la Santé du Roi après ſa maladie de Metz. Le Nautonnier échapé du naufrage aime à ſe rappeller les dangers qu'il a courus.

Voici comme il exprime la rapidité des conquêtes du Roi :

Quacumque Princeps, aurea lilia
Undare ventis, & litui & tubæ
Clangore permixto rebelles
Fortè jubet reſonare campos ;

Vexilla circum læta volans, ferit
Bellona palmas : laurigera & ſeges
Ubique ſuccreſcit : novisque
Materies oritur triumphis.

Il exhorte les ennemis à profiter de la Paix que leur offre un Roi vainqueur, c'eſt à eux qu'il

s'adresse :

Rex ipse victor fulminis immemor
Offert olivæ dona ruentibus,
Cupitque pacem ; cur amantis
Munera respuitis feroces ?

Non est fateri turpe Gigantibus
Cessisse stratos ab Jove ; sed pudor
Est pace neglectâ, procaci
Bella manu revocare victos.

Malherbe dans cette Ode si magnifique, au Roi Louis XIII, allant réduire les Rochelois, emploie cette allusion de la guerre des Géans contre les Dieux.

Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire, ne nous permettent pas de nous étendre autant que nous le voudrions ; nous dirons en général qu'il semble que la majesté du sujet influë sur l'ouvrage du Poëte ; les sons de sa Lyre ne sont jamais plus vifs & plus animés, que lorsqu'elle

chante *Louis*, couronné des mains de la Victoire : l'Ode ſur l'Infant *Dom Philippe*, & ſur le Prince *de Conti*, eſt digne de ces deux héros de la Maiſon de Bourbon.

L'ordre que nous nous ſommes propoſé exigeroit que nous parlaſſions des Odes du *P. Fabretti*, à ſes amis ; mais ce que nous avons dit juſques ici ſuffit pour faire connoître ſes talens lyriques. Noble dans ſes ſujets, plus ingénieux & plus doux que ſublime dans ſes ſentimens, plus ſage que hardi dans ſes penſées ; toujours maître dans ſes fougués, il donne trop à la raiſon, pour accorder beaucoup à l'imagination : & peut-être les Partiſans de l'enthouſiaſme qui trouvent froid tout ce qui eſt raiſonable, voudroient-ils moins de juſteſſe, plus de feu & plus d'élévation ; on reprochoit à M. de la Mothe d'être plus Philoſophe que Poëte.

Il ne nous reſte plus qu'à faire

connoître les 14. Epitres que nous avons annoncées, & qui terminent ce recueil. Presque toutes sont des remercimens d'une Muse polie & reconnoissante des éloges qu'on avoit donnés à ses Poësies. La versification en est belle & délicate, on y trouve une grande abondance de sentimens vifs & ingénieux, tels que les comporte le style familier & naturel de l'Epître, la pureté de l'expression répond parfaitement à la beauté des pensées, & ce qui paroîtra peut-être plus singulier, c'est la modestie avec laquelle l'Auteur répond aux louanges de ses amis. La modestie est une vertu dont on ne se picque guéres au Parnasse : l'orgueil Poëtique y est presque passé en bienséance; tous nos grands Maîtres n'ont point rougi de se couronner de leurs propres mains: cet usage, dit M. de la Mothe, a commencé avec les Poëtes, & l'on diroit qu'ils se sont copiés les

uns les autres. Ce qui ſemblera encore plus étonnant c'eſt que M. de la Mothe qui en eſt ſi choqué, ſe ſoit laiſſé entrainer par le torrent ; il dit dans ſon Ode de l'émulation.

> L'orgueil m'enivre en ce moment,
> Et je céde à l'inſtinct ſuperbe,
> Qui me flate qu'avec Malherbe
> Je dois vivre éternellement.

L'inſtinct n'eſt pas toujours un oracle ſûr. On a beau dire, rien n'eſt ſi charmant que la modeſtie qui ſe trouve réunie avec les talens. Nous appliquerons au P. *Fabretti* ce qu'il dit lui-même dans une Ode qu'il a faite ſur le mépris de la vaine gloire.

La gloire fuit ceux qui la recherchent, & recherche ceux qui la fuient.

> Terga ſi vertas rapidæ : ſequetur
> Fida nolentem, &c.

ARTICLE XXVIII.

LETTRES D'UN SEIGNEUR Hollandois, à un de ſes amis, avec des Refléxions Politiques ſur les événemens les plus intéreſſans de la guerre préſente. 3 volumes. A la Haye 1747.

C'Eſt un Amateur de la Paix qui communique ſes refléxions à un de ſes amis ſur les événemens les plus intéreſſans de la Guerre préſente. Il nous donne trois tomes de Lettres Politiques, où il développe les droits, les intérêts & les vuës particulieres des Puiſſances belligerantes. Il ne raiſonne point à perte de vuë ſur des bruits incertains, & ſur des faits imaginaires : il ne parle que par Actes. Tout eſt fondé ſur des piéces authentiques dont on convient de part & d'autre ; c'eſt un Seigneur Hollandois qui tient la

plume : il voudroit bien convertir ſa République : il lui donne de ſages conſeils & la menace de grands malheurs, ſi ſes Oracles ne ſont pas écoutés ; il met en œuvre tout ce que le raiſonnement a de plus ſolide, & tout ce que le zéle a de plus vif. Voici comme il s'explique ſur le parti qu'a pris la Hollande de prêter de nouveaux ſecours à la Reine de Hongrie. C'eſt le ſujet de la premiére lettre, où l'Auteur fait bien voir qu'il n'eſt point de ces Citoyens qui croient qu'on ne peut être bon Hollandois ſans épouſer avec chaleur les intérêts de la Maiſon d'Autriche.

Il eſt d'abord étonné de l'ingratitude de ſa République. Que penſeroient nos Peres, s'écrie-t'il, s'ils voyoient leurs deſcendans ſacrifier leurs vies & leurs fortunes à l'aggrandiſſement d'une maiſon qui tâcha tant de fois de les opprimer ? Il rappelle en paſſant les ſecours que les Etats-Généraux

ont reçus de la France. Quel motif a donc pû nous détacher de l'alliance de cette Couronne? Ce n'eſt ni la Foi des traités, ni le maintien de l'équilibre en Europe; c'eſt la chimére des deſſeins ambitieux que l'on met ſur le compte de la France: c'eſt l'intérêt particulier de l'Angleterre: c'eſt la Cour de Londres dont nous ſommes les dupes; c'eſt les inſinuations artificieuſes des Anglois qui nous ont engagés dans une guerre qui ne peut que nous être préjudiciable; & dans quel tems les ſecours que nous avons fait paſſer à la Reine de Hongrie lui ont-ils été envoyés? Ce ne fut point lorſque les François étoient maîtres de Prague, & qu'ils menaçoient d'aſſiéger la Reine de Hongrie dans ſa Capitale; la garantie de la Pragmatique-Sanction pouvoit alors avec quelque couleur de raiſon juſtifier nos démarches. Ce fut dans le tems même que

cette Couronne, qui se tenoit sur la défensive, étoit en droit d'éxiger que la République observât à son égard une exacte neutralité. Il faut avouer, dit notre Auteur, que ce trait ne fait pas honneur à l'équité & à la sagesse de notre Gouvernement.

Il parle ensuite du deuxiéme secours que les Hollandois ont accordé à la Reine de Hongrie, ils avoient fait le premier pas : on les mit dans la nécessité de ne pouvoir reculer, & d'aller toujours en avant ; les Anglois se vantoient de sçavoir comment il falloit s'y prendre *pour faire danser l'Etat au Printems.*

Mais l'équilibre de l'Europe ? le sage Areopage des Provinces-unies, devroit bien être détrompé de cette chimere, notre Auteur la détruit. Les Alliés ne peuvent le rétablir cet équilibre, ils n'ont pas le bras assez fort pour tenir la balance ; il faudroit pour cela remet-

tre la Reine de Hongrie en possession des deux Silesies, & des riches Provinces qui par le traité de Vormes ont été cédées au Roi de Sardaigne; ces infractions faites à la Pragmatique - Sanction tiennent-elles la Balance de l'Europe en équilibre? d'où vient donc que les Alliés de la Reine de Hongrie ne s'y sont pas opposés?

On parle depuis tant d'années de l'équilibre de l'Europe, & que notre République ne pense-t-elle à l'équilibre de la Mer? c'est d'où dépend l'étenduë & la sureté de son commerce; l'Angleterre l'a renversé cet équilibre de la Mer, elle dévore nos comptoirs, & voudroit engloutir toutes les richesses des Indes Espagnoles. On parle de l'équilibre de l'Europe; & que ne parle-t'on de l'équilibre de l'Empire? C'est d'où dépend le repos & la tranquillité de l'Allemagne. La maison d'Autriche l'a renversé

cet équilibre. On rapelle tous les reſſorts qu'elle mit en mouvement pour mettre la Bohême & la Hongrie au rang des Etats héréditaires, le fameux tribunal d'*Eperies*, & les ſcenes ſanglantes qui s'y paſſérent.

Si l'on voit, dit-il, avec étonnement ces malheureux Hongrois compoſer la plus grande partie des Troupes de la Reine de Hongrie, on n'eſt pas moins ſurpris de voir notre République fournir aux frais d'une guerre ruineuſe & combattre pour les intérêts d'une maiſon qui fut pendant ſi longtems ſa plus cruelle ennemie. Avant que de mettre ce juſte équilibre dans l'Europe, il faudroit l'introduire dans nos Etats: c'eſt là notre véritable intérêt. Penſons à nous avant que de penſer aux autres; tout Royaume, toute République diviſée, ne ſçauroit manquer de périr.

La ſeconde & la troiſiéme let-

tre roulent ſur les droits de la Maiſon de Baviere à la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche, ce point eſt eſſentiel, & notre Auteur le prouve ſi bien que la Hollande fidelle à garder la Juſtice peut ſe croire parfaitement libre des engagemens qu'elle avoit contractés. On fait ici de juſtes réfléxions ſur l'invalidité & l'injuſtice de la Pragmatique - Sanction, d'où l'on conclut que la République n'en ayant promis la garantie que ſur de faux expoſés, elle ne doit plus après avoir démêlé la nullité de cette loi, en appuyer l'éxécution.

Notre Auteur eſt ſi zélé pour ſa patrie, qu'il ne prétend pas qu'on tienne ſa lettre ſecrette. Faites-en part, ajoute-t-il, à ceux de nos compatriotes que vous ſçavez être les plus vifs Partiſans de la maiſon d'Autriche, & ſi la foi des traités ne permet pas à notre République de ſe liguer contre les Cours de Vienne &

d'Angleterre, qu'elle ſoit du moins aſſez ſage pour ſe tenir dans une exacte neutralité, ſans fournir à la Reine de Hongrie les moyens de continuer une guerre qui ne peut ſervir qu'à nous épuiſer.

La quatriéme lettre développe les intérêts oppoſés de la Cour de Londres, & de la plus grande partie de la nation Britannique au ſujet de la guerre préſente. On examine quelles ſont les forces actuelles de l'Angleterre, & quelles en peuvent être les reſſources? Les prodigieuſes dépenſes qu'elle a faites pour armer & pour entretenir des flottes; dont la plûpart des entrepriſes ont échoué; l'épuiſement de ce Royaume, le dépériſſement de ſon commerce, ſont ici calculés d'après la nation Britannique même. Quels ſubſides énormes cette Couronne n'a-t-elle pas fournis, pour l'entretien de ſes propres troupes, & de celles qu'elle a

pris à sa solde? Combien d'argent en est-il sorti, & combien en sort-il encore tous les jours pour n'y jamais rentrer? On fait ici sentir adroitement que, si le Roy de la grande Bretagne veut la guerre, la nation pourroit bien ne la pas vouloir encore longtems, qu'elle est fatiguée d'une guerre dont tous les frais tombent sur elle seule: qu'elle a peu de ressources pour la continuer, & qu'elle pourroit bien être tentée, de ne pas sacrifier encore longtems ses troupes, ses vaisseaux, son commerce, son argent aux promesses de la Cour de Vienne, dont elle sera probablement la dupe.

On fait voir dans la cinquiéme lettre, les intérêts différens des Princes & des Etats d'Italie. Le traité de Wormes y est vivement foudroyé. Toute l'Europe, dit l'Auteur, s'est récriée contre l'injustice que la Cour de Vienne a

faite à la République de Gênes; quel droit avoit-elle de diſpoſer du Marquiſat de Final, qui ne lui appartenoit pas ? Quelles négociations la République de Gênes n'a-t-elle pas employées, pour ſe dérober à la néceſſité de prendre les armes ? n'eſt-ce pas la dureté du miniſtere Autrichien, ajoute notre Politique, qui a contraint le Roi des deux Siciles de joindre ſes forces à celles du Roi d'Eſpagne ? Par combien d'artificieuſes ſollicitations n'a-t'on pas tenté la fidélité des Napolitains ? Quel intérêt tous les Princes d'Italie n'ont-ils pas de ſe délivrer de la ſervitude d'une Maiſon qui ne leur permet pas d'être maîtres chez eux ?

On vient enſuite au Royaume de Lombardie, & l'on montre qu'il eſt de ſon intérêt de reprendre ſon ancienne forme de gouvernement, & de paſſer ſous la domination d'un Prince Eſpagnol. Fût-il

jamais d'état plus floriſſant que celui dont jouiſſent aujourd'hui les Napolitains ? Gouvernés par un Prince orné de toutes les Vertus qui forment les grands Rois, rien ne manque à leur bonheur ; leurs richeſſes ne paſſent point en des mains étrangeres ; l'Eſpagne les augmente : l'argent circule ; plus de révolutions, plus de dangers à craindre. L'abondance regne & le commerce fleurit partout.

Telle ſera la deſtinée de la Lombardie, quand elle formera un Royaume raſſemblé ſous les yeux de ſon Souverain. Le Roi fera le bonheur de ſes ſujets, & les ſujets feront le bonheur du Roi. Ce n'eſt que de cette façon que l'équilibre de l'Italie peut ſubſiſter. Pourquoi le Roi des deux Siciles, le Duc de Modéne, la République de Gênes ſe ſont ils expoſés au reſſentiment de la Reine de Hongrie ? Ils vouloient garder la neutralité : on ne la leur permit pas, on envahit

leurs Etats, on enleva leurs poſſeſſions, on diſpoſa de leurs fiefs & l'on s'appropria tout ce qu'on crut être à ſa bienſéance. Il eſt donc de l'intérêt de la Lombardie en particulier & de l'Italie en général de ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche.

On développe dans la lettre ſuivante les différents intérêts des Electeurs, Princes, & Etats de l'Empire par rapport à la guerre préſente. Comment pourroient-ils armer en faveur de la maiſon d'Autriche qui depuis tant de ſiécles enchaîne la liberté du Corps Germanique? Que les cercles de Suabe, de Franconie, & du Rhin ſe rapellent ce qu'ils ont eu à ſouffrir de la fureur des troupes Autrichiennes. La Baviere n'a pour en décider, qu'à écouter la voix du ſang, & les cris de ſes ſujets; que ſon Alteſſe Electorale parcoure ſes Etats, de quelque côté qu'elle jette ſes regards,

elle y verra des traces encore récentes de la vengeance Autrichienne; l'ombre de ſon auguſte Pere dira le reſte.

Quelles violences n'a-t'on pas faites à l'Electeur Palatin pour arracher ſon ſuffrage? Sa Majeſté Pruſſienne connoît trop ſes intérêts pour joindre ſes forces à celle d'une ligue qui ſe formeroit en faveur de la maiſon d'Autriche. La maiſon de Saxe n'oubliera jamais ce que la maiſon de Bourbon vient de faire en ſa faveur. Elle ſe ſouviendra longtems de la Paix de Dreſde, & que ſi les Saxons ont été battus, ils ne l'ont été, que parceque le miniſtére Autrichien avoit décidé qu'ils le ſeroient. A quel péril, continuë notre Auteur, la Hollande ne s'expoſeroit-elle pas, ſi elle s'engageoit à prêter de nouveaux ſecours à la Cour de Vienne?

Le 2^e^. Volume renferme cinq lettres; on voit dans la premiere,

l'examen des différents motifs qui ont hâté la concluſion de la Paix entre les Cours de Vienne, de Dreſde & de Berlin, & l'on montre enſuite ce que les différentes Puiſſances de l'Europe en doivent craindre ou eſperer, & ſi cette Paix particuliere ſera un obſtacle ou un acheminement à une Paix générale. Pour ne parler, dit notre Auteur, que de ce qui concerne les intérêts de notre République, qu'avons-nous fait en travaillant à réconcilier les Cours de Vienne & de Dreſde avec celle de Berlin ? Nous avons prolongé nos malheurs ; ſans cet accomodement, la Reine de Hongrie étoit hors d'état de continuer la guerre. Et où en ſerions-nous, s'il prenoit envie au Roy de Pruſſe de faire valoir les droits qu'il croit avoir ſur une partie de la Gueldre, & ſur divers fiefs enclavés dans nos Provinces ! Qui ſçait, ſi les préparatifs de guerre

que ce Prince fait dans ſes Etats ne ſont pas deſtinés contre les nôtres ? Et dans ce cas quelle ſeroit notre reſſource ? Après nous avoir tant ménagés, quels coups la France ne nous porteroit-elle pas ? Nos barriéres ſont forcées, nos plus belles Provinces entamées, nos plus fortes Villes ne ſeroient-elles pas bientôt la Conquête du Vainqueur ?

Il finit par une vive apoſtrophe à ſa République. Il eſt encore tems, dit-il, d'échapper aux périls qui nous menacent. Prenons le ſage parti que l'intérêt de notre ſureté devoit nous conſeiller dans le commencement de la guerre ; obſervons une exacte neutralité. Le repos de l'Europe eſt entre nos mains ; rendons-nous médiateurs de la Paix, & mettons fin à une guerre, dont la prolongation ne peut que nous être funeſte.

La lettre ſuivante roule ſur la

ſituation préſente des affaires du *Prétendant* en Ecoſſe, & l'on prouve qu'il eſt plus avantageux à la Nation Angloiſe, de rentrer ſous la domination de la maiſon de *Stuart*, que de reſter ſous celle de la maiſon d'Hanovre. L'Angleterre ne verroit plus des étrangers partager les faveurs du Souverain, & le Souverain auſſi peu ſenſible aux murmures des grands, qu'aux plaintes du peuple. Elle ne verroit plus ſes richeſſes, fruits de ſon commerce, & de ſon induſtrie, paſſer de Londres à Hanovre, y groſſir les tréſors de l'Electeur aux dépens de la Nation Britannique. Elle ne verroit plus ſes Priviléges abolis, ſes droits renverſés, ſes ſuffrages vendus. Qui l'eût penſé, qu'un peuple ſi jaloux de ſa liberté, ſe fût ſi honteuſement aſſervi ſous le joug de la maiſon d'Hanovre? Que la maiſon de *Stuart* remonte ſur le Trône de

ſes peres, & l'on verra la Paix, la tranquillité, le commerce, & l'abondance regner en Angleterre. On fait ici un Plan d'accomodement qui n'eſt qu'ébauché, & qu'on verroit ſe perfectionner avec plaiſir. L'Angleterre y gagneroit, & la Hollande ny perdroit pas.

Le troiſiéme volume ne contient que trois lettres, la premiere eſt un Parallele de la ſituation préſente de la République de Hollande, avec celle de la République de Gênes. L'Auteur ne paroît pas d'abord content de la viſite des hôtes incommodes que la Cour de Vienne a procurés à ſes compatriotes, & il en eſt d'autant plus allarmé, qu'il y a tout ſujet de craindre que ces hôtes fâcheux ne les quittent, que lorſqu'ils auront achevé de les ruiner.

Il vient enfin au Parallele qui fait le ſujet de cette lettre. Nous

avons plaint le ſort des Génois : le nôtre, dit-il, eſt plus deplorable, & nous ſerions moins autoriſés à nous plaindre, ſi la France traitoit notre République comme la Cour de Vienne a traité la République de Gênes. Cette Couronne n'a ceſſé de nous ménager : ſes ménagemens nous ont endurcis, & j'oſe avancer que dès à préſent, notre République eſt *plus opprimée, plus épuiſée,* & *plus eſclave*, que celle de Gênes ; le *Statouderat* n'étoit pas encore établi, quand notre Auteur écrivoit. Cet article ne lui eût pas échappé, s'il avoit pû deviner toutes les brigues qui ſe ſont tramées dans les *Provinces-unies.*

Notre Auteur reprend les trois Parties de ſon diſcours & le prouve ſi bien, qu'il eſt étonné que tout le monde ſente ces vérités, & que ſa République ſoit la ſeule qui ne les ſente pas. Ce ne ſont point nos ennemis, ajoute-t'il, qui

qui nous causent ces maux : c'est un de nos plus chers Alliés. C'est lui qui nous *opprime*, c'est lui qui nous *épuise*, c'est lui qui nous retient dans *l'esclavage*, & qui nous charge de chaines que nous n'avons pas la force de rompre. Il ne nous reste qu'une ressource : c'est que la France, après nous avoir tant ménagés, ne cesse de se flatter, que nous aurons enfin de la reconnoissance pour elle.

Ces lettres feront plaisir à ceux qui les liront. Elles sont bien écrites : le stile en est correct, mais il n'est pas épistolaire. Les réflexions de l'Auteur sont saines & judicieuses. Dans quelque Cour de l'Europe qu'il se transporte, il est au fait de ses intérêts, & il en parle aussi bien que de ceux de sa République.

ARTICLE XXIX.

LE NOUVEAU NEWKASTLE, ou nouveau Traité de Cavalerie, à Paris, au Palais, chez Grangé dans la gallerie des Prisonniers, à la Sainte Famille 1747. Avec approbation, & Privilége du Roy.

CE Livre n'offre rien que d'utile, de curieux & d'intéressant; c'est un excellent abrégé du grand ouvrage du célébre Duc *de Newkastle*. Le nouveau marche sur les mêmes principes que l'ancien: mais la méthode du Cadet l'emporte sur celle de l'aîné. L'Anglois enrichit le François; mais le François embellit les découvertes de l'Anglois. L'ouvrage du Duc de Newkastle est sçavant & rempli de connoissances profondes, mais il y regne un embarras, disons mieux, une obscu-

rité, & une confuſion qui en gâtent tout le mérite. Notre Auteur remédie à ce défaut d'ordre & de préciſion : ſes principes ſont clairement énoncés, ſes regles méthodiquement arrangées. Le ſtile eſt net & clair : les termes de l'art y ſont ſobrement employés, & placés avec juſteſſe. Nul air d'affectation, nulle répétition faſtidieuſe ne dégoutent le Lecteur ; l'eſprit ſaiſit les leçons qui lui ſont tracées, & l'intelligence naît de la clarté, avec laquelle elles lui ſont préſentées. Il ne faut qu'une teinture légére du manége, pour deviner & entendre un Maître ſi clair & ſi méthodique.

Au reſte, l'Auteur ne ſera pas moins content de notre diſcrétion, que le Public doit l'être de la ſienne. *L'incognito* qu'il juge à propos de garder, nous interdit toute curioſité ſur ſon compte. Son ouvrage le fera mieux connoître que tout ce que nous

pourrions dire de ſa perſonne : & peut-être n'eſt-ce pas un des moindres indices de la condition de l'Auteur, que le ſilence qu'il a gardé ſur M. *de la Guériniére*, qu'on eſt ſurpris de ne point trouver parmi les Ecrivains dont il parle.

L'Art de monter à cheval eſt très-ancien. Si nous en croyons *Homére*, il étoit en vigueur de ſon tems. Les Theſſaliens furent les premiers qui dreſſérent les chevaux pour s'en ſervir & les conſacrer à leurs uſages ; ces peuples étoient d'excellens Cavaliers : ils avoient des Maîtres qui apprenoient à monter à cheval, ils ſçavoient le travailler, & le gouverner à leur mode, & ils eurent des écrivains qui donnérent des ouvrages ſur cette matiére.

Notre Auteur ne remonte point ſi haut : il ne tire point de l'antiquité, la nobleſſe de ſon art, mais de la réalité des avantages

que nous avons retirés, & que nous retirons encore tous les jours de ſes progrès.

Il fait l'honneur aux Italiens de les en regarder comme les inventeurs, & il fixe l'Epoque de ſon origine aux beaux jours de la renaiſſance des lettres en Italie. *Fréderic Griſone*, Gentil-homme Napolitain, fut le premier qui nous communiqua ſes lumiéres; d'autres écrivains induſtrieux de la même nation marchérent ſur ſes traces, & l'on vit en peu de tems paroître une foule d'écrits, où chaque Maître traça les régles qu'il crut les plus propres à former un Cavalier ſouple, liant & digne des regards même des connoiſſeurs.

L'émulation rendit bientôt cet art floriſſant: on établit des Académies: Naples & Rome eurent leurs Colléges militaires, & ces Ecoles rivales formerent des ſujets accomplis en ce genre: le

plus grand Maître de tous fut *Giovan Battiſta Pignatelli* : Mrs. de la *Brouë* , & *de Pluvinel* , ſes dignes éleves le firent revivre dans leurs ouvrages, & l'équitation que la France connoiſſoit peu, y fut depuis ce tems-là cultivée avec autant d'éclat, qu'elle l'étoit en Italie : on fonda des Académies , & nos Villes les plus célébres , Paris , Tours , Bourdeaux, Rouen , Lyon, Angers, eurent des écoles deſtinées à l'éducation de la nobleſſe.

Notre Auteur par la ſupériorité de ſes talens vaut bien les grands Maîtres dont nous venons de parler, & ne fait pas moins d'honneur à la France; il n'eſt point d'Académiſte qui ne doive avoir ſon *Moderne Newkaſtle* , il en trouvera la lecture utile & agréable , il y apprendra la Théorie & la Pratique de ſon Art, les Principes qui concernent l'aſſiéte de l'Homme de Cheval , l'attitu-

de qui lui eſt propre, les fonctions particulieres de chaque partie de ſon corps, le mécaniſme de ſes mouvemens, & la relation intime qu'ils ont d'une partie à l'autre par l'action ſimpatique des muſcles différents qui les gouvernent.

C'eſt-là qu'avec un peu d'attention & d'étude ſérieuſe, il connoitra ſes défauts; il s'en corrigera & rencontrera ce point fixe, cette poſition naturelle, ce contrepoids & cet équilibre dans lequel conſiſte la perfection d'une exécution fine & meſurée.

C'eſt ſur la diſpoſition régulière de toutes les parties de l'homme de cheval, que roule la Doctrine du premier Chapitre. Tout l'ouvrage en contient vingt-& un, qui ſont autant de ſavantes leçons de manéges différents; nous ne prétendons pas analiſer tous ces préceptes: ils ont pour objet un Art qui conſiſte

tout en action. C'est au Cavalier à ajuster ces regles à la structure plus ou moins avantageuse de son corps ; & à en faire une juste application à la nature & aux forces du cheval, qu'il veut dresser, & qu'il doit connoître.

Pour donner une idée juste de l'air, de la maniere & du stile dont notre Auteur peint l'action du Cavalier & le manége du cheval, nous allons extraire quelques leçons également utiles pour façonner l'un, & pour travailler l'autre.

L'arrangement mécanique de toutes les parties du corps de l'homme de cheval est parfaitement bien developpé : on en jugera par ce que l'Auteur enseigne sur les mouvemens de la main ; telles sont les régles qui doivent la diriger, & perfectionner la délicatesse de ses opérations. Le cheval a quatre marches différentes : il va en avant, il recule

en arriére, il tourne à droite, il tourne à gauche. Il faut que la main du Cavalier détermine ces quatre mouvemens, par quatre positions qui y répondent. Elles sont ici nettement exprimées. Il faut les étudier.

Ces différentes positions ne suffisent pas : il faut passer des unes aux autres avec art & avec méthode, tout dépend des qualités de la main. Elle doit être ferme, elle doit être douce, elle doit être légére. On appelle main ferme, celle dont le sentiment répond à celui qui réside dans la bouche du cheval, quand il est dans un dégré d'assurance & de fermeté ; il caractérise le point d'appui que tout bon Cavalier recherche toujours.

On entend par main douce, celle qui mitige le point d'appui ferme & assuré, & qui se relâchant un peu, modifie la force du sentiment dont on parle ; la

main légére eſt celle qui diminue encore le point d'appui, modifié par la main douce.

Le fin de l'art, c'eſt de paſſer comme il faut de la main ferme, à la main légére, & de la main légére à la main ferme. Il ne faut jamais franchir tout à coup le point d'appui de la main douce. Autrement vous étonnez un cheval, vous l'effarouchez, vous manquez au liant néceſſaire, vous le précipitez ſur les épaules, vous lui gâtez la bouche, & vous falſifiez ſes allûres. Il faut, comme parle le *nouveau Newkaſtle*, agir toujours *moëlleuſement*. C'eſt-à-dire, que le poignet ſeul conduiſe tous les mouvemens de la main, en la roulant, pour ainſi parler, ſelon l'action que l'on doit faire.

Il faut qu'un Cavalier parfait dans ſon art, connoiſſe les bonnes & les mauvaiſes qualités du cheval: les mauvaiſes, pour les ré-

former, les bonnes pour les perfectionner : les chevaux coléres, méchans, rétifs, ombrageux, froids, pareſſeux, flegmatiques, les chevaux bas de garot, longs de corſage, courts, & dont le col eſt gros, & vouté, les chevaux qui portent au vent, & qui ſont enſéllés, qui battent en l'air, & qui joüent de l'épinette, les chevaux peſans, ou qui tirent à la main ; qui ſe couchent dans l'eau, qui craignent le feu, la fumée, l'odeur de la poudre, le bruit du canon, qui s'arrêtent trop court ſur les épaules, qui ſe levent précipitamment ſur les pieds de derriére; tous ces vices ſont paſſés en revue : on remonte à la ſource d'où ils peuvent provenir, & l'on donne différentes leçons pour y remédier.

On trouve ici l'origine des *piliers*, leur uſage, leur danger, leur inconvenient; on explique nettement tout ce qui s'appelle

aides & châtimens du cheval. Les *aides* préviennent les fautes, & les *châtimens* les corrigent. Il faut que les aides soient douces, fines, & liantes. Le cheval a trois sens sur lesquels elles peuvent opérer, le sens du toucher, celui de l'ouïe, & celui de la vûe. Faire sifler la gaule est une aide de bonne grace; sifler & se servir de la voix sont des aides ridicules. Il faut laisser le talent du siflet aux cochers & aux palfreniers. Les châtimens doivent toujours être mitigés, rarement vigoureux; quand on en abuse, *ils avilissent un cheval*. Les coups d'éperon donnés à propos, l'assujettissent, & ne le gendarment point; appliqués à contretems, ils le rebutent, le rendent rétif, & ennemi de l'école.

Les leçons que l'on donne sur le *trot*, sur le *galop*, sur la justesse & la perfection des *arrêts*, sont courtes & bien méditées. On apprend en même tems, comment

un cheval doit *parer* sur les hanches ; comment il le faut faire parer contre mont, comment se font les *passades* parfaites, les relevées, & les furieuses ; ce que c'est que *balotades*, *courbettes* ; quelle est la disposition requise dans les chevaux pour ces airs ; ce que c'est que courbettes par le droit, & sur les *voltes* de même air ; ce qui distingue les *croupades* d'avec les courbettes. Un habile homme & bon connoisseur nous a fait remarquer, que l'Auteur, qui s'étend beaucoup sur l'article du galop, a oublié de marquer le tems juste, que l'on doit saisir pour enlever le cheval du pas au galop, du trot au galop, de l'amble même au galop, & si le cheval se désunit en travaillant, quelles aides on doit employer pour le remettre sur le bon pied, sans l'arrêter. L'Auteur qui paroit charmé d'instruire le Public, lui rendroit un

grand service, s'il vouloit l'endoctriner là-dessus, & il auroit l'avantage & la gloire d'avoir enseigné ce que personne n'a dit avant lui.

Le nouveau Newkastle observe que dans toutes sortes d'airs, il faut ajuster l'action à la force & à la disposition du Cheval. Il est des chevaux qui sautent très-legérement, & qui mis sur les voltes du même air, perdent toute leur grace & leur aisance, parce qu'ils manquent de vigueur, pour fournir à un manége, où tous leurs mouvemens sont contraints & forcés.

Ce nouveau traité de Cavalerie ne sçauroit être trop étudié par les jeunes Académistes. Ils y apprendront à parler proprement de leur art, à connoître toutes les finesses du manége, à en soutenir nettement tous les airs, & à les executer avec justesse.

ARTICLE XXX.

GERARDI FRIDERICI Mulleri Academici Petropolitani &c. Commentatio de ſcriptis Tanguticis &c. C'eſt-à-dire. Diſſertation de M. Gerard Frid. Muller, Académicien de Petersbourg & de la Société Royale de Londres, ſur les écrits en langue Tangutane, trouvés dans la Siberie : où l'on décrit avec ſoin les endroits dans leſquels ſe trouvent ces écrits, & l'on rend raiſon des écrits mêmes, en faiſant voir que l'interprétation d'une de ces feüilles, envoyée de Paris au Czar Pierre le Grand, ne merite point de créance. Brochure in 4°. de 50 pp. avec des planches gravées en cuivre à Petersbourg aux frais de l'Academie. ann. 1747.

C'Eſt là le titre de ce Livre que le ſçavant M. Deliſle de

l'Academie Royale des Sciences de Paris, & de celle de Petersbourg d'où il revient chargé de bien des richesses géographiques & astronomiques, nous a communiqué, avec autant de politesse que de zéle, pour la perfection de l'histoire des Arts & des Sciences, dont nous recueillons ici les mémoires.

Ce fut l'illustre Czar Pierre Premier qui fit le premier connoître les écrits en langue Tangutane ou en langue du Thibet, à nos Savans de l'Academie des Belles-Lettres, il y a environ 25 ou 26 ans. M. Muller avouë que ce Prince n'avoit trouvé personne à Petersbourg ni dans ses immenses Etats, qui pût déchiffrer ces écrits, & que ce furent nos célébres MM. Fourmont qui se donnerent les premiers la gloire d'en reconnoitre au moins le langage Thibetain ou Tangutan, s'ils n'eurent celle de réussir à

les déchifrer, comme ils en eurent pourtant l'honneur dans le tems.

Avant que d'en venir à cette diſcuſſion, M. Muller commence par conſtater que ces deux langues ſont la même, la Tangutane & la Thibetaine, & qu'il faut les diſtinguer avec ſoin de celle des Mongoux ou des Mantcheoux qui ſont les Tartares Chinois, & à plus forte raiſon de celles des Calmouques des environs de la mer Caſpienne. Quelques Savans l'ont traitée de Langue *jugurée*, *oigurée* ou *vigurée*. Notre Auteur fait voir qu'il n'y a point de langue proprement, ni de peuple de ce nom; que *vigur* en Tartare ſignifie *étranger*, & que les Mongoux ne traitent leur langue de *jugurée* ou *vigurée* que pour la qualifier de langue étrangere, l'ayant reçuë, à ce que croit M. Muller, de quelques Prêtres Syriens qui, infectés de

l'erreur de Neſtorius, allerent porter leur Evangile dans ces contrées de la Tartarie, environ le tems de *Gengiſcan*.

Il y a du reſte une différence infinie entre la Langue Tangutane & la Langue Mongolle ou Jugurée. Outre que de fait ce ſont deux Langues totalement diverſes; les caracteres, leur aſſemblage, & l'Ecriture en ſont totalement divers. L'œil ſeul en ſent d'abord la différence. Les Thibetains écrivent comme nous, de gauche à droite, par lignes paralleles en quelque ſorte à l'horiſon, ou à celui qui écrit; au lieu que les Mongoux écrivent par lignes perpendiculaires, de haut en bas. C'eſt ce que dit *Guillaume de Rubruquis* en parlant des derniers. *Jugurenſes ſcribere deorſum, & multiplicare lineas à ſiniſtrâ ad dextram.* Et *Arabſiades*, cité par Bayer, dit: *Scripturam Oiguream Mogolorum nomine celebrem eſſe.* De ſorte que

Lacroze ſe trompe lourdement, lorſqu'il dit que les Lettres Mongoles ſont dérivées des Tangutanes. M. Muller ne lui fait pas de quartier ſur cela.

Or il ne veut pas qu'on confonde, & il a raiſon, le Royaume ou les Royaumes de *Tangu*, qui ſelon le P. *Gerbillon*, ſont les Mongoux même de la Chine, avec le Royaume de *Tangut* que, ſelon les Mémoires du *P. du Halde*, les Chinois appellent *Tſan* ou *Tſan-li*, lequel *Tſan-li* contre l'avis de *Bayer*, eſt, de l'avis du même P. *du Halde*, le même Royaume & Pays que le *Thibet :* en quoi nous ne voyons pas que *G. de Rubruquis* ſe ſoit auſſi groſſierement trompé, que le prétend notre ſçavant Auteur.

Il vient à l'interprétation de l'Ecrit Tangutan, par MM. Fourmont freres, qu'il traite auſſi avec aſſez de rigueur. Il rapporte d'abord la Lettre de M. l'Abbé Bignon

au Czar Pierre I. pour lui rendre compte de cette interprétation. Cette Lettre datée de Paris le premier Février 1723, n'avoit jamais été imprimée. Elle l'eſt ici en entier. L'illuſtre Abbé Bignon y avoue d'abord que nos Savans n'avoient point vû juſques-là de Caracteres Tangutans, & que ſans les Interpretes de la Bibliotheque du Roi, *il auroit été preſqu'impoſſible d'y réuſſir;* qu'enfin *à force de recherches* ils avoient découvert une eſpece de Dictionnaire *en Langue latine & en Langue de Thibet, ayant les mêmes Caracteres*, dit l'Abbé, *que ceux de la feuille qui m'avoit été remiſe par ordre de Votre Majeſté.*

C'eſt déja quelque choſe d'en avoir découvert juſques-là. Un Savant de profeſſion n'eſt pas obligé de ſçavoir tout, mais d'être à portée d'étudier & de ſavoir tout: ſavoir douter, ſavoir chercher, ſavoir étudier, eſt la grande ſcience,

& le fruit d'un grand travail. M. Muller ne s'en contente pas tout-à-fait, & il blâme aſſez ſechement nos Savans d'avoir été un peu plus loin dans un Pays, dont à la vérité ils étoient éloignés de 3 ou 4000 lieues, & où lui s'eſt trouvé un peu plus à portée & en humeur de pénétrer, localement au moins, en corps & en ame, comme on dit.

L'Abbé Bignon dans ſa Lettre, ſe flate, il eſt vrai, par le ſecours du Dictionnaire *d'avoir pénétré dans cette eſpece de myſtere, ou d'avoir expliqué l'énigme.* Il avoue pourtant modeſtement que *nous ne nous flattons pas d'avoir tout éclairci.* Il ajoute que le Dictionnaire en queſtion, fait à la hâte par un Voyageur, ne contient pas tous les Elémens de cette Langue ſi étrangere, ni près de là. Il eſt vrai qu'il ajoute encore, qu'à force de réflexions, *nos Interpretes y ont trouvé une eſpece de ſens.* Voilà l'excés tout au plus, d'avoir voulu deviner.

M. Muller ne laiſſe pas de convenir que dans la prononciation du texte Tangut, MM. Fourmont n'ont pas laiſſé de rencontrer aſſez juſte pour pluſieurs petits mots, *in multis voculis*, c'eſt-à-dire, dans les mots ſimples; mais il leur fait un crime de s'être trompés dans pluſieurs & preſque partout, *in pluribus autem & ferè ubivis, ubi ex Litterarum compoſitione lectio difficilior evadit*, c'eſt-à-dire, dans les mots compoſés. Quoi de plus pardonnable à un ſavant François, qui pour la premiere fois, ſans preſqu'aucun ſecours, déchiffre une Langue à tant de milliers de lieues des Pays & des mœurs des hommes qui la parlent? M. Muller traite la hardieſſe de MM. Fourmont de *luxurians ingenium Harduinianum, quod ex omnibus omnia fingere ſolebat*, c'eſt-à-dire, *d'Eſprit* Harduiniſte effrené qui à propos de toutes choſes, eſt accoutumé de feindre toutes choſes.

M. Muller paroit un de ces ſçavans ſolides & ſerieux, pour ne pas dire peſans & litteraux, qui ne veulent point de cette légereté ingénieuſe & ſyſtématique, qui joint le feu de l'eſprit aux lents ſcrupules de la mémoire, & le brillant de l'imagination à la ſéchereſſe des faits & de la ſimple érudition. Les goûts ſont divers, mais nous ne croyons pas le nôtre le plus mauvais, d'unir l'eſprit à la ſcience, & d'aimer les fleurs avec & en attendant les fruits. Le Nord communément a ſes raiſons pour n'aimer que les fruits, même les moins ſucculens & les moins exquis. Il ne faut pas diſputer des goûts.

Quoiqu'il en ſoit M. Muller a eu par-deſſus les MM. Fourmont l'avantage, ſi c'en eſt un, de ſe trouver dans un Empire dont la Siberie & la Tartarie du Nord fait peut-être la plus grande moitié. Ce qui lui a procuré

de voir à Petersbourg des Sibériens, des Tartares & des Calmouques, & ce qu'il fait encore plus estimer, le plaisir sçavant d'aller lui-même les reconnoître sur les lieux, & d'y découvrir les propres écrits, livres, inscriptions, monumens originaux de la langue Thibetaine ou Tangutane en question.

Il décrit avec grand soin un nombre de Temples ou Chapelles la plûpart ruinées par les Calmouques, qu'il a vus dans les quartiers des sources de l'Irtisch, du Tobolsk ou du Jenissey vers les confins de la Siberie ou Tartarie Moscovite avec la Tartarie Chinoise. Ces bâtimens très-médiocres de dessein & d'exécution d'Architecture, uniquement parce qu'ils sont de maçonnerie ou de brique malcuite, passent sur les lieux la plûpart pour des Palais, ou en ont le nom.

M. Muller conjecture que c'étoient

toient les demeures des Sacrificateurs ou Prêtres Thibetains, députés par le grand Lama, Pontife général de la religion de cette grande Aſie Tartare, leſquels Prêtres s'établiſſoient à demeure & comme Paſteurs de toutes les hordes Tartares des environs, ſauf à abandonner leur demeure, & ces eſpeces de Preſbyteres, lorſque les hordes dépendantes tranſportoient ailleurs leurs tentes & leurs pavillons, forcés ſoit par les guerres continuelles des Calmouques avec les Mongoux, ſoit par l'ingratitude du terroir incapable de nourrir longtems des habitans non laboureurs de profeſſion, errans & vagabonds de goût, & comme de fondation.

Ce que ces temples ou hermitages iſolés ont de mieux, eſt qu'on les trouve pleins de ces écrits Tangutans dont nous parlons. Il y en a tel où on en a trouvé des bibliotheques entieres,

& de quoi charger cent chameaux. Tous ces écrits, comme on le comprend bien, concernent la religion du Païs. Ce ſont des Oracles, des eſpeces de Prophéties, des énigmes, des préceptes, des lieux communs de morale, de politique même, des ſentences, conçus communément en ſtile oriental magnifique & empoulé. Ce ſont leurs Livres Sacrés que ces Prêtres eux-mêmes n'entendent point trop, & dont MM. Fourmont peuvent tout auſſi bien avoir attrapé l'interprétation dans la feuille échapée qui leur étoit parvenuë, que le Prêtre que M. Muller a conſulté, & d'après lequel il décide que ces MM. ſe ſont trop hazardés & groſſiérement trompés.

Outre bien d'autres gravures, M. Muller a mis à la fin de ſon livre celle du texte Tangutan controverſé. On le voit d'abord en caractéres naturels Thibetains

avec la prononciation interlineaire (*Bar tugk ſu tſchud &c.* écrite dans nos caracteres. Tout de ſuite on en trouve la prononciation en caractéres Mongoux dont les lignes vont de haut en bas, au lieu que l'écriture Thibetaine marche comme la nôtre. Cette prononciation eſt ſuivie de la verſion Mongole même, ce qui ne nous avance pas beaucoup.

Vient enfin le même texte prononcé dans nos caracteres, avec une interprétation latine mot à mot, que nous pouvons inſerer ici. » *Firma conſcientiâ mediante* » *omnia parvi pendendo in princi*» *pio viventi cuicumque auxilium* » *oritur indè. Quibus omnibus con*» *ſummatis, futurum quid, nemini* » *notum eſt. Religio tota namque* » *religionis explicatio. Magnates* » *autem intellectu ea non compre*» *hendunt.*

Il y a encore quelques lignes d'un pareil verbiage, à côté du-

quel l'interprétation de MM. Fourmont, qu'on auroit dû avant toutes choſes rapporter ici fidélement, ſeroit bien mauvaiſe ſi elle ne pouvoit aller : M. Muller étant convenu d'abord qu'elle étoit aſſez juſte en pluſieurs mots; & de pareils textes anciens & myſtiques ayant toujours eux-mêmes beſoin d'être ſuppléés & devinés.

Ars longa, vita brevis. Voilà les bornes de l'érudition qui s'étendent, & une nouvelle langue qui pourra devenir l'objet de nos Savans. Comme Langue, nous ne conſeillerions gueres à perſonne d'y conſacrer un tems dû à d'autres Langues qui nous intéreſſent de plus près. Mais le Thibet eſt comme un centre d'érudition, de religion, de mœurs Aſiatiques, de politique même & d'hiſtoire intereſſante pour toutes les nations : ſans parler de ſon *Lama* & de ſon *Preſte-jan*

qui ont toujours piqué la curioſité des Européens, c'eſt de là & de ſes environs que ſont partis une infinité de Conquérans, comme Gengiſcan, Tamerlan &c. qui ont changé la face de l'Aſie, de la Chine, du Mogol, de la Perſe, & ont pénétré même quelquefois avec fracas juſques dans le cœur de l'Europe. A proprement parler, le Thibet eſt le propre centre de la Tartarie, & comme le centre d'unité de la Religion & des mœurs Tartares. M. Muller dit que la Langue Tangutane eſt comme le Latin des *Pontificiaux*, une Langue commune à tous ceux qui profeſſent une même Religion.

Nous ne connoiſſons juſqu'ici un peu le Thibet, que par les Relations des Miſſionaires Jéſuites qui y ont pénétré, par ceux de la Chine, & en dernier lieu par le grand & immortel Recueil du feu P. Duhalde en 4 volumes *in folio.* Il n'eſt pas douteux que les Savans

Ruſſiens ne doivent avec le têms porter nos connoiſſances à cet égard beaucoup plus loin. Nous prenons la liberté de les y exhorter, nommément M. Muller qui nous paroît avoir déja bien des Mémoires ſur cette partie de la litterature étrangere. Sa diſſertation, à tout prendre, eſt pleine de diſcuſſion, d'ordre & de faits, curieux même & intereſſans.

ARTICLE XXXI.

QUELQUES REMARQUES d'Hiſtoire naturelle faites à Bagneres & à Barége, luës à l'Academie de Bordeaux par M. de Secondat.

LA fontaine du Salut, quoique fort éloignée de la ville de Bagneres, eſt comme l'on ſçait l'une des plus frequentées du pays : outre les effets admirables qu'elle produit pour la gueriſon

d'une infinité de maladies, elle offre aux yeux des Physiciens une singularité remarquable.

Dans le premier bain où passe la plus considérable des deux branches de la source, on trouve de temps à autre de petites pierres de couleur de rouille de fer & de figure réguliere : ce sont des especes de dés, ou pour parler géométriquement, des parallélepipedes à angles obliques, & dont les côtés ne sont pas parfaitement égaux. La plus grande de celles que j'ai vuës n'a que onze lignes de longueur, neuf & demie de largeur, & six de hauteur; toutes les autres sont beaucoup moindres. J'en ai une fort bizarre qui est l'assemblage d'une centaine d'autres, il y en a de couleur d'or, d'autres où l'on remarque seulement des feuilles brillantes. Les Auteurs du Dictionnaire du Commerce parlent de pierres entierement semblables

à celles-ci qu'ils nomment pierres quarrées, & qu'ils aſſurent être en grande eſtime aux Indes orientales pour l'uſage de la médecine.

Me promenant un jour dans le nouveau chemin que l'on a fait pour aller de Bagneres à la fontaine du Salut, je m'apperçus qu'en creuſant le foſſé au bord du chemin, on avoit laiſſé à découvert un rocher d'une eſpece d'ardoiſe imparfaite, plus molle, & d'une couleur plus claire que l'ardoiſe ordinaire. Ce rocher eſt composé de lits ou couches poſées à peu près parallélement les unes ſur les autres, la ſubſtance de l'ardoiſe ſemble être composée de fibres ou filets poſés à côté les uns des autres, & également inclinés ſur leurs couches ou lits; delà vient que lorſqu'on la briſe avec un marteau, il arrive quelquefois que les fragmens ont une figure aſſez réguliére de parallélepipédes à angles obliques.

Examinant de plus près cette eſpéce d'ardoiſe, je découvris une grande quantité de pierres parallélepipédes telles que celles dont j'ai parlé, mais plus petites : j'en vis de toute grandeur depuis celle dont le plus grand côté n'a que deux ou trois lignes. Je remarquai même, après avoir briſé pluſieurs morceaux, certains points noirs que je reconnus à l'aide du microſcope pour de véritables pierres quarrées ; j'obſervai de plus que chacune de ces pierres tant qu'elle reſte dans le rocher ſe trouve toujours entre deux faiſceaux de filets tranſparens, dont l'un eſt ordinairement poſé ſur une face, & l'autre ſur la face oppoſée ; les faiſceaux ſont plus grands dans les plus grandes pierres, celles qui ne paroiſſent à la ſimple vuë que des points noirs, ne laiſſent pas d'être accompagnés de leurs faiſceaux.

J'ai quelques-unes de ces pier-

res où les filets tranſparens dont chacun des faiſceaux eſt compoſé avoient laiſſé un vuide dans leur axe au milieu ; cette eſpece de conduit étoit teint d'une matiere de couleur de rouille : on trouve auſſi quelquefois dans les interſtices des filets un peu de cette matiere couleur de rouille, & quelquefois des veines métalliques & brillantes ; on diroit que l'uſage de ces filets tranſparens eſt de filtrer cette matiere, (quelle que ſoit ſa nature, metallique ou non) de ne tranſmettre à la petite pierre que les parties propres à ſon accroiſſement, & de lui ſervir ainſi comme de racines. On trouve dans des morceaux d'une ardoiſe imparfaite, mais plus dure & d'une couleur plus azurée que celle dont j'ai parlé, de petites pierres ſemblables par leur figure, mais différentes par une belle couleur de cuivre jaune bien brillant ; elles ſe trouvent de même

que les autres accompagnées de faiſceaux tranſparents. On en trouve auſſi de grandes de couleur de rouille de fer dans pluſieurs rochers des environs ; il eſt vraiſemblable que la fontaine du Salut en traverſe quelqu'un de pareil à celui que j'ai décrit : s'il ſe rencontre de ces pierres figurées aux parois des conduits par où elle paſſe, elle les en détache facilement ; les faiſceaux des filets tranſparens tiennent aſſez fortement à l'ardoiſe ou rocher, ils ne tiennent que très-peu à la petite pierre que l'on en ſépare avec beaucoup de facilité, de là vient que toutes celles qui tombent dans le bain du Salut y parviennent ſans leurs faiſceaux.

La formation de ces pierres merite certainement d'être examinée ; peut-être qu'étudiée avec ſoin elle donneroit des lumieres ſur la formation de pluſieurs autres dont la figure eſt

réguliére, il ſemble même que cette figure étant l'une des plus ſimples que l'on puiſſe imaginer, c'eſt par là que l'on peut commencer avec ſuccès une pareille recherche.

Cette figure de Parallélepipéde à angles obliques eſt commune à beaucoup de pierres que l'on trouve dans le pays de Bagneres, & dans les montagnes voiſines. Pluſieurs des criſtalliſations de la grotte de Campan ſe rompent en fragmens de cette figure; celles qui pendent en cul de lampe de la voute de cette grotte ſont dans leur origine de petits tuyaux creux formés par l'eau qui en tombe goutte à goutte. A la ſurface exterieure s'appliquent avec le tems, par leur petite baſe, des eſpeces de pyramides tronquées, qui forment autant de rayons autour d'un axe, qui n'eſt que le tuyau creux devenu enfin ſolide; cet axe ſemble composé de tranches à peu

près cylindriques poſées les unes ſur les autres ; mais ſi on le briſe, il ſe diviſe tout en fragments de figure Parallélepipéde ; les pyramides tronquées, qui ſont autour de l'axe ſe diviſent d'abord en d'autres pyramides tronquées, mais enſuite preſque tous ces fragmens ſe diviſent eux mêmes en d'autres fragmens de figure parallélepipéde. Pluſieurs fragmens de rocher à demi tranſparens ou même entierement opaques ſe briſent en fragmens de cette même figure.

L'amianthe ou lin incombuſtible croît ſur une montagne voiſine de Barége dans l'interieur de quelques rochers fort eſcarpés entre les maſſes ou bancs dont ils ſont composés. les Montagnards ont ouvert ces rochers, ils en tirent à l'aide de pioches de fer des fragments tranſparents auxquels le lin incombuſtible eſt attaché ; j'en ai tiré moi-même pluſieurs de cette façon. Les bancs de ces

rochers sont transparents dans les parties voisines de leurs surfaces & même plus avant, & cette partie transparente se brise aisément en fragmens parallélepipédes, ou si l'on veut en feuillets Parallélogrames. Le lin incombustible est un amas de filaments très-fins, de couleur argentée, très-pressés les uns contre les autres, & qui s'étendent de la surface d'un banc à la surface paralléle d'un banc voisin, non pas perpendiculairement à ces surfaces, mais un peu inclinés. Je n'ai point vû de ces filaments qui eussent plus de 2 pouces de long. Les gens du pays ont une industrie particuliere pour les joindre les uns au bout des autres en les tordant, & ils en font de petites bourses & de petites jarretieres, ouvrages qui, tout grossiers qu'ils paroissent, ne laissent pas d'être singuliers. Un filament pris sur la pierre sur laquelle il

eſt né & plus délié qu'un cheveu, paroît (examiné au microſcope) l'aſſemblage d'une infinité de petits filaments cylindriques plus déliés. On rencontre quelquefois du lin incombuſtible ſur des parties de rocher, qui ne ſont point tranſparentes, mais la couleur n'en eſt pas ſi belle. On trouve dans le quatriéme tome des Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres un Mémoire ſur le lin incombuſtible par M. Mahudel auſſi bon Phyſicien que ſçavant Litterateur. Au reſte ces cryſtaux parallélepipédes ſoit de la grotte de Campan, ſoit de Barége ont la proprieté célébre du cryſtal d'Iſlande de repreſenter double les objets qu'on regarde au travers, c'eſt une obſervation que je dois au R. P. François l'un de mes confreres à l'Académie de Bordeaux. Les montagnes voiſines de Barége produiſent auſſi du criſtal de Roche ordinaire dont

la figure eſt un priſme à baſe Hexagone, terminé par une pyramide auſſi à baſe Hexagone. On rencontre quelquefois du lin incombuſtible ſur des criſtaux de cette eſpece.

Lorſque l'on fait evaporer les eaux de la fontaine du Salut par une chaleur bien lente & bien égale, il ſe forme ſur la ſurface de petits cryſtaux qui s'uniſſent les uns avec les autres & forment une pellicule ; il s'en attache auſſi aux parois & au fond du vaiſſeau ; les cryſtaux qui paroiſſent les premiers ſont inſipides ; mais ceux qui viennent ſur la fin de l'évaporation, quoique de la même forme, different des premiers par un gout picquant & ſalé. Il me ſemble que ceci indique une grande conformité entre la formation des ſels & celle des cryſtaux. Il reſte enfin un peu d'une matiere que l'on ne peut réduire en cryſtaux bien réguliers ; elle a

un goût très-picquant : cependant elle n'a aucun caractére dominant d'acide ou d'alkali, du moins ne fait-elle aucune impreſſion ſenſible ſur le papier bleu. Il en eſt des eaux de la ſource du Pré comme de celles du Salut : elles donnent des cryſtaux précisément de la même figure, mais en beaucoup plus grande quantité. Je n'ai point fait les mêmes épreuves ſur les autres ſources de Bagneres, mais peut-être ne différent-elles de celles-ci que du plus au moins. Les eaux de la fontaine du Salut non plus que celles de la fontaine du Pré ne contiennent point de fer, comme on le croit communément. Lorſqu'on y mêle de la teinture de noix de galle, elles ne donnent ni couleur noire ni couleur rouge, ſeulement ce mêlange ſe trouble un peu & devient blanchâtre après avoir été gardé quelques heures. Les eaux du Salut ſont très-calmantes, & leur effet ordinaire eſt d'être diu-

rétiques. Celles du Pré purgent ſans beaucoup échauffer. On emploie les unes & les autres pour la guériſon d'une infinité de maladies.

ARTICLE XXXII.

ESSAI SUR L'ETUDE DES Belles-Lettres. A Paris, chez Louis Ganeau, Libraire, rue S. Jacques, vis à-vis S. Yves. 1747.

SI l'on n'a pas de goût pour les Belles-Lettres, ſi l'on ne prend pas des methodes ſures pour ſe perfectionner dans cette étude, ce ne ſera pas la faute des Auteurs; ils multiplient ces Méthodes, il les allongent, ils les abrégent, ils les préſentent ſous différents jours & ſous différente forme, afin de ſatisfaire tous les goûts, & d'inſpirer à toutes ſortes d'eſprits de l'amour

pour les lettres. Peut-on les ſervir plus utilement ? L'étude des lettres adoucit les mœurs, enrichit & éléve l'imagination, étend le cercle de nos idées, nous met en commerce avec les gens polis & les ſages de tous les ſiécles, nous précautionne contre l'ennui, contre cette frivolité dangereuſe qui fait tant de progrès, nous ſoutient & nous conſole dans tous les tems & toutes les ſituations. Cicéron a ſi bien expoſé ces avantages dans ſon Oraiſon pour le Poëte Archias ! *Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

Ce nouvel eſſai a le merite de la brieveté, c'eſt le ſeul que l'Auteur lui donne, mais on peut aſſurer qu'il a encore celui de l'ordre & de la clarté, que les préceptes

qu'on y donne sont fondés sur des experiences réitérées, & que le Jugement qu'on porte des Auteurs & de leurs ouvrages est presque toujours juste, & impartial. Il commence par la Grammaire : il fait sentir la nécessité d'étudier sa langue par principes, de la parler purement, d'écrire correctement ; & il indique les livres qu'il faut lire pour y parvenir. Pour l'étude de la Langue Latine, il veut qu'on s'en tienne à l'ancienne méthode, & il *désapprouve tant de systêmes imaginés depuis quelques années par des Charlatans en fait d'éducation :* Parce que, dit-il, l'ancienne méthode » malgré les défauts qu'on » lui impute, a pour elle l'expé» rience de plusieurs siècles, qu'el» le a formé de grands hommes, » & que les nouvelles découvertes » ou n'ont pas subsisté longtems, » ou n'ont abouti qu'à un éclat » passager dans certains enfans,

» qui, ayant d'abord paru des pro-
» diges, ont fini par être de mé-
» diocres ſujets. C'eſt le vice de
» notre ſiècle de ſe prévenir pour
» les choſes nouvelles, & d'être
» quelquefois la dupe de la ſin-
» gularité. «

L'étude de la Rhétorique doit ſuivre l'étude de la Grammaire, & par la Rhétorique, notre Auteur n'entend pas ce vain étalage de tropes & de figures, mais les *regles priſes dans la nature, & formées ſur la pratique des excellens Orateurs.* Il paſſe en revûe les Orateurs anciens & modernes, marque le caractére de leur éloquence, en cite pluſieurs morceaux choiſis, fait ſentir les avantages d'une éloquence mâle & patétique ſur cette éloquence ſéche & epigrammatique qui plaît quelquefois à l'imagination, mais qui n'ébranle ni n'échauffe jamais le cœur. Il marque les Ouvrages qu'il faut lire par préférence : il

donne des méthodes pour en ſentir & en goûter les beautés, pour apprendre à ſe former le goût & le ſtile ſur les grands modéles. La ſéchereſſe du ton dogmatique eſt ſoutenue non-ſeulement par les beaux morceaux qu'on cite, mais encore par l'examen de pluſieurs queſtions qui ont rapport à l'éloquence. Telle eſt la querelle ſi fameuſe des Anciens & des Modernes au ſujet de la préférence. Notre Auteur établit d'après Horace une règle sûre pour décider cette querelle; & ſans prétendre concilier parfaitement deux partis ſi oppoſés, il ſemble les rapprocher, en faiſant ſentir aux uns l'admiration qu'on doit aux Chef-d'œuvres de l'Antiquité, & aux autres l'excellence & la ſupériorité de quelques Ouvrages modernes. » Phédre, par exemple, dit-il, » eſt froid en comparaiſon de la » Fontaine : Moliere l'emporte ſur » Térence par la force du Comi-

» que, & par l'agrément de la
» bonne plaiſanterie : l'antiquité
» n'a rien d'égal pour la méthode
» & la préciſion à l'Hiſtoire Uni-
» verſelle de M. Boſſuet. «

On juge bien qu'on n'aura pas oublié de parler de la Poëſie dans un Ouvrage de cette nature ; & c'eſt un des morceaux qu'on lit avec le plus de plaiſir. Que n'avoit-on pas droit d'attendre ſur cette matiere de l'Auteur des *Principes pour la lecture des Poëtes :* Ouvrage ſi eſtimé & ſi eſtimable ? Mais comme nous en avons rendu compte dans le tems, & qu'on retrouve ici pluſieurs de ſes principes & de ſes réfléxions, nous ne parlerons pas de ce qu'il dit de l'étude de la Poëſie, ni même de l'étude de l'Hiſtoire, afin de nous arrêter davantage ſur l'étude de la Philoſophie.

La Philoſophie a le privilége ineſtimable de rectifier nos idées, de les étendre, de les multiplier,

de les embellir. Que de motifs pour l'aimer & la cultiver ? Mais être Philoſophe, ce n'eſt pas ſçavoir l'Hiſtoire du Portique, du Licée, & de l'Académie, de leurs ſyſtémes, de leurs principes, de leurs erreurs. C'eſt encore moins employer un tems toujours précieux à ſe farcir la tête d'entités, de réalités, de formalités, quoique nos Peres ſe ſoient aſſez entêtés de pareilles minuties, pour ſe quereller, pour en venir même aux mains dans des Païs, où les paſſions prennent plus aiſément un air guerrier, preuve certaine qu'ils n'étoient point Philoſophes. La vraie Philoſophie eſt modérée, & n'apprit jamais à ſe haïr & ſe perſécuter pour des ſyllogiſmes. » Quiconque, dit notre Auteur, » voudra s'adonner à la vraie Philoſophie, doit ſe regarder comme le premier objet de cette » ſcience, deſcendre dans ſon propre fonds, analyſer ſes penſées, rectifier

» rectifier ſes préjugés, fonder &
» regler les affections de ſon cœur.
» Tenir ce langage à bien des
» gens, c'eſt peut-être les ef-
» frayer; ils s'imaginent qu'on
» leur propoſe l'impoſſible, ou
» qu'on veut les ſacrifier à l'en-
» nui: au contraire, on deſire
» leur apprendre le grand Art de
» l'éviter, celui d'être toujours
» bonne compagnie pour ſoi-mê-
» me, de ſe précautionner contre
» ces travers d'eſprit, qui ne con-
» duiſent que trop ſouvent à la
» dépravation des mœurs.

Les Cartéſiens ne manquent pas d'attribuer les progrès qu'a fait la Philoſophie au doute méthodique ſi recommandé par leur Maître, on ne peut nier que cette méthode n'ait fortifié le raiſonnement, & perfectionné les ſciences: mais ce doute méthodique eſt bien différent du Pyrrhoniſme ancien & moderne, & notre Auteur fait à ce ſujet une obſer-

vation qu'il ne faut pas omettre. » Les anciens Pyrrhoniens ad» mettoient un doute universel, » ou plutôt se faisoient une espé» ce de jeu de réduire tout en » problême. Les Pyrrhoniens » d'aujourd'hui par un aveugle» ment qu'il est difficile de con» cevoir, tirent de la foiblesse » de l'esprit humain, qui n'est » que trop réelle, des raisons de » nier tout; & par là même don» nent à l'esprit humain une for» ce que d'ailleurs ils affectent » de lui refuser: méthode qui, à » parler proprement, n'est pas » tant une suspension de juge» ment, qu'une audace à obscur» cir les verités naturelles, pour » attaquer ensuite celles qui ser» vent de fondement à la religion: » car on n'ignore plus le véri» table but de tous ces nouveaux » systêmes.

En vain voudroit-on faire des progrès dans la Philosophie, sans

quelque justesse d'esprit, & cette justesse d'esprit, c'est la Logique ou Dialectique qui la donne ou la perfectionne. Notre Auteur conseille la Logique de le Clerc, qui dans moins de cent pages contient tous les principes du raisonnement, & il prétend qu'à l'aide de ce livre on peut en un mois, souvent en une semaine, sçavoir aussi bien la Logique, que si on en employoit six à *débrouiller des cahiers écrits durement, & remplis de questions inutiles.* Oui, mais si ses cahiers sont écrits nettement, s'il ne contiennent pas de questions inutiles, si on y abrége ce qui est trop diffus dans la Logique de Port-Royal, & qu'on y explique ce qui n'est pas assez développé dans la Logique de le Clerc, ces cahiers ne mériteront-ils pas la préférence, surtout s'ils sont expliqués par des Maîtres qui ayent le talent d'exciter l'émulation, de développer les Prin-

cipes du vrai imprimés dans toutes les ames, & de les faire, ſelon l'expreſſion de Socrate, accoucher de leurs penſées par des interrogations bien placées ?

On ne doit pas parler ſur le même ton de la Morale, & l'Auteur a peut-être raiſon de condamner celle qu'on donne dans les écoles. L'objet de la Morale doit être de former le cœur, & de lui inſpirer l'amour de l'ordre & du devoir, afin de donner à l'Etat des Citoyens ſages & vertueux. Penſe-t-on que des queſtions ſcolaſtiques, des Diſſertations ſéches qui ne diſent rien à l'eſprit, & qui n'intéreſſent pas le cœur, puiſſent conduire à cette fin ? Notre Auteur conſeille de lire la Morale de Régis, les Réfléxions du P. Rapin, qui en fait l'Hiſtoire, les Offices de Ciceron, & le Traité de la nature & de la grace de Malebranche, il a voulu dire apparemment ſa Morale : car nous

ne nous ſouvenons pas que ce Philoſophe ait eu en vuë dans cet ouvrage de former des ſujets fidéles, des Maîtres humains, des Citoyens vertueux. Notre Auteur déplore avec raiſon la négligence qu'on a dans notre nation pour l'étude du droit naturel, du droit des gens, & du droit public, étude ſi propre à imprimer dans l'ame ces Principes qui font des Citoyens attachés à leurs devoirs & à la patrie. Puiſqu'il n'y a pas chez nous comme chez nos voiſins des Chaires Publiques pour enſeigner le droit naturel, il y faut ſupléer par la lecture de Puffendorf, de Grotius, & de Barbeyrac : cette étude, ſelon la réfléxion d'un habile négociateur, mettroit en état ceux qui ne ſont pas *diſtingués par leur naiſſance, de ſervir le Royaume auſſi utilement que peuvent faire les guerriers.*

Notre Auteur recommande l'é-

tude de la Métaphyſique comme celle de la Morale : mais ce ſanctuaire n'eſt pas ouvert à tout le monde, & il n'eſt donné qu'à peu de perſonnes de ſaiſir, d'analiſer, de décompoſer les idées pures ; il conſeille ſur cette matiere la Métaphyſique de le Clerc, les méditations de Deſcartes, les deux premiers Livres de la Recherche de la Vérité : il ne parle pas des livres ſuivans, parce que l'étendue intelligible de ce Philoſophe, & ſa prétention de voir tout en Dieu lui paroiſſent des *fictions*. Pour ce qui regarde Locke, il convient qu'il eſt heureux *dans quelques articles* ; mais il dit qu'il eſt *tantôt diffus, tantôt obſcur, & quelquefois extrêmement dangereux*, & il en interdit la lecture.

La Phyſique, ſcience ſi fort à la mode qu'on l'étudie par vanité, lorſqu'on ne l'étudie point par amuſement, n'a pas échappé aux

instructions de notre Auteur. Il appuye beaucoup sur son incertitude, sans prétendre attaquer son utilité. Cette incertitude après tout ne tombe que sur le systême général du Monde : mais indépendamment de tout systême, la plus grande partie de la Physique & la Physique expérimentale en particulier, est démontrée. C'est une réfléxion qui ne devroit pas échapper aux Auteurs, parce qu'il est à craindre que tous ces lieux communs & ces invectives déplacées contre la certitude de la Physique, ne détournent d'une étude si capable d'amuser un esprit qui pense, de lui procurer des plaisirs toujours présens, & qui ne laissent pas de regrets, & de lui donner les idées les plus magnifiques de la puissance & de la sagesse de l'Auteur de la Nature. Quiconque veut trouver partout la certitude & la démonstration, peut se plonger dans l'étude des Mathémati-

ques. Cette étude lui procurera bien d'autres avantages. Elle perfectionnera les opérations de ſon ame, ſes idées, ſon jugement, ſon raiſonnement, lui donnera le goût du vrai, & l'élevera aux plus ſublimes connoiſſances. Notre Auteur parle de toutes les parties des Mathématiques, depuis l'Arithmétique juſqu'à l'Architecture Militaire, mais en ſi peu de mots qu'il faudroit tranſcrire ce qu'il en dit pour en dire quelque choſe.

ARTICLE XXXIII.

HISTOIRE DES ANCIENS Empires de l'Asie jusqu'à la mort de Cyrus, précédée de l'Histoire du monde depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples, servant d'introduction. Par M. Plumyoen, Chanoine Gradué & Doyen de l'Eglise Cathedrale d'Ypres. A Ypres, chez Pierre Jacques de Rave, Imprimeur de Monseigneur l'Evêque, sur la petite Place. in-12. p. 425.

LA Chronologie ancienne est couverte de si épaisses ténébres, que les efforts qu'on a faits jusqu'ici n'ont pû les dissiper entierement. Malgré les travaux immenses des Scaliger, des Petau, des Marsham, de plusieurs autres, & pour ne pas omettre ceux qui plus récemment se sont

ſignalés dans cette pénible carriére, des Vignole, & des Bouhier, il reſte encore bien de l'obſcurité. Ce n'eſt que par des conjectures plus ou moins vraiſemblables, des explications plus ou moins naturelles, des jugemens plus ou moins favorables ſur les Hiſtoriens profanes que l'on cite, qu'on eſt venu à bout de concilier la Chronologie ſacrée avec la Chronologie profane. On ſe fût épargné bien de la peine, ſi l'on eût négligé toutes les dates qui ſemblent s'accorder mal avec le texte des Livres ſaints. On n'eût pas révoqué en doute les principaux événemens que nous liſons dans les Ecrivains profanes; mais on ne ſe fût pas fait un ſcrupule de révoquer en doute l'exactitude des dates ſelon leſquelles ils ont rangé ces événemens. Il y a peu d'hypothèſes tant dans la Chronologie que dans la Phyſique, qui ſatisfaſſent les lecteurs.

L'Ouvrage que nous annonçons

n'eſt pas une de ces Chronologies ordinaires, où l'on ne voit qu'une longue ſuite de faits placés ſelon l'ordre des années. Ce n'eſt point auſſi un recueil de Diſſertations chronologiques que la ſéchereſſe de la matiere rend ordinairement déſagréables. C'eſt une hiſtoire des anciens Empires de l'Aſie juſqu'à la mort de Cyrus réduite en un ſeul corps.

M. le Doyen de l'Egliſe Cathédrale d'Ypres a compris que les hiſtoires de ces différentes Monarchies étoient trop étroitement liées entr'elles pour les écrire ſéparément, ſans s'expoſer à répéter dans l'une ce qu'on auroit déja raconté dans une autre, ou, ſi l'on veut éviter ces répétitions, qui déplaiſent toujours, on court riſque de ne pas donner aux événemens une étendue convenable. Ces conſidérations ont déterminé l'Auteur à fondre enſemble toutes ces Hiſtoires : mais en parant

à ces inconvéniens, il y avoit à craindre que la confusion ne prît leur place. Il a connu le danger, & il a pris de justes mesures pour n'être pas incommodé dans sa narration par la multiplicité des faits, qui appartiennent à chaque Empire, & qui semblent exiger qu'on les rapporte tous ensemble. Il les a rangés de telle sorte, que paroissant naître les uns des autres, ils ne forment par leur enchaînement mutuel qu'un seul & même discours.

Herodote & Ctesias sont presque les seuls Originaux à qui l'on puisse avoir recours en cette matiére, dans les choses où ils ne se contredisent pas. L'Auteur les a regardés comme deux historiens qui ont travaillé sur différens Mémoires, & il a fait usage de ce qu'ils ont dit. Avec des secours si peu abondans, il n'étoit pas possible de faire un ouvrage suivi, & où il ne restât plus de vuide à remplir.

Les conjectures les plus vraisemblables qu'on a pû imaginer ont lié les parties de l'édifice, qui n'étoient pas assez jointes les unes aux autres: mais on ne donne que pour conjecture, ce qui n'est que conjecture, & c'est sur ce pied qu'on doit juger de tout ce qui n'est pas garenti au bas de la page par le témoignage de quelque ancien Ecrivain. L'histoire des anciens Empires de l'Asie remontant jusqu'à la dispersion des peuples, il a paru convenable à M. le Doyen de mettre au commencement de son livre l'Histoire du Monde, depuis la création jusqu'à la fondation de ces Monarchies. Ce sera comme une introduction, qui aura aussi son utilité particuliére. *Je me suis proposé*, ajoute-t'il, *de suivre, quoique de bien loin, les traces du sçavant & élégant Auteur de l'Histoire du peuple de Dieu: si je l'ai imité cependant, c'est sans paroître le copier, ni*

sans adopter non plus tous ses sentimens, sçachant que sur ces questions indécises, il est libre à chacun d'abonder dans son sens. C'est la Chronologie des 70 qu'on suit dans tout l'ouvrage. L'Auteur rendra raison de cette préférence dans une dissertation particuliére sur ce sujet, écrite en latin, & qu'il publiera avec plusieurs autres écrites en la même langue.

On n'attend pas de nous un extrait de l'Histoire du monde qui sert d'introduction à l'Histoire des Empires. Comme la premiere de ces Histoires n'est pas le principal objet, nous nous nous bornerons à quelques traits qui conviennent plus que le reste à nos Mémoires.

Dieu dit : Que la lumiere soit ; & la lumiere fut. Longin, cet Ecrivain si connu & si estimé, admire dans son Traité du Sublime, l'énergie de cette expression, dont tout ce que l'éloquence profane

a de plus fort n'approche pas. Cependant tous les Critiques n'ont pas pensé comme Longin. Il y en a eu un très-habile en ces derniers tems, & d'une grande réputation, tant pour l'érudition que pour le goût, qui n'a pas été frappé de la force de ces paroles. Ce n'étoit pas à l'Auteur d'entrer dans cette discussion peu convenable au stile historique; il s'est seulement déclaré pour le meilleur parti.

On demande pourquoi Moïse, qui parle si souvent ailleurs des Anges, ne dit pas un seul mot de leur création. C'est, répond l'Auteur, que le Peuple Juif étoit si grossier, qu'il n'eût jamais rien compris à ces substances purement spirituelles & dégagées de la matiere. Le Législateur a mieux aimé que ces Puissances célestes fussent connues par les merveilles qu'elles opéroient sous des figures sensibles, que par une ample exposition de ce qui regarde leur

création & leur nature. Peut-être y aura-t'il quelque Critique à qui cette conjecture sur le silence de Moïse en cette occasion, ne plaira pas. Les Juifs connoissoient sans doute la spiritualité de l'ame, & ne la confondoient pas avec le corps. Ainsi il n'étoit pas impossible de leur donner une notion suffisante de ces pures Intelligences qui n'ont rien de commun avec la matiere. Mais quand il s'agit de conjectures, il n'est pas à propos d'y regarder de si près.

On place (p. 16) le Paradis terrestre en Armenie. Si l'on objecte que le froid qui regne dans cette région s'accorde mal avec le Printems perpétuel du Paradis terrestre, on répond que ce froid est causé par les neiges dont les montagnes sont toujours couvertes, & par le sel dont la terre est impregnée; ce qui n'eût pas été si le premier homme n'eût pas péché. La temperature de l'air,

toute différente de ce qu'elle eſt devenue depuis par cette malheureuſe déſobéïſſance, eût preſervé des rigueurs de l'hyver Adam & ſa poſterité.

Les Annales Chinoiſes rapportent à l'an 2952 avant l'Ere vulgaire le commencement du regne de Fo hi fondateur de cette Monarchie, & ſelon l'Auteur, qui, adopte la Chronologie des 70, cent cinquante-ſix ans après le déluge. Si l'on ſuppoſe que quelqu'un des enfans de Sem s'eſt ſeparé de ſes freres avant la diviſion des langues, & a pénétré dans ces vaſtes régions de la nouvelle Aſie pour s'y établir avec ſes deſcendans, il y aura donc porté la Langue primitive, c'eſt-à-dire la Langue Hébraïque. Et comment ces Peuples auroient-ils oublié leur Langue naturelle, s'ils vivoient, comme aujourd'hui, ſans commerce avec les Etrangers, pour parler une Langue avec laquelle

cette Langue primitive n'a aucune affinité ? On répond que la Langue Chinoiſe eſt une Langue *factice* & qui a été ſubſtituée à la Langue naturelle des premiers Habitans de la Chine, pour être comme un mur de ſéparation entre eux & leurs voiſins. Ce mur a mieux empêché la communication des Chinois avec les Etrangers, que la fameuſe muraille bâtie contre les Tartares n'a empêché l'invaſion de leur Empire. Nous dirons en paſſant que les Aſtronomes qui ont calculé les éclipſes citées dans ces Annales, ont trouvé que ces éclipſes y ſont mal calculées : ce qui eſt un fort préjugé contre l'autorité qu'on leur attribue.

Il eſt tems de venir à l'hiſtoire des Empires de l'Aſie. L'Auteur conjecture qu'après la diviſion, Nemrod continua de bâtir la Ville de Babel avec ſes ſeuls Chuſites, & qu'il l'environna de murailles

telles qu'on pouvoit en construire en ce tems-là. Ce fut là le siège de sa Monarchie. Après avoir préparé ses sujets aux travaux de la guerre par les fatigues d'une chasse continuelle, à quoi il s'exerçoit lui-même sans relâche, il assembla une armée & étendit sa domination sur les Peuples voisins. Moïse ne nous apprend pas jusqu'où le premier des Conquérans poussa ses conquêtes.

Il y a bien de l'apparence que le premier Conquérant fut aussi le premier Idolâtre, & qu'il fut ce Pere insensé dont parle la Sagesse, lequel, pour se consoler de la mort d'un fils tendrement aimé, lui rendit un culte Religieux, que les Courtisans & tous les autres sujets lui rendirent à son exemple. Nemrod fut à son tour honoré du même culte par son successeur, qui ordonna que le Fondateur de l'Empire seroit dans la suite appellé Bel ou Baal, c'est-à-dire Seigneur.

On aſſigne encore une autre ſource de l'idolatrie. Les Babyloniens très-habiles dans la ſcience des Aſtres ſe perſuaderent que c'étoit autant de Divinités, & ils le perſuaderent aux autres. Ainſi le culte des hommes morts & le culte des Aſtres furent les deux branches de l'idolâtrie, qui s'établit parmi toutes les nations; la famille même de Heber d'où le peuple de Dieu devoit tirer ſon origine, ne fut pas exempte de la contagion. C'eſt ce que Joſué ne nous a pas laiſſé ignorer.

Pendant que l'idolâtrie introduite par Nemrod ou Belus & par les Babyloniens ſe répandoit de plus en plus, il ſe forma un nouvel Empire dans l'Aſſyrie, qui fut fondé par Ninus, fils d'un autre Belus que celui dont on vient de parler; les Aſſyriens profitant de l'indolence des premiers ſucceſſeurs de Nemrod, avoient ſecoué le joug, & re-

couvré leur liberté. Ninus déja Maître d'une vaſte Region ſe propoſa de ſoumettre toute l'Aſie. Pour executer plus ſurement & plus facilement ce grand projet, il fit alliance avec Ariéus, Roi de cette partie des Arabes qui deſcendoient de Sem par Jectam. Ce Traité fut conclu d'autant plus aiſément que c'étoit auſſi de Sem que les Aſſyriens tiroient leur origine. Ninus devoit avoir pour ſon partage les pays ſitués à l'orient du Tigre, & Ariéus les pays ſitués à l'occident du même fleuve. Les deux Rois, pendant une guerre de dix-ſept ans conquirent toute l'Aſie, à la réſerve de la Bactriane & des Indes. Après cette expédition, Ninus travailla à l'aggrandiſſement & à l'embelliſſement de la Capitale de ſes Etats, qu'on nommoit la *Ville d'Aſſur*, & qu'il appella *Ninive*. Il épouſa la fameuſe Semiramis, qui avoit toutes les perfections extérieures qu'on peut

deſirer dans une Reine ; mais une ambition exceſſive l'engagea à attenter à la vie de ſon mari, à qui elle dreſſa un ſuperbe Mauſolée, qu'on voyoit encore après la ruine de Ninive. Elle mit auſſi ce Prince infortuné au rang des Dieux, & ordonna que le fils qu'elle en avoit eu ſe nommeroit Ninias, *Nin-iah, Fils de Dieu.* Sémiramis parcourut la Bactriane, l'Arabie, la Lybie, l'Egypte, l'Ethiopie, toujours victorieuſe & triomphante. Mais à ſon retour à Ninive, ſon fils qui ſupportoit impatiemment que cette Reine ambitieuſe eût uſurpé le Thrône & toute l'autorité pendant quarante-deux ans, lui ôta l'Empire & la vie. Ce Prince ne fut pas plutôt le maître de cette vaſte Monarchie, qu'il ſe livra au plaiſir & ne put ſoutenir le poids du gouvernement. Les Arabes reprirent les armes ; & non contens de chaſſer les Aſſyriens des Provinces que

Sémiramis avoit conquiſes dans l'Arabie, ils pénétrérent juſqu'à Ninive & s'y établirent. Ce ne fut pas pour longtems : les Elamites ou Perſes régnérent à leur tour dans l'Aſie, & leur Roi Codorlahomor, ne bornant pas ſes conquêtes à l'Aſie ſupérieure, renfermée entre l'Indus & l'Euphrate, paſſa ce dernier fleuve & entra par la Syrie dans la Paleſtine. Nous omettrons les guerres qu'il y fit, & qui ne donnent pas une haute idée de ſa puiſſance, ni de celle de ſes Alliés. Cinq Rois furent défaits par Abraham, qui n'avoit aucune autre armée que ſes Domeſtiques.

La monarchie des Elamites s'étant affoiblie, les Aſſyriens reprirent courage & élurent pour Roy Belochus deſcendu de Ninus & de Semiramis. Leurs forces avoient été tellement épuiſées par la domination étrangére, qu'il s'écoula un peu plus de quatre

ſiécles avant qu'ils puſſent ſe rétablir dans leur ancienne puiſſance. Ce fut ſous un ſecond Bélochus qu'ils ſe virent en état de ſoumettre les peuples de l'Aſie, qui avoient ſecoué le joug pendant les révolutions précédentes. Ce Reſtaurateur de l'Empire d'Aſſyrie, qu'Africain nomme Bélochus, & que Diodore a confondu avec Ninus, étendit d'abord ſa domination au-delà du Tigre, & ſubjugua les Armeniens, les Cappadociens, les Ciliciens, & enſuite les Araméens & les Chaldéens. Il ne reſtoit plus au-deçà de l'Euphrate que les Babyloniens à ſoumettre. Bélochus marcha contre eux & les ayant mis en déroute, il prit Babylone dont il transféra les Habitans dans cette Capitale, l'ancienne patrie des Chaldéens, qui les remplacerent. Ainſi finit le plus ancien Empire que nous connoiſſions, après avoir duré onze ſiècles & demi. Le Vainqueur n'ayant

n'ayant point d'enfans mâles, selon toutes les apparences, déclara sa fille Atossa Reine de Babylone, Princesse belliqueuse & qui mérita par ses exploits d'être surnommée Sémiramis. On l'a souvent confondue avec la premiere de ce nom, quoique la seconde fût postérieure de plusieurs siécles. Bélochus entreprit encore d'autres guerres, & il y fut constamment heureux. Enfin il fortifia Ninive par une muraille de cent pieds de hauteur, & si large que trois chariots pouvoient y passer de front. Elle étoit défendue par quinze cents tours deux fois plus hautes que la muraille, & toute l'enceinte étoit de quatre cens quatre-vingt stades. Il est vraisemblable que le Monarque Assyrien ne fit que commencer cet ouvrage, qui fut achevé dans la suite des tems par ses successeurs. Ce Prince, le dernier des Rois Dercetades, étant mort après un règne assez long, sa fille Atossa,

qui avoit juſques-là déguiſé ſon ſéxe, lui ſuccéda, & ſe ſignala par des monuments ſuperbes & de grandes expéditions. Elle n'en étoit pas moins voluptueuſe; & ſon fils à qui elle céda le thrône, ne lui reſſembla que par cet endroit, non plus que ſes ſucceſſeurs.

Toute la gloire de l'Empire d'Aſſyrie s'éclipſa ſous un pareil gouvernement. Il retomba dans la foibleſſe & dans l'obſcurité, d'où Bélochus & Nitocris l'avoient tiré par leur activité & leur valeur. Sardanapale ſe diſtingua, parmi ces Monarques fainéans & efféminés, par une molleſſe encore plus grande: ce qui cauſa une révolution dans l'Empire. Arbace, Gouverneur de la Medie, ayant pénétré dans le Palais, fut étrangement ſurpris de voir ſon Souverain au milieu d'une troupe de femmes, vêtu comme elles, & travaillant à des ouvrages propres de leur ſexe. Arbace ſortit promptement, & de

dépit d'avoir servi cet indigne maître, il se donna la mort. Son fils Pharnace se ligua avec Bélésis chef des troupes Babyloniennes, & ils résolurent de renverser Sardanapale du thrône qu'il deshonoroit. Ce Prince devenu tout à coup un autre homme, se défendit longtems avec beaucoup de courage, il gagna plusieurs batailles, mais enfin il succomba sous les efforts des conjurés, & s'étant enfermé dans son Palais avec ses Eunuques, ses Concubines & tous ses trésors, il aima mieux périr par les flammes, que de tomber entre les mains de ses ennemis. C'est ce que nous apprenons de Ctésias. Clitarque, ancien Auteur, prétend que Sardanapale survécut à sa disgrace, & qu'il en fut quitte pour abdiquer. Les Rebelles mirent en sa place Ninus, un de ses fils, à condition que les Provinces qui s'étoient déclarées pour eux seroient soustraites pour toujours à l'Empire d'Af-

ſyrie. Béléſis eut pour ſon partage la Babylonie, mais à la charge d'être Vaſſal du Roi de Médie, qui avoit le plus contribué à l'éxécution du projet. Ce Prince fixa le Siége de la nouvelle Monarchie à Ecbatane, où il y avoit un ſuperbe Palais bâti par la ſeconde Sémiramis.

On ne trouve rien dans l'Hiſtoire pendant preſque un ſiècle entier, qui regarde les Rois d'Aſſyrie depuis le jeune Ninus; nous ſçavons ſeulement que Ninive & ſon Souverain ſe convertirent à la prédication de Jonas, & firent une pénitence édifiante de la vie voluptueuſe qu'on menoit dans cette grande Ville. Peu après Phul Roy d'Aſſyrie entra dans le Royaume de Samarie, & réduiſit par la terreur de ſes armes tout ce qui s'oppoſoit à Manahem, qui avoit uſurpé le Thrône d'Iſraël; on paya aux Aſſyriens les mille talens dont on étoit

convenu, & ils retournerent dans leur pays.

Nabonassar le premier des Rois de Babylone dont Ptolomée nous a conservé les noms, est connu par l'époque qui s'établit de son tems & qu'on fixe à l'an 747 avant l'Ere vulgaire.

Theglath-Phalasar profitant de la défaite des Médes vaincus par les Cadusiens, entra dans la Médie & se rendit maître de quelques Villes; entre-autres de Ragés & d'Ecbatane. Ce fut à cette occasion que Dejoces, fils de Phraorte, & que le Roy des Médes avoit choisi pour être le juge de la nation, en fut élû Roi. Nous ne dirons rien de tous les événemens qui sont rapportés dans les Livres saints, parce que les guerres des Assyriens contre le peuple de Dieu sont assez connuës. Il nous paroit plus nécessaire de marquer les fondations, les progrès, les révolutions, les chûtes

des divers Royaumes dont l'Histoire est liée par quelque endroit à l'Histoire des Juifs. Ces connoissances sont utiles pour l'intelligence de l'Ecriture, & dès-là elles sont dignes de toute notre attention.

La Puissance des Médes qui s'affermissoit lentement depuis Pharnace, s'accrut tellement par la défaite miraculeuse de l'armée de Sennachérib, que ces peuples devinrent les rivaux des Assyriens & ensuite les destructeurs de leur empire. Dejoces persuadé que le tems étoit venu de recouvrer tout ce qu'on avoit usurpé dans la Médie, marcha avec une armée assez nombreuse vers Ecbatane, qui ouvrit volontiers ses portes à ses premiers Maîtres, & cet exemple fut suivi de tout le reste du Royaume. Les Assyriens ayant perdu leurs meilleures troupes devant Jerusalem, n'étoient plus en état de tenir la campagne

ni même de défendre les places importantes par de fortes garnisons.

Dejoces eut pour successeur son fils Phraorte. Ce Prince s'appliqua à augmenter les Etats qu'on lui avoit laissés, & il le fit avec succès. Il attaqua d'abord les Perses, peuple belliqueux, & les engagea par des offres avantageuses à reconnoître sa domination. Fortifié de ce secours, il poussa ses conquêtes jusqu'au fleuve Indus. Il tourna ensuite ses armes contre les Assyriens sous le regne d'Assaradon, & leur enleva plusieurs belles Provinces. C'est en ce tems que commencerent les cent vingt-huit ans de la domination des Médes sur l'Asie qui est au delà de l'Halys : on ne comprend pas dans ce nombre les vingt-huit ans de la domination des Scythes.

Les Babyloniens s'étant révoltés, & Phraorte se proposant de faire

une irruption dans l'Assyrie, Assaradon ou Nabuchodonosor, c'est le nom que lui donne l'Auteur sacré, rassembla toutes ses forces, & marcha contre son ennemi qu'il attaqua dans la plaine de Ragés, le défit entierement, prit & pilla Ecbatane, après quoi il envoya son Général Holopherne avec une puissante armée dans la terre d'Israël. Cyaxare qui avoit succédé à son Pere, & que le vainqueur ne poursuivit pas, rétablit un peu la puissance des Médes. Il avoit même commencé le siége de Ninive sous le regne de Saosduchin, qui ne ressembloit nullement à Nabuchodonosor, lorsque les Scythes le forcerent de le lever, pour venir au secours de ses propres Etats, que ces Barbares ravagerent pendant vingt-huit ans.

Quelque tems après la mort de Cyaxare, Nechao Roy d'Egypte entreprit de réduire sous son obéissance les Babyloniens

& les Médes que Sesostris avoit domptés autrefois. Il entra d'abord dans la Judée où il défit & tua le Roi Josias, qui voulut l'arrêter à son passage & il s'avança vers l'Euphrate, qu'il traversa pour former le siége de Charcamis, il la prit & se prépara à fondre sur les Babyloniens. Nabopolassar ne fut pas surpris: il avoit assemblé une armée dont il donna le commandement à son fils Nabuchodonosor, qui avoit épousé la fille d'Astiages Roi des Médes. Le Beau-pere vint au secours de son gendre, & ces deux Princes ayant joint leurs forces défirent entierement les Egyptiens. Nechao prit la fuite & retourna honteusement dans ses Etats. L'armée victorieuse entra dans la Judée & assiegea Jerusalem. Joakim qui ne s'attendoit pas à cette irruption, n'eut point d'autre parti à prendre que de se livrer à Nabuchodonosor, dont il fut traité

fort inhumainement. Cependant, quelques années après, ce fier vainqueur rétablit ſon priſonnier ſur le Thrône aux conditions qu'il jugea à propos de lui impoſer; les conditions furent mal gardées & Nabuchodonoſor ramena ſon armée devant Jeruſalem, où Joakim étant mort, ſon fils Joakim ou Jechonias lui avoit ſuccédé. Le nouveau Roi n'oſa pas irriter par une longue réſiſtance la colére de ce redoutable Conquerant, qu'il alla trouver dans ſon camp. La Ville & les tréſors du Palais & du Temple furent livrés & tranſportés à Babylone. Joakim fut dépoſé & Mathanias ou Sedecias ſon oncle, fut mis à ſa place. Sedecias ne fut pas fidéle à ſes ſermens, il entra dans une ligue dont le Roi d'Egypte étoit le chef. Nabuchodonoſor revint une troiſiéme fois dans la Judée & Jeruſalem, mal ſecouruë par ſes Alliés, fut emportée d'aſſaut

après un siége de plus de deux ans. Son infortuné Roi vit massacrer ses enfans en sa présence ; on lui creva ensuite les yeux, & on le mena chargé de chaînes à Babylone. La ville, le Palais des Rois, le Temple furent consumés par les flammes, les murailles & les Tours furent démolies, & il ne resta de tant de superbes édifices qu'un amas immense de ruines, qui faisoient encore connoitre l'ancienne splendeur de cette capitale. Nabuchodonosor se signala encore par d'autres grandes expéditions, & il laissa à ses successeurs un empire formidable. Mais Cyrus fils de Cambyse Roi des Perses & de Mandane, fille d'Astiages Roi des Médes, ne fut point effrayé de cette puissance & il entreprit même de la ruiner. Ce Prince qui, plus d'un siécle avant sa naissance, avoit été prédit & appellé de son nom par le Prophéte Isaïe, vainquit les Babyloniens

& assiégea Babylone où Balthazar regnoit alors. Cette fameuse Ville fut prise, & son Empire détruit trente-deux ans après la ruine de Jerusalem. Cyrus fit reconnoître dans toute l'étendue de sa nouvelle conquête l'autorité de Cyaxares second, Roi des Medes, & c'est ce Cyaxares qui est appellé Darius Méde dans l'Ecriture.

Nous croyons avoir suffisamment exposé le dessein de l'Auteur & l'utilité qui reviendra de son Ouvrage à ceux qui ne se contentent pas de lire l'Ecriture, comme on la lit dans les Communautés de filles. Si l'on veut acquerir le dégré d'intelligence qui convient aux Ecclésiastiques, il importe beaucoup d'être instruit de l'origine, des progrès, de la décadence, de la chûte des Empires, dont l'Histoire est mêlée avec l'Histoire du Peuple de Dieu.

On entend dire quelquefois que l'obligation qu'ont les Cha-

noines d'assister aux Offices publics ne leur permet pas de s'appliquer aux sciences autant qu'ils le désireroient. Le livre que nous annonçons, est une excellente preuve que, malgré la plus exacte assiduité aux Heures Canoniales, il reste assez de tems pour étudier profondément les questions les plus épineuses, & qui demandent plus de lecture & plus d'application.

ARTICLE XXXIV.

MEMOIRE HISTORIQUE & critique sur la Ville souterraine découverte au pied du Mont Vesuve &c. A Avignon chez Alexandre Giroud seul Imprimeur de Sa Sainteté. 1748. pages 74. 8°.

JUsqu'ici les Antiquaires n'avoient cherché dans les entrailles de la terre que des Sta-

tues, des Vaſes, des Médailles : reſtes précieux de ces anciens peuples qui aimerent les Arts & qui les cultiverent. Aujourd'hui c'eſt toute une Ville qu'on découvre, qu'on tire de ſes propres ruines. On a déja beaucoup parlé de ce Phenoméne, qui pouroit tenir une place honorable dans quelque *mundus ſubterraneus* moderne. D'autres ouvrages périodiques ont donné des détails à ce ſujet ; mais cela n'empêche pas que le livre dont nous faiſons l'extrait ne ſoit très-récent, & qu'il ne convienne parfaitement à nos Mémoires de raiſonner ſur la nouvelle découverte.

On ſçait donc qu'à ſix milles de Naples, entre le mont Veſuve & le rivage de la Mer, tandis que le Roi des deux Siciles faiſoit bâtir une maiſon de plaiſance, on a trouvé l'ancienne Ville, objet de ce Mémoire & des autres relations qui ont été publiées dans toutes les langues.

La premiere attention des Savans a été d'examiner en critiques quelle pouvoit être cette Ville, & quel nom on lui donnoit autrefois. Après bien des conjectures, les inscriptions qu'on y a trouvées, ont démontré que c'est l'ancienne *Herculea* dont Denis d'Halicarnasse (L. 1.) attribuë la fondation à Hercule, *soixante ans*, dit-on, *avant la guerre de Troie & conséquemment 1342 ans, avant l'Ere Chrétienne.* Puisque nous sommes sur une matiere d'antiquités, on nous permettra de parler un peu chronologie en cet endroit; bien entendu que ceux qui n'aimeront pas cette discussion seront tout-à-fait maîtres de la passer.

Denis d'Halicarnasse dit qu'Evandre vint s'établir en Italie avec les Arcadiens 60 ans avant la guerre de Troie, & que peu d'années après, Hercule aborda aussi en cette contrée, après avoir con-

quis l'Eſpagne. C'eſt pour cela que Calviſius, le P. Petau & les autres Experts dans le calcul des tems, ne placent l'arrivée d'Hercule en Italie que 55 ans avant la guerre de Troye, & il faudroit encore diminuer de ce nombre une ou deux années, par rapport à la fondation *d'Herçulea*, puiſqu'elle ne fut faite que ſur la fin du ſéjour d'Hercule dans ce continent.

Enſuite pour les 1342 ans que le Mémoire compte entre la fondation d'Herculea & l'Ere chrétienne, il ſemble qu'on ne peut faire quadrer ce calcul avec les Chronologies ordinaires; nous n'en exceptons pas même celle du P. Muzantius, qui place l'Ere Chrétienne, à l'an 4053 du monde. Car, ſelon le ſiſtême de cet Auteur, la guerre de Troye tombe à l'an 2870; par conſéquent la fondation d'Herculea remontroit à 2810 & en y joignant les

1342 ans d'intervalle, jusqu'à l'Ere chrétienne, on auroit 4152 qui excede de cent ans le comput du P. Muzantius. Qu'on fixe, comme le P. Petau, l'Ere Chrétienne à l'année 3984. & le siége de Troye à 2800 : en supposant *Herculea* fondée en 2740, & l'intervale de 1342. la somme seroit 4082. c'est-à-dire près de cent ans de plus que ne veut le P. Petau. Il nous vient donc en pensée de croire qu'au lieu de 1342, il faut lire dans le Mémoire 1242 avant l'Ere Chrétienne ; & tout s'accordera parfaitement avec les meilleures Chronologies.

Mais suivons présentement l'Histoire des malheurs d'Herculea, & celle de sa rentrée dans le monde. Le Vesuve dans ses fureurs lance des monceaux de cendre, des torrents d'eau, des tourbillons de feu, de flammes, de matieres embrasées, souffre, mineraux, pierres, bitumes, &c. La

premiere année du régne de Titus, qui étoit la 79 de l'Ere Chrétienne, une de ces éruptions ſubites enſevelit la malheureuſe Ville d'*Herculea*; tout parut abîmé dans les gouffres de la terre, & depuis ce tems-là, 26 autres éruptions ſemblables ont couvert encore cette terre d'un déluge de feu. On appelle *Laves* en Italie, ces ruiſſeaux de matieres enflammées que le Veſuve vomit dans ſes fougues.

Si ce volcan avoit d'abord déchargé ſes *Laves* ſur *Herculea*, il eſt évident qu'aujourd'hui on ne découvriroit rien d'entier dans les ruines de cette Ville, le feu auroit fondu, briſé, conſumé tout ce qui ſe ſeroit rencontré ſur ſa route : & dans les endroits où les *laves* ont pénétré davantage, on remarque en effet beaucoup plus de déſordre & de deſtruction que partout ailleurs. Mais voici ce qui ſera arrivé : le Veſuve aura

commencé par jetter une telle abondance de cendres, que les rües d'*Herculea* en auront été comblées, & les maisons même remplies sans toutefois les endommager; une grande quantité d'eau sera survenuë, & aura formé une espéce de mastic ou de ciment très-solide. Que cette eau ait été poussée par la mer, & repoussée par le Vesuve, ou qu'elle soit tombée du Ciel, peu importe: le fait est qu'on trouve aujourd'hui une matiere très-dure qui remplit la plus grande partie d'*Herculea*; mais pardessus, & voici sans doute le merveilleux, il s'est formé une sorte de voute bien plus solide encore, composée de la *lave* ou de la matiere enflammée que le Volcan a répanduë. C'est comme un marbre qui couvre toute cette ancienne Ville; & les fréquentes éruptions du Vesuve ayant multiplié les couches de cette incrustation, il a

fallu creuſer 80 pieds pour trouver le ſol d'*Herculea. Perrupit Acheronta Herculeus labor.* Il n'y avoit que des travaux ſemblables à ceux d'Hercule, qui puſſent reſſuſciter la Ville bâtie par ce Héros.

Mais ce n'étoit encore que la moindre partie des ſoins que méritoit une découverte de cette nature. Comme tout étoit plein dans la vaſte étenduë de cette Ville ſouterraine, il a fallu déboucher, vuider, nettoyer : heureüſement le travail a été bientôt récompenſé par la multitude des belles choſes qu'on a rencontrées. On eſt parvenu en peu de tems au Théâtre d'*Herculea*. Il a 290 pieds de circonférence à l'extérieur juſqu'à la ſcène, 160 de largeur extérieure, & 150 en dedans : le lieu de la ſcène eſt d'environ 72 pieds de largeur ſur 30 ſeulement de profondeur.

On décrit ici toutes les parti-

cularités de ce monument ; son architecture à la Grecque, son orchestre, ses gradins, ses galleries, ses colonnes, ses statuës, tout cela *si bien conservé, qu'il auroit été facile de le rétablir dans toute sa perfection.* Mais comme il n'est pas question d'aller représenter nos Piéces dramatiques d'aujourd'hui dans une cave de 80 pieds de profondeur, on s'est contenté d'enlever les ornemens ; on n'a pas même mis les curieux en état de voir ce magnifique monument dans son entier ; à mesure qu'on en a vuidé les diverses parties, on a comblé les autres ; & c'est à peu près la manœuvre qu'on a faite par rapport à tous les autres édifices dont il est parlé dans ce Mémoire. Nous imaginons qu'on auroit pû, en multipliant les ouvriers, & en prenant tout le tems nécessaire, vuider totalement ces ruines, & les dégager au point de restituer ces monumens tels qu'ils furent

autrefois. Il ne falloit pour cela que transporter les terres & les décombres hors du souterrain, bien entendu qu'on auroit soutenu les édifices par des bois de charpente : mais apparemment que la dépense, la longueur, le danger même des opérations ont intimidé les Entrepreneurs. Nous nous défions aussi beaucoup de la main des ouvriers qu'on employe à ces débouchemens. Il faudroit presque des Académiciens pour manier, en pareille rencontre, le pic & le marteau; sans cela que de statuës, de colonnes, de peintures à fraîsque seront brisées; que de morceaux antiques seront perdus; que de richesses ne parviendront point jusqu'à nous!

Voici un des plus beaux endroits d'*Herculea* : Une rue de 36 pieds de large, bordée à droite & à gauche de deux banquettes, a conduit les travailleurs jusqu'à un grand édifice, qu'on croit être le

Forum, c'eſt-à-dire l'endroit où les Magiſtrats de cette Ville rendoient la Juſtice. Son plan forme un parallélogramme long d'environ 228 pieds, & large de 132. Dans tout l'intérieur règne un portique dont les voutes ſont ſoutenues par 42 colomnes. Au fond eſt une eſpèce de ſanctuaire élevé de trois degrés, & où l'on trouve une longue baſe en forme d'autel, où il y avoit trois Statues de marbre, celle du milieu en pied repréſentant Veſpaſien, & les deux autres aſſiſes dans des chaiſes curules, mais elles étoient ſans têtes, & juſqu'à préſent on n'a pû les retrouver. Dans les angles étoient deux Statues de bronze, & de 9 pieds de hauteur, l'une repréſentant Néron & l'autre Germanicus. Un grand nombre d'autres Statues de marbre & de bronze décoroient le fond des portiques; & la façade de l'édifice étoit ornée de quatre Statues Equeſtres dont une, qui

eſt de marbre, a été parfaitement rétablie, & fait aujourd'hui l'admiration des Connoiſſeurs. Elle avoit été érigée par les Herculéens à *M. Nonius Balbus*. Nous abrégeons mille circonſtances de cette deſcription, qui eſt extrêmement bien dans le Mémoire. Il faut pourtant le lire avec attention, pour ſaiſir toutes les parties, toute la diſtribution de ce *Forum*. Vis-à-vis étoient deux petits Temples qu'on décrit auſſi, & la communication du *Forum* & des Temples ſe faiſoit par un portique commun, pavé de marbre, & orné de magnifiques peintures à fraiſque, qu'on voit aujourd'hui chez le Roi des deux Siciles.

Les Peintures à fraiſque qu'on a ſauvées des ruines d'*Herculea*, ſont une des ſingularités les plus admirables de cette découverte. On a raſſemblé dans les Cabinets de S. M. Sicilienne environ 400 Tableaux de toutes grandeurs, la

plûpart

plûpart auſſi frais que s'ils étoient modernes. On n'en remarque guéres qu'une douzaine où les figures ſont à peu près de grandeur naturelle ; les autres n'ont que dix à douze pouces de haut, & ils ne repréſentent que des oiſeaux, des bêtes fauves & des amours. Dans les grandes figures, la correction du deſſein eſt parfaite, & il ne manque rien à l'expreſſion : mais les carnations ſont médiocres, & le coloris n'eſt pas beau : communément le champ de ces Tableaux eſt d'une ſeule couleur ; on n'en remarque qu'un dont le champ forme une perſpective. Il y a des Tableaux de deux couleurs, quelques-uns de trois & de quatre, & une Fraiſque, repréſentant de ſimples ornemens avec des fleurs, porte toute ſorte de couleurs, méme du verd & du bleu : ce qui doit ſervir à réfuter quelques Modernes, qui penſent que le verd & le bleu n'entroient point dans les

compoſitions des Anciens. Au reſte les plus beaux Tableaux tirés du ſouterrain d'Herculea, ſont un Hercule de grandeur naturelle: Théſée qui reçoit les actions de graces des enfans d'Athènes, pour les avoir délivrés du Minotaure: Virginie accompagnée de ſon pere & d'Icilius ſon futur époux, dans le moment que M. Claudius la réclame devant le Décemvir Appius: l'éducation d'Achille par le Centaure Chiron &c. Et ce qui fait le prix ineſtimable de ces monumens, c'eſt qu'ils ſont extrêmement bien conſervés. Il n'en eſt pas tout à fait de même des Statues ſurtout de celles de Bronze qui ont beaucoup ſouffert, mais comme on n'a fouillé encore que la moindre partie d'*Herculea* on a eſperance de trouver bien d'autres richeſſes en ce genre.

Pour les médailles qui ont été tirées de ces abîmes, elles ſont déja ſans nombre; la plûpart

consulaires, ou du haut Empire, quelques-unes très-rares soit pour les revers, soit pour les types, soit pour les légendes, & presque toutes très-bien conservées. On en voit une grande quantité de Claude, de Neron, de Galba, de Vespasien, de Titus, quelques-unes de Vitellius; esperons qu'on découvrira aussi quelque Othon de Grand Bronze, & quel triomphe pour les Antiquaires! Tout cet article dans le Mémoire est fort discuté; l'Auteur Anonime doit être un homme très-versé dans cette Science, & nous félicitons très-sincerement les Italiens & en général tous les étrangers qui cultivent l'étude des médailles. Il semble que nous perdons insensiblement en France ce goût, qui étoit si vif il y a cinquante ans. Seroit-ce que les essais de toute espece & les livres frivoles auroient aussi commencé à absorber cette littérature? Nous de-

vons craindre parmi nous l'inondation des petites choſes autant que les voiſins du Veſuve craignent ſes *laves*, & ſes fulminations.

Dans les débris d'*Herculea*, on a trouvé toutes ſortes d'Uſtenciles deſtinés aux Sacrifices : Autels pour les victimes, & pour les libations ; Autels portatifs en forme de trépied ; Baſſins ; Préféricules ; Pateres ; Vaſes pour l'eau luſtrale, pour le vin dont on arroſoit les victimes ; Simpules pour les libations ; Haches, Couteaux victimaires ; Urnes ; Ampoulles ; Lacrymatoires. Et les lampes qu'on découvre là en aſſez grande abondance montrent par leurs ornemens, ſouvent de figure indécente, que la Ville engloutie étoit livrée au culte de Venus.

Rien ne doit être plus commun dans les ruines d'une Ville que les uſtenciles de ménage. Les ſouterrains d'*Herculea* four-

niſſent journellement des vaſes de toutes grandeurs, des candelabres, des bouteilles de verre, des marteaux, des charnieres de portes, des anneaux, des boucles d'oreilles, des dez à jouer &c. On voit auſſi dans les cabinets de S. M. Sicilienne du bled & du pain des Herculéens, mais l'un & l'autre eſt réduit en charbon, ſans avoir perdu ſa forme; on a trouvé des reſtes de filets noircis, mais conſervant encore quelque conſiſtance; peu d'hommes apparement perirent ſous ces ruines, car on y trouve rarement des ſquelettes. Un qui ſe rencontra, il y a quelques années, tenoit en ſa main une bourſe pleine de médailles; mais le ſquelette même s'en alloit en piéces quand on vouloit y toucher. Ce qui fit que les habitans éviterent, pour la plûpart, la cataſtrophe qui abima leur Ville, fut ſans doute le ſoin qu'on prend toujours de ſe

retirer, lorſque les fureurs du Veſuve s'annoncent par quelques éclats. En ces occaſions on exécute, non en danſant, mais en courant de toutes ſes forces, ce que dit Horace quelque part:

Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.

ARTICLE XXXV.

ESSAI SUR LES PASSIONS & ſur leurs caractéres Tome ſecond. A la Haye chez Neaulme, & ſe trouve à Paris chez Chaubert, Quai des Auguſtins.

LE ſecond Tome de cet Eſſai ſur les paſſions eſt peut-être encore plus réfléchi que le premier. L'Auteur y traite d'abord *de l'homme d'eſprit & de merite*, & il propoſe cette queſtion, qui pourroit ſervir de Pro-

gramme pour le prix d'une Academie Littéraire, ſçavoir : *Si l'homme d'eſprit peut être ſans mérite.* Il ne met point également en probléme, *ſi l'homme de mérite peut être ſans eſprit.* Car il eſt bien certain que le mérite ſuppoſe toujours quelque eſprit, quelques lumieres, quelques talens.

Pour décider la premiere queſtion, il ſemble qu'il faudroit conſiderer toute l'étendue du terme de *Merite :* car il y a des mérites de toute eſpece : mérite d'action, mérite de converſation, mérite d'étude & de travail ; mérite d'induſtrie & de talens : enſuite parcourant tous les Etats, on trouveroit le mérite propre de chacun : mérite des armes & de la Magiſtrature ; mérite du Courtiſan & du ſimple Citoyen ; mérite du Négociant & de l'Académicien ; on remarqueroit même le mérite des différents âges, &

des diverses societés ; or comme il n'est point d'homme d'esprit qui ne participe plus ou moins à quelqu'une de ces especes de mérite, il faudroit dire que l'homme d'esprit ne peut jamais être sans mérite ; & à cet égard la question pourroit paroître résolue. Mais il ne s'ensuivroit pas que *tout homme d'esprit est homme de mérite ;* car il y a une grande différence entre avoir du mérite & être *homme de mérite.* La derniere de ces qualités embrasse autant les avantages du cœur & les ornemens de l'âme que les perfections de l'esprit : c'est même dans l'union des vertus & des lumieres qu'elle consiste ; & autant qu'il est facile de trouver des gens qui ayent simplement du mérite, autant est-il rare d'en trouver qui soient dans le sens véritable & rigoureux des *hommes de mérite.*

Le mérite & l'esprit sont de tous les pays ; mais il est bien

évident que l'abondance de ces deux choſes ſi précieuſes ſe rencontre dans les grandes Villes & ſurtout dans la Capitale d'un vaſte Empire. Quelle merveille qu'à Rome ſous Auguſte, il y eût plus de gens de mérite & d'eſprit qu'à Fondi ou à Vejes; qu'il y en ait plus à Paris que dans de petites Villes, à l'extrémité du Royaume! Cependant comme aujourd'hui la pluſpart des honnêtes gens de nos Provinces entretiennent quelque commerce avec Paris, comme pluſieurs d'entr'eux y reçoivent quelque partie de leur éducation, nous croyons qu'on doit modifier un peu le morceau qui ſe trouve au commencement de ce 2e. Volume.

» Les petits hommes de Pro» vince, dit notre Auteur, s'infa» tuent aiſément de leur capaci» té, de leur mérite, ou de leurs » dignités. Leur vûe n'a point » acquis l'eſprit de comparaiſon,

» elle ne s'étend pas plus loin
» qu'eux. Sans ceſſe occupés de
» leur conſéquence, ils oublient
» inſenſiblement que leur Provin-
» ce n'eſt qu'une partie du Royau-
» me, & ne ſentent pas que dans
» cette partie, la ſotte vanité y
» devient, pour ainſi dire, attri-
» but des emplois & des charges.
» Cette ignorance eſt le caractére
» expreſſif & ſingulier qu'un Pro-
» vincial porte ſouvent à Paris.
» En le voyant, l'on ne demande
» pas d'où il ſort. Ses bévues,
» ſes queſtions, l'embarras de ceſ-
» ſer tout à coup d'être remar-
» quable, l'annoncent. L'habitude
» de jouir d'un amour-propre aveu-
» gle ne le ſauve point de l'hu-
» miliation qu'il éprouve à cha-
» que pas ; il eſt preſque forcé
» de demander grace, & du tems
» pour penſer à ſon rôle. Ainſi y
» voit-on le Gaſcon s'ennuyer de
» parler vîte & longtems ; le No-
» ble, d'y mépriſer le Bourgeois,

» & le Bourgeois, d'étaler une
» aiſance que le moindre Artiſan y
» efface. Les rangs à Paris ſe trou-
» vent ſurmontés par degrés juſ-
» qu'au Souverain. Le Bourgeois,
» le Noble, l'homme de Robe,
» le Bénéficier, le Prélat de Pro-
» vince éprouvent à chaque inſ-
» tant l'humiliation de voir qu'ils
» ne ſont point vûs. La tranqui-
» lité que leur donnoient les
» hommages des ſots de Provin-
» ce, ne leur devient d'aucune
» conſolation : ils en ſont ſéparez.
» Il faut néceſſairement qu'ils ſe
» préſentent ſeuls, qu'ils s'annon-
» cent eux-mêmes, & qu'ils s'en
» donnent la peine, s'ils ne veu-
» lent ſouffrir d'être ignorés. «

Sur l'Article de *l'Economie de l'eſprit & du ſoin de le cultiver*, on emprunte le ſtile didactique. D'abord ce ſont des réfléxions générales pour recommander la méthode dans l'étude des Sciences & dans la lecture des Livres. On

vient enſuite aux regles particulieres. En commencant une lecture, conſiderer la qualité de l'Ouvrage & ſe former une idée claire du ſujet ; paſſer de là à la diſtribution & au plan que l'Auteur a dû ſe propoſer ; faire par écrit pluſieurs ſortes de remarques, ſur les traits d'hiſtoire & de morale, ſur les anecdotes qui peuvent être rappellées avec plaiſir & avec fruit dans les converſations ; ſur les mots qui paroiſſent douteux ou peu familiers à l'eſprit, afin de conſulter, de s'aſſurer, de s'inſtruire parfaitement à cet égard. Ce n'eſt pas tout : »Il faudroit obſerver avec at- »tention les endroits qui frappent »par leur clarté, par leur briéveté, »par leur élégance. Il faudroit dé- »mêler l'ordre d'avec les preuves ; »examiner la force de certains »mots qui paroiſſent ordinaires ; »& qui etant employés à propos »ont une propriété merveilleuſe »pour faire ſentir les choſes &c. «

L'Auteur continue, & quoique nous applaudiſſions à toute ſa méthode qui peut avoir ſon utilité, nous ſommes perſuadés que ni lui ni aucun homme de lettres ne s'y eſt adſtreint, & que perſonne encor ne ſe captivera juſqu'à ce point-là. Il en ſera de même de tous les livres de préceptes, de tous les plans d'éducation, dont le Public eſt inondé aujourd'hui. Jamais plus de théorie, & jamais moins de perfection dans nos lumieres, dans nos goûts, dans notre conduite.

Pour nous borner aux Sciences, diſons que le point capital eſt de les faire aimer : quand la paſſion de l'Etude entre dans une ame, c'eſt une eſpece de Conquérant qui dompte tout ; l'eſprit, le corps, les ſentimens, les inclinations, les difficultez, les néceſſités, les traverſes, les reproches des hommes &c. Alors il faut bien que l'eſprit faſſe ſa méthode pour ſeconder cette ar-

deur imperieuſe de ſçavoir ; & cette méthode eſt abſolument & ſans exception la meilleure, la plus parfaite, parce qu'elle eſt la plus relative aux diſpoſitions de celui qui s'en ſert. Guillaume Budée n'apprit rien dans ſa jeuneſſe, parce qu'on l'accabloit de préceptes. Un beau jour l'amour des Sciences le ſaiſit comme par enchantement, & cet homme ſorti des écoles avec la paſſion du jeu & de la chaſſe devint l'eſprit le plus appliqué, le plus conſtant, le plus âpre au travail qu'on vit jamais. Il ne manqua pour lors ni de méthode, ni de regles, ni de principes ; il défricha tout, & fut le reſtaurateur de la belle Litterature parmi nous. Quel homme, & quel ſiecle en produira un autre qui lui reſſemble !

L'article *des talens & des qualités particulieres* eſt un des plus beaux de tout ce Recueil. L'Auteur y attaque fortement un préjugé

trop commun, qui eſt que nous ſommes tels parce que nous ſommes nés ainſi : principe qui concentre l'homme vicieux dans ſes défauts; l'ignorant dans ſes ténébres; le mauvais Citoyen dans ſa méchanceté : qui ôte à l'honnête-homme le mérite de ſa probité; qui introduit ici-bas une fatalité deſtructive des bonnes mœurs & de l'émulation. Qu'on s'examine, dit notre Philoſophe » & l'on » ſera porté à ſe rendre aſſez de » juſtice, pour reconnoître qu'on » auroit pû être bien différent de » ce que l'on eſt effectivement. » Je ſçai que cette idée eſt humi» liante, & que l'amour propre » n'y trouve pas ſon compte ; l'on » ſe pardonne ſi aiſément, qu'on » aime mieux détourner les yeux « de quelque choſe d'utile qui dé» plaît, que de ſe voir coupable » en le regardant. Mais quelle » conſolation n'a-t'on point à at» tendre de la ſuite de cet examen !

» Si d'un côté l'on apperçoit la
» perte de plusieurs années passées
» dans une espece d'yvresse ; de
» l'autre, on apprendra à con-
» noître les sentiers qui condui-
» sent au louable & au solide. «

Il ajoute plus bas de très-bonnes vuës pour l'*éducation des enfans.* » On ne peut être trop atten-
» tif à conserver le goût des cho-
» ses louables que les premieres
» impressions leur donnent. Il faut
» laisser badiner leur esprit sur le
» choix, les éguilloner par les
» louanges, & voir sérieusement
» leur jeu, parcequ'ils s'y exer-
» cent avec une espece d'imita-
» tion, toujours prise sur la réali-
» té même des objets dont ils
» ont été frappés. Cette liberté
» laisse entrer dans leur esprit les
» premieres semences des talens, &
» des qualités particulieres, qu'ils
» posséderont dans leur vie. Lors-
» qu'on veut faire penser plus sé-
» rieusement les enfans, & leur

» faire prendre de trop bonne heu-
» re le chemin de la perfection, il
» arrive souvent qu'on ne suit pas
» l'ordre des connoissances qu'ils
» sont capables d'acquérir; qu'on
» anticipe sur leur raison, en lui
» demandant des fruits prématu-
» rés. C'est-ainsi que leur esprit
» arrêté dans ses dévelopemens,
» resserré dans de certaines limi-
» tes, tendu aux exercices d'une
» éducation trop forte, acquiert
» par une correction fréquente,
» le dégoût des Arts, & généra-
» lement celui d'une attention sui-
» vie sur les choses. Tel auroit
» été peut-être un bon Officier
» général, si on lui eût permis
» à ses récréations dans le Collé-
» ge, de commander un exercice,
» de former une petite troupe à
» l'imitation de la réalité, de don-
» ner un assaut; qui fouetté plus
» d'une fois pour trop de tapage,
» & sans cesse rappellé à l'étude
» de la langue Grecque & Lati-

» ne, & de là à celle des Loix, » n'a fait qu'un juge ignorant, » qu'un mauvais Magistrat. «

Il y a ici un article entier *sur les mauvais raisonnements.* Nous dirons avec franchise que la matiere méritoit plus d'étendue & de dévelopement. On n'y trouve que quelques réfléxions communes avec la critique d'un Chasseur, prétendu Philosophe, qui soutient que les animaux & que ses chiens en particulier ont une ame : à quoi l'on ajoute sur la fin une narration qui peint apparemment une de nos Académies, & quelques mauvais raisonneurs clabaudant contre une excellente piece qu'on suppose y avoir été luë.

Quand S. Evremont traita le même sujet sous un titre contraire, qui est *de la justesse du raisonnement*, il ouvrit une carriere bien plus vaste, plus Philosophique, & plus belle; il montra

comment la manie des systèmes altéroit la raison; comment l'affectation du stile précieux dégradoit le langage, qui est donné aux hommes pour se faire entendre; comment on ne doit jamais se faire esclave des opinions qui regnent en certain tems, quoique, pour l'agrément de la societé, on ne soit pas obligé de rompre en visiere à tous ceux qui les soutiennent: & il critiqua très-à-propos tantôt les Philosophes modernes, tantôt les beaux Esprits du 16e siecle, lesquels n'étant que des Rhéteurs, ou des Grammairiens s'aviserent de dogmatiser sur la Religion.

Mais revenons à notre Auteur, & rendons lui justice sur l'article *de la composition & des ouvrages d'esprit*. Il enrichit ce sujet d'une infinité de réfléxions très sensées. Nous ne sçavons s'il s'est essayé quelquefois dans le genre Littéraire; si notre Parnasse, ou

notre Lycée lui doivent quelque ouvrage de goût : mais s'il n'avoit pas encore franchi cette barriere nous lui adreſſerions ces paroles qui ſont de lui-même ; » Après » avoir appris à étudier, à diſtin- » guer le vrai d'avec le faux, » l'or d'avec le cuivre & le clin- » quant, il ſeroit tems d'eſſayer, » jeune *Timoleon*. Votre eſprit a- » t'il été bien redreſſé, bien manié, » bien nourri ? Lui avez-vous fait » prendre avec force les impreſ- » ſions du pathétique & du ſubli- » me ? Oſez entreprendre; donnez- » lui cette liberté nécéſſaire aux » efforts heureux : quittez l'ap- » prentiſſage & l'eſclavage des ré- » gles, ſuivez ſans contrainte ce » feu de votre genie ; ne craignez » point un déſordre apparent, » vous vous retrouverez en corri- » geant votre ouvrage. «

Il regne dans toute la ſuite de ce morceau *ſur la compoſition*, un mélange de préceptes & d'exhorta-

tions, quelque chose qui instruit, & quelque chose qui encourage ; un ton de réserve pour arrêter l'impétuosité déréglée d'un jeune Auteur, & un air de liberté pour lui permettre un louable essor. Voici un endroit qui mériteroit d'être examiné par ceux qui se picquent de connoître le caractére des diverses Nations. » La tournure » d'esprit, l'air que prend une » pensée, la figure des expressions, « le sentiment d'une vérité, d'une » maxime, la maniere de la dé» biter, de l'établir ; que dis-je ? » les idées même sont particu» lieres à chaque peuple & peut» être à chaque Province. Un » étranger se défait aussi diffici» lement de sa maniere de con» cevoir & de rendre ses pensées, » que du son naturel de l'accent » qu'il a contracté. Les mots qu'il » employe pour s'exprimer, quoi» que propres, retiennent une » maniere étrangere. Ainsi la vé-

» rité, la justesse des idées con-
» servent quelque chose de parti-
» culier, qui caractérise le terroir
» de l'esprit, s'il m'est permis de
» me servir de cette expression. «

Il y a peut-être en tout ceci du vrai, de l'incertain, & du faux. Il est vrai que chaque Nation a ce qu'on appelle sa tournure d'esprit; mais cela met-il une différence dans les idées, dans les sentimens, dans ce qui mérite le nom de *vérité* ? Il faudroit, ce semble, distinguer la raison pure de l'imagination; la vérité simple, du langage qui en est l'expression; la justesse d'esprit, de l'ornement des pensées; les premiers principes du sentiment ou de la morale, des usages & des goûts qui dominent dans chaque Nation.

Nous voudrions pouvoir insister sur toutes les autres matieres que notre Philosophe embrasse, & qui sont énoncées sous ces titres (sans compter les sujets que nous avons

déja indiqués) : *Des impreſſions & des préjugés, des femmes, des paſſions en général, du déguiſement, de l'homme, du babil & du ſilence, de l'occupation de l'eſprit & du cœur, de l'ignorance & de la miſere de l'homme.* Ceux qui liront ces deux volumes ſe laiſſeront prévenir d'eſtime pour l'Auteur : ils ſouhaiteront de le connoître, de converſer avec lui : ils prendront l'eſſor juſqu'à lui faire part de leurs critiques. Ils lui diront peut-être que ſon ſtile eſt un peu monotone, qu'il auroit pû l'animer par des exemples, par des images plus vives ; qu'on y deſire en quelques endroits de la clarté, de la ſimplicité & quelque choſe de cette maniere inſinuante, qui gagne les hommes dans le tems même qu'on leur débite les plus fortes vérités. Mais toutes ces obſervations n'altéreront pas l'idée avantageuſe qu'on doit avoir de tout l'ouvrage : &

c'eſt bien le cas de dire à quiconque ſeroit ſurpris d'une telle critique :

Tu nihil in magno doctus reprendis Homero ?

ARTICLE XXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Rome.

ANtoine de Roſſi, Imprimeur à Rome, vient de publier la Traduction du Telemaque en vers Italiens. Le titre eſt : *Il Télémaco in Ottava Rima, tratto dal franceſe, & dedicato alla Maeſtà Criſtianiſſima di Ludovico XV. da Flaminio Scarzelli Profeſſore di Eloquenza, nella Univerſità di Bolo-*

gna segretario dell' ambasceria di quel Senato in Roma. 1747. L'ouvrage est in-4° divisé en deux parties, qui peuvent se relier en un ou en deux volumes, d'une très-belle execution pour le papier & les caracteres, & enrichi d'un frontispice dont le dessein est de M. De Troy Directeur de l'Académie de France à Rome. On sçait que les Italiens appellent *ottava Rima* des Stances de huit vers chacune : c'est la mesure de vers dont se sont servis le Tasse & l'Arioste.

Le Poëme est précédé d'une Préface dans laquelle l'Auteur rend compte des raisons qui l'ont porté à entreprendre cette traduction, & des circonstances favorables qui lui ont procuré l'honneur de la dédier au Roy. La Traduction est aussi fidelle que l'a pû permetre le génie différent des deux langues : seulement le Traducteur a pris la liberté d'a-

joûter à la fin & au commencement des chants, quelques ſtances, qui ſont détachées de la ſuite du Poëme, ſelon la méthode de l'Arioſte. Ces ſtances roulent la plûpart ſur les louanges du Roy ou ſur celles du Pape : nous en citerons quelques-unes qui feront connoître en même-tems le ſtile dans lequel l'ouvrage eſt écrit. Au chant 21 le Poëte décrit les allarmes de la France au tems de la maladie du Roy, & il s'exprime ainſi :

Pianſer gli eletti ſtudi, e l'arti belle,
Che ſerbi in pace tra 'l fragor de l'armi
Si, che l'invidia a la virtù ribelle,
L'età vorace, e 'l cieco obblio diſarmi.
Fur viſte lagrimar le tre ſorelle,
Ond'hai le tele, e i diſegni, e i marmi
De' più pregiati artefici, e più colti
Ne le regali ſtanze in un raccolti.

E ſe tutta, quant' è, darti potea

Segnal d'affetto la terreſtre mole,
Certo niun loco rimaner dovea
Senza pena, o timor ſotto del ſole;
Che già ſcoprirſi, tua mercè, vedea
Sua forma a le moderne, e antiche ſcuole,
E per lunghi viaggi il dubbio ſciorſe,
Che ognor diviſe, e ognor le tenne in forſe.

Et après quelques autres Stances ce morceau finit ainſi:

Baſti, che pria l'affanno, e 'l gaudio poi
Moſtrar di lor virtù ſi degno effetto,
Che 'l tuo gran nome da' Vaſſalli tuoi
Il bel pregio acquiſtò di Ré diletto.
Tu, com'è l'uſo de' veraci Eroi,
Più de la fede lor, più de l'affetto,
Che non de' primi glorioſi acquiſti
Di Knoque, o d'Ypri, o di Menin gioiſti.

Diceſti allor; ſe per amor de'miei
Io giacqui sì, che impallidì 'l Chirurgo,

Poiché di mia bontà certi li fei,
Ecco ch'io ne la lor vivo e riſorgo ;
E dopo i giorni periglioſi e rei,
A ſciorre Alſazia, & ad eſpugnar Friburgo,
Caldo di bellicoſa ira volaſti,
E ſalvo al Regno e vincitor tornaſti.

Il ne nous reſte qu'à ajouter que M. Louis *Montefani Caprara*, Profeſſeur de Droit public dans l'Univerſité de Bologne, & Bibliothécaire de l'Inſtitut des Sciences, travaille à des notes Morales, Politiques, Hiſtoriques & Géographiques ſur le Télémaque, dont le recueil formera un ſecond Tome qu'on promet de donner au Public dans quelques mois.

De Florence.

Guidonis Grandi Abbatis Camaldulenſis & Mathematici præſtantiſſimi elogium. Ang. Maria Bandinio Florentino Autore. Florent.

8°. pp. liij. Il y a déja quelque-tems que cet éloge du P. Grandi a été rendu public. M. Bandini, qui en eſt l'Auteur, a recherché toutes les anecdotes, qui concernent ce ſavant Mathématicien, & à la fin du volume il donne une liſte exacte & très-longue de ſes Ouvrages. *Cet Ecrit, très-curieux & très-digne d'être lû, reparoîtra dans un Article de ces Mémoires.*

De Bresse.

Le 3e Volume de l'Edition des Lettres du Cardinal Polus eſt achevé d'imprimer. M. le Card. Querini le dédie au Cardinal Duc d'York, & il rappelle dans ſon Epître dédicatoire un trait que les Mſſ. du Vatican lui fourniſſent. Polus avoit deſſein de faire paroître ſon Livre *de l'Unité Eccléſiaſtique*, ſous les auſpices de Jacques V. Roi d'Ecoſſe ſon parent, & très zélé Catholique. La mort de

ce Prince empêcha l'exécution de ce projet. Sur quoi le Card. Querini dit au Card. d'York : *Id profecto confido, atque insuper animo auguror, eundem* (Polum) *maximopere gaudere, quod consilium à se susceptum Jacobo V. librum suum dicandi quoniam effectu caruit, reapse aggrediar ego, consecratis Regio hujus Germini litteris, quas præsens Volumen complectitur.*

De Milan.

Istoria del Concilio di Trento scritta dal Padre Sforza Palavicino della Comp. di Gesu &c. Histoire du Concile de Trente de Palavicin &c. Nouvelle édition, en trois Volumes *in* 8°, *chez Joseph Marelli, à la Fortune.* L'Avertissement dit que cette nouvelle édition doit être bien reçue *per essere la più ricca, la più illustrata & la più corretta sopra ogn' altra*

finora uscita ; avendosi voluto incontrarla con tutte l'altre edizioni.

ESPAGNE.

De Sarragosse.

Les Livres de ce pays ne passent communément en France que longtems après l'édition. En voici un qui méritoit d'être connu aussitôt qu'il est sorti des mains de l'Imprimeur, C'est une Poëtique complette, sous ce titre : *La Poëtica ò Reglas de la Poësia en general, y de sus principales especies.* Por Don Ignacio de Luzan, Claramunt, de Suelves, y Gurrea, *entre los Academicos Ereinos de Palermo, Llamado Egidio Menalippo.* En Zaragoza, por Francisco Revilla. 1747. Petit in fol. pp. 503.

Nous ignorons si M. de Luzan Auteur de cet Ouvrage a composé quelquefois des Poësies ; mais

il poſſede parfaitement toute la théorie de cet art. Il ſeroit peut-être difficile de trouver une Poëtique mieux ordonnée, plus méthodique & plus ſavante. Il partage ce Volume en 4 Livres. Il traite 1°. de l'origine, du progrès & de l'eſſence de la Poëſie. 2°. de ſon utilité & de ſes agrémens. 3°. de la Poëſie Dramatique. 4°. De la Poëſie Epique. Quoique les citations de Poëtes Eſpagnols dominent ici, on y trouve cependant des traits de tous les bons Auteurs des autres Nations, tant anciens que modernes, Grecs, Latins, Italiens, François; aucun n'eſt étranger à M. de Luzan. *Un extrait ſuivi fera connoître davantage ce très-beau Livre.*

De Saint Sebastien.

Diccionario Trilingue del Caſtellano, Baſcuence, y Latin. Su Autor El P. Manuel de Larra-

mendi de la Compañia de JESUS. C'est-à-dire *Dictionnaire Castillan, Basque & latin*, par le P. de Larramendi Jesuite. Deux vol. in fol. 1745.

On a du même Auteur, ci-devant Confesseur de la Reine veuve de Charles II. une Grammaire de la langue Basque, imprimée à Salamanque en 1729 sous le titre de *El impossibile Vencido. Arte de la lengua Bascongada* in 12.

Et un autre livre aussi in 12 intitulé : *Discurso Historico sobre la antigua famosa Cantabria.* A Madrid chez Jean de Zuñiga en 1736.

Ces trois ouvrages comprennent tout ce qu'on peut dire en faveur de la langue Basque, soit pour en montrer l'antiquité, les usages, les proprietez ; soit pour la défendre contre ses adversaires. Car il s'est élevé en Espagne des Contradicteurs & des Critiques,

quand on a voulu parler avec honneur de ce langage confiné aujourd'hui dans les frontieres de l'Eſpagne & de la France. *On rendra compte dans la ſuite de ces Mémoires, de cette Controverſe, & des trois Livres du P. Larramendi.* En attendant nous allons dire une anecdote qui peut intéreſſer l'Hiſtoire Littéraire. Un Savant de Hambourg étant à Paris, il y a quelques années, cherchoit un Nouveau-Teſtament en langue Baſque. Il apprit qu'il y en avoit un dans la Bibliothèque, appellée autrefois du Collège de Clermont, & aujourd'hui de Louis le Grand. Il vint le voir, & il auroit ſouhaité qu'on eût voulu le lui céder : ce qui n'étoit pas poſſible, n'y ayant que cet exemplaire dans la Bibliothèque. Or ce Nouveau-Teſtament Baſque paſſe pour un des Livres les plus rares qu'on connoiſſe en genre de Bible. D. Antonio, dans la Bibliothèque Eſpa-

gnole, dit qu'il en avoit vû un exemplaire à Rome chez le Cardinal Barberin. Le P. Larramendi, Auteur des Livres que nous annonçons, dit qu'après plusieurs années de recherches & de soins, il en a trouvé aussi un, & il en donne la notice comme d'une piéce très-singuliere. C'est absolument la même chose que l'exemplaire du Collège des Jésuites de Paris. Il est imprimé à la Rochelle en 1571, & dédié à la Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, mere de Henry IV. Le Catalogue de la Bibliothèque du Roi annonce un exemplaire du même Ouvrage : en voilà donc déja quatre. Nous ne doutons point qu'il n'y en eût à la Rochelle dans la Bibliothèque des Huguenots ; cette traduction étant l'ouvrage d'un Calviniste.

FRANCE.

De Marseille.

Templum Belsunceum. Carmen,

autore Francisco Para è Soc. JESU. C'est un Poëme Latin en l'honneur de M. l'Evêque de Marseille. L'Auteur feint qu'il est transporté dans un Temple, où tout exprime les qualités du Prélat, l'antiquité de sa Maison, ses travaux durant la peste, sa charité pour les pauvres, son zèle pour la Religion, ses courses Apostoliques dans son Diocèse &c. Telle est à peu près toute la matiere & la suite de cet Ouvrage. Le Temple se présente ainsi aux yeux du jeune Poëte :

Qua Pyrenæi (*a*) super ardua nubila montes
Aërium attollunt culmen; subterque frementes
Luctantûm ventorum iras, tonitrûsque fragores
Derident; triplicisque procul confinia regni,
Oceanique minas, fortunatosque Lapurdi (*b*)

(*a*) *La Maison de Belsunce est originaire de Navarre.*
(*b*) *Bayonne.*

Proſpectant muros : magnâ ſe mole per
auras
Tollit ſexcentis templum ſublime colum-
nis,
Sideribus minitans, æquataque machina
cœlo,
Cui nec Romulei certent Capitolia faſ-
tûs,
Nec Babilon, nec ſacrilegæ molimina
Memphis.
Aurea materies templo eſt, Superûmque
ſuperbas
Æquat opes : aurata jacent fundamina
ſubter :
Aurea ſplendeſcunt nitidi faſtigia tecti :
Aurea delubri facies ; domus aurea tota
eſt,
Chryſolihiſque frequens, ſparſisque de-
cora ſmaragdis,
Sardonycique refert ignes, flammaſque
Pyropi,
Et procul Aſtriferi ſplendorem imitatur
Olympi.
Ante fores, jacet immenſi lætiſſima campi

Area, odoriferis loca latè conſita ſylvis,
Murmure lympharum, volucrumque ſtrepentia cantu
Semper, & agreſti ſemper viridantia fronde.
Hîc centum audaci vibrantur in aëra jactu
Fontes: hîc centum texunt umbracula Xiſti;
Pampineique procul fugiunt in nubila colles;
Subjectumque patet longè proſpectus in orbem.

D'ANGERS.

Conférences Eccléſiaſtiques du Diocèſe d'Angers ſur les cas réſervés. Tome ſecond: chez Pierre-Louis Dubé &c. & à Paris, chez Guérin, rue S. Jacques. *in* 12 1748. Le premier Volume de cet Ouvrage faiſoit ſouhaiter le ſecond. *Dans un extrait on fera connoître encore la préciſion de l'Auteur,*

l'étendue de ses connoissances, & la bonté de sa morale.

De Paris.

Œuvres de Messire Jacques-Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux &c. en 12 Volumes *in* 4°. Seconde édition ; chez Jean-Baptiste Coignard & Antoine Boudet, rue S. Jacques. L'édition annoncée en 1742,& proposée par souscription, ayant été consommée par les Souscripteurs, on en propose une nouvelle. Elle sera au même prix que la premiere;c'est-à-dire sur le pied de 9 liv. le Volume en feuilles, avec cette différence qu'on peut recevoir dès à présent les trois premiers Volumes, & les suivans par trois Volumes de trois en trois mois ; en sorte qu'on aura l'Ouvrage complet dans le courant de cette année. Tout ce qui est sorti de la plume de M. Bossuet se trouve dans ce Recueil hors l'ouvrage

intitulé : *Defenſio Declarationis Conventûs Cleri Gallicani, an.* 1682, & un autre touchant le Livre des *Réfléxions morales ſur le Nouveau-Teſtament.* Ces deux Ouvrages ont paru ſéparément depuis peu d'années à Amſterdam en 5 Volumes, qui coutent en feuilles 40 liv. Actuellement on paye, en recevant les trois premiers Volumes, 27 liv. plus 9 autres liv. à compte ſur ce qui reſte à donner pour les neuf autres Tomes. Tel eſt en général le *proſpectus* de cette nouvelle édition, qui ſera belle, correcte, & digne de l'Auteur. Quand elle paroîtra, nos Mémoires en donneront l'hiſtoire un peu plus raiſonnée.

Avis ſur le Recueil des Hiſtoriens de la Gaule & de la France. Quelqu'un demandoit en ſtile qui reſſembloit au *Quonam Populi Romani fato* de Ciceron, comment il étoit arrivé que nos Mé-

moires n'eussent jamais parlé de ce très-beau & très-grand Recueil des Historiens François ? Il seroit difficile d'en dire d'autre raison que celle de Montagne qui se portoit pour être *fort en oubliance*, même sur les meilleures choses. Les grands Livres ne devroient pourtant pas échaper comme les petits, mais il arrive que les petits se multiplient tellement qu'ils forment quelquefois tous ensemble un nuage qui dérobe la vuë des grands. Quoiqu'il en soit, notre intention est de rendre justice à ce vaste Recueil, que nous connoissons déja par les cinq premiers Volumes, & dont nous pouvons dire, *Par regno liber est*, comme on disoit autrefois du Louvre, *Par urbi domus est.* Le *prospectus* qu'on nous communique dit qu'on distribue actuellement les 4 & 5 Tomes; que les 6 ou 7 sont sous la presse; & que les 8 & 9 qui termineront la seconde race de nos Rois, sui-

vront immédiatement & ſans interruption. On avertit au reſte que toute la collection pourra être complette en 18 ou 20 Volumes. Nous ſouhaitons que les PP. Bénédictins, actuellement chargés de ce travail, puiſſent lui ſurvivre, qu'ils puiſſent voir toute la France, ancienne & moderne, raſſemblée ſous leurs yeux. Quelle reconnoiſſance ne leur devra pas la Nation entiere ! *On peut ſouſcrire encore, chez Gabriel Martin, Jean-Bapt. Coignard, Pierre-Jean Mariette & les freres Guérin.*

Deſcription abrégée, Géographique & Hiſtorique du Brabant Hollandois, & de la Flandre Hollandoiſe ; contenant un détail précis de la diſtribution de ces pays, de leur ſituation, climat, gouvernement, forces, nombre & mœurs des Habitans &c. tiré du Hollandois, *avec des Plans exacts des Places fortes.* Ce Livre eſt curieux,

intéressant dans les circonstances, & les Places forment un coup d'œil qui rappelle ou prévient agréablement nos conquêtes.

Pensées Evangéliques pour chaque jour de l'année. Chez Desaint & Saillant, rue S. Jean-de-Beauvais. *in* 12. 2 Vol.

Continuatio Prælectionum Theologicarum Honorati Tournely : sive *Tractatus de universâ Theologiâ morali. Tom.* VII. *continens Tractatus de Sacramentis in genere & de Baptismo.* Apud viduam Raymundi Mazieres & J. B. Garnier. 8°. 1747.

On lit ici avec empressement une *Histoire du Parlement d'Angleterre* imprimée à Londres, & composée par M. l'Abbé Raynal, *in-12. pages 376.* Nous en rendrons compte dans ces Mémoires ; & en applaudissant au succès de l'Auteur, nous releverons quel-

ques endroits trop hardis de ſon Ouvrage. Plus cet Ecrivain a d'avantages du côté de l'eſprit, du ſtyle, de l'agrément, plus il doit s'étudier à ne rien produire que de très-correct pour les ſentimens & pour la maniere de les exprimer. C'eſt un des meilleurs Peintres en hiſtoire qui ayent paru depuis longtems ; quel dommage ſi quelques-uns de ſes Tableaux allarmoient la Religion des hommes vertueux !

AVIS AU PUBLIC.

Madame de Catinat Veuve de Monſieur de Catinat Conſeiller au Parlement, pour ſe conformer aux intentions de ſon mari, ayant prié depuis peu *M. l'Abbé Raynal* Auteur connu par ſon Hiſtoire du *Stadhouderat* & celle du *Parlement d'Angleterre*, de compoſer *l'Hiſtoire de M. le Maréchal de Catinat* ſur les Mémoires & autres Pieces que Monſieur de Cati-

nat ſon neveu avoit fait raſſembler pour ſervir à cet ouvrage : elle croit devoir inviter Meſſieurs les Officiers, qui ont ſervi ſous le Maréchal, & autres perſonnes, qui ont vêcu avec lui ou qui ont quelques connoiſſances particuliéres de ſa vie, d'envoyer tous les Mémoires, Lettres, Plans de Ville, de Campemens, de Batailles; les Cartes particulieres des Vallées du Piémont & des cantons de l'Italie où il a fait la guerre depuis l'année 1690. juſqu'en 1706. & généralement toutes les inſtructions qu'ils pourront procurer à ce ſujet. Tout le monde doit s'intereſſer à la perfection de l'Hiſtoire de ce grand homme; & c'eſt dans cette vuë que Madame de Catinat oſe eſperer les éclairciſſemens quelle demande, en aſſurant de ſa reconnoiſſance ceux qui voudront lui faire l'honneur de les lui donner. Elle recevra par la Poſte ou par

les Meſſageries ou autres voitures Publiques toutes les lettres & paquets qu'on lui adreſſera.

Cette Dame demeure ruë de l'Univerſité près la ruë du Bacq à Paris.

Sujet propoſé par l'Académie des Sciences & Beaux Arts, établie à Pau, pour un Prix qui ſera diſtribué le premier Jeudy du mois de Février 1749.

L'Académie accordera un Prix d'une Médaille d'or empreinte de ſes Armes, à l'Ouvrage en Proſe qu'elle jugera le mériter, lequel ne pourra être de plus d'une demi-heure de lecture, & qui aura pour ſujet :

De toutes les paſſions que les hommes oppoſent à la vérité, la Jalouſie eſt la plus dangereuſe.

Ceux qui ſouhaiteront que leurs Ouvrages entrent en concours pour le Prix, les adreſſeront à M. de Blair, Conſeiller au Parlement de Navarre, Sécrétaire de l'Académie ; mais il n'en ſera reçu aucun après le mois de Novembre prochain, & les paquets reſteront au rebut,

s'ils ne ſont affranchis des frais du port.

Chaque Auteur mettra au pied de ſon Ouvrage, la Sentence ou Deviſe qu'il voudra ; il la répétera au-deſſus d'un Billet cacheté, & il écrira ſon nom au-dedans du Billet.

M. l'Abbé Bellet de Montauban a remporté le Prix de 1748.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Avril 1748.

ART. XXVII. *Stephani Fabretti S. J. Carmina &c.* Recueil des Poëſies du P. Fabretti. J. 581

ART. XXVIII. *Lettres d'un Seigneur Hollandois avec des Réfléxions politiques &c.* 607

ART. XXIX. *Le nouveau Newkaſtle* ou *nouveau Traité de Cavalerie &c.* 626

ART. XXX. *Diſſertation ſur les Ecrits en Langue Tangutane trouvés en Siberie &c.* 639

ART. XXXI. *Remarques d'Hiſtoire naturelle faites à Bagnere & à Barége par M. de Secondat, &c.* 650

ART. XXXII. *Essai sur l'Etude des Belles-Lettres.* 662
ART. XXXIII. *Histoire des anciens Empires de l'Asie &c.* par M. Plumyoen Doyen d'Ypres &c. 677
ART. XXXIV. *Mémoire Historique & Critique sur la Ville d'Herculea &c.* 705
ART. XXXV. *Essai sur les Passions &c.* T. II. 722
ART. XXXVI. *Nouvelles Littéraires,* 740

Errata pour le mois de Mars 1748.

Page 537. l. 5. *Bangor*, lis. *Salisbury.*
Même p. l. 18. Chefmacher, *lis.* Scheffmacher.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce premier Mars 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1748. I. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai 1748. I. Vol.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	5.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1748. I. Vol.

ARTICLE XXXVII.

ANTILUCRETIUS DE DEO &c. Anti-Lucrece de M. le Card. de Polignac. *Suite de l'Article XXII au mois de Mars 1748.*

Liv. 4e. Du Mouvement.

SI l'eſpace a tellement embaraſſé de grands Philoſophes, comme Epicure, Lucréce, Deſcartes, qu'ils ont avancé des propoſitions bizarres,

& dont les esprits les plus bornés saisissent d'abord le faux & le ridicule, le *mouvement* a bien autrement exercé & exercera encore long-tems les Physiciens les plus habiles & les plus pénétrants. Les questions qu'il s'agit de résoudre, ne sont pas comme à l'égard de l'espace, l'ouvrage d'une imagination mal gouvernée. Ce sont des difficultés très-réelles, & qu'il n'est pas aisé d'éclaircir.

Le quatriéme Livre est destiné à expliquer une matiere si épineuse. De l'air dont le sçavant Cardinal débute, on s'apperçoit aussi-tôt que la longueur du chemin qu'il a déja parcouru ne l'a point épuisé, ni même fatigué; il se compare à un voyageur qui se trouvant à mi-côte d'une haute montagne, s'arrête pour considerer ce qu'il a déja fait de chemin & prend une nouvelle résolution de s'élever jusqu'au sommet.

Tùm rigidas cautes, & quæ juga vicit anhelans
Cernere amat, relegitque oculis vestigia lætis :
Surgit mox, avidus summum exsuperare cacumen.

A mesure qu'on avance dans l'examen de Lucréce, la gloire, non du Poëte, mais du Philosophe, diminue sensiblement. Fier d'avoir rendu ses Dieux méprisables & inutiles, il menoit la Religion en triomphe, & tous les voluptueux de l'un & de l'autre sexe suivoient en foule pour immoler l'irréconciliable ennemie de leurs plaisirs. Comment un Philosophe, dont la doctrine est si peu sensée, & si peu d'accord avec elle-même, a-t'il eu plus de disciples & plus d'admirateurs que ni Orphée ni Arion ? La volupté en a tout l'honneur : on écoute volontiers un Maître, qui n'enseigne que ce qui plaît.

Les Atomes n'euſſent jamais contribué à la conſtruction du monde, s'ils euſſent été immobiles : c'étoit une neceſſité qu'ils fuſſent en mouvement, afin de ſe choquer mutuellement, de s'accrocher les uns les autres, pour former les divers corps que nous voyons ; mais quel eſt le principe de ce mouvement ? Epicure répond que c'eſt la peſanteur. Si c'eſt la peſanteur qui les met en mouvement, tous les Atomes deſcendront enſemble par des lignes paralléles, & ne ſe rencontreront pas. Les goutes de pluie qui tombent dans un temps calme, ne ſe joignent pas. Cette objection fut faite à Démocrite, & il y répondit en riant ; c'étoit ſa méthode. Epicure comprit qu'il falloit une autre réponſe à une difficulté ſi ſérieuſe. Selon lui les Atomes ſe meuvent naturellement par des lignes obliques, & c'eſt par cette obliquité

de leurs directions qu'ils se rencontrent, qu'ils s'attachent ou qu'ils se repoussent mutuellement & qu'ils forment les êtres sensibles. Epicure ajoute ici au systême de Démocrite ; ne lui contestons pas cette gloire.

> Et patre Democrito longè solertior, ire
> Detortas Atomos jussit, quò pondera ferrent.

Mais ce qu'il ajoute ne suffit pas. Ces lignes obliques que parcourent les Atomes sont-elles paralléles, & les Atomes ont ils un égal degré de mouvement ? La difficulté subsistera toujours. Seroit-ce que parmi les Atomes, les uns descendent par des lignes perpendiculaires, & les autres par des lignes obliques, ou qu'il y auroit la même diversité dans les directions des mouvemens des Atomes, qu'il y en a dans

leurs figures ? Mais comment ces Atomes, qui ſont tous de même nature, ont-ils naturellement des directions différentes dans leur mouvement ? Pourquoi les uns tombent-ils perpendiculairement, pendant que les autres ſe meuvent horiſontalement ou obliquement ? Traduiſons quelques Vers de ceux qu'on lit en cet endroit.

» O Epicure, Chef d'une nom-
» breuſe ſecte ! Si la religion or-
» donnoit de croire de pareilles
» folies, avec quels éclats de ri-
» re, ne l'écouteriez-vous pas ?
» Vous l'accuſez d'avoir été la
» mere de bien des crimes,
» vous l'accuſeriez plus juſtement
» d'être la mere de bien des er-
» reurs..... Maître abſolu de ces
» Atomes qui vous ſont ſi chers,
» que ne les avez-vous rangés à
» votre gré & fait marcher en
» tourbillons, par des lignes ſpi-
» rales, par des courbes de toutes
» les eſpeces ?... Vous avez entre-

» pris de regler le monde, mais
» les loix que vous avez établies,
» ne sçauroient subsister. Dans
» ce vuide immense où les Ato-
» mes se jouent, on ne peut assi-
» gner aucune ligne ni oblique
» ni perpendiculaire; parce qu'on
» ne connoit ni le terme d'où ils
» ont commencé de se mouvoir
» ni celui où tend leur mouve-
» ment. Dira-t'on que leur pe-
» santeur les pousse vers le cen-
» tre de la terre?. L'espace qu'on
» assure être infini a donc un
» centre qui est celui de la terre,
» & cet espace n'est plus qu'un
» cercle terminé par une circon-
» férence. Passons toutefois ce
» point à Epicure, son systême
» en est-il plus facile à défendre?
» Puisque les Atomes se meuvent
» selon différentes directions, ils
» ne peuvent tendre tous vers
» le même centre. Tous ceux
» qui de leur nature marchent
» sur des lignes obliques traver-

» ſent les lignes que ſuivent ceux
» qui tombent perpendiculaire-
» ment & qui forment comme au-
» tant de rayons.

Siccine Democriti mendum ſarcire putabas ?

Ipſe tegis vitium vitio, fruſtraque bis erras.

Eſt-ce ainſi Epicure que vous prétendiez corriger la faute de Democrite ? Vous la cachez par une autre faute & vous vous trompez deux fois.

Les arguments dont le même Philoſophe ſe ſert & qu'il tire de la liberté de notre volonté, ſont encore d'une plus grande futilité. L'homme eſt libre ; donc les atomes ſe meuvent obliquement. Quelle étrange Logique ! Quels Paradoxes ſuivent de cette propoſition ? Si les atomes ſe détournent, parce que telle eſt leur nature, il n'eſt donc pas poſſible

qu'ils tiennent une autre route, & que conclura-t-on de cette nécessité inévitable en faveur de la liberté?... Si c'est de leur choix qu'ils se détournent, ils sont donc libres, & l'homme ne jouira plus seul de cet avantage, qu'Epicure même a reconnu lui être propre. De là quel renversement dans l'univers! Tous les élémens usant de la liberté, qu'on leur accorde, pourront cesser à leur gré de se prêter à la conservation du monde. Les fleuves ne continueront pas de couler; ils assembleront leurs eaux dans des lacs; le feu ne brulera point la paille, & s'attachera seulement, s'il le juge à propos, aux maisons & aux Palais. Le soleil ne se levera plus, & la lune refusera d'éclairer pendant la nuit. Ce sont là les suites nécessaires de cette merveilleuse doctrine. Comment ce grand Philosophe ne les a-t'il pas prévûes, & comment n'a-t'il pas com-

pris qu'après avoir reconnu que l'ame des hommes étoit libre, il avançoit des principes incompatibles avec cette liberté ?

Si nos ames ne ſont qu'un aſſemblage d'atomes, dont tous les mouvemens obliques & directs ne dépendent pas de nous, pourrons-nous vouloir ou ne vouloir pas à notre gré ? Ne ſerons-nous pas forcés de tourner notre volonté vers l'objet où la pouſſeront ces atomes dont l'ame eſt composée ? Voilà un deſtin plus terrible que ce deſtin tant vanté par les Poëtes, & qui tenoit tous les Dieux dans la ſervitude. Le haſard que vous adoptez eſt détruit en même tems, quoiqu'il eût toujours été regardé comme le maître des hommes & des Dieux. Tout ce qui arrive, arrive néceſſairement par l'aſſemblage des atomes dont les mouvemens, ſoit que ces atomes s'aſſemblent ou ſe détachent & ſe fuyent, ſont propres de leur na-

ture. L'Auteur parle ici ſelon les Philoſophes qui attribuoient au hazard les événemens dont ils ignoroient la cauſe. Il ſçavoit autant que les plus grands Théologiens qu'il n'eſt point de hazard & que tout eſt gouverné par la Providence.

Quin etiam nil fortuitò contingere poſſet.
Unde ruit Caſus divûm pater atque hominum rex
Ille tuus. Neque enim caſu eſt, quod jam eſſe neceſſe eſt.

Gaſſendi, zélé pour les atomes & pour le vuide, eſt venu au ſecours deDemocrite &d'Epicure,il a prétendu que les atomes n'avoient pas tous le même degré de mouvement. Dans cette ſuppoſition, on explique aiſément comment il s'eſt formé divers aſſemblages de ces atomes; ceux qui ſe meuvent plus rapidement, ſe joignant à ceux dont la marche eſt plus lente. Qu'il

eſt triſte pour Démocrite de n'avoir pas imaginé cet expédient ! Epicure n'eût point eu recours au mouvement oblique des atomes. Cependant cette explication ne contente pas. Quelle eſt la cauſe de cette inégalité de mouvement dans les atomes, puiſqu'ils ſont de même nature ? Pourquoi les uns ſont-ils plus légers & les autres plus pareſſeux ? Comme l'Ecole d'Epicure prétend ſans raiſon que les atomes ſont diſtribués en claſſes de différentes figures, Gaſſendi n'eſt pas mieux fondé à ſuppoſer qu'ils ſont inégaux dans leur mouvement. Epicure qui ſoutenoit que les atomes n'ont point été créés, pouvoit-il enſeigner qu'ils n'avoient pas le même degré de mouvement, dans l'impuiſſance où il étoit d'aſſigner une cauſe libre qui en eût donné plus aux uns qu'aux autres ? Cette ſuppoſition étoit plus excuſable dans Gaſſendi qui reconnoiſſoit un Créateur.

Etablira-t-on avec ſuccès l'inégalité du mouvement des atomes ſur l'inégalité de leur peſanteur, qu'on doit eſtimer ſelon l'inégalité de leur *maſſe* ou plûtôt de leur grandeur ; car le mot de maſſe ne convient gueres en François à de ſi petits corpuſcules.

Mole ergo diſtant atomi, ſi pondere diſtant.

Ne répétons pas ce que nous avons dit ſur l'inégalité des figures : ce qui convient également à l'inégalité des grandeurs des atomes. Il eſt démontré par l'experience que la plume & la pierre tombent avec la même viteſſe dans le vuide. C'eſt la réſiſtance de l'air qui les empêche de deſcendre ailleurs avec la même rapidité. L'inégalité du mouvement des atomes fondée ſur l'inégalité de leur peſanteur & de leur grandeur, n'eſt donc qu'un foible ſecours pour le ſiſtême d'Epicure. Le ſçavant Car-

dinal compare ici le Philoſophe Grec avec les Joueurs de gobelets. Nous ne ſaurions obtenir de nous-mêmes de ne pas mettre ici la deſcription de cet art, mais tant par conſidération pour les lecteurs anti-latins, que pour ne pas manquer à notre parole, nous ne tranſcrirons que peu de vers.

...... Quales jocularia Mimi
Prodigia exercent: digitis hi namque micantes,
Attentos fallunt oculos, dum vaſcula tractant
Apta dolis: fraudem velatam prepete geſtu
Virga & voce juvant; & ubi poſuere lapillum
Oſtendunt volucrem. Stupet ore ignarus hianti
Spectator, temnat ſi quando noverit artem.

N'eſt-il pas à craindre que ce qu'on dit d'Epicure, on ne le diſe

de tous les Fondateurs de ſectes Philoſophiques & qu'on ne les regarde comme autant de Joueurs de gobelets, dont les uns ſont plus adroits que les autres? Paſſons legerement ſur cet article qui déplairoit peut-être aux diſciples zélés pour la gloire de leurs maîtres.

Reprenons le ſérieux d'un Philoſophe: demandons à Epicure avec notre illuſtre Auteur, qu'eſt-ce que cette peſanteur dont vous vous prévalez tant? La connoiſſez-vous? Prétendez-vous que tout ce qui eſt matiere eſt peſant, c'eſt ſans doute parce que vous voyez tous les corps tendre au centre de la terre: Mais n'y a-t-il pas des corps qui montent naturellement? La flamme ne s'éléve-t-elle pas; les odeurs qui s'exhalent d'un corps odoriférant ne ſe répandent-elles pas en tout ſens, auſſi bien que la lumiere? Si tous les atomes ont de la peſanteur, tous les rayons deſcendront vers le centre de la

terre. Avouez donc que comme la matiere n'a d'elle-même aucun mouvement, elle n'affecte point auſſi de monter ni de deſcendre. Ces déterminations ſont indifférentes à ſon égard.

Ce qu'il n'eſt pas poſſible d'expliquer dans le ſiſtême d'Epicure, le ſçavant Cardinal entreprend de l'expliquer ſelon le ſiſtéme de Deſcartes. C'en eſt aſſez pour nous de rapporter le ſalut Philoſophique qu'on rend ici à la matiere ſubtile. Tout y eſt de main de Maître & d'un très-grand Maître. Ce Panégyrique n'eſt pas long, mais il vaut une harangue entiere, & il ſeroit bien difficile de trouver qui en fiſt autant. Nous avertiſſons que ce n'eſt point ici une traduction. Nous en laiſſons volontiers l'honneur & le travail à ceux qui ſeront chargés de ce pénible ſoin.

Je vous rends hommage, matiere la plus ſubtile de tous les élemens, ouvrage d'une dexteri-

té infinie, inſtrument univerſel de l'ouvrier ſuprême, qui vous plaiſez à échaper à tous nos ſens autant que la main de celui qui vous a fabriquée. L'eſprit ſeul eſt capable de vous voir. Vous êtes la fleur & le ſang de la matiere: vous êtes répandue dans toutes les veines de l'Univers. Le mouvement, qui a produit le monde, a été votre origine, mais vous entretenez le mouvement à votre tour. Vous faites vivre l'Univers comme les eſprits animaux font vivre le corps humain. Sans vous, les êtres n'auroient ni beauté ni éclat. La terre ſe diſſiperoit au milieu de l'air. C'eſt vous qui retenez enſemble toutes ſes parties, & s'il y en a quelqu'une qui cherche à s'échaper, vous la ramenez par force vers ſon centre.

Malheur à tout Traducteur, qui ne rendra pas mieux un ſi bel endroit de ſon original. On explique enſuite les myſtéres de la

peſanteur, myſteres bien humilians pour les Philoſophes, puiſqu'après tant d'efforts ils n'ont encore pû ni ſe contenter eux-mêmes, ni contenter les autres. On s'eſt bien gardé d'oublier la doctrine de Newton ſur ce ſujet; & on l'accuſe d'avoir inventé une eſpece de magie. N'eſt-ce pas une eſpece d'enchantement magique de voir le Soleil attirer les Planetes, qui l'attirent de leur part? Ces mouvemens elliptiques produits par la contrarieté des attractions ne ſont pas imaginés moins magiquement. Tout ce ſyſtême eſt une machine bien commode pour l'intelligence des révolutions des corps celeſtes: le mal eſt qu'elle n'eſt pas appuyée ſur un fond ſolide. On admet volontiers les calculs de ce fameux Philoſophe; mais on rejette tout le reſte.

Le ſavant Auteur qui rencontre dans le Mathématicien An-

glois un adverſaire tout autrement digne de lui qu'Epicure ni Lucréce, ne ſe borne pas à de légéres eſcarmouches, il lui donne une bataille générale & déciſive : il lui reproche, parmi des choſes plus importantes, de ſe vanter mal à propos de ne fabriquer aucun ſyſtême, puiſqu'il en a compoſé un du vuide d'Epicure, & des qualités occultes d'Ariſtote, deux futilités dont il a fait les matériaux de ſon édifice. Ne ſeroit-il pas de l'honneur de l'Angleterre, ſi juſtement zélée pour la gloire de Newton, d'oppoſer à l'Auteur de l'Anti-Lucréce, preſque auſſi Anti-Newton, un Poëte qui défendit avec le même ſtile & les mêmes agrémens un homme que toute la nation admire & qui mérite de l'être ? Quel avantage pour la République des Lettres !

Livre 5^e de l'Ame.

Il eſt de l'humanité d'être ſu-

jet à l'erreur. Le Pilote après avoir fait le tour du monde malgré les écueils & les orages, périt quelquefois à la vuë de la patrie ſur un rivage qu'il devoit ſi bien connoître. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on ſe trompe dans l'Etude de la nature; ce qui ſurprend, c'eſt qu'un Philoſophe, *Lucréce*, qui promet de découvrir toutes les ſources du vrai, & qui a entrepris de délivrer le genre humain du joug incommode de la religion, employe pour la détruire des armes dont on ſe ſert avantageuſement pour la défendre. Spinoſa n'a pas mieux réuſſi que Lucréce. Toutes leurs machines ſont renverſées dès qu'on a établi ſolidement que la matiere ne ſçauroit ſe mouvoir par ſa propre vertu; il y a donc des ſubſtances ſpirituelles, c'eſt-à-dire des ames, des eſprits qui ſont ſeuls capables de la mettre en mouvement.

Comment

Comment ignorerions-nous que nous avons une ame ? Nous éprouvons intérieurement que nous penſons, que nous réprouvons le faux, que nous approuvons le vrai. Nous concevons & nous méditons les objets qui viennent à notre connoiſſance par l'organe des ſens ; nous comparons enſemble ces objets, & nous diſcernons ce qu'ils ont de reſſemblant & de particulier. Par le moyen de ces obſervations nous formons en nous les idées ſur quoi nos jugemens ſont fondés. Nous rapportons à ces idées les objets qui ſe préſentent & nous conſiderons s'ils y ſont conformes ou non. Il eſt indifférent à l'illuſtre Auteur que ces idées ſoient nées en nous ou qu'elles ſoient fabriquées par l'ame. Il lui ſuffit pour l'exécution de ſon deſſein qu'elles exiſtent réellement en nous, ce qu'on ne ſçauroit conteſter.

On rencontre ici un détail merveilleux de tout ce que l'eſprit humain a inventé dans l'Aſtronomie, dans la navigation, dans la Chymie & le reſte. Si ceux qui ne ſont pas en état de lire un ſi beau morceau, ſçavoient ce qu'ils perdent pour n'avoir pas appris le Latin, ou pour l'avoir oublié, ils ſe condamneroient eux-mêmes. Le Sçavant Cardinal n'eût pas manqué, s'il n'eût craint d'être trop long, & qui le devoit moins craindre que lui ? de faire entrer ici en forme d'épiſode, la Deſcription de l'Obſervatoire. On auroit vû un nouvel ordre d'Architecture, bien ſupérieur aux cinq ordres que l'on connoît.

Revenons de cette digreſſion, que le ſujet autoriſe. Il n'apartient qu'à la ſubſtance ſpirituelle d'imprimer le premier mouvement. Soit que ce ſoit l'ame qui meuve nos corps, quoiqu'elle ignore le

méchaniſme & le jeu de nos organes, ou que ce ſoit une puiſſance ſupérieure, qui ſelon les deſirs de l'ame, faſſe jouer les reſſorts de toute la machine; c'eſt toujours une ſubſtance ſpirituelle, qui eſt le principe & la premiere cauſe du mouvement; une ſubſtance qui connoît & qui veut produire le mouvement qu'elle produit.

Vous n'en douteriez pas, Quintus, ſi vous n'étiez pas prévenu de l'opinion qui prétend que l'ame elle-même & toutes les ſubſtances ſans exception, ſont matérielles. Qu'eſt-ce donc que la matiere, quand vous la conſidérez en Philoſophe, offre à votre raiſon? des parties étenduës & diverſement figurées, qu'y découvrez-vous de plus? S'il eſt de la nature de la matiere d'avoir les attributs de l'ame, il n'y en a aucune partie, petite ou grande, qui ne doive jouir des mêmes privileges, puiſqu'il n'y en a aucune

qui ne ſoit autant matiere que toutes les autres. Ne refuſez donc ni à l'arbre ni à la pierre, l'intelligence & la volonté. Il y aura même autant d'ames dans ces corps qu'il y a de parties de matiere, & toutes ces ames ſeront immortelles, puiſque, ſelon vous, la matiere ſubſiſtera éternellement. Quelle douleur pour votre Secte de voir conclure de ſes principes que les ames ne ceſſeront pas d'exiſter après la mort! Démocrite jugeant qu'il étoit ridicule d'accorder à tous les atomes l'intelligence & la volonté, imagina une certaine quantité d'atomes cubiques, qui ſeuls à l'excluſion de tous les autres, poſſédoient cet avantage : Lucrece s'aperçut aiſément que ce n'étoit pas là un poſte où il fût poſſible de ſe défendre : il eſpéra ſe mettre à couvert de tous les efforts de ſes adverſaires, en diſant que chaque atome n'a de ſoi-même ni connoiſſance ni ſentiment, mais

que quand le hazard a raſſemblé & rangé d'une certaine maniere certain nombre d'atomes, avec leſquels il s'eſt mêlé des particules d'air, de feu & de ſang, ce composé eſt capable de connoiſſance & d'affection. Miſerable réponſe à une objection ſi preſſante. Ce mélange d'air, de feu & de tout ce qu'on y joindra ne ſera pas inutile pour expliquer la dureté, la moleſſe, la denſité, la liquidité des corps; mais de quel uſage ſçauroit-il être pour expliquer la nature & les facultés de l'ame? Il n'arrive rien aux corps dont on ne rende raiſon ſans recourir à autre choſe qu'à leur mouvement, leur repos, leur figure, leur ſituation, leur volume. On le démontre par un détail très-ſcientifique de Phénoménes choiſis & exprimés par une verſification la plus convenable & la plus heureuſe.

Tout ce que dit Lucréce ſur

ce ſujet prouve que l'ame & le corps ſont unis très-étroitement, ce que perſonne ne nie : mais il ne prouve pas que l'ame & le corps ayent une même nature. De ce qu'ils ſont tellement unis qu'ils ſont dépendans mutuellement l'un de l'autre ; on n'en doit pas plus conclure qu'ils ſont de même nature, qu'on doit conclure de ce qu'un habile Joueur d'inſtrumens ne ſçauroit exercer ſon art & ſes talens ſans le ſecours de ces inſtrumens, le Joueur & l'inſtrument ſont de même nature.

Ne me dites pas, Quintus ; pourſuit le Philoſophe Chrétien, que vous ne préſumez pas aſſez de vous pour vous flatter de connoître toutes les propriétés de la matiere. Nous ne lui accordons pour ſon partage que la triple étenduë : mais reprend Quintus d'où ſçavons-nous qu'elle n'a point auſſi la propriété de penſer & de vouloir ? Pour aſſurer qu'elle

ne l'a pas, suffit-il de ne le comprendre pas?

Quid ni materies, cui dotem adscribimus unam
Ut triplici protensa modo concreverit, hanc vim
Possideat quoque, uti velit atque intelligat: undè
Corruerent subito geminæ discrimina partis?

Quintus continue en disant que peut-être l'essence de la matiere ne consiste ni dans l'étendue ni dans la pensée, mais dans quelque chose de superieur à l'une & à l'autre, & qui les produit toutes deux, comme deux branches, quoique différentes entre elles, naissent de la même racine. L'étendüe & la pensée sont différens *modes* de la nature universelle, c'est-à-dire, différentes manieres d'être, & la plus excellen-

te maniere d'être de la matiere c'eſt la connoiſſance.

Le Sçavant Cardinal s'étonne ici avec raiſon qu'il y ait des hommes qui deſirent que leurs ames ſe diſſipent en une pouſſiere imperceptible dès que la mort les aura ſeparées du corps. Quelle fureur d'avoir tant d'envie d'être anéanti !

Tantus amor nihili ! Tanta eſt vecordia !

O Quintus, s'écrie-t'il, dans le ſentiment d'une juſte indignation, ne vous livrez jamais à une ſi terrible fureur.

Ah ! ne te ſubeat Quinti, tam dira cupido !

Quintus dans ſon raiſonnement amene en vain Spinoſa au ſecours de Lucréce, tous ces Alliés ſont trop foibles contre un Ennemi auſſi redoutable que notre illuſtre Auteur. Il démontre que ſi l'on ſuit les régles qu'on doit néceſſai-

rement ſuivre pour diſcerner ce qui eſt eſſentiel à une choſe de ce qui n'en eſt qu'un mode ou maniére d'être, on ſera forcé d'avouer que la connoiſſance & la volonté ne ſont aſſurément pas des manieres d'être de la matiere. Ce n'eſt pas que nous connoiſſions toutes les propriétés de la matiére; mais comme il n'eſt pas néceſſaire de connoître toutes les proprietés du quarré ni du cercle, pour juger qu'un quarré n'eſt pas un cercle, auſſi il n'eſt point néceſſaire de connoître toutes les proprietés de la matiere, pour ſçavoir que la matiere ne ſçauroit ni penſer ni vouloir ni agir librement. Il eſt vrai que Lucrece ne diſconvient pas que l'homme ne ſoit libre, mais il eſt inexcuſable de ne s'être pas apperçu que ſi l'ame eſt matérielle, elle n'eſt pas capable de liberté. Ce ſont deux choſes incompatibles.

On demande enſuite quel eſt

le lien qui unit si étroitement le corps & l'ame ? est-il matériel ? Comment a-t'il pû saisir l'ame ? S'il n'a rien de matériel, comment a-t'-il pû saisir le corps ? Cette réfléxion est suivie de plusieurs autres qui conduisent à l'existence d'un être suprême dont la puissance a créé le monde & dont la sagesse le gouverne. *Le reste dans un autre Article.*

ARTICLE XXXVIII.

NOUVELLE THEORIE Physique de la Voix par M. Morel Chanoine de Montpellier. A Paris, chez Prault pere, Quai de Gêvres au Paradis, Broch. in 12. pp. 32.

NOs Mémoires ont parlé plusieurs fois du systême, ou plûtôt de la découverte ingénieuse & solide de M. Ferrein, célébre Anatomiste de l'Académie Royale des Sciences, & Médecin de la Faculté

de Paris sur l'organe de la Voix *qu'il considere comme un instrument à corde & à vent ; non dans ce sens*, dit M. Morel, *que le vent produise un son & la corde un autre, mais le vent ou l'air ne fait, selon lui, que l'office d'un archet sur une corde.*

M. Morel continuë : » J'avouë que la lecture des Mémoires de ces deux sçavans Académiciens (*MM. Dodart & Ferrein*) » m'a » fait naître l'idée que la voix » pourroit bien être un double » instrument, produisant à l'unis- » son deux sons d'une nature dif- » férente ; l'un par le moyen de » l'air, l'autre par le moyen des » cordes, à peu près comme un » clavecin organisé.

L'Auteur vient aux preuves : dans une premiere section, il établit que la voix est un instrument à vent. *Car*, dit-il, *elle a un conduit qui fournit de l'air, une anche ou petite ouverture qui*

le module, & un conduit extérieur dans lequel il réſonne. Les poûmons & la trachée artere ſont le conduit qui fournit l'air. La glotte ou la fente du larinx, qui eſt la partie ſupérieure de la trachée, eſt ſon anche. Et la bouche & les narines ſont la cavité où ſe fait le retentiſſement.

La trachée artere eſt ici, ſelon M. Dodart, comme le porte-vent dans l'orgue. C'eſt la glotte, ouverture étroite d'une demie ligne environ, qui forçant l'air à paſſer vite, en eſt ſecouée, & miſe en action de modifier l'air pour former le ſon. La glotte a d'ailleurs la faculté de pouvoir être élargie par les muſcles appropriés pour cela, & reconnus tels de tous les Anatomiſtes; ce qui ſuffit pour faire la varieté des ſons & des tons, ſoit par la rapidité plus ou moins grande qu'elle oblige l'air de prendre ſelon qu'elle eſt plus ou moins ouverte, ſoit par

la diverſité des vibrations que ſa tenſion diverſe doit occaſionner. Enfin la double concavité de la bouche & du nez pár ſon retentiſſement ſert à fortifier le ſon, & à le rendre plus ou moins agréable, plus ou moins diſtinct. Cela eſt fort Phyſique, & bien expliqué.

La ſeconde ſection repréſente la voix comme un inſtrument à corde. Ce point ſurtout eſt d'après M. Ferrein. Cet habile Anatomiſte *a découvert dans le larinx des cordes qu'il nomme vocales, qui ſelon lui ne ſont que le bord de chaque levre de la glotte.* Ces cordes ſont arrêtées par les deux bouts, à ſavoir poſtérieurement par les *cartilages arithenoïdes*, & antérieurement par le *cartilage ſcutiforme* ou *morceau d'Adam.* Ces deux cordes ſont formées de fibres tendineuſes très-élaſtiques, & par conſéquent très-capables de vibrations. M. Ferrein a découvert &

démontré la ſenſibillté de ces vibrations, auſſi grande que celle des cordes de clavecin.

Selon M. Ferrein, & c'eſt là ſon propre ſyſtême, l'air en paſſant avec force à cauſe du rétréciſſement de la glotte, fait ſur ces cordes la fonction d'un archer. M. Morel démontre par le fait la force de l'air pour faire trembler & ſonner une corde. Tous les jours une corde qui ſonne fait ſonner par le ſimple véhicule de l'air une corde qui eſt à l'uniſſon ou à l'accord. Et la *viola d'amore* des Italiens eſt montée ſur ce principe. Une corde à boyau qu'on y touche y fait ſonner avec force une corde de clavecin qui eſt voiſine, mais qu'on ne touche pas, ſi ce n'eſt par la médiation de l'air ébranlé par la corde à boyau.

Voilà donc deux inſtrumens ou deux voix, ſelon M. Morel, quoique M. Ferrein n'en faſſe qu'une, n'étant pas facile en effet de les

diſtinguer, ni par l'oreille, ni peut-être par l'eſprit qui aura de la peine à diſtinguer les vibrations des cordes du larinx que l'Auteur appelle inſenſibles & partieles de ſes vibrations totales & ſenſibles. Pour mieux diſtinguer ces deux voix, M. Morel appelle l'une *organiſée* & l'autre *luthée :* & dit que les deux unies font la voix pleine.

La difficulté n'eſt pas cependant à comprendre comment deux voix n'en font qu'une dans leur parfait accord. Dans l'orgue il y a tel ſon qui eſt compoſé de 2, de 3, de 4 & de 5 ſons fort différens en ſoi, mais que leur accord fait paroître un ſeul ſon dans leur enſemble & leur totalité.

Il y a beaucoup d'eſprit & une grande connoiſſance de la Muſique & de la Phyſique du ſon dans le ſyſtême de M. Morel. C'eſt par la voix luthée qu'il explique le fauſſet, eſpece de ſeconde voix qui commence là où la voix

pleine & organisée finit. Mais plutôt il ne commence point là absolument, mais il commence à être tout seul, son étenduë étant bien plus grande que celle de la voix pleine. Il y a quelque chose de vrai dans tout cela ; & nous avons fait voir il y a 10 à 12 ans dans nos Mémoires que la voix humaine est composée non-seulement de deux, mais de plus de 3, de 4 & de 5 ou six voix, le nez seul par exemple formant incontestablement une voix tout aussi différente de celle du gosier ou du palais, que l'est dans l'orgue le *nazard* de la *montre* &c.

M. Morel procéde ensuite à l'explication des principaux phénoménes de la voix. On comprend bien que la fausseté de certaines voix doit venir ici des deux voix qui ne sont pas d'accord. L'Auteur explique à peu près par là l'enroûment, la muë de la voix, le siflement de la voix ou l'enfle-

ment du ſon, la différence des voix, leur étenduë &c.

L'ingénieux Auteur répond à quelques difficultés que M. Ferrein peut lui faire, & ſes réponſes ſont à leur tour des objections contre M. Ferrein, qui eſt bon pour y répliquer, comme il nous a témoigné vouloir le faire. Quoique nous penſions que dans la voix il y a pluſieurs voix, celle du palais, celle des dents, celle du nez &c. nous ne laiſſons pas de trouver de la difficulté à reconnoître deux voix dans le même organe, précifément dans le même larinx, dans les mêmes rubans comme les appelle M. Ferrein, dans les mêmes cordes, dans les mêmes fibres : & dans les deux voix, s'il y en a deux, nous ne voyons que l'air qui fait la fonction d'un ſimple archet, & les bouches du larynx qui font l'office de cordes. On trouveroit dans le bizeau d'une flute le même double inſtrument,

ou dans une anche, si celui-ci avoit lieu : ce que nous ne disons que pour exciter les deux ingénieux Auteurs MM. Ferrein & Morel à se jetter dans de nouvelles discussions au profit de la Physique, de l'Anatomie, & de la Musique même.

ARTICLE XXXIX.

ESSAI PHISIQUE SUR l'Economie animale, par M. Quesnay, seconde Edition, augmentée de deux Volumes, & de Tables fort amples. A Paris chez G. Cavelier Pere, rue saint Jacques 1747. Les 3 Vol. in 12. sont assez gros.

M. Quesnay est un Auteur célébre dans l'Academie Royale de Chirurgie de Paris. Il est même Docteur en Médecine de la Faculté de Pont-à-Mousson ; il écrit en Physicien habile sur les

matieres qu'il traite; son premier Tome contient un discours préliminaire de 112 pages, le corps du livre en a 364, & la table de ce seul Volume en a plus de 250.

Le Discours Préliminaire traite de la Médecine en général, & surtout des qualités du Médecin. Toute Théorie ni toute Pratique ne lui suffisent pas, selon M. Quesnay, qui du reste ne veut pas qu'on sépare ces deux moyens de haute capacité dans une science, dans un art si intéressant pour le genre humain; son discours est plein des Réfléxions les plus judicieuses & mérite d'être mûrement étudié par tous ceux qui se consacrent à soulager les hommes dans leurs diverses maladies.

Le corps du 1. Volume traite en Physicien des principes des corps, *principes constitutifs*, matiere & forme, nombre même; *principes élémentaires*, le feu,

l'air, l'eau, la terre, l'huile & le ſel.

M. Queſnay obſerve que nous ne connoiſſons la matiere que par les proprietés ſenſibles & que par conſéquent nous en ignorons l'eſſence, il rejette l'opinion de Deſcartes qui conſtitue cette eſſence dans l'étenduë actuelle. Il paroit pancher à croire une force inhérente à la matiere, non pas avec les anciens, comme eſſentiellement inhérente, mais comme y ayant été unie dans ſa création. M. Queſnay n'adopte pas cependant formellement ce ſentiment dans lequel il ſeroit dangereux de ſe trop rapprocher des Stratoniciens ou des Stoïciens dont les uns faiſoient de Dieu l'ame du monde, & les autres du monde même faiſoient Dieu.

L'Auteur s'arrête peu à ces Principes abſtraits. Il vient aux Elemens phyſiques qui nous ſont mieux connus, que nous ſentons du moins, ou qui ſont la cauſe

physique de toutes nos sensations. Outre les quatre Principes ordinaires, air, eau, terre & feu, il est persuadé qu'il y a une huile & un sel élémentaires, vraiment élémentaires. Cela est nouveau, & ne laisse pas d'avoir sa vraisemblance. M. Quesnay panche même assez à reconnoître le Mercure des Chymistes pour un septieme élément; & il est vrai que s'il n'y en a réellement que quatre, comme c'est l'opinion la plus commune, il faut dire que ces quatre sont les primitifs tout-à-fait simples, & que ces trois autres sous le nom de secondaires, résultent si naturellement du mélange des quatre autres, qu'il est bien difficile de les démêler.

L'Auteur, dans un troisiéme Chapitre, qui est le plus long, traite fort amplement de l'élément du feu qui est sans doute le principal, & peut-être aussi le moins connu, étant le moins sensible,

le moins palpable, le plus ſubtil. Les Anciens, ſelon l'Auteur, reconnoiſſoient deux ſortes de feux, le céleſte, & l'élémentaire, celui-ci feu en acte, celui-là en puiſſance. M. Queſnai prétend que les Cartéſiens font conſiſter le feu dans l'embrâſement. N'eſt-ce pas le feu groſſier ? & leur matiére ſubtile n'eſt-elle pas leur élément du feu ? L'Auteur n'en admet lui-même dans la ſuite point d'autre, il entend apparemment le feu ſolaire qui n'eſt qu'embrâſement n'étant que matiere ſubtile, ſelon Deſcartes.

M. Queſnay ne veut point de ces cauſes attractives & répulſives, dont ſe payent les Phyſiciens Géometres, ou tout court les Géométres qui touchent à la Phyſique un peu plus que la Géométrie ne leur apprend à y toucher. M. Newton lui-même a proteſté pluſieurs fois qu'il n'étoit que Géometre lorſqu'il parloit

d'attraction. Il est vrai que sa protestation n'a pas été toujours sincere, & qu'il a trop enhardi ses disciples à se croire Physiciens, lorsque réellement ils n'ont été, non plus que lui, que Géometres. Cela fait qu'aujourd'hui il y a réellement peu de vrais Physiciens, tels qu'on voit ici M. Quesnay l'être de très-bonne foi.

C'est en vrai & bon Physicien que cet Auteur rapporte la cause du froid comme du chaud, de la condensation comme de la raréfaction, de l'adhésion comme de l'écartement, de la pesanteur même, à l'éther, à la matiere subtile, au feu même qui pénétre les corps, & les modifie différemment, suivant que son mouvement est modifié, déterminé, conspirant ou dissipé.

Notre Auteur est dans les bons principes de Physique, lorsqu'il établit la lumiere dans un mouvement de vibration, aussi bien que

lorſque, contre l'opinion de Deſcartes, il croit le Soleil une maſſe ſolide, opaque, qui a du feu, mais n'eſt pas toute en feu. Nous doutons cependant qu'il puiſſe prouver que le mouvement de lumiere du Soleil en tous ſens, *in orbem*, vienne de ſon mouvement autour de ſon axe, mouvement de même ſens parallele à l'Equateur & perpendiculaire à cet axe.

Notre Auteur doute qu'on puiſſe prouver le feu central de la terre, il y a pourtant bien des livres faits pour le prouver, & on pourroit bien en raſſembler des volumes de preuves, de la force *des Volcans* qui vomiſſent du feu dans tous les pays du monde, depuis que le monde a commencé; *des thermes* ou eaux chaudes & minérales dont on compte plus de 500 en Italie, plus de 100 ou 200 en France, & des milliers dans toutes les quatre parties de la terre;

des

des Puits dont l'eau eſt chaude & fumante en hyver, *de toutes les eaux* profondes qui ne gélent jamais; de tous les *ſouterrains* d'autant plus chauds en hyver qu'ils ſont plus profonds &c.

Le Chapitre 4e traite de l'air & de ſa fluidité, de ſa peſanteur, de ſa rareſcibilité, de ſon élaſticité. Sur l'élaſticité l'Auteur paroît très-inſtruit des belles découvertes de M. Hales de la Société Royale de Londres, qui a découvert comme deux ſortes d'airs fort différens en apparence; mais dans le fond les mêmes dans la compoſition des mixtes, ſçavoir un air élaſtique & un air en quelque ſorte garoté, maſſif & qui a perdu toute ſon élaſticité.

C'eſt un Phenoméne nouveau dans la Phyſique, & auquel les Phyſiciens trop abſorbés dans des calculs & dans une Géométrie étrangere, ne paroiſſent pas avoir fait aſſez d'attention, ſoit pour

vérifier cette découverte, ſoit pour l'expliquer, & la ramener aux ſimples loix du méchaniſme. Une choſe prouve que ces deux airs ſont le même air, c'eſt la glace, dans laquelle l'air qu'on voit raſſemblé en bulles ſenſibles & dilatées, eſt évidemment le même air qui étant auparavant moins raſſemblé & plus entremêlé par petites molecules avec celles de l'eau, en étoit comme garoté & réduit à rien, au moins quant à ſon élaſticité.

L'élaſticité de l'air paroît dépendre de ſa quantité ni trop grande ni trop petite entre la liberté d'une trop vaſte atmoſphere, & la trop grande contrainte d'une priſon imperceptible. L'air en trop grande quantité eſt comme mol, en trop petite quantité il eſt comme dur. Dans l'entre-deux il tient le milieu de la dureté & de la moleſſe. Dans la glace, il eſt dans ce juſte entre-deux de la trop

grande liberté de l'atmoſphere & de la trop grande contrainte de l'eau non glacée. Toutes choſes ont leurs milieux où il faut ſavoir les prendre pour en bien juger.

Ch. 5^e^. De l'eau. Ses principales propriétés ſont ſa peſanteur ; le poli de ſa ſurface qui la rend propre à réfléchir la lumiere, ſa tranſparence, la ſubtilité de ſes atomes, ſes diſpoſitions à la congélation & à devenir dure & fragile par le froid, à ſe fondre par la chaleur, ſa liquidité, ſa force diſſolvante, ſa rareſcibilité ou force d'expanſion, ſa vertu relâchante, émolliente &c. L'Auteur conſtate toutes ces propriétés de l'eau par des preuves & des explications phyſiques. La Phyſique n'en admet point d'autre, & ſe refuſe aux prétendues démonſtrations des Géometres qui ne ſont que cela. C'eſt ruiner la Phyſique que vouloir trop l'élever. Auſſi les attractions & le vuide à

quoi toutes ces élévations ont abouti, ne leur ſervent point trop de recommandation auprès des eſprits judicieux & modérés.

L'Auteur termine cet article par l'explication pourquoi l'eau ne diſſout pas les corps vivans: n'eſt-ce pas uniquement parce qu'ils ſont vivans? Car nous ne croyons pas qu'il faille jamais chercher la réſolution d'un Phénomène hors du Phénomène même. Qui dit vivant, dit organiſation & circulation. Une eau circulante & paſſagere ne détruit rien. Il n'y a que les eaux qui ſéjournent, qui croupiſſent, qui ont le tems de ramollir, relâcher & détruire.

Ch. 6. C'eſt le plus court. Il traite de la Terre, le plus groſſier de nos Elémens, & ſans doute le mieux connu, par les ſens au moins. La peſanteur eſt ſa propriété la plus ſenſible. M. Queſnay n'en croit pas les atomes fort actifs, ni propres à ſervir guére d'autre cho-

ſe que de matériaux dans la conſtruction des mixtes. Mais leur inertie même peut rendre fort puiſſants & fort actifs les atomes plus ſubtils & plus mobiles de l'eau, de l'air, du feu lorſqu'ils y ſont mêlés, de même que l'eau devient plus forte & plus active à l'aide d'une poutre qu'elle entraîne. La friabilité de la Terre paroît être ſa qualité principale. C'eſt la Terre qui donne leur conſiſtance à la pluſpart des mixtes. Les animaux ont peu de terre, ou peut-être y eſt-elle fort mêlée & fort ſubtiliſée par ce mélange intime avec l'eau & l'air.

Ch. 7. De l'Huile ou du principe ſulfureux. Ses propriétés ſont la ſubtilité, l'inflammabilité, la ténacité, la fuſibilité, l'odorabilité, la colorabilité. L'Auteur obſerve que l'air, l'eau, la terre ſont des élémens abondans qui forment chacun une grande ſphère particuliere; au lieu que les ſels & les hui-

les disparoissent en sortant des corps, ou ne vont point se rassembler dans une sphère propre ; & pour cette raison il les appelle des *principes fugitifs*, & les croit fort subtils. Ne seroit-ce pas parce que ce sont de vrais mixtes & des élémens secondaires, qui résultent du premier mêlange des 3 ou 4 élémens simples, & qui avec eux composent les mixtes secondaires plus grossiers & plus composés ?

M. Quesnay agite ici de nouveau la question si le sel & l'huile sont ou ne sont pas des principes simples. Il ne dissimule pas l'expérience de Juncker & de tous les Chymistes, que l'esprit de vin de plus en plus déphlegmé laisse de l'eau de plus en plus dans le récipient. Mais comme l'analyse n'est jamais parfaite, & qu'il échape toujours un peu d'esprit inflammable, qui se dissipe dans l'air & y répand son odeur, il panche à croire que ce que l'Art Chy-

mique n'a pû démêler, eſt en quelque ſorte *indémêlable*, ſimple & élémentaire par conſéquent. C'eſt ſuppoſer l'Art humain parfait.

Ch. 8. Du Sel élémentaire. Il eſt regardé comme le principal agent des ſaveurs. Une de ſes grandes propriétés eſt auſſi d'être *vitreſcible*. Les ſels ſont auſſi fort corroſifs.

Suit la Table des matieres preſqu'auſſi longue que le corps même du Livre, & par là devenuë elle-même un Livre utile & commode : *utile*, parce que les matieres, les points de doctrine, les raiſonnemens mêmes n'y ſont pas ſeulement indiqués, mais ſuffiſament énoncés ; *commode* du reſte à cauſe de l'ordre alphabétique qui facilite les recherches du Lecteur. C'eſt un bon Dictionnaire de Phyſique, de la Phyſique propre de l'Auteur, bonne Phyſique en général, & fort ſobrement mêlée de ce qui s'appelle hypothèſe ; l'Au-

teur raiſonnant le plus communément ſur les faits de chymie, d'expérience, d'obſervation.

Le ſecond Tome de près de 700 pages, en a auſſi près de 300 pour une pareille Table, qui roule comme le corps du volume ſur les parties intégrantes des corps. Ces parties ſont ou métalliques, ou ſalines, ou huileuſes. Les parties intégrantes ſalines ſont ou acides, ou alkalines, ou neutres. Les parties intégrantes huileuſes ſont ou minérales ou végétales, ou animales, ou fermentées, ou putrides. Ces parties intégrantes ſont proprement ce que l'Auteur entend par élémens ſecondaires, car il le déclare ainſi dès le commencement; & tout cet Ouvrage marche fort méthodiquement & par ordre comme on voit.

M. Queſnay remarque fort juſte que cette partie de la Phyſique qui regarde les élémens ſoit primitifs, ſoit immédiats des mixtes

eſt fort peu cultivée, & fort bornée, & ſon deſſein eſt très-louable de recueillir tout ce que nous pouvons avoir de connoiſſances là-deſſus, diſperſées dans les Auteurs. Les Phyſiciens modernes ou Géometres ou Empyriques entaſſent des raiſonnemens & des experiences trop recherchées les unes & les autres, & s'arrêtent peu à l'étude de la nature même telle qu'elle eſt, telle qu'elle ſe préſente d'elle-même à un eſprit attentif. On ne ſçauroit trop le répéter, ſurtout dans les Journaux faits pour tout le monde, & par conſéquent pour maintenir le goût des Arts & des Sciences. Cette Géométrie qu'on prodigue, ces expériences merveilleuſes à quoi on réduit tout, perdent la Phyſique en perdant le goût de la nature & du raiſonnement naturel.

L'Auteur ſe plaint de la décadence de la Médecine depuis un

ſiécle que *le goût ſéduiſant des ſyſtêmes*, dit-il, *s'eſt emparé des eſprits.* Il pouvoit dire le goût des ſyſtêmes Géometriques & des expériences rafinées. Les Livres de Médecine, ſurtout chez les Etrangers, Anglois, Italiens, Allemands, en ſont pleins, pleins de calcul, pleins d'algebre, & par conſéquent de ſyſtêmes, & qui pis eſt, d'hypothèſes les plus hazardées.

La Chymie eſt un peu décriée, les élémens des Chymiſtes ſont en poſſeſſion d'être tournés en ridicule par les modernes, par les Cartéſiens ſurtout, comme ſi leurs trois élemens purement intelligibles avoient plus de ſolidité. Ceux des Chymiſtes au moins ſont ſenſibles, & pour le moins des à peu près d'élémens. On ſe contente bien en Géométrie de la réſolution approchée des problêmes les plus importans. On eſt trop heureux en Phyſique de voir

de la maniere la plus palpable que tous les corps se réduisent à des sels, à des huiles, à des phlegmes, à des terres, à des esprits; toutes choses qui ne sont évidemment que les élémens ordinaires, terre, eau, air un peu déguisés par leur mêlange mutuel.

Enfin notre Auteur pense solidement que la connoissance de ces parties intégrantes des corps est *absolument nécessaire aux Physiciens, surtout à ceux qui se destinent à la Médecine & à la Chirurgie.* Il est bien nécessaire qu'un Horloger connoisse la nature, le nombre même des roues & ressorts d'une montre qu'il veut raccommoder, ne voulût-il que simplement en raisonner & en discourir.

Au Chap. second de ce second volume il s'agit des parties intégrantes salines, & d'abord de l'acide en général. L'acide étant le sel le plus simple que nous connoissions, l'Auteur panche à le

croire le vrai ſel élémentaire. Mais il n'oſe prononcer, parce que dans ſa derniere analyſe ce ſel ſe ſubtiliſe, ſe volatiliſe juſqu'à s'évanouir. L'acide prend outre cela diverſes formes. Plus connu par ſon goût aigre & piquant, il ne laiſſe pas d'avoir le plus ſouvent un goût âcre & brûlant, lorſqu'il eſt concentré avec la terre, ou même avec l'eau, ou peut-être avec lui-même, & que ſes parties réunies forment des molecules groſſieres. Ne pourroit-on pas comparer ces acides aigres & ſimplement piquans à des aiguilles fines qui s'inſinuent finement dans la langue ou le goſier ſans le déchirer ni trop l'ébranler; & les acides âcres, brûlans, corroſifs à des paquets de ces mêmes aiguilles qui ne peuvent pénétrer ſans ébranler, déchirer & détruire le tiſſu des corps? Tout paroît dépendre du plus ou du moins d'eau dans laquelle l'acide eſt plus ou

moins noyé, plus ou moins diſperſé en aiguilles plus ou moins fines. En général ce que nous appellons acides, comme le citron, l'oſeille, la grenade ſont des acides fort aqueux, & dont les molécules ſont ſubtilement répandues dans l'eau. C'eſt la notion la plus juſte qu'on puiſſe en donner d'après notre ſavant Auteur.

Sa maniere de rechercher la nature & les propriétés actives des parties intégrantes, ſalines, huileuſes, &c. des mixtes par l'analyſe, par la fermentation, par les affinités, coagulations, précipitations chymiques, eſt d'une ſageſſe à ſervir d'exemple aux Phyſiciens, ſurtout aux Médecins. On ne peut pas y procéder avec plus de circonſpection & d'intelligence. Il examine tout, il diſcute tout, il évalue tout, & ne ſe preſſe jamais de prendre ſon parti. Auſſi le prend-il fort judicieuſement, lors même qu'il n'en prend aucun. Car

c'eſt le bien prendre en Phyſique le plus ſouvent, que de ſavoir douter & ſuſpendre ſon jugement. Un Phénomène ni deux ni trois ne le font jamais courir à l'hypothèſe. Il n'y a point d'hypothèſe, à ſe déterminer, comme il fait, par le concours de tous les Phénomènes, de toutes les expériences, de toutes les Analyſes & obſervations.

Le 3^e^ Chapitre traite des eſpéces d'acides aqueux. Le 4^e^ de l'acide vitriolique. Le 5^e^ de l'acide du ſel commun. Le 6^e^ de l'acide tartareux ou fermenté. Le 7^e^ de l'acide nitreux. Le 8^e^ du ſel alcali & de ſes eſpéces. Le 9^e^ des alcalis fixes. Le 10^e^ de l'alcali volatil. Le 11^e^ des ſels neutres, c'eſt-à-dire des ſels ordinaires, alun, ſalpètre, vitriol, ſel commun &c. compoſés d'acide & d'alcali avec quelque mêlange de terre métallique ou autre. Le 12^e^ du ſel tartareux ou végétal, autrement dit le ſel eſſentiel.

Tous ces Chapitres ne ſont qu'un amas de faits choiſis, comparés, rapportés à un but, & tous réſultans d'une infinité d'autres faits d'expérience chymique & d'obſervation journaliere. Nous ne nous laſſons point de le répéter : c'eſt-là de la Phyſique, de la vraie, de la bonne Phyſique. De pareils Livres ſont rares dans ce ſiécle trop ſavant, trop ſavant du moins en Géométrie : car elle abſorbe toutes les ſciences, abuſant de l'avantage qu'elle a d'être la principale ſcience, & d'avoir une méthode & un eſprit qui ſont bons à tout : nous diſons la méthode & l'eſprit, non le corps, la perſonne, s'il eſt permis de parler ainſi, qui doit, comme toute autre ſcience, ſe concentrer, ſe réduire à elle-même, ou aux arts & ſciences qui lui ſont propres, comme les méchaniques, l'optique, l'aſtronomie &c. Nous donnerons dans un autre Extrait la ſuite du ſecond Volume & le troiſiéme.

ARTICLE XL.

LETTRE AU P. B. J. SUR quelques Passages de l'Evangile.

J'Ai souvent été frapé M. R. P. des rapports qui se rencontrent entre certaines manieres de parler répandues dans l'Evangile, & les anciens usages des Juifs : usages dont on trouve des vestiges dans leur conduite ordinaire, & plus encore dans les livres de leurs Rabbins. Le détail où je vais entrer sur cela vous fera connoître ma pensée ; ce n'est qu'une ébauche, & je ne prétends pas épuiser cette matiere qui est très-abondante. Mais il me semble que les exemples ausquels je m'attacherai méritent des attentions particulieres : & après vous les avoir proposés, je ferai voir en peu de mots quelles conséquences on

en peut tirer pour la gloire de Dieu & pour l'intérêt de la Religion : deux motifs qui ont toujours été l'ame de mes études, depuis que j'ai eu le bonheur de passer des ténébres de la Synagogue à la lumiere de l'Evangile.

Des infirmités habituelles me séparent en quelque sorte du commerce des hommes, mais il me reste encore assez de forces & de liberté d'esprit, pour m'occuper de la lecture des saints livres. Je vous fais part de mes réfléxions ; & vous les rendrez publiques, si vous jugez à propos, par le moyen de vos Mémoires. Dans les comparaisons que je fais des Textes de l'Evangile avec les passages des Rabbins, je cite l'Hébreu afin que vous ayez un témoignage de mon exactitude ; vous pouvez retrancher ces citations, moins propres d'un ouvrage périodique comme le vôtre, & vous contenter de la Traduction Françoise, qui suffira

pour le dessein que je me propose. C'est par l'Evangile de S. Matthieu que je commenee.

SUR S. MATTHIEU.

Chap. V. v. 36. Ne jurez point par votre tête, & que votre discours soit oui, oui : non, non.

Rien n'est encore plus commun aujourd'hui que d'entendre les Juifs jurer *par leur tête.* Tous, depuis les anciens jusqu'aux plus jeunes, depuis les grands jusqu'aux plus petits disent sans cesse : *par la vie de ma tête*, quoique cela soit très-défendu par la Loi & par les Docteurs. *Le oui*, disent les Rabbins, *doit être oui ;* & *le non doit être non ;* c'est-à-dire qu'il faut répondre sur les choses simplement comme elles sont, sans jurement.

Ch. VII. 3. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frere, & ne voyez-vous pas une poutre dans le vôtre ?

On trouve une maniere de par-

ler fort ſemblable dans le Talmud Chapitre ſecond de *Erechin. Vous dites à votre prochain, ôtez le petit éclat de bois qui eſt entre vos dents... ôtez*, lui dit-on, *vous-même la poutre qui eſt dans votre œil.*

Chap. IX. 15. & ſuiv. Et dans S. Marc *C. XI. 18.* Les Diſciples de Jean ſe préſenterent à JESUS & lui dirent : » Pourquoi les Pha- » riſiens & nous jeûnons - nous » ſouvent, & pourquoi vos Diſ- » ciples ne jeûnent-ils point ? « Jeſus-Chriſt pour réponſe leur donna la parabole de l'Epoux, enſuite celle de la piéce de drap miſe à un vieil habit, & enfin il leur dit : *On ne met pas du vin nouveau dans de vieux vaiſſeaux, autrement les vaiſſeaux ſe rompent, le vin ſe répand, & les vaiſſeaux ſont perdus.*

On ſait que la comparaiſon des amis de l'Epoux regarde les jeunes gens, qui accompagnent l'Epoux

dans la cérémonie de ses noces, & que les paraboles qui suivent sont aussi allusion à l'état & aux dispositions de la jeunesse. Or J. C. a voulu montrer par là que ses Disciples étoient encore comme des jeunes gens, foibles & imparfaits par rapport à l'Evangile. C'est ce *vin nouveau qui rompt les vaisseaux, s'ils sont vieux.*

Que nous présente sur cela le Talmud? Au 20e Mischna du 4e Chapitre d'*Abboth*, on trouve ce passage : » Rabbi Jossi, fils de » Rabbi Jehuda, né dans un Village dépendant de Babylone di» soit : Celui qui apprend des jeu» nes gens, à qui est-il semblable? » A celui qui mange du verjus & » qui boit le vin de la cuve. Car » comme il est mal sain de man» ger du verjus & de boire du vin » nouveau, ou de la cuve, parce » qu'ils ne sont pas encore dans » leur point de perfection; ainsi » est-il dangereux d'aprendre quel-

» que chose des jeunes gens dont » le jugement n'est pas formé. «

On voit ici que les Anciens, pour faire connoître l'imperfection de l'esprit des jeunes gens, l'ont comparé à du vin nouveau; & c'est précisément la figure dont se sert J. C. dans S. Matthieu & dans S. Marc, pour exprimer la foiblesse & l'ignorance de ses premiers Disciples nouvellement appellés à la connoissance de l'Evangile.

Ch. XVI. 6. & 12. *Donnez-vous de garde du levain des Pharisiens & des Sadducéens... Et ils comprirent alors que ce n'étoit pas du levain du pain, mais de la doctrine des Pharisiens qu'il leur avoit parlé.*

Ce terme de *levain* est très-ordinaire & très-ancien chez les Juifs, pour marquer la mauvaise doctrine, les pensées qui corrompent le cœur & gâtent l'esprit. Au Talmud, second Chapitre des *Bé-*

nédictions, Rabbi Alexandrai dit : » Seigneur, vous ſçavez que ma » volonté eſt de faire la vôtre ; » mais ce qui m'en empêche, c'eſt » le levain qui eſt dans la pâte, » c'eſt-à-dire... *les mauvaiſes pen-* » *ſées.* «

Aujourd'hui encore on remarque, dans preſque tous les Livres de Morale, que ces paroles de l'Exode, *vous détruirez tout le levain qui ſe trouvera dans vos maiſons*, ſont priſes dans un ſens métaphorique, en ſorte que le mot *maiſon* s'applique aux hommes mêmes, qui, pour être purs & juſtes devant Dieu, doivent *détruire le levain du cœur.*

Cette expreſſion étoit ſi commune dès le tems de J. C. que ce Sauveur du monde reprochoit aux Apôtres leur peu d'intelligence à cet égard. *Comment ne comprenez-vous pas*, leur diſoit-il, *que je ne parlois pas de pain, lorſque je vous ai dit, Donnez-vous de*

garde du levain des Pharisiens ; mais que j'avois dessein de vous détourner de leur doctrine ?

Chap. XVIII. 15. Si votre frere vous a offensé, allez le trouver, & représentez-lui sa faute seul à seul. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frere ; mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes &c.

Il est constant que c'est encore la coutume parmi les Juifs, d'aller trouver ceux qu'ils ont offensés ; de leur parler d'abord en particulier pour tâcher de les appaiser ; de prendre ensuite des témoins, si les premieres satisfactions n'ont aucun effet ; & tout cela se pratique surtout la veille du jeûne de l'expiation.

Cet usage se trouve détaillé dans le Talmud au Chap. 8. de *Joma* & dans le Code de Rabbi Joseph Karo, traité du jour de l'Expiation. Voici ce qu'on lit dans

ces anciens Ouvrages. » Le jour
» de l'expiation ne répare aucune
» tranſgreſſion commiſe entre une
» perſonne & ſon prochain, juſ-
» qu'à ce que cette perſonne aille
» pour l'appaiſer, & quoiqu'elle
» n'ait même offenſé ſon pro-
» chain que par de ſimples paro-
» les, elle eſt cependant obligée
» d'aller le trouver pour tâcher de
» l'adoucir, ce qu'elle fera même
» en prenant avec elle trois té-
» moins, & revenant s'il le faut juſ-
» qu'à deux fois. Mais s'il arrive
» malgré tout cela que ſon pro-
» chain ne veuille pas s'appaiſer,
» en ce cas la perſonne en queſtion
» ſera quitte de ce qu'elle aura
» fait contre ſon prochain &c. On
voit toujours ici la ſupériorité de
l'Evangile, qui ordonne de re-
chercher pour une réconciliation
non ſeulement ceux que nous a-
vons offenſés, mais ceux mêmes
de qui nous avons reçu une injure.

Ch. XIX. 24. Alors JESUS
dit

dit à ses Disciples : Je vous le dis en vérité : il est bien difficile qu'un homme riche entre dans le Royaume du Ciel. Je vous dis plus : Il est plus aisé qu'un Chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un homme riche entre dans le Royaume des Cieux.

J'ai toujours été surpris que certains Commentateurs ayent imaginé de changer le mot de *Chameau* en celui de *corde.* Leur raison sans doute étoit qu'un *Chameau* paroît trop monstrueux pour la comparaison, & qu'une *corde* explique suffisamment la pensée de J. C. Mais ils n'ont pas fait attention 1°. Que le terme original dont le Sauveur s'est servi ; & que l'Auteur de la Version Syriaque a bien connu, signifioit un *Chameau* non une *corde.* 2°. Que le même Sauveur a voulu, selon le stile des Orientaux, employer une comparaison toute

extraordinaire pour marquer la difficulté extrême de la choſe dont il parloit.

Mais pour en revenir à la pratique & à la doctrine des anciens Docteurs de la Synagogue, voici un endroit du Talmud au 9ᵉ Chap. de *Berachot* ou des Bénédictions, lequel eſt dans le même goût que l'expreſſion de l'Evangile. Le Rabbin Joſeph prétendoit que les ſonges ne rouloient jamais que ſur les choſes dont on avoit été occupé durant la journée; qu'ainſi l'on ne rêvoit point à des choſes éloignées de tout uſage ordinaire : & pour exprimer ſa penſée il diſoit : » Je » vous demande ſi l'on a jamais oui » dire qu'une perſonne a vû dans » ſes ſonges un palmier d'or ou un » Elephant paſſer par le trou d'une » aiguille. »

Ch. *XXI. 8.* A l'entrée de J.C. dans Jeruſalem, *le peuple étendoit ſes vêtemens ſur le chemin &c.*

C'étoit la coutume des anciens Juifs d'étendre leurs vêtemens sur le chemin, pour faire honneur aux personnes de la premiere distinction. J'en tire la preuve du Talmud Chap. 6. de *Catauboth* ou des Contrats de mariage. On y apprend que Nicodéme étoit extrêmement aimé du peuple, & que quand il alloit à l'Assemblée des Docteurs, on étendoit des vêtemens de soie sur le chemin par où il passoit.

Au reste ce Nicodéme paroît avoir été celui dont il est parlé dans le 3^e Chap. de S. Jean : je pourrois justifier toutes les convenances par des traits tirés du Talmud.

SUR S. LUC.

Ch. XII. 22. Ne soyez point inquiet de ce que vous mangerez, & de ce qui doit servir à vos vêtemens &c.

Dans le Talmud au Ch. 2. de

Betza on lit ces paroles : » Hillel » l'ancien n'apprêtoit jamais les » choses un jour pour l'autre, » parce qu'il mettoit sa confiance » en Dieu qui ne l'abandonneroit » pas dans ses besoins : il disoit » toujours : Béni soit le Seigneur ; » il nous comblera de jour en jour » de ses dons «

Ch. XIV. 16. & suiv. Parabole du Pere de famille qui fait un grand festin. *Dans S. Matthieu, Ch. XXII.* Parabole du Roi qui fait les nôces de son fils. *Dans le même Evangile*, Parabole des dix Vierges &c. Il est manifeste que toutes ces Paraboles sont destinées à nous apprendre la vigilance ; l'attention aux ordres de Dieu ; le soin de lui plaire, & de nous préparer à bien mourir.

Or les anciens Docteurs des Juifs se servoient des mêmes figures pour ramener le peuple à la crainte de Dieu. Je vais citer le morceau suivant, qui est tiré du

23^e Chap. de *Sabbath* dans le Talmud. » Le Rabbin Eliezer disoit à » ses disciples : . . . Faites pénitence aujourd'hui, c'est-à-dire tous » les jours. Car si vous mouriez » demain, vous vous trouveriez » prêts ; & je vais vous raconter » sur cela une parabole. Un Roi » convia ses serviteurs à un festin » sans leur en marquer le jour. Les » serviteurs spirituels se vêtirent, » s'ornérent & se mirent à la porte de la maison du Roi, pour » être toujours prêts lorsqu'il les » feroit appeller... Mais les serviteurs insensés dirent qu'il n'étoit » pas besoin de tant se hâter, qu'ils » pouvoient toujours aller à leur » travail ordinaire, & qu'ils auroient assez de tems pour se parer quand le Roi les appelleroit. » Qu'arriva-t'il ? Tout à coup le » Roi fit inviter tous ses serviteurs » au festin. Les sages se trouvant » prêts, entrerent avec leurs ornemens dans la salle du festin.

» Les insensés au contraire pressés » d'obéir se firent voir dans leurs » habits mal-propres, n'ayant pas » eu le tems d'en prendre d'autres. » Le Roi voyant les serviteurs ju- » dicieux parés, comme ils de- » voient être, les fit asseoir à sa » table; mais pour les serviteurs » insensés, il leur ordonna de se te- » nir debout, & d'être seulement » spectateurs de la fête. «

SUR S. JEAN.

Chap. XII. 24. *En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits.*

Au Talmud, Ch. 2. de *Sanhedrin*, la Reine Cléopatre demandant au Rabin Meïr si les hommes ressusciteront nuds ou dans leurs vêtemens, le Rabbin lui répondit : » Prenez-en exemple du » froment : quoiqu'on le mette

» nud en terre, il ne laisse pas
» d'en sortir couvert de plusieurs
» vêtemens ; de même les Justes
» ressusciteront revêtus d'orne-
» mens. «

Ce que ce Rabbin disoit apparemment dans un sens spirituel, d'autres Juifs le prenoient grossiérement. Ainsi ils habilloient leurs morts avec magnificence, afin qu'ils ressuscitassent couverts de beaux habits. Et encore aujourd'hui on fait de grandes dépenses dans les Synagogues pour ensevelir les morts.

Je pourrois ajouter un grand nombre d'exemples à ceux-ci : je pourrois faire voir que plusieurs autres manieres de parler qu'on remarque dans les Evangélistes, expriment des usages ou des dogmes reconnus par les anciens Juifs. Mais ceci doit suffire, M. R. P. pour les conséquences que j'ai dessein d'en tirer.

Car 1°. Puisque les écrits des

Evangelistes portent partout l'empreinte du génie, des coutumes & du langage de la nation des Juifs, pourquoi cette nation s'opiniâtre-t'elle donc à regarder ces écrits comme quelque chose qui lui est totalement étranger ? Pourquoi ne s'attache-t-elle pas plûtôt à y développer tous les caracteres, qui doivent lui en rendre les dogmes & les préceptes extrêmement précieux ?

2°. Comme la plûpart des endroits que j'ai cités renferment des paraboles, des proverbes, des dictions métaphoriques propres des anciens Juifs, & comme les Apôtres de J. C. étoient fort lents à comprendre ces sortes de façons de parler, on doit juger par-là de l'extrême foiblesse de leurs lumieres, & du changement merveilleux qui se fit en leurs personnes, lorsque le Saint-Esprit fut descendu sur eux.

3°. Quoique le Talmud & les

anciens livres des Juifs ſoient totalement inférieurs à la dignité & à la ſainteté de l'Evangile de J. C. Quoique ces livres comprennent même des fables ridicules & inſoutenables, on doit pourtant les croire utiles dans le point que nous indiquons, ſavoir dans les rapports qu'ils ont avec pluſieurs manieres de parler dont ſe ſervent les Evangeliſtes. Ces rapports ſont, pour ainſi dire, des diamans mêlés dans l'ordure, & des étincelles de vérité que Dieu conſerve aux Juifs pour les amener à la connoiſſance de ſon Fils.

4°. Comme le Talmud, j'entens cette partie qu'on appelle *Miſchna*, exprime quelques uſages qui ne ſont plus depuis pluſieurs ſiécles, mais qui étoient chez les Juifs au tems de J. C. & tandis que la nation ſubſiſta dans la Judée : il faut donc reconnoître que ce Livre eſt d'une grande antiquité. Et voilà, M. R.P.

à peu près ce que j'avois à vous communiquer sur ces matieres importantes. Je suis &c.

Votre &c.

RENE' ADOLPHE, Sécretaire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans.

ARTICLE XLI.

LA MASTURE DISCUTE'E & soumise à de nouvelles Loix par M. Saverien Ingénieur de la Marine. A Paris, chez Chaubert, Quai des Augustins, à la Renommée & à la Prudence. 1747. in 12. p. 90. sans le Discours préliminairede 30 p.

LEs plus habiles Mathématiciens de l'Europe se sont appliqués à l'envi à perfectionner la Navigation. Cependant il n'y a que le Pilotage qu'on ait soumis à des loix ;

aux longitudes près, qui restent toujours à découvrir sur mer. On tache de supléer à cette connoissance qui manque aux Pilotes, par l'estime du sillage du Vaisseau: mais cette méthode est défectueuse: on n'a pas fait attention au *Tangage naturel* du Navire, qui provient de l'effort du vent sur les voiles. Les courans & les marées sont aussi des obstacles dont il n'est pas aisé de se débarasser. *Tel est l'art actuel du Pilotage*, art encore bien imparfait, mais beaucoup moins que les autres arts qui concernent la Marine.

On a établi les principes de la Théorie de cette manœuvre, dont l'objet principal est *une parfaite opposition entre l'impulsion du vent sur les voiles, & celle de l'eau sur le Navire.* Outre cette manœuvre, il en est une autre, toute opposée à la pre-

miere, & *qui est fondée* sur un certain contraste entre la situation des voiles & du gouvernail. C'est comme la seconde partie de la manœuvre générale, & on y considére la situation des voiles pour faire *virer* le Vaisseau, qui obéit avec autant de facilité que le coursier le plus fougueux obéit a un Ecuïer habile. L'Auteur ne parlera pas dans ce traité de la *Tactique* des Escadres & des Armées navales, parcequ'il prépare un Ouvrage particulier sur cette matiere si intéressante pour toutes les Puissances maritimes.

On se plaint souvent qu'il se fait trop de Livres: Peut-être s'en fait-il trop de médiocres ou de peu utiles: nous ne parlons pas des Livres de pieté, qui ne sont pas compris dans notre Sphére. Mais il s'en faut beaucoup que tous les livres dont on auroit besoin, ayent été faits. La seule navigation occupera longtems les

Mathématiciens & les Pilotes les plus habiles.

Pour établir les principes de cette partie de la manœuvre qu'on appelle ici *le manége du Navire*, il ſeroit néceſſaire de connoître la figure propre du Vaiſſeau & malheureuſement on l'ignore. Celle qui eſt en uſage, eſt purement méchanique, & par là le Géometre eſt privé de cette préciſion rigoureuſe, dont il ne ſe paſſe jamais qu'à regret. Il eſt étonnant qu'on ait abandonné à une routine aveugle l'Architecture navale, pendant que les Architectures civile & militaire ſont ſoumiſes à des loix : on doit néanmoins ſçavoir gré aux conſtructeurs de tout ce qu'ils ont fait pour perfectionner par la pratique ce qu'ils ne ſont pas en état de perfectionner par les principes d'une profonde Géometrie.

Dans les recherches des Mathématiciens pour déterminer la

figure la plus avantageuse du Navire, on a d'abord tâché de découvrir quel est *le solide de moindre* resistance;mais on n'a pas trouvé des solutions assez satisfaisantes. Un de ces génies rares, qui se font jour à travers les obstacles les plus impénétrables, a observé dans son traité des fluides, qu'il ne suffit pas, comme on fait, depuis le Chevalier Newton inclusivement, de trouver celui d'entre les solides, qui ayant la même base & le même axe, souffre de la part de l'eau moins de résistance; il faut encore, que la somme des impulsions du fluide soit divisée par la masse du solide, & prendre le *minimum* du Quotient.

Cette seule objection étoit bien capable de rendre insuffisantes toutes les solutions du problême. L'Auteur ne laisse pas d'en produire deux autres (objections) qui ont un rapport plus immédiat

à la Marine. 1°. Il n'eſt pas démontré que le ſolide de moindre réſiſtance pour les routes directes, le ſoit auſſi pour les routes obliques. 2°. Le ſolide, par rapport au mouvement du Navire, ne doit point être regardé comme diviſant le fluide parallélement à ſon axe; ſa carêne lorſqu'il fait route, eſt une ſection oblique à l'horiſon. On a cru juſqu'ici que c'étoit une ſection horiſontale, faite au raz de la Mer. L'Auteur dans une note marginale avoue qu'il ſemble avoir penſé comme les autres dans ſa Théorie de la manœuvre; mais il démontrera qu'un Navire ne peut filler horiſontalement. Il faut qu'il incline, & qu'il balance.

Pour calculer l'effort des obſtacles, qui s'oppoſent au mouvement d'un corps, on doit connoître la nature de ce mouvement, & la *force motrice* par laquelle il eſt produit. Cependant on n'a

point encore examiné les mouvemens verticaux du Navire, & ſans les connoître, on a voulu les ſoumettre à des loix: on a même ignoré l'*action du mât ſur le Navire & le point d'appui de l'effort du vent par ce levier.* L'Auteur rapporte divers ſentimens tant anciens que modernes,& il les réfute poliment en marquant l'eſtime qu'il fait de ceux qui les ont ſoutenus. M. Bouguer, Géometre très-habile & membre de l'Académie des Sciences, a remanié de nouveau cette importante queſtion; & pour determiner l'hypomoclion du mât, il a diſtingué deux états dans le mouvement du Vaiſſeau, l'un horiſontal & l'autre vertical. M. Saverien prétend que ce mouvement horiſontal n'a jamais exiſté. Quant au ſecond mouvement, M. Bouguer place le point d'appui au centre de gravité du Vaiſſeau ſoit que le mât paſſe par ce centre ou qu'il n'y

paſſe pas ; de ſorte que le point d'appui peut ſe trouver hors du mât même.

On ne déterminera pas le véritable point d'appui du mât, ſi l'on ne conſidere que le mât ne ſçauroit *faire incliner le Vaiſſeau ſans le ſoulever*, & que plus il réſiſte à ce ſoulévement, moins l'inclinaiſon eſt grande. En même temps que le mât décrit un arc circulaire en avant, le Navire en décrit un autre en ſens contraire : mais il eſt difficile de connoître exactement la grandeur de ces arcs proportionnels à leurs rayons.

L'Auteur n'eſpere pas qu'on écoute favorablement tout ce qu'il oppoſera à un adverſaire d'autant de réputation que M. Bouguer, & il ne s'attend pas à être plus heureux que M. Huygens, quand il réfuta le principe ſur lequel eſt établie la Théorie de la manœuvre des Vaiſſeaux, par le Chevalier Renau. Le *grand*

Bernoulli, vingt ans après, vint au secours de la verité, & tout céda aux lumieres de ce fameux Géometre.

M. Saverien se borne en cet Ouvrage à trois choses. 1°. *A examiner les principes sur lesquels M. Bouguer a établi son Traité de la mâture, & les conséquences qu'il en tire. 2°. A faire voir que sa réponse à l'objection sur l'hypomoclion du mât, dans le cas du Tangage, n'est nullement satisfaisante. 3°. A donner le projet d'une nouvelle Théorie de la mâture.*

Avant d'entrer dans la discussion de ces points, l'Ingenieur de la Marine observe que M. Bouguer a négligé la force d'*inertie*, ainsi nommée par Newton, reconnue auparavant par Kepler, & reçue généralement aujourd'hui. Tout ce que nous venons de dire est pris de la Préface. Venons au corps de l'Ouvrage, beaucoup trop scientifique pour le commun de

nos Lecteurs. Nous choisirons quelques traits qui demandent moins d'application. Comme ce Livre a été imprimé par le Libraire du Journal, il prendra facilement patience, quoiqu'il sçache bien que ces sortes d'extraits ne contribuent gueres au débit des écrits periodiques.

La Théorie de la manœuvre a pour objet les mouvemens du Vaisseau dans le sens horisontal; celle de la mâture dans les sens verticaux. La premiére n'a égard qu'à la grandeur du sillage: La seconde, aux oscillations capables de le retarder. Les balancemens du Vaisseau selon sa longueur se nomment *Tangage* & ses balancemens selon sa largeur se nomment *Rouli*.

On s'est apperçu depuis longtems que les voiles supérieures ont plus d'effet que les voiles inférieures; ce qui ne vient pas comme l'ont crû les Anciens, de ce

que le mât devant être conſidéré comme un levier, les voiles ſupérieures ſont plus eloignées du point d'appui: c'eſt uniquement parce que les voiles ſupérieures ſont expoſées à plus de vent & un vent plus rapide & ſelon M. Bouguer, le centre de la Terre eſt l'*hypomoclion* du mât, dans le mouvement horiſontal du Navire. Ainſi le Vaiſſeau ſinglant ſelon ce ſens, l'impulſion du vent eſt égale à la réſiſtance, que le Vaiſſeau trouve à fendre l'eau. La hauteur des mâts ne cauſeroit aucun changement, ſi la marche horiſontale étoit toujours ſans *Tangage & ſans Rouli:* mais en cas de Tangage & de Rouli, un léger changement dans la mâture produit des effets bien différens: ce qui n'arriveroit pas; ſi le centre de la Terre demeuroit toujours le centre d'appui du mât. M. Bouguer en conclut que, dans le cas du Tangage & du Rouli, le

centre de gravité du Vaiſſeau, eſt l'hypomoclion, ou le point d'appui du mât. Pendant que le vent travaille à faire plonger la Proüe du Navire dans l'eau, *l'impulſion de l'eau ſur la Proüë* contrebalance l'effort du vent & ſoulêve la prouë. Selon qu'une de ces impulſions prévaut ſur l'autre, le Vaiſſeau prend différentes ſituations.

Le Sçavant Académicien établit enſuite que *les impulſions du vent ſur les voiles, & de l'eau ſur la proüe, ne ſe réduiſent qu'à un effet vertical au Vaiſſeau, ou ne tendent qu'à ſoulever le Navire en haut, ſelon la verticale qui paſſe par l'interſection de leurs directions.*

Une puiſſance ayant d'autant plus de force pour incliner un corps qu'elle eſt plus éloignée de ſon centre de gravité, & comme la mâture ſeroit défectueuſe ſi elle inclinoit le Navire en avant ou

en arriere, on en conclut que la véritable mâture eſt celle qui fait paſſer la direction verticale, compoſée de l'eau & du vent, par le centre de gravité du Navire.

Outre les deux forces dont on vient de parler, il en eſt une troiſiéme, que le ſavant Académicien n'a pas négligée. C'eſt le choc vertical de l'eau pour ſoulever le Vaiſſeau. Cette troiſiéme force, qui eſt égale au poids du corps, agit dans le centre de gravité de l'eſpace occupé par la carêne. Quand le Vaiſſeau eſt ſoulevé par par le vent & par l'eau, le centre de la carêne ne quitte point par ce ſoulévement, la verticale du centre de gravité du Navire, dans les Bâtimens où la pouppe & la prouë ſont égales, tels que ſont les Houcres; mais dans les Vaiſſeaux ordinaires le centre de la carêne change de place; ce qui produit quelque inclinaiſon, ſelon que le centre de la carêne eſt éloigné

du centre de gravité du Navire, ſoit vers la poupe, ſoit vers la prouë. Cette inclinaiſon peut devenir ſi grande qu'elle ſubmergeroit le Vaiſſeau. Cependant comme le vent le plus rapide ne ſoulève le Navire que de ſix pouces de hauteur, on prévient les inconvénients en faiſant paſſer la verticale de l'eau & du vent, ou *la traction verticale* par le centre de gravité de la coupe horiſontale priſe à fleur d'eau, afin qu'elle paſſe ſenſiblement par la partie non ſubmergée. Ainſi la bonne mâture ſe réduit à faire enſorte, *que la direction de la voile paſſe par le point de concours de la direction du choc de l'eau ſur la proue, & la verticale du centre de gravité de la coupe du Navire faite aux raz de la mer.* Ces regles ſuffiſent quand la traction verticale du Navire agit par ſon centre de gravité, ou par le centre de gravité de la carêne: mais elles

ne ſuffiſent pas dans les routes obliques : c'eſt ce qui a obligé M. Bouguer d'ajouter encore de nouvelles regles à celles que nous avons tranſcrites. M. Saverien perſiſte à ſoutenir que le centre de gravité du Vaiſſeau n'eſt pas l'hypomoclion du mât dans le cas du Tangage. Il prétend que l'effort du vent ſur les voiles, l'impulſion de l'eau ſur la proue ne peuvent ſuſpendre le Vaiſſeau, & le tenir en équilibre. Selon cet habile Ingénieur, le centre du mouvement du Navire eſt un centre de rotation. L'extrémité ſupérieure du mât ne peut décrire un arc en avant, que l'extrémité inférieure n'en décrive un autre en arriere : d'ou l'on conclut que dans l'inſtant du choc du vent ſur la voile, l'impulſion de l'eau ſur la proue, ne s'oppoſe pas à l'inclinaiſon du Navire, puiſqu'alors la proue, loin de s'appuier ſur l'eau s'en éloigne. La premiere

force

force qui s'oppose à l'effort du vent, ce n'est pas seulement la poussée verticale, mais aussi l'impulsion de l'eau sur la poupe, & si ces deux forces sont en équilibre à l'effort du vent, le Vaisseau n'inclinera point, & même il ne fillera point; car un Vaisseau ne sçauroit singler s'il n'incline, s'il ne tangue.

Ce n'est pas un petit inconvénient que nous ne puissions nous étendre plus au long sur les Livres de Mathématique; nous ne doutons pas que celui-ci ne soit lû de tous les vrais Mathématiciens: mais le fera-t-il autant qu'il seroit à propos de tous les Navigateurs? Quel avantage pour toutes les Nations qui fréquentent la mer, si ceux qui ont du commandement sur leurs vaisseaux aspiroient autant à tout le scientifique de leur art qu'à la gloire d'être braves & intrépides! L'intrépidité est sans doute d'un grand prix, elle

eſt ſouverainement néceſſaire dans une profeſſion ſi hazardeuſe, mais c'eſt une vertu que le Matelot peut partager avec l'Officier. Ce n'eſt plus alors que la naiſſance & l'autorité qui mettent de la différence entre des conditions ſi inégales. Ne ſeroit-il pas plus honorable qu'outre cette différence il y en eût une autre fondée ſur une connoiſſance profonde de tout ce qui concerne la Marine ? Seroit-ce là une eſpéce de dégradation ? Le Prince de Portugal, qui a ſi bien mérité de toutes les Nations par l'invention des Cartes réduites, penſa tout autrement, & penſa plus juſte.

ARTICLE XLII.

GEOGRAPHIE SACRE'E & historique de l'Ancien & du Nouveau Testament, à laquelle on a joint une Chronologie & des Principes & Observations pour l'intelligence de l'Histoire Sainte. Tome premier contenant la Geographie sacrée. Par M. Robert, Géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez Durand, rue S. Jacques, à S. Landry & au Griffon, 1747. in 12. p. 580.

LEs Livres saints sont un trésor dont les fidéles connoissent en général le prix, mais aucun d'eux ne se vantera d'en avoir la parfaite intelligence. Ce n'est pas qu'on n'ait fait de grands efforts pour y parvenir : les Peres dans les premiers siécles de l'Eglise, & dans les derniers les Savants ont

accumulé, comme à l'envi, un prodigieux nombre de commentaires sur le Texte sacré ; mais quoique plusieurs de ces interprétes eussent une érudition singuliere, ils n'ont pû par leurs travaux immenses dissiper toute l'obscurité des Divines Ecritures. On ne doit donc pas désaprouver ceux qui ont le courage d'entrer encore dans la lice, & qui se proposent de contribuer, du moins par quelque endroit, à faciliter une étude si sainte & si laborieuse.

La Géographie & la Chronologie sont deux champs de bataille, où il s'est livré de rudes combats entre les critiques, mais la guerre n'est pas finie ; & chaque parti prétend avoir l'avantage, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Les Souverains ou leurs Généraux se sont souvent attribué la victoire, & ont fait de part & d'autre des réjouissances publiques.

M. Robert, Géographe ordinai-

te du Roi, commence par la *Géographie sacrée* ; & connoissant combien une Géographie toute séche où l'on ne trouveroit que la position des lieux, seroit capable de rebuter les Lecteurs, surtout la jeunesse, il y a mêlé de courtes Dissertations. L'expédient est bien choisi, & naturellement il doit réussir. L'Histoire mêlée avec art à la Géographie joint l'agréable à l'utile ; c'est le veritable secret de plaire & d'attacher.

Les Auteurs qui veulent consacrer leurs talens à l'éclaircissement des Livres Saints, ne sont pas dans l'obligation d'inventer des explications nouvelles de quelque passage obscur, sur quoi les interprétes n'ayent pas contenté jusqu'à présent. Ce seroit sans doute un avantage, mais la chose est si difficile qu'on ne doit gueres s'y attendre. On ne rendra pas un petit service au Public,

ſi ſe bornant à ce qui a déja été dit, on le dit avec plus de méthode & plus de clarté: ſi par ſon travail on diminue celui des autres, qui ne ſeront plus dans la neceſſité de lire tant d'énormes Volumes, dont le ſeul aſpect eſt capable de décourager. L'ouvrage que nous annonçons commence par l'extrait de l'avertiſſement, qui eſt à la tête des remarques de Nicolas Sanſon, ſur la Géographie ſacrée. Ce Géographe celebre y déclare, qu'après avoir examiné tous les Auteurs qui ont travaillé ſur ce ſujet, il a reconnu qu'*Adrichomius étoit le meilleur, & le plus exact, quoiqu'il ne fût pas exemt de quantité de fautes*, comme d'avoir fait quelquefois deux différens lieux d'un ſeul qui avoit différens noms, d'avoir multiplié les Villes Lévitiques juſqu'à ſoixante & deux quoiqu'il n'en fût aſſigné que quarante-huit aux Lévites. Il n'eſt pas étonnant que

la multiplicité des noms de chaque lieu ait occaſionné quelques erreurs ; cette multiplicité dans les Généalogies comme dans les Géographies cauſe ſouvent bien des mépriſes, contre leſquelles on ne ſçauroit trop ſe précautionner.

On ne trouve dans tout l'ancien & le nouveau Teſtament, aucune poſition des Villes. On y trouve tout au plus une ou deux diſtances d'une Ville à l'autre : & comme aucun des Anciens ne nous a donné la ſituation véritable & naturelle de la Judée, ou de la Paleſtine, c'eſt-à-dire une deſcription exacte des côtes, des ports, des caps, des montagnes &c. il eſt très-difficile aujourd'hui de dreſſer une carte exacte de ce pays. Celles qu'on a dreſſées juſqu'ici (juſqu'au tems où écrivoit Nicolas Sanſon) ſemblent avoir été faites d'imagination, & ſans s'aſſujettir à aucune

regle. C'eſt ainſi que le Public eſt le jouet des Auteurs, qui l'aſſûrent hardiment de l'exactitude du travail qu'ils ont entrepris pour ſon ſervice. Cependant le genre humain n'eſt-il pas excuſable, s'il aime mieux ignorer la vraie poſition d'une Ville ou d'une montagne, en croyant un Géographe ſur ſa parole, que de s'inſtruire de la vérité à ſi grands frais. Combien de choſes dans la vie ſe menent paiſiblement par la confiance qu'on a en ceux qui ſe vantent de les avoir bien étudiées, & de les bien ſçavoir? Nicolas Sanſon explique la méthode qu'il a ſuivie pour déterminer plus ſûrement les poſitions des lieux. Si nous n'en diſons rien, c'eſt que nous ſommes preſſés d'entrer dans le corps de l'ouvrage dont nous rendons compte. Nous y choiſirons ce qui nous ſemblera plus propre à caractériſer l'Auteur & le Livre.

L'Auteur ne croit pas qu'il faille prendre le Gehon pour le Nil, ni le Phiſon pour le Gange. On ne ſçauroit ſe perſuader, que ni les tremblemens de terre, ni les inondations, ni les autres bouleverſemens de la machine du monde, ayent pû mettre une diſtance de cinq ou ſix cens lieuës entre les ſources de ces deux fleuves, & l'emplacement, tel qu'on l'a toujours cru, du Paradis terreſtre. Le Phiſon eſt devenu le Phaſe; on ne demande pas toujours tant de vraiſemblance dans les mots pour en tirer une preuve: le Gehon eſt aujourd'hui l'Araxe. Il y a eu tant de Diſſertations ſur la ſituation du Paradis terreſtre, que ceux qui voudront s'en inſtruire à fond, ſeront peut-être incommodés de la multitude des écrits qu'on a publiés ſur ce ſujet. N'eſt-il pas étonnant que les Chrétiens, je dis les Sçavans de toutes les communions chrétiennes, cherchent avec plus

de ſoin & d'inquiétude la ſituaion du Paradis terreſtre, que nous avons perdu pour toujours & que nous regrettons inutilement, qu'ils ne s'inquiétent de trouver le vrai chemin d'un autre Paradis qui les dédommageroit ?

Selon l'Auteur, l'étenduë de la Judée du Sud au Nord eſt de ſoixante lieuës, chacune d'une heure de chemin; de l'Orient à l'Occident elle n'a que vingt-deux lieuës. Ainſi le circuit de tout ce pays eſt de près de ſix cens mille pas Géométriques ou de deux cens lieuës marines, en comptant trois mille pour chaque lieuë. La Judée eſt d'une merveilleuſe fécondité. Cette Terre & le Peuple de Dieu ont eu différens noms. Elle fut d'abord appellée la Terre de Canaan, parce qu'elle fut habitée par les Cananéens, enfans de Cham & petits-fils de Noë : les Iſraëlites l'appellerent Terre promiſe, après que Dieu eut déclaré

que leurs peres Abraham, Isaac & Jacob en seroient les possesseurs. On lui donna aussi le nom de Terre d'Israël, parce qu'elle étoit habitée par les Israëlites. Dans la suite des tems les Romains la subjuguerent & l'appellerent Palestine. Le Peuple Juif n'a pas eu moins de différens noms que le pays où il étoit établi. Ce Peuple fut d'abord appellé les Hébreux; après, les Israëlites, enfin, les Juifs. Tout le monde ne convient pas de l'étymologie du mot, Hébreux. L'opinion la plus vraisemblable est que Abraham étant venu de la Chaldée dans la Terre de Canaan où il ne put arriver sans passer l'Euphrate, on l'appella Hebreu, c'est-à-dire, étranger, ou venu d'au-de-là du fleuve. Ce sentiment est appuyé, sur ce qu'aucun des descendans d'Heber n'a été nommé Hebreu, ou Ebreu avant Abraham. Aussi S. Augustin appelle Abraham,

Transfluvialis d'au-de-là du fleuve. Le nom d'Iſraël eſt venu aux Iſraëlites, de celui que Jacob reçut de l'Ange contre lequel il lutta.

La premiere fois que l'Ecriture fait mention du nom de Judée pour deſigner le pays d'Iſraël, c'eſt dans le premier Livre des Rois; & la premiere fois qu'on lit dans l'Ecriture le nom de Juifs, c'eſt au quatriéme livre des Rois. Dans toutes les Bibles, la Judée eſt ſeulement priſe pour le Royaume de Juda, après que les dix Tribus s'en furent ſeparées, & on n'y appelle Juifs que ceux qui l'habiterent.

Le Jourdain eſt le ſeul fleuve qu'il y ait dans la Judée & ce n'en eſt pas même un ſelon la définition exacte des Géographes: mais il y a pluſieurs torrens qui coulent avec rapidité & avec abondance après les grandes pluies: au midi de Machéronte dans la

Tribu de Ruben, il y avoit une vallée nommée Baarîas ou Baariis, où, si l'on en croit Joseph, croissoit une racine, couleur de feu, & qui sur le soir jettoit des rayons *comme ceux du Soleil:* L'historien Juif ajoute d'autres particularités un peu suspectes. Cependant *le P. Eugene Roger en parle comme témoin.* Si cette plante subsiste encore, & il seroit bien étonnant qu'on en eût laissé périr l'espece, c'est un Phosphore d'une beauté singuliere.

L'Auteur marque en détail les bornes de chaque Tribu, & les Villes qui leur appartiennent. On comprend aisément qu'il ne convient pas de le suivre pas à pas dans sa course. Nous nous bornerons à certaines particularités de quelques-unes des principales Villes. Jerusalem étoit la capitale de la Judée &, avant le schisme des dix Tribus, la capitale de toute la terre promise, à cause du fa-

meux temple que Salomon y bâtit & où tout le peuple de Dieu s'il n'y avoit des empêchemens legitimes, venoit chaque année s'aquitter du devoir de religion prescrit par la loi : c'étoit en cette Ville que les Rois étoient inhumés, s'ils n'avoient pas mérité par leurs impiétés d'être privés de l'honneur de cette Sépulture.

» On voit encore les restes des » tombeaux des Rois de Juda, & » c'est ce qu'il y a de plus curieux » dans le pays. Voici ce qu'en dit » un voyageur qui les a vûs. Les » Sépulchres des Rois de Juda » sont à un quart de lieuë de la » Ville. On trouve d'abord une » grande cour d'environ six vingt » pieds en quarré, taillée dans le » rocher qui est de marbre. Il y a » à gauche en entrant une gal- » lerie creusée dans le rocher, » soutenue par quelques pilastres, » dont les faces sont ornées de bas » reliefs; elle a dix pas de long sur

» quatre de large & dix à douze
» de haut. Au bout de la galle-
» rie, on trouve un trou rond à
» fleur de terre, d'environ deux
» pieds & demi de diametre. On
» le ferme avec une pierre de la
» même figure qu'on roule faci-
» lement dans un canal relevé
» d'environ quatre pouces, où elle
» est enchassée. Il faut mettre le
» ventre à terre pour passer par
» ce trou, & laisser quelques per-
» sonnes dans la galerie pour fai-
» re la garde, & empêcher qu'on
» ne vienne enfermer ceux qui
» sont entrés dans ces souterrains.
» Ce passage difficile étant fran-
» chi, on se trouve dans une
» grande salle quarrée, d'où l'on
» entre dans plusieurs petites cel-
» lules quarrées, & d'autres qui
» sont simplement comme des
» fours.....Ce qu'il y a de remar-
» quable dans ce Palais de morts,
» c'est la propreté & la délicatesse
» avec laquelle ces lourdes masses

» de pierre ont été travaillées. Les
» moulures, les corniches, & les
» autres membres de l'Architectu-
» res de ce tems-là, y sont tra-
» vaillés, aussi proprement, que
» si elles étoient faites d'un bois
» bien plein & bien doux. Les
» ventaux des portes étoient de
» la même pierre : on prétend
» qu'ils étoient taillés dans la
» pierre même, aussi bien que les
» gonds & les emboitures, & je
» le croi, parce qu'il seroit im-
» possible qu'on eût soulevé les
» seuils & les linteaux pour y faire
» entrer les gonds. Il y a encore
» de ces lourdes portes sur pied,
» qui se ferment & s'ouvrent fort
» aisément.

Ce n'est pas un seul voyageur qui rapporte ce fait. On auroit donc tort de le révoquer en doute. Quelle gloire pour les nations les plus exercées dans l'Architecture & dans la coupe des pierres, si elles venoient à bout de récou-

vrer un ſecret ſi merveilleux ! La malléabilité du verre, ſi toutefois elle exiſta jamais, n'auroit rien de plus ſingulier.

Nous ne nous arrêterons pas à la deſcription du Temple de Jeruſalem : à cette occaſion l'on pouroit demander aux Théologiens, s'il ne ſeroit pas permis, ſans les offenſer, à quelque habile Architecte, qui auroit étudié bien attentivement tout ce que l'Ecriture nous apprend de ce fameux édifice, & qui d'ailleurs auroit obſervé à loiſir toutes les merveilles de S. Pierre de Rome ; s'il ne lui ſeroit pas permis de mettre en paralléle ces deux ſuperbes monuments, & de décider enſuite ſelon les regles de ſon art, laquelle des deux Architectures eſt la plus parfaite. Ce paralléle ne ſeroit pas un fond ſtérile pour les Arts.

Samarie fut le ſiége de tous les Rois d'Iſraël depuis Amri juſqu'à

la deſtruction de ce Royaume. L'Auteur rend compte de tout ce qui s'y eſt paſſé, & c'eſt ainſi qu'il en uſe à l'égard de tous les lieux dont il parle. Son livre peut être regardé comme un Dictionnaire hiſtorique & géographique, où l'on inſtruit le Lecteur, non ſeulement de la ſituation des villes & des montagnes, & de tout ce qui fait l'objet ordinaire de la Géographie, mais auſſi des évenemens qui ſemblent appartenir plus directement à l'hiſtoire.

On ſuit la même méthode dans la ſeconde partie de l'ouvrage deſtinée au Nouveau Teſtament : il eſt avantageux aux Chrétiens qui l'ont ſouvent entre les mains, de connoître exactement la poſition des lieux que le Sauveur a conſacrés par ſa préſence & illuſtrés par divers prodiges. On aime à comparer l'ancienne Géographie à la nôtre pour ſe mettre en état de mieux entendre l'Hiſtoire pro-

fane, ne doit-on pas s'efforcer de s'instruire encore mieux des villes, des lacs, des bourgs mêmes dont il est parlé dans l'Evangile ? Du tems de ces fameuses Croisades où les François ont eu tant de part, c'est-à-dire tant de succès éclatans & tant d'affreuses disgraces ; on s'appliquoit selon les apparences plus qu'on ne fait aujourd'hui à la Géographie de la Terre Sainte. L'Auteur détermine les limites du Royaume d'Herode le Grand & des Etats que posséderent ses descendans jusqu'à la ruine de Jerusalem. Ce Prince devenu Roi des Juifs à la faveur des Romains ne régna pas seulement dans la Judée & la Samarie, mais encore dans la Galilée, la Perse, l'Iturée, la Trachonite & l'Idumée. La Judée dans le Nouveau Testament ne se prend pas pour toute l'étenduë de la Terre Sainte : ce nom n'est donné qu'au Pays occupé par les Tribus de Juda & de Benjamin.

Les voyages de S. Paul ont ſemblé dignes d'une attention particuliere : ce n'eſt pas que les autres Apôtres n'ayent auſſi parcouru de vaſtes régions, ſurtout ſi ſaint Jacques a pénétré juſqu'à la côte occidentale de l'Eſpagne, & ſaint Thomas juſqu'aux Indes : mais l'Apôtre des Nations a toujours été renommé pour ſes longues & pénibles courſes. L'Auteur en a dreſſé une carte très-détaillée. Il en a auſſi dreſſé pluſieurs autres, qui ſont relatives aux différentes parties de ſon Ouvrage. Il avertit de tems en tems d'avoir ces Cartes ſous les yeux, & c'eſt un bon conſeil à ſuivre. Les Cartes & le Livre ſe prêtent mutuellement ſecours, & impriment plus avant dans la mémoire les choſes qu'on veut y conſerver.

Nous n'oſons pas aſſurer l'Auteur qu'il n'y aura perſonne qui juge que l'Hiſtoire eſt trop étenduë dans un Livre dont il ſemble

que le principal but eſt d'enſeigner la Géographie. Il n'eſt pas poſſible d'emporter tous les ſuffrages. La diverſité des goûts eſt trop grande parmi le genre humain. Nous ne dirons rien du ſtile, dès qu'il eſt clair & debaraſſé, ce qui ne manque pas ici, il a les perfections néceſſaires dans ces ſortes d'écrits.

ARTICLE XLIII.

ESSAI SUR L'HONNEUR; en forme de Lettres. A Londres. in 12.

UN Eſſai ſur *l'honneur* ne peut manquer d'exciter la curioſité des François. L'Ouvrage vient d'Angleterre, & il méritoit de paſſer en France. L'Editeur fait un grand éloge de l'Auteur dans ſa Préface, & de fortes invectives ſur l'ingratitude de ſes Compatriotes. *Croiroit-on*, s'é-

crie-t-il, *qu'il pût ſe trouver aſſez peu de Religion, d'honneur, & de générosité dans un Pays policé, pour ne pas traiter avec distinction un homme qui penſe ſi bien, & qui écrit ſi agréablement?*

M. *Hooker*, c'eſt le nom de l'Auteur, a conſumé les plus belles années de ſa vie dans l'obſcur emploi de *Maître d'Ecole de Campagne*, tandis qu'il pouvoit remplir avec honneur une Chaire dans la premiere Univerſité d'Angleterre. Il eſt depuis longtems borné à la Cure d'un petit Village, ſans que ni la pureté de ſes mœurs, ni l'éclat de ſa doctrine ayent fait appercevoir aux Anglois qu'un homme d'un ſi grand mérite ne ſeroit point déplacé dans les premieres Dignités de leur Clergé.

M. *Hooker* n'eſt pas le premier homme d'eſprit dont les talens n'ont eu pour récompenſe qu'une admiration ſtérile, & dont l'indi-

gence ait fait la honte de ſa Patrie. Heureux ſi cette Philoſophie ſi ſage qui régne dans ſon Livre, prend ſa ſource dans ſon cœur, & s'il ſait profiter lui-même des leçons qu'il donne aux autres ſur le mépris des faveurs & des biens de la fortune.

L'Editeur s'intéreſſe vivement au ſort de M. *Hooker* qui porte le même nom que lui, & qui eſt ſon parent. Il craint que cet aveu ne diminue le prix de ſes louanges; & il a ſoin de nous proteſter que la vérité ſeule les lui a arrachées. Si l'on l'en croit, rien ne manque à la perfection de cet Ouvrage. Les graces & la ſolidité s'y trouvent réunies dans le plus haut point. L'ingénuité la plus charmante avec le feu de l'imagination; la vivacité du ſtile avec la force des penſées; le ſel de la plaiſanterie; les agrémens de la narration; les traits de la ſatyre portent partout la conviction, animent le

ſujet, & annoncent le mérite de l'Ouvrage. L'éloge eſt complet, & la précaution que l'Editeur a priſe pour écarter le ſoupçon d'intérêt & de partialité, n'eſt point de trop. Il faut convenir que toutes ces Lettres ſont écrites avec beaucoup de feu & d'énergie. La morale en eſt pure ; la maniere de raiſonner forte & preſſante : en un mot, cet eſſai a de quoi plaire à un eſprit ſolide & ami de la raiſon. C'eſt dommage qu'un homme qui a des idées ſi juſtes ſur *l'honneur*, en ait de ſi fauſſes ſur la véritable Religion.

La premiere Lettre roule preſque toute entiere ſur le danger qu'il y a de faire une fauſſe application des termes, & ſur les abus dans leſquels ces ſortes de mépriſes entraînent *les eſprits prétendus forts*. Mais l'Auteur ſe propoſe principalement l'examen d'une autre eſpéce d'*ambigus*, qu'on déſigne ordinairement par la dénomination

nomination d'*hommes d'honneur.* Il veut éxaminer à fond, ſi les titres de ceux qui ſe parent d'un ſi beau nom, ſont bien réels, ou s'ils ne les doivent qu'à l'erreur & au préjugé. *Il y a longtems*, dit-il, *que M. Adiſſon a remarqué que les Modernes font conſiſter le point d'honneur dans le courage chez les hommes, & chez les femmes dans la chaſteté.*

Ce préjugé poſé, tout homme qui oſe envoyer ou accepter un cartel, & chaque femme qui a aſſez de réſolution pour en refuſer, ont des droits inconteſtables ſur l'honneur. Au contraire, celui qui a aſſez de religion & de bon ſens pour ſe défendre d'un duel, ne manquera pas d'être traité de faquin, de poltron, & d'être chaſſé ignominieuſement du beau monde : & une Dame qui aura eu le malheur de faire un ſeul faux pas dans ſa vie, aura beau témoigner par la ſuite un repentir ſincere, être ornée de mille

qualités aimables, réclamer en sa faveur les loix de la charité, elle ne pourra jamais se laver de la tache ineffaçable d'infamie dont la couvrent toutes les fausses Prudes du monde.

C'est à ces fausses notions, selon M. H. qu'on peut attribuer une infinité d'absurdités, ausquelles les gens sensés ne sauroient s'accoutumer, quoiqu'elles passent dans le monde pour des principes établis. Attaquez, par exemple, un homme sur sa Religion & sur ses mœurs : reprochez-lui qu'il voit les femmes ; qu'il aime le vin ; qu'il est joueur : il souffre tous ces reproches avec un sang froid digne d'une meilleure occasion : peut-être même a-t-il la monstrueuse vanité de se faire croire encore plus criminel qu'il ne l'est en effet. Mais donnez un démenti à cet homme si patient ; vous le verrez prendre feu, & l'effusion seule de votre sang pourra satis-

faire ſa vengeance. D'où vient cela ? C'eſt qu'il eſt perſuadé que le menſonge eſt une marque certaine de poltronnerie, & que d'un autre côté, la fauſſe idée qu'il s'eſt formée de l'honneur lui fait croire qu'on peut être infidéle aux devoirs de ſa Religion, ſans foi, ſans mœurs, & homme d'honneur tout enſemble.

Mais comme il ne ſuffit pas d'ôter le maſque au préjugé & à l'erreur, ſi l'on ne met la verité dans tout ſon jour, l'Auteur définit le vrai honneur, ou plutôt il en décrit les effets : voici comment il s'exprime. *Le vrai honneur a ſon principe dans l'ame ; il eſt lui-même comme une ſource intariſſable qui part d'un cœur généreux, d'où il coule par une pente aiſée & naturelle dans toutes les parties de notre conduite & de nos mœurs, répandant ſes impreſſions, ſa force & ſes graces ſur toutes les facultés de l'ame,*

ſur les accens de la voix, l'air du viſage, & tous les mouvemens du corps. Les traits qui l'annoncent ſont une grandeur d'ame qui n'a rien d'affecté, une fermeté fortifiée par une longue ſuite de réfléxions ſages & pieuſes, d'actions nobles & magnanimes, en quoi conſiſtent réellement la ſolide vertu & le vrai mérite.

On voit par ce morceau que *M. Hooker* fait marcher enſemble l'honneur & la vertu, qu'il les croit inſéparables, ou pour mieux dire, qu'il n'en fait qu'une même choſe; auſſi ne peut-il ſouffrir qu'on appelle *Poſtes d'honneur*, des diſtinctions qui ne ſont pas toujours le prix de la vertu. Il voudroit qu'elles perdiſſent un ſi beau nom, quand un pere vertueux les tranſmet à des deſcendans lâches & corrompus, & qui n'ont pour toute recommandation que le nom de leurs ancêtres, & un mérite d'imputation. Selon

lui, les dignités & les récompenſes ne devroient pas être plus héréditaires que les vertus; il voudroit que les perſonnages honorés, fuſſent toujours *hommes d'honneur.*

Il faut convenir que tout ce morceau reſpire l'amour de la probité; mais il y regne un ton de déclamation & d'invective qui ne ſera peut-être pas du goût de bien des Lecteurs polis: & il ſemble que l'Auteur auroit pû donner à ce grand lieu commun un air de fineſſe & de légéreté qui en auroit adouci les traits. Un coloris plus riant, une expreſſion plus douce ne leur auroit rien ôté de leur force.

Il eſt aſſez inutile de parler de la ſeconde lettre, c'eſt la continuation de la premiere. On y voit la différence que l'Auteur met entre l'homme qui a de l'honneur, & le perſonnage qui eſt honoré. Il peint le premier avec

les plus belles couleurs. Le caractére du ſecond, eſt une ſatire mordante de certaines perſonnes ſous un nom déguiſé.

M. H. ſe croit en droit de conclure dans la troiſiéme lettre, qu'un homme ſans Religion & ſans mœurs ne ſçauroit être un homme d'honneur. Comme la propoſition, toute évidente qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être conteſtée par cette eſpéce d'hommes que l'Auteur pourſuit ſi vivement, il ſe met en devoir de la prouver. *Il eſt inconteſtable*, dit-il, *que l'honneur pris dans ſon véritable ſens n'eſt autre choſe qu'une certaine élévation d'ame, qu'on reconnoit dans nos moindres actions, par le caractére de Nobleſſe & de dignité qu'elle y répand* : & qu'au contraire l'irreligion & la dépravation des mœurs, ſont les effets de la baſſeſſe d'une ame eſclave des ſens & de la matiére, qui n'ayant pas le courage d'être ver-

tueuse, tâche en se séduisant elle-même de s'étourdir sur ses égaremens.

Si l'on vouloit citer dans cet extrait tous les beaux endroits de cette lettre, il faudroit la transcrire presque en entier. L'Auteur y prouve avec beaucoup de force, qu'un homme qui passe ses jours sans lever les yeux vers son Créateur, qui jouit de ses bienfaits sans l'en remercier, est une créature lâche & ingrate qui ne peut prétendre au titre d'homme d'honneur. M. H. ajoute qu'il se sent émû de compassion, lorsqu'il considére la petitesse de Génie des incrédules de nos jours, qu'il ose presque esperer pour eux un sort moins misérable que celui dont on les menace, & que le criminel mépris qu'ils font du culte divin, ne sera peut-être imputé qu'à la pesanteur de leur ame, & aux bornes étroites de leur intelligence. Il est vraisemblable que le

Lecteur regardera les expreſſions de l'Auteur, moins comme un trait de compaſſion, que comme un trait de ſatire.

Si l'homme qui méconnoit ſon Créateur, n'a point de droits à prétendre ſur l'honneur, celui qui mépriſe ſes loix a-t'il de meilleures prétentions à former ſur un ſi beau titre? Non, ſans doute. *M. Hooker* n'a pas plus d'indulgence pour l'homme ſans mœurs que pour l'homme ſans religion. La débauche, l'avarice, l'ambition, l'injuſtice, & la violence ſont incompatibles avec l'honneur.

Les lettres ſuivantes ſont employées à prouver que les faveurs de la fortune, les talens de l'eſprit ou les graces du corps ne peuvent former l'homme d'honneur. Les preuves ſont fort détaillées, mais elles ſont trop étendues. Je ne ſçache pas que perſonne ait jamais prétendu qu'un bel Eſprit ſans religion & ſans

mœurs, pût à titre de bel Eſprit préciſément paſſer pour homme d'honneur. Le beau monde, tout amateur qu'il eſt des talens qui l'amuſent, conſerve aſſez de droiture pour diſtinguer l'homme d'honneur du bel Eſprit; du Poëte, par exemple, s'il ne joint pas à ſes talens les qualités du cœur qui rendent l'homme vraîment eſtimable. Il en eſt de même des autres talens de l'eſprit, ou des graces du corps. Une femme n'eſt point honnête femme, parcequ'elle eſt belle. La beauté lui donne de grands avantages. Elle donne de l'éclat & du luſtre à ſa vertu, elle peut même cacher ou déguiſer quelques défauts: mais elle n'eut jamais le pouvoir de faire ſeule une femme d'honneur.

L'Auteur devoit abréger toutes ces preuves, qui bien que peut-être un peu hors d'œuvre, ont de grandes beautés. On y voit entr'autres un fort bel endroit ſur les

baſſes jalouſies qui détruiſent les gens de Lettres, ſur les intrigues des beaux eſprits, & ſur les cabales qu'ils forment pour ſe ſupplanter. L'exemple d'*Horace* & de *Virgile* vient fort à propos pour appuyer la morale. Ces deux beaux eſprits également chéris d'*Auguſte*, ne s'avancérent point aux dépens l'un de l'autre. *Virgile* vit ſans jalouſie le progrès que fit *Horace* dans la faveur de ſon Maître, & Horace ne fit de brigues que pour l'avancement de Virgile. S'il a été difficile de rencontrer dans les ſiécles ſuivans le génie d'un Horace & d'un Virgile, il a été encore moins aiſé de retrouver leur déſintéreſſement & leur modération. Un bel eſprit eſt moins rare qu'un homme d'honneur.

La ſeptiéme Lettre eſt un lieu commun ſur l'amour propre. L'Auteur en veut ſurtout à cette eſpéce de Philoſophes, qui n'ont d'autre ſyſtême que de rapporter tout à

eux-mêmes ; qui cachent ſous un air d'indifférence un cœur vif ſur leurs intérêts, inſenſible à la vertu & aux talens des autres hommes, ou qui ne les conſiderent qu'autant qu'ils leur ſont utiles.

La huitiéme Lettre peint aux yeux de l'homme la dignité de ſa nature, & les beaux reſtes de ſa grandeur après ſa chûte. Elle lui rappelle les récompenſes deſtinées à la vertu ; le ſentiment intérieur qui nous porte à la pratiquer, & qui nous en rapproche quand nous nous en éloignons. Le témoignage des Philoſophes Payens eſt d'accord là-deſſus avec celui des Saints PP. & il faut avoüer que cet endroit eſt plein de nobleſſe & de force : nous ſouhaiterions que la matiére traitée dans cette lettre & dans les précédentes eût un rapport plus immédiat avec le titre & le but de l'ouvrage, ou du moins que la liaiſon fût plus ſenſible. D'ailleurs

la mauvaiſe humeur eſt toujours de la partie, & il ſemble qu'un illuſtre infortuné, qui veut qu'on le croye au deſſus de ſes malheurs devoit éviter ce défaut. On ſe venge de la fortune en déclamant contr'elle. Les Lecteurs malins pourroient croire que l'Auteur n'a écrit que pour ſe conſoler. Ce n'eſt pas que nous penſions qu'il ait dû flater le vice, & ménager d'indignes favoris; mais nous aurions voulu plus de ſang froid, plus de compaſſion, que d'indignation & de colére.

On trouve enfin dans la neuviéme & derniére lettre ce qu'on cherchoit avec impatience dans les huit premiéres. Cette lettre eſt employée toute entiére à prouver que le véritable honneur eſt incompatible avec la vengeance. La nature, la raiſon, & la religion défendent de ſe venger: la nature par les ſentimens & les mouvemens de notre cœur, la

raiſon par les motifs les plus forts, la religion par l'exemple & le précepte de J. C.

M. H. fait d'abord une vive peinture des ſentimens que la Nature a imprimés dans le cœur de l'homme par rapport à ſon ſemblable. Si la violence des paſſions les ſuſpend quelquefois, elle ne peut les éteindre ; il eſt des occaſions où ils renaiſſent ſubitement dans notre ame ; elle eſt naturellement compatiſſante. L'homme le plus ſauvage, le cœur le plus farouche ſe laiſſe quelquefois attendrir. Eſt-il rien qui prouve mieux que les ſentimens de tendreſſe & d'humanité ont été imprimés dans nos cœurs par la nature même, que ces ſentimens artificiels & hypocrites, que nous mettons à la place des naturels, quand les paſſions en ont détruit ou du moins ſuſpendu l'impreſſion ? Les ſoupirs affectés, les larmes feintes, les ſouris de pure

complaiſance, & tous ces dehors de politeſſe & de civilité dont nous nous ſervons avec tant d'adreſſe pour nous tromper mutuellement, ſont un langage que la Politique emprunte de l'humanité même, pour la remplacer en apparence. On ne rougit point d'être inhumain, parcequ'on n'a pour Juge que ſon propre cœur, mais on rougiroit de le paroître, parcequ'on auroit pour Juge le cœur de tous les hommes; la vengeance eſt donc condamnable au Tribunal même de la nature. La raiſon lui ſeroit-elle plus favorable? Ne nous fournit-elle pas les motifs les plus propres à nous faire déteſter cette paſſion furieuſe? Si tous les hommes avoient droit de ſe venger, quelle déſolation, quel bouleverſement dans les Etats! D'ailleurs quelle folie d'expoſer ſa vie & ſouvent une fortune brillante pour venger une injure légere, & cela vis-à-vis

d'un querelleur vil & méprisable, qui n'a souvent d'autre vertu qu'une brutale indifférence pour la vie? Un homme raisonnable doit être aussi éloigné d'abréger ses jours par un crime, que de les prolonger aux dépens de sa vertu & de son devoir. On rapporte ici la réponse du fameux *Marquis de Renti.* Un Officier de distinction lui fit un cartel de defi. *Dieu & mon Roi*, dit le généreux Marquis, *me le défendent : je ne puis l'accepter, je vaquerai tous les jours à mes affaires selon ma coutume. Si mon ennemi oze m'attaquer, je l'en ferai repentir.* Le grand *Turenne* pensoit ainsi. Nos braves auroient mauvaise grace à penser autrement.

Que si le vindicatif n'écoute pas la raison presque toujours complice des égaremens de son cœur, qu'il se rende à l'Evangile: le précepte & l'exemple de J. C. sont décisifs. Il faut pardonner,

ou jamais Dieu ne nous pardonnera.

Toujours prêt à venger un affront qui t'offenſe,
N'eſpére pas du Ciel éprouver la clémence.

Cet eſſai renferme les ſentimens les plus raiſonnables & les plus chrétiens. Il n'eſt pas ſans défauts ; il a des longueurs & quelques hors-d'œuvre : l'expreſſion eſt ſouvent ſéche & dure : le ſtile ſent trop l'invective & la ſatyre : mais on ne peut nier que les droits de la probité, de la raiſon, & de la Religion n'y ſoient ſoutenus avec beaucoup de force ; & ce mérite efface bien des défauts.

ARTICLE XLIV.

GUIDONIS GRANDI ABbatis Camaldulensis & Mathematici præstantissimi Elogium. Autore Angelo Mar. Bandinio, Florentino. Eloge du P. Gui Grandi, Abbé de l'Ordre des Camaldules, & célèbre Mathématicien. Par M. Bandini, Florentin. *A Florence, 1745. pp. 61.*

IL y a dans l'Histoire Littéraire comme deux parties ou deux sortes d'Histoires particulieres : celle des Ecrits, & celle des Ecrivains. La premiere fait connoître le progrès des Sciences, & l'autre la génération successive des Savans. La premiere peint les productions de l'esprit, & la seconde trace le caractere des hommes. On montre plus de travail dans le développement des Ouvrages,

& plus de reconnoiſſance dans l'Eloge de ceux qui les ont composés. Enfin comme après avoir vû les Tableaux de Raphaël, de Pouſſin, de le Brun &c. on ſeroit bien aiſe encore de voir une galerie composée des portraits de ces grands Peintres ; auſſi après avoir profité des veilles de ceux qui nous ont précédés, nous ſavons bon gré à quiconque raſſemble les traits épars de leur hiſtoire.

Ceci paroîtra peut-être aux Lecteurs de ces Mémoires comme un hors-d'œuvre où un lieu commun ; mais au fond c'eſt une maniere d'entrer dans quelques réfléxions ſur ce que la coutume de tracer des Eloges hiſtoriques, paroît négligée depuis un tems. Nous ne parlons que de ce Journal, où l'on étoit ſi exact autrefois à payer un tribut de louanges aux Savans qui n'étoient plus ; où l'on répandoit toujours quelques larmes ou quelques fleurs ſur des tombeaux

trop peu connus du vulgaire. Mais il faut dire aussi qu'autrefois les personnes intéressées à la gloire des Illustres morts avoient soin de fournir des détails sur ce qui les concernoit. Paris, les Provinces, les Pays étrangers faisoient connoître, par des Mémoires qui se communiquoient, leurs Antiquaires, leurs Poëtes, leurs Historiens, leurs Philosophes, leurs hommes célebres en tout genre de Littérature; & ce Journal présentoit au Public le résultat de ces Mémoires; il vengeoit de l'oubli des noms dignes de l'immortalité. Encore une fois le zéle s'est rallenti sur cet article; nous sommes bien aises d'en témoigner ici notre étonnement, & à l'occasion du docte Italien dont on nous a fourni l'Eloge, nous renouvellons volontiers les promesses tant de fois réitérées, de donner l'Histoire abrégée des Sçavans dont on nous expliquera les

qualités, les travaux & les ſuccès.

François Louis *Grandi* naquit à Cremone le premier d'Octobre 1671. Il étoit d'une famille diſtinguée dans le pays, il s'adonna de bonne heure à l'étude, & en 1687 il ſe fit Camaldule à Ravenne. Cet Ordre eſt comme celui du P. Sebaſtien Truchet: *On y porte le détachement juſqu'à renoncer au nom qu'on a reçu dans ſon Baptême* *. Le jeune *Francois Louis* fut appellé *Guy*.

Nous ne connoiſſons en France les Camaldules que ſous des idées de ſilence & de ſolitude: il faut qu'en Italie ce ne ſoit pas tout à fait la même choſe; car le P. *Grandi* fut toute ſa vie dans le tumulte Littéraire. Il étoit à peine initié dans cet Ordre qu'il établit parmi les Religieux de ſon âge une petite Académie qu'il ap-

* M. de Fontenelle: Eloge du P. Sebaſtien.

pella des *Certanti*, pour oppoſer à une autre qui prenoit le nom des *Concordi.* On ſçait qu'au-delà des Alpes les Sociétés de Littérature ſe forment ſouvent ſans appareil, ſans Patentes & ſans protecteurs. Le jeune *Grandi* cultiva d'abord les Belles-Lettres, la Muſique & l'Hiſtoire. La Philoſophie de ce tems-là lui déplut : c'étoit le Peripatétiſme pur. Il tâcha de jetter quelque agrément dans la méthode des Ecoles, de répandre du jour dans le cahos des Entités. Il poſtula même, pour y réuſſir, une Chaire de Philoſophie : mais tous les Réformateurs ſe font des affaires. Les anciens, qui n'aiment pas à ſe voir dépaïſer ſur la fin de leurs jours, s'élevent contre toutes les nouvelles découvertes. Le P. Grandi couroit riſque de n'être jamais Profeſſeur de Philoſophie, ſi un P. *Caramelli*, homme apparemment capable & puiſſant dans l'Ordre, n'eût levé tous les

obſtacles. A l'aide de ce Protecteur, notre jeune Philoſophe fut inſtalé dans l'Ecole de Florence ; & ſa premiere attention fut d'exterminer l'Ariſtotelifme, d'élever ſur ſes débris la méthode de Deſcartes, d'apprendre à fond la Géométrie, ſans en excepter celle qui eſt la plus tranſcendante ; *Toricelli*, *Vallis*, *Gregoire de Saint Vincent* furent ſes livres ordinaires.

Cependant comme il eſt d'uſage, dans les Ordres religieux, de convoler de la Chaire de Philoſophie à celle de Théologie, le P. *Grandi* fit ce pas conſidérable, & il porta ſa Géométrie juſques dans la maniere de traiter les dogmes de la Religion. On cite en particulier *la Viſion de Dieu* comme ayant été expliquée par ce Profeſſeur en ſtile de Théorêmes : ce qui, pour la rareté du fait, mériteroit d'avoir été conſervé au Public.

L'attrait principal de ce docte Camaldule étant toujours l'étude des Mathématiques, on vit paroître de lui un Ouvrage destiné à résoudre les problêmes de *Viviani* sur la construction des voutes. Ce Livre, qu'il dédia au Grand Duc Cosme III. lui valut la bienveillance de ce Prince, & le fixa en Toscane dans le tems qu'il comptoit aller régenter la Théologie à Rome. Car le Grand Duc ne voulant pas perdre un homme qui donnoit de si grandes espérances, le nomma Professeur de Philosophie dans l'Université de Pise. Cette Ecole est le Lycée de la Toscane. Un Philosophe de Pise s'estime plus qu'un Théologien de toute autre Ville, même de la Capitale. Alors le P. Grandi se livra plus que jamais à tous les mystéres de la Géométrie. L'Analyse, les Infinimens petits, les séries des Infinis, telles furent ses délices. Les Leibnitz, les Newton, les Bernoulli,

les Baglivi, les Magalotti; tels furent ſes amis, ſes correſpondans, ſes admirateurs mêmes : & tout cet Eloge Latin, que nous avons ſous les yeux, préconiſe le Profeſſeur Camaldule comme l'oracle de l'Italie, en tout ce qui concerne les Mathématiques.

Mais voici ſans doute un Phénomène. Cet homme tout Géométre ne laiſſoit pas de s'occuper de l'Hiſtoire, de la Critique & de la recherche des Antiquités de ſon Ordre. Quelqu'un en 1702 avoit donné une Vie de S. Pierre Damien en trois gros Volumes. Il montra le ridicule de ce mauvais Ouvrage. Enſuite repaſſant ſur les Légendes de S. Romuald, il en retrancha quelques fables imaginées par de pieux Fauſſaires : ce qui lui mérita l'approbation de Dom Bernard de Montfaucon ; mais non pas les remercimens des autres Camaldules ſes Confreres, qui ſouffrirent impatiemment

qu'on

qu'on rappellât l'histoire de leur Fondateur aux termes de la critique. Ces contradictions troublerent le repos du P. *Grandi*. Il étoit dès-lors Abbé du Monastere de S. Michel à Pise; par ordre du Chapitre Général il fut déposé, il fut même déclaré exclus de cette Maison: heureusement il avoit la protection du Souverain. Le Grand Duc Cosme III. le nomma son Professeur de Mathématiques dans la même Ville, & apparemment que la paix se fit aussi avec les Ennemis domestiques; il est certain du moins qu'il n'abandonna point ce Monastere, qu'il rentra même dans la Charge d'Abbé, & & que son Ordre le considéra depuis comme un de ses Membres les plus illustres.

C'étoit en effet une délicatesse mal entenduë, que de savoir mauvais gré à un homme de Lettres de ses Observations sur d'antiques Monuments où l'on sçait que des

mains infidèles ont souvent inséré des faussetés. Les fables ne font-elles pas un véritable tort à la gloire de la Religion & des Saints, & ne doit-on pas regarder comme des hommes très-utiles à l'Eglise, ceux qui tâchent de ramener tout aux lumieres de la vérité, pourvû qu'ils observent en cela les régles du discernement, de la modération & de la sagesse ?

Tel fut le Géométre de Pise. Instruit néanmoins par le danger qu'il avoit couru, il ne se mêla plus gueres que des Mathématiques, pays où il est permis de faire des découvertes. L'Archevêque d'Armach, Narcisse Marsham, ayant publié quelques problémes fort difficiles sur le son, le Comte Laurent Magalotti pressa le P. Grandi de les résoudre ; ce qu'il fit si heureusement que Milord Henri Newton, qui étoit Ministre de la grande Bretagne auprès du Grand Duc, envoya l'ou-

vrage à la Societé Royale de Londres, & demanda une place d'Associé pour l'Auteur.

Un des plus grands Ouvrages du P. Grandi fut celui de ses series ; & des infiniment petits. M. Varignon y étoit puissamment attaqué, & Bernoulli, grand Partisan de l'infini, fut charmé de se voir appuyé d'un Géomettre de qui toute l'Italie prenoit le ton. Il faut entendre l'Italie Sçavante & Judicieuse. Car il s'éleva des Zoïles, & dans quel pays, dans quelle Science n'y en a-t-il pas? Le P. Grandi se faisant le défenseur de l'opinion de Galilée sur le mouvement, on vit entrer en lice un Luc Antoine *Porti*, un Vital *Jordani*, un Jérome *Tambucci*; & les écrits volerent de toutes parts. Les Géometres dans leurs Combats ressemblent à ces vieilles troupes, bien aguerries & bien armées, qui se portent des coups de fort près ; ou à ces Ar-

mateurs rédoutables qui vont tout d'un coup à l'abordage. Le P. Grandi pressa tellement ses adversaires qu'il les mit en peu de tems hors de combat. Il fit voir que *Porti* n'entendoit pas la question, prenant pour principe une chose très-fausse, sçavoir que *les corps qui parcourent un plan incliné le pressent selon une direction perpendiculaire à l'Horison & non au plan même.* Il reprocha à *Jordani* non seulement le verbiage de sa doctrine, mais encore ses inconséquences ayant approuvé autrefois dans Galilée, ce qu'il y condamnoit actuellement. Enfin il proposa au même Géometre & à son disciple *Tambucci* des problêmes dont ils ne purent se tirer, quoiqu'ils ne fussent que de Géometrie rectiligne. Voila les coups des Géometres, ceux-ci furent mortels dans le sens même le plus Physique & le plus absolu : *Jordani*, qui étoit d'ailleurs un assez

bon homme & ami de la paix, ne put ſurvivre à ſa défaite ; il mourut victime de ſa complaiſance pour *Tambucci*, qui l'avoit engagé dans cette querelle.

On raconte ici d'autres combats : il fallut que le P. *Grandi* défendît ſa doctrine de l'*Infini*, qu'on attaquoit comme donnant atteinte à la toute-puiſſance de Dieu. L'adverſaire étoit le Mathématicien *Marchetti* qui mourut auſſi ſur le champ de bataille, & le P. *Grandi* eut la générosité d'honorer ſa mémoire par des éloges. Un Combattant plus fort que les précédens fut l'illuſtre M. Varignon. Attaqué dans l'ouvrage des ſeries infinies du Camaldule, il répondit par un Ecrit qui fut imprimé dans les Journaux de Leipſic. La controverſe changea un peu dans la ſuite, le P. *Grandi* la fit rouler ſur la Tangente & l'angle d'attouchement des Courbes, tels qu'on les conçoit dans les in-

finiment Petits. Il paroît que cet Italien étoit beaucoup plus querelleur que M. Varignon, & ce n'est pas beaucoup dire : car celui-ci vivoit en paix avec tout le monde ; il n'a jamais disputé par écrit que contre notre Camaldule, qu'il ne nommoit pas même *de peur*, disoit-il, *de lui faire de la peine.* (*a*) Or il arriva encore, comme dans les guerres précédentes, que la mort sépara les combattans. M. Varignon alla joindre les *Marchetti* & les *Jordani ;* mais son coup étoit porté & le P. *Grandi*, soit par déférence pour la réputation d'un si grand homme, soit parce-qu'il n'avoit rien de solide à répondre, n'écrivit point contre le Mémoire de l'Académicien de Paris.

(*a*) M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Varignon ne nomme pas non plus le P. Grandi. Il se contente de dire qu'un *Religieux Italien habile dans les Mathématiques* attaqua M. Varignon.

Il étoit ſans doute fort ſingulier que toutes les controverſes du Mathématicien de Piſe finîſſent par la deſtruction totale des adverſaires. Cette méthode très-courte & très-efficace eût bientôt dépeuplé toutes les Académies, ſi d'autres occupations n'euſſent appellé ailleurs le redoutable Camaldule. Au lieu de pourſuivre ſes propres querelles, il devint l'arbitre de celles des autres : on recouroit à lui pour décider les différends, qui s'élevoient pour les droits de pêche ou de péage ſur les rivieres ; il étoit queſtion d'aſſigner des limites, de niveller, de toiſer... D'autresfois c'étoit des plaintes ſur ce que les eaux de certains marais inondoient les campagnes voiſines. Les Bolonois & les Ferrarois étoient en rumeur ſur la maniere d'arrêter les inondations du *Reno :* toutes ces affaires furent portées au Tribunal du P. *Grandi* qui eut à cet égard des

commiſſions du Grand Duc & de la Cour Romaine. Il pacifia tout, & donna des ouvertures pour les Ouvrages néceſſaires. Ses ſoins & ſes lumieres ne demeurerent pas ſans récompenſe. On lui confia l'Intendance des Eaux en Toſcane, ce qui lui produiſoit trois cens écus par an, & quand il eut accommodé l'affaire du *Reno*, le Pape lui rendit l'Abbaye de ſaint Michel de Piſe.

Une multitude d'ouvrages Mathématiques l'occuperent juſqu'au démêlé fameux ſur la Philoſophie des Anciens & des Modernes. Un Jéſuite Milanois, nommé le P. Thomas de Ceva, avoit publié un Poëme Latin intitulé *La Philoſophie Moderne-Antique* : c'étoit une eſpéce de ſatyre des opinions nouvelles. Les vers étoient bien tournés; mais ce n'étoient après tout que des vers. Tandis qu'on s'en tint là, les Philoſophes Modernes, & le P. *Grandi* ſurtout

ne firent que rire de l'idée du Jésuite; ils lurent son ouvrage & le trouverent joli, mais quand on vint à le réimprimer avec une Préface où l'on prétendoit qu'il n'y avoit que des Hérétiques qui pussent mépriser la Philosophie d'Aristote, alors toute l'Academie de Pise se souleva, & le P. *Grandi* qui en étoit le Mathématicien fut des plus ardents à combattre la Préface & le Poëme du P. de *Ceva.* On croiroit peut-être que le Camaldule dressa des théorémes contre le Jesuite: point du tout, il se mit aussi à faire des vers, mais il eut la précaution de cacher son talent sous un nom emprunté. Cependant on assure ici qu'il réussissoit presque aussi bien en Poësie qu'en calculs, qu'en Analyse & qu'en arpentage: ce qui peut passer assurément pour une merveille. Si nous avions tous ces Poëmes sur la Philosophie, moderne & ancienne, nous

en dirions notre pensée. Nous sçavons seulement que le P. de Ceva répliqua, & que toutes les pieces de ce démêlé parurent après la mort du grand Duc Cosme III. qui avoit défendu de les imprimer. Son fils Jean Gaston, Philosophe *Leibnitien*, n'eut pas la même délicatesse, il laissa courir ces petits ouvrages qui amuserent sans-doute les Littérateurs des deux partis.

Nous ne finirions pas s'il falloit rapporter toutes les autres particularités de cet Eloge du P. Grandi. Il publia un nombre prodigieux de livres jusqu'à sa mort qui arriva le 4 de Juillet 1742 à l'âge de 72 ans. Il y en avoit près de deux qu'il n'étoit plus que le reste de lui-même, infirme, pesant, dénué de sa mémoire, & n'ayant que le sentiment de son état. Il témoigna toujours beaucoup de religion, de patience, & de reconnoissance pour ceux qui ne l'oublioient pas. C'étoit un

homme naturellement robuste, & capable de soutenir les plus grands travaux; son esprit vaste embrassoit toutes les Sciences, il étoit, comme presque tous les Géométres, droit, sincere, appellant les choses par leur nom, sçachant peu faire sa cour, aimant les autres sans trop le leur témoigner, & repoussant les adversaires sans respect humain. On trouve à la fin de cette brochure la liste de ses ouvrages; on croiroit que c'est le Catalogue d'une Bibliothéque. Nous ne devons pas oublier que M. Bandini Auteur de cet Eloge Latin paroît très-instruit dans tout ce qui concerne les Sciences: qu'il écrit en homme d'Esprit, en Historien attentif. On lui souhaiteroit quelque chose de plus facile dans la narration & de moins chargé dans le stile.

ARTICLE XLV.

THE'ORIE DES SENTIMENS agréables, où après avoir indiqué les régles que la nature ſuit dans la diſtribution du plaiſir, on établit les principes de la Théologie, & ceux de la Philoſophie Morale. A Paris Quai des Auguſtins chez David le jeune, in 12. avec Approb. & Privilége du Roi.

Est-il un Plan d'ouvrage plus intéreſſant pour le cœur & la raiſon ? Nous obliger à réfléchir ſur nos plaiſirs, c'eſt les étendre & les multiplier; en développer les cauſes & les rapports, c'eſt démontrer l'intelligence & la bonté du Créateur; nous perſuader qu'ils ſont les effets naturels de la vertu, c'eſt faire aimer ce qu'elle a de plus auſtére; tel eſt le deſſein de l'Auteur. Il ne promet point de découvertes, & il eſt ſi modeſte,

que l'Editeur a été réduit à ſaiſir l'inſtant de ſon éloignement pour le louer librement & à ſon aiſe. *C'eſt un précieux morceau de Philoſophie morale, profond dans ſa briéveté & dont la forme élégante & fleurie renferme des ſujets de la plus haute importance.*

Rien n'eſt plus important ſans doute, que de connoitre les mouvemens de notre ame : les biens & les maux qui nous environnent. Le plaiſir & la douleur ſont à cet égard les maîtres que la nature nous commande de conſulter, de façon cependant que leurs leçons ſoient toujours rectifiées par la raiſon. Le plaiſir ſe fait ſentir dans tout ce qui tend à favoriſer notre conſervation, à perfectionner nos facultés. La douleur au contraire nous avertit de ce qui nous manque & de ce qui nous nuit. Le corps, l'eſprit & le cœur donnent chacun leurs plaiſirs & leurs peines. Entrons dans quelque détail.

La diſſipation qui ſe fait à chaque inſtant de nous-mêmes, & les autres beſoins du corps font naître mille deſirs, les organes dont nous ſommes pourvus nous mettent à portée des objets. Ces organes, l'inaction les engourdit; un travail violent les affoiblit: mais tout mouvement qui les exerce ſans excéder leurs forces, eſt accompagné de ſentimens agréables. Si les couleurs, les ſons, les ſaveurs, les odeurs, par leſquelles nous jouiſſons de la nature, ne font pas les mêmes impreſſions ſur tous les corps, c'eſt qu'ils ne ſe reſſemblent guéres. La conſtruction des organes fait tout.

L'Eſprit doit ſuppléer au défaut des ſens. Les réfléxions & l'étude, quand elles ne ſont ni triſtes ni outrées, charment quelquefois & enlevent l'ame juſqu'à la rendre inſenſible aux beſoins du corps. C'eſt donc encore l'exercice modéré de l'eſprit, qui eſt la

source de ses plaisirs. Tout ce qui aggrandit ses idées, tout ce qui peut lui faire saisir aisément les objets & leurs rapports est de nature à lui plaire.

Tous les mouvemens du cœur qui ne sont point empoisonnés par la haine, & les passions qu'elle nourrit, sont des mouvemens agréables. De là vient que tout homme né tendre, bienfaisant, généreux, est naturellement gai. Quelquefois on aime à se plonger dans des rêveries affligeantes; c'est, dit l'Auteur, après d'autres Philosophes, parce que ces sentimens sont les plus convenables à notre situation présente; mais dans la douleur, rien ne convient que ce qui peut la dissiper. N'est-ce pas plûtôt, parce que n'ayant pas alors la force de rappeller le plaisir qui nous échape, on aime encore mieux souffrir quelque chose, que de ne rien sentir? Aussi quand la douleur

eſt exceſſive, & qu'elle paroît ſans reméde, on préfére la mort à un état ſi violent & ſi ennemi de la nature.

Nous ſommes tout paitris d'amour, quoique ſouvent nous ne l'apercevions pas; mais cet amour ne ſe termine pas ſeulement à nous-mêmes. Le Créateur a voulu qu'il s'étendît à nos ſemblables. Leurs qualités extérieures nous plaiſent, ou nous choquent, ſelon qu'elles ſont favorables ou contraires à leur exiſtence. S'il eſt des beautés arbitraires, c'eſt que les mêmes parties quoique différemment tournées, peuvent également ſervir aux fonctions de la vie.

La beauté de l'eſprit eſt préférable dans eux à celle du corps. La pénétration & la vivacité, le diſcernement & la juſteſſe, ſont des qualités brillantes, que l'envie & la haine peuvent ſeules empêcher d'aimer.

La beauté de l'ame l'emporte ſur l'une & ſur l'autre. Les graces les plus ſéduiſantes, les ſaillies les plus ingénieuſes, ne valent pas ces traits nobles & grands de bienveillance, de déſintéreſſement & de courage qu'on déſire dans le traitre qui nous ſert le plus utilement; qu'on admiredans un ennemi, qu'on chérit même dans un mort.

Mais ſi malgré l'anéantiſſement du tombeau, nous aimons les belles qualités de l'ame dans des hommes qui ne ſont plus pour nous: ce n'eſt donc point préciſément, ni parcequ'elles aſſurent leur exiſtence, ni comme d'autres prétendent, parce qu'elles favoriſent nos intérêts; il faut encore remonter plus haut, & convenir, que ce qui les rend ſi précieuſes, c'eſt l'idée de perfection qui les accompagne, c'eſt ce caractére impoſant que l'Auteur de la nature a attaché à la vertu, & dont l'apparen-

ce ſeule ſuffit, pour enlever notre eſtime.

Cette idée de perfection n'eſt que trop ſouvent l'ouvrage de nos préjugés & de nos penchants; mais pour peu que l'homme ſe replie ſur lui-même dans le ſilence des paſſions, il reconnoit ſans peine, qu'étant né intelligent & ſociable, qu'étant créé par un Etre Souverain & ſage, la vérité doit préſider à ſes Jugemens, & l'équité à ſa conduite: que l'uſage de ſes facultés doit être ſubordonné aux intentions de leur Auteur, & qu'en ſe laiſſant conduire aux ſentimens, il doit moins penſer à la ſatisfaction momentanée d'un ſens ou d'une faculté particuliére, qu'au bonheur ſolide de la perſonne entiére conſidérée dans toutes ſes parties & dans toute ſa durée. Il s'enſuit qu'on eſt plus parfait, & par là même plus heureux, à proportion qu'on laiſſe au fond de ſoi-

même moins de principes de regrets, & d'inquiétudes, qu'on acquiert plus de facilité à régler ses désirs & les mouvemens de son cœur.

Le but décidé que s'est proposé le Créateur, en mettant dans nous les germes de tant de sentimens si différens, & néanmoins si bien assortis à nos besoins, prouve également son intelligence & sa bonté. Le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur ce qui nous nuit, & leurs impressions sont d'autant plus vives, que le bien qui se présente, est plus avantageux à notre Etre, & que le mal qui nous presse, demande un plus prompt reméde. S'il est des douleurs, qu'on ne peut soulager, il faut penser qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement: elles sont simples & générales: & la douleur qui nous est inutile, par une suite des circonstances

qui l'ont produite, ſert du moins d'inſtruction aux autres, en les invitant à ſe garantir par des précautions plus ſages, de l'état où nous ſommes réduits.

Quelques Philoſophes attendris ſur les maux du genre humain voudroient que la douleur fût bannie du monde ; que nous ne véçuſſions que pour la volupté ; mais alors, qui nous avertiroit des maux préſens & à venir ? Quel frein nous modéreroit dans l'uſage des plaiſirs ? La douleur ne diſparoîtroit que pour faire place à la mort. Voudroient-ils ſeulement en affoiblir le ſentiment ? Sa voix étouffée par le tumulte des paſſions ne ſe feroit plus entendre. Voudroient-ils augmenter les plaiſirs des ſens ? Ceux de l'ame deviendroient inſipides. Augmenteroient-ils ceux de l'ame ? Ils feroient négliger ceux du corps. On ne peut réformer l'homme à cet égard ſans le détruire. Ce ne ſeroit

plus lui. Diroient-ils que le plaiſir & la douleur viennent donc de deux principes? Ils ſont diſtribués avec tant d'œconomie; l'unité de deſſein y eſt ſi marquée, que cette réfléxion ſeule feroit tomber une chimére ſi abſurde d'ailleurs par tant de raiſons palpables. C'eſt à peu près ainſi que l'Auteur défend la ſageſſe & la bonté de Dieu contre les objections embarraſſantes de *Bayle.* Ceux qui les connoiſſent pourront juger mieux par le Livre même de la force des réponſes. Ch. X. & XI.

Après cela il eſt aiſé de concevoir que l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes & les autres, eſt la ſource la plus pure de nos plaiſirs, d'autant plus qu'elle eſt indépendante de la malignité des hommes & des diſgraces de la fortune.

Quand Dieu n'éxigeroit rien des hommes, nous ne pourrions refuſer à ſon infinie ſageſſe le tribut de

notre admiration, & à sa bonté l'hommage de notre amour. Nous devons jouir des biens qu'il nous offre, sans murmurer de ceux qu'il nous refuse; par là nous goûterons mieux nos plaisirs, & nous sentirons moins nos peines. On les perd de vûe en se portant vers d'autres objets. La réfléxion sur ce qu'on souffre double au moins la souffrance: en nous persuadant que Dieu nous aime, nous nous soumettrons sans effort; & quand nous nous connoîtrons bien, nous le remercierons de n'accorder pas tout à nos desirs.

Les biens que nous offre la Nature ne sont pas tous du même prix; il faut y regarder de près; toutes les méprises sont funestes. Outre qu'on ne peut, sans se dégrader, donner aux plaisirs des sens la préférence sur ceux de l'ame; l'expérience convainc, que les premiers sont rarement sans mêlange, qu'ils reçoivent de l'es-

prit & du cœur ce qu'ils ont de plus délicieux, & qu'ils n'ont guéres de durée que celle qu'ils empruntent d'un beſoin paſſager; dès qu'ils vont au-delà, ce ſont des principes de douleur. Mais, demande l'Auteur, leſquels valent mieux des ſentimens de l'eſprit, ou de ceux du cœur? *Les ſentimens de l'eſprit:* il y a peut-être ici quelque faute oubliée dans l'*Errata*; car le *cœur* n'eſt-il pas le centre unique des ſentimens, & ce qu'on appelle l'*eſprit* en eſt-il ſuſceptible? Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur dit que le mépris eſt le plus redouté de tous les maux; par conſéquent, l'eſtime qui rend témoignage à notre perfection, eſt le plus agréable de tous les biens; & même les tendres affections de l'amour, qui ſemble ne vivre que par les ſens, ne nous flatteroient qu'à demi, ſi elles n'étoient des preuves que nous le méritons. Cela ſe réduit à dire que

l'amitié & l'amour ſont pour nous les aſſurances les plus flateuſes de l'eſtime. Au reſte, nos ſentimens, comme nos actions, ſe nuancent ſelon les caracteres, le tour d'imagination & les habitudes de penſer. On ne peut tout expliquer par un ſeul principe.

Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que ces hommes qui ont un eſprit droit, juſte, & ami de l'ordre, un cœur ſenſible, généreux, & bienfaiſant, & qui malheureuſement ſont en ſi petit nombre, nagent dans une volupté délicate & pure, à laquelle on ne peut rien comparer. Il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé. Or ce ſpectacle, c'eſt la juſtice & la bienveillance qui le préparent: un maſque de vertu peut tromper ceux avec qui nous vivons: mais outre qu'il eſt impoſſible de ſoutenir juſqu'au bout le perſonnage, nous aurions toujours le chagrin ſecret d'être indignes

indignes des égards qu'on a pour nous. Comme nous ne pouvons être heureux ſans le ſecours des autres, nous ne pouvons l'être, ſans travailler à leur bonheur, ſans les aimer. S'il eſt ſi difficile, de ne haïr pas ceux qui nous nuiſent, il l'eſt encore bien plus de renoncer à être heureux; & comment l'être, quand on nourrit des ſentimens d'averſion & de haine, qui portent le trouble dans l'ame, qui répandent l'amertume juſques ſur nos plaiſirs!

Les loix de la vertu ſont donc toutes d'accord avec le deſir naturel de la félicité. L'homme injuſte & méchant ſe trouve réduit à ſouhaiter d'être après la vie abîmé pour toujours dans les horreurs du néant. L'homme ſage & vertueux en goutant dans l'accompliſſement de ſes devoirs des plaiſirs réels & préſents, jouit encore des douceurs de l'eſpérance; il n'enviſage la mort que comme

le passage à un bonheur parfait.

L'Auteur conclut que la Philosophie Morale est à la portée de tous les hommes, & que ne la pas étudier, c'est consentir à être malheureux.

On ne peut rendre tous les détails curieux & intéressans, qu'il a répandus dans son Ouvrage ; & il paroît superflu de le suivre dans les digressions, dont il a voulu l'embellir. Elles sont plus du ressort de la Littérature que de la Morale. Il y en a une de 27 pages sur l'Harmonie du stile, c'est-à-dire, sur les Périodes, on ne croit pas quelle soit goûtée de tout le monde. Soupçonneroit-on, par exemple, que ce fût ici une Période à trois membres très-harmonieuse ? Il s'agit de *Calipso*.

Dans sa douleur,

Elle se trouvoit malheureuse,

D'être immortelle.

Il y en a une autre ſur le cerveau & l'origine des ſenſations : mais l'Auteur ne la donnant que comme une conjecture ſur laquelle même il appuye foiblement, on croit devoir renvoyer à ſon livre. Il ſemble que dans ſa *Théorie*, il ne s'eſt pas aſſez appliqué à lier les principes, & à rapprocher les conſéquences ; il a de l'eſprit de reſte pour faire un Ouvrage plus parfait.

ARTICLE XLVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE MILAN.

LEs Directeurs de la Bibliotèque Ambroſienne ont établi une Imprimerie dont le ſieur Jo-

ſeph *Marelli* eſt le chef. Pour mettre en réputation ces nouvelles preſſes, on y imprime actuellement les Sermons de S. Charles Borromée, tels qu'on a pû les recueillir des Manuſcrits mêmes de ce ſaint Prélat. L'Ouvrage ſera *in-fol.* & *in-4°.* & contiendra quatre Volumes, dont deux ſont déja publics. On y ajoutera dans la ſuite un 5ᵉ Tome contenant les Oraiſons Synodales du même Saint, & les exhortations qu'il faiſoit aux Religieuſes de S. Paul de Milan. Enfin quelques autres de ſes Ouvrages paroîtront ſucceſſivement, celui par exemple qui eſt intitulé: *De officio Epiſcopi & Sacerdotum*; & celui qui enſeigne l'*Art de méditer*.

Toutes ces nouvelles productions ſe trouveront à Paris chez de Bure l'ainé Quai des Auguſtins.

A cette occaſion les Auteurs des Mémoires de Trevoux demandent ſi l'on a imprimé les Lettres

du même S. Charles Borromée. En travaillant à cet article du Journal, on en a ſous les yeux plus de 300 manuſcrites, qui ſont des années 1561 & 1562. la plûpart relatives au Concile de Trente. Si l'Edition n'en a pas été faite, il ſemble que la nouvelle Imprimerie pourroit s'exercer ſur ce recueil. Les Originaux doivent être à Milan & à Rome.

DE FLORENCE.

Dell' Anatomia Diſcorſo d'Antonio Cocchi Magellano. Diſcours ſur l'Anatomie, par M. Antoine Cocchi. 4°. 1745. Le Grand Duc François de Lorraine ayant établi un Profeſſeur d'Anatomie dans le grand Hôpital de Sainte Marie la neuve de Florence ; *M. Cocchi* nommé pour remplir cette place, commença ſes Leçons par le Diſcours qu'on annonce ici. C'eſt une inſtruction Philoſophique & hiſto-

rique ſur l'Anatomie. *On en parlera plus au long dans un Article de ces Mémoires, & l'on y fera connoître en même tems une autre Diſſertation de cet Auteur ſur l'uſage ancien de ſe baigner dans l'eau froide.*

FRANCE.

D'ANGERS.

Recueil de Littérature, chez Boſſard ruë S. Michel 8°. C'eſt un ouvrage périodique qui s'établit à Angers. On promet de *diſtribuer une feuille au moins tous les 15 jours*. On recevra toutes les productions Littéraires qui ſeront adreſſées au Libraire qu'on nomme ici : on excepte celles qui feroient licentieuſes, impies ou ſatyriques. Or pour entrer dans ce commerce de Littérature on donne l'extrait d'un Panégyrique du Roi, prononcé le 14 Juin 1747

par M. Ayrault de S. Thenis, membre de l'Académie Royale d'Angers, homme diſtingué dans le pays par la Magiſtrature & la probité d'une longue ſuite d'Ancêtres. On cite pluſieurs morceaux de ſon Diſcours dans cette Feuille naiſſante, à qui l'on ſouhaite une ſucceſſion d'auſſi bons Mémoires. C'eſt, pour parler le langage des Italiens, *grande propoſito*, que de fonder en Province une Feuille périodique & preſque hebdomadaire. La Capitale avec les dépendances de ſon tourbillon, qui eſt grand, fournit à peine ſes Journaux Littéraires, de bonnes choſes, s'entend : de ces choſes que

Plotius & Varius, Mecænas, Virgiliuſque
Valgius, & probet hæc Octavius optimus....

Horat. Sat X. L. I.

Mais quoi qu'il en ſoit, on ne

peut qu'applaudir à cette tentative, qu'encourager l'Anonime d'Angers qui ſe lance dans la carriére, qu'exhorter tous les Amateurs des Lettres à l'enrichir de leurs découvertes ou de leurs eſſais. Encore une fois le Diſcours de M. de S. Thenis forme un frontiſpice avantageux. Nous ne citerons que ce morceau deſtiné à relever les Rois bienfaiſans au-deſſus des Monarques terribles. » Qu'ils ſont indignes de ces ti» tres (de Pere & de bien-aimé » des peuples) ces Souverains qui, » indifférens à la haine ou à l'a» mour de leurs ſujets, n'ont en » vuë que d'inſpirer la crainte & » d'en faire autant d'eſclaves! » Qu'ils ſe trompent, s'ils croyent » ainſi fonder ſolidement leur au» torité & leur repos! La crainte » eſt impatiente, le devoir eſt » languiſſant, l'amour ſeul eſt vi» gilant. Confié à ſa garde, qu'un » Prince ſur ſon Thrône eſt fort,

» qu'il eſt tranquille! S'il a des
» hommes qui l'environnent, c'eſt
» moins pour veiller à ſa ſureté
» que pour ſoutenir le caractére
» de ſa grandeur. Les cœurs veil-
» lent pour lui: s'il les poſſede,
» qu'a-t-il à craindre? Mais les
» gagner n'eſt pas la moindre de
» ſes Conquêtes. «

De Nantes.

Mémoire ſur la Goutte. 1746. Dialogue ſur l'expérience des remédes indiqués dans le Mémoire ſur la Goutte. 1747. Ce ſont deux brochures dont l'Extrait trouvera ſa place dans ces Mémoires. *On les vend auſſi à Paris chez Briaſſon, rue S. Jacques.*

De Paris.

Nouveau Traité de Diplomatique, où l'on examine les fondemens de cet Art; on établit des re-

gles ſur le diſcernement des titres, & l'on expoſe hiſtoriquement les caracteres des Bulles Pontificales & des diplomes donnés en chaque ſiécle, avec des éclairciſſemens ſur un nombre conſidérable de points d'hiſtoire, de chronologie, de critique & de diſcipline, & la réfutation de diverſes accuſations intentées contre beaucoup d'Archives célébres, & ſurtout celles des anciennes Egliſes. Par deux Religieux Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur. *Cinq Volumes in-4°. enrichis de Notes, de Vignettes, & d'environ 100 Planches en Taille-douce.* Propoſé par Souſcription. Chez Guill. Deſprez & Pierre-Guillaume Cavelier rue S. Jacques.

On promet de livrer les deux premiers Volumes au commencement de l'année 1749. Les trois autres ſuivront de près. Les termes de la ſouſcription ſont depuis le premier de Mars 1748 juſqu'à

la fin de Juillet de la même année. En recevant les souscriptions, les Libraires s'engageront à fournir les cinq Volumes stipulés de la maniere suivante.

Les cinq Volumes seront delivrés en feuilles aux Souscripteurs pour la somme de cinquante livres. Ils payeront en souscrivant pour les deux premiers Volumes 20 liv. En les recevant, ils payeront pour le 3^e^ 10 liv. en recevant le 3^e^ ils payeront pour le 4^e^ 10 l. en recevant le 4^e^ ils payeront pour le 5^e^ 10 liv.

Ceux qui ne voudront pas souscrire payeront 15 liv. pour chaque Volume en feuilles. Il en sera tiré un petit nombre sur de très-beau papier grand raisin, en faveur des curieux, dont le prix sera pour les cinq Volumes de 80 liv. c'est-à-dire 32 liv. pour les deux premiers Volumes & 16 liv. pour chacun des suivants.

Les Souscripteurs auront soin

de retirer leurs Exemplaires aux tems marqués. Ceux qui négligeront de le faire dans le cours de l'année qui suivra la publication du dernier Volume, perdront leurs avances, & ne seront point reçus à répéter leurs exemplaires.

Art de la Guerre par régles & principes. Ouvrage de M. le Marechal de Puysegur, mis au jour par M. le Marquis de Puysegur son fils, Brigadier des Armées du Roi. Volume *in fol.* orné de vignettes, fleurons & culs-de lampe, & de plus de 40 grandes planches. Chez Charles-Antoine Jombert Quai des Augustins.

Chez le même l'*Arithmétique & la Géométrie de l'Officier*, contenant les Elemens de ces deux Sciences appliqués aux différens besoins de l'homme de guerre, avec un traité de la Castramétation ou de la mesure & de la formation des Camps, par M. le

Blond, Professeur de Mathématiques des pages de la grande Ecurie du Roi. 3 vol. 8°. accompagnés de 50 planches.

Observations Chirurgicales sur les maladies de l'Uretere traitées suivant une nouvelle méthode. Par Jacques Daran, Conseiller, Chirurgien ordinaire du Roi par quartier, Chirurgien de Paris, & ci-devant Chirurgien Major des Hôpitaux & Armées de l'Empereur Charles VI. *Nouvelle Edition in-12.* Chez Debure l'aîné Quai des Augustins. Ce Livre contient un Discours préliminaire très-étendu sur la matiére presente; ensuite le détail des observations: & partout on remarque dans l'Auteur une Théorie, soutenue de la meilleure pratique; certifiée par une multitude de faits & de témoignages. Nous rendrons compte de son travail dans un extrait, tel qu'il peut convenir à nos Mémoires.

On vient de traduire en notre Langue l'ouvrage de Xenophon d'Ephese sur *Abrocome & Anthia.* Ce Roman Grec, imprimé pour la premiére fois il n'y a pas encore trente ans, a été traduit d'abord en Italien par M. l'Abbé Salvini, puis en Latin par M. Antoine Cochi de Florence : en 1726 on en fit une Edition à Londres où cette traduction Latine fut mise à la suite du Grec. Enfin M. J.... nous donne aujourd'hui cet ouvrage en françois avec des notes ; & quelques figures en taille-douce. Comme nous avons le texte Grec sous les yeux, nous sommes en état de rendre compte avec quelque précision de tout le succés des Traducteurs ; & cet objet nous occupera dans un article de nos Mémoires. Ici nous ne faisons qu'une observation qui roule sur le titre du Livre. Dans la Traduction de M. Cochi on lit: *Xenophontis Ephesii Ephe-*

ſiacorum Libri V. de amoribus Anthiæ & Abrocomæ. M. J.... met à la tête de la ſienne : *Les Amours d'Abrocome & d'Anthia, Hiſtoire Epheſienne.* Or ce n'eſt point là rendre le titre de l'Auteur, qui porte ſimplement : *Cinq Diſcours des Ephéſiaques de Xenophon ſur Abrocome & Anthia.* Mais comme cela n'eſt gueres aſſorti à notre Langue, & que d'ailleurs cette Hiſtoire eſt remplie de cataſtrophes & d'incidents ; il falloit traduire en François : *Les Avantures d'Abrocome & d'Anthia, Ouvrage de Xénophon d'Ephèſe en V. Diſcours.* Pourquoi nous parler ici d'amour, tandis que Xenophon n'en parle point ? A la vérité dans le corps du Livre, il y a des traits marqués & ſinguliers de l'amour conjugal, mais le titre & le tiſſu de l'Hiſtoire ne préſentent en général & comme objet dominant que des avantures.

Diſcours prononcés dans l'A-

cadémie Françoise le Jeudi 4. Avril 1748. à la réception de M. de Paulmy & de M. Gresset. Chez Jean-Bapt. Coignard, Imprimeur de l'Académie.

M. de Paulmy, élû à la place de feu M. l'Abbé Girard, parla le premier. Son Discours présente de suite les témoignages d'une vive reconnoissance envers l'Académie; un morceau très-délicat sur les talens & sur le goût; des fleurs répandues à propos sur le tombeau de M. l'Abbé Girard; des éloges ménagés avec art pour honorer la mémoire du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, du Roi Louis XIV. & tout se termine par le caractére héroïque du Vainqueur de la Flandre. Le nouvel Académicien s'exprime noblement & ingénieusement; on en jugera par la maniere dont il caractérise le Goût. » La récompense » n'est duë qu'à celui qui posséde » ce goût judicieux, capable d'un

» examen également prompt & so-
» lide, que le faux brillant ne
» peut jamais séduire, qui, non
» content de connoître les effets
» de l'Art, sçait en pénétrer tous
» les secrets; qui peut rendre
» compte du sentiment qu'il éprou-
» ve, & déveloper les causes qui
» l'ont fait naître : enfin qui, par
» l'habitude contractée avec les
» grands modéles, s'est rendu pro-
» pre une portion de l'Eloquence
» dont vous êtes les dépositaires
» & les organes; de cette éloquen-
» ce également utile à l'homme de
» Lettres, à l'homme du Monde
» & à l'homme d'Etat &c.

M. Gresset élu à la place de feu M. Danchet, parla après M. de Paulmy, & son discours est un peu plus étendu que le précédent. Les traits principaux qu'on y remarque sont le caractére de M. Danchet; l'éloge des sentimens vertueux qui dominent dans l'Académie; le développement de

cette pensée si favorable à l'émulation : qu'il est encore des progrès à faire dans les Lettres comme dans les Arts.

En parlant de M. Danchet l'Orateur indique d'abord ses succès littéraires ; il peint ensuite *le mérite de son ame.* Ce morceau dont nous transcrivons ici une partie, fut fort applaudi. » Ce n'est pas » seulement, Messieurs, à l'idée » générale d'une franchise respec- » table, d'une probité sans nuages » & d'une conduite sans varia- » tions que je viens rappeller vo- » tre souvenir... Je n'ai nommé là » que les vertus & les devoirs » qu'il partageoit avec tous les » véritables honnêtes gens ; il n'a- » voit d'amis qu'eux, il ne pou- » voit ressembler à d'autres : mais, » pour y joindre des traits plus » personnels, un mérite dont il » faut lui tenir compte, un avan- » tage qu'il emporte dans le tom- » beau, c'est de n'avoir jamais

» deshonoré l'uſage de ſon eſprit
» par aucun abus de la Poëſie :
» caractére ſi rare dans l'art dan-
» gereux qu'il cultivoit, & où le
» talent ne doit pas être plus eſti-
» mable par les choſes même qu'il
» produit, que par celles qu'il a
» le courage de ſe refuſer. Inſtruit
» dès ſa jeuneſſe & convaincu
» toute ſa vie que la Poëſie ne
» doit être que l'Interprète de la
» verité & de l'honneur, la Lan-
» gue de la ſageſſe & de l'amitié,
» & le charme de la ſociété ; il
» ne partagea ni le délire ni l'i-
» gnominie de ceux qui la profa-
» nent. Au deſſus de cette lâche
» envie qui eſt toujours une preu-
» ve humiliante d'infériorité : En-
» nemi du genre Satyrique, dont
» l'art eſt ſi facile & ſi bas ; Enne-
» mi de l'obſcénité dont le ſuccès
» même eſt ſi honteux : inacceſſi-
» ble à cette aveugle licence qui
» oſe attaquer le reſpect dû aux
» Loix, au Thrône, à la Religion,

» audace dont tout le mérite eſt
» en même tems ſi coupable & ſi
» digne de mépris : incapable en-
» fin de ce que doivent interdire
» l'eſprit ſociable, la façon noble
» de penſer, l'ordre, la décence
» & le devoir, ſes Ecrits portérent
» toujours l'empreinte de ſon
» cœur. «

M. de Boze, Directeur de l'Académie répondit à ces deux Diſcours. Après des attentions ſur le mérite perſonnel de M. de Paulmy, il raconta comment M. d'Argenſon, Garde des Sceaux, Contrôleur Général & ayeul du jeune Académicien, étoit entré, trente ans auparavant, dans l'Académie : comment diſpenſé du cérémonial ordinaire des réceptions, il étoit venu, ſans appareil, prononcer un excellent Diſcours ; c'eſt ce que le Directeur appelle un *Phénomène Académique :* il en rappelle toutes les circonſtances ; il les fait ſervir ſucceſſivement à la

gloire du Garde des Sceaux, de M. de Paulmy & de l'Académie.

M. de Boze adreſſant enſuite la parole à M. Greſſet remarque que le Diſcours qu'il venoit de prononcer avoit plû ſurtout par l'éloge de M. Danchet. » Entre les » beautés dont ce Diſcours brille, » s'il en eſt qui nous touchent, » qui nous affectent par préféren- » ce, ce ſont certainement celles » dont vous avez orné l'éloge de » M. Danchet, Académien aſſidu, » zélé, vertueux, pour qui notre » eſtime & notre amitié ne diffé- » roient de ce qu'on appelle com- » munément vénération, qu'en ce » que nos égards pour lui étoient » plus naturels, plus continus, & » par là peut-être moins ſenſibles, &c. La ſuite du Diſcours revient à ce concert de talents & de vertus qui doivent former le caractére d'un Académicien : & des louanges très-méritées célébrent encore

la puiſſante Protection de notre Auguſte Monarque.

Le II. Vol. de Mai paroîtra le 25. de ce mois.

TABLE DES ARTICLES du I. Vol. de Mai 1748.

ART. XXXVII. *Antilucretius de Deo &c.* Antilucrece de M. le Card. de Polignac &c. Suite de l'Article XXII. au mois de Mars, 768

ART. XXXVIII. *Nouvelle Théorie de la Voix* par M. Morel &c. 798

ART. XXXIX. *Eſſai Phyſique ſur l'Economie Animale* par M. Queſnay &c. 806

ART. XL. *Lettre au P. B. J. ſur quelques Paſſages de l'Evangile*, 828

des Sciences & des beaux Arts. 955
Art. XLI. *La Mâture discutée &c.* par M. Saverien, &c. 842
Art. XLII. *Géographie sacrée* &c. par M. Robert &c. 863
Art. XLIII. *Essai sur l'honneur*, 881
Art. XLIV. *Guidonis Grandi Elogium &c.* Eloge du P. Grandi Mathématicien célébre &c. 901
Art. XLV. *Théorie des Sentimens agréables &c.* 920
Art. XLVI. *Nouvelles Littéraires*, 935

Errata pour le mois d'Avril 1748.

Page 692. lig. 21. cette Capitale, *retranchez ces mots & cette virgule.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 10 Avril 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Mai 1748. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Mai. 1748. II. Vol.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	6.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Mai 1748. II. Vol.

ARTICLE XLVII.

ESSAI PHYSIQUE SUR l'Economie Animale. Par M. Quesnay. Suite de l'Article XXXIX. au I. Vol. de Mai.

LE 13ᵉ. Chapitre du second Tome roule sur la nature des Huiles composées. Les Huiles sensibles que nous qualifions de ce nom sont un mêlange d'Huile essentielle ou Elémentaire, d'air, d'eau

& de terre. L'eau y domine beaucoup ſelon l'Auteur, qui penſe qu'elle en fait preſque tout le volume. La plûpart des huiles des Plantes tiennent beaucoup du ſel tartareux; auſſi ce ſel ſe transforme-t'il en huile dans beaucoup de Plantes: & M. Queſnai avoue qu'on pourroit croire que le même Element diverſement modifié fait la baſe ou l'ame de l'Huile & du ſel; mais il ajoute que cette conjecture n'eſt qu'un *Préjugé des ſens.*

Il explique comment la même ſubſtance ſe produit ſous la forme tantôt d'huile, tantôt de ſel, ſelon que le ſel eſt incorporé dans l'huile ou l'huile dans le ſel, ce qui vient de ce qu'il y a plus ou moins de l'un ou de l'autre dans leur mélange intime. Il y a du reſte dans les huiles une très-grande quantité d'air: elles s'enflent, bouillonent & laiſſent échaper un air infini dans la diſtillation: mais

il y a encore plus d'eau. On peut par la diſtillation tirer juſqu'à 15 onces d'eau d'une livre d'huile de canelle. Il n'eſt pas douteux qu'il n'y ait auſſi de la terre, mais peu, dans les huiles. C'eſt probablement cette terre qui enchaîne ſi étroitement l'eau avec l'air. Et que ſçait-on ſi ces trois élémens dont la réalité eſt conſtatée dans le corps des huiles ne ſuffiſent pas par leurs combinaiſons, qui peuvent être fort exquiſes pour former ce corps, ſans recourir à d'autres Elemens qui ne ſont ſûrement pas ſi réels & ſi bien conſtatés.

Chapitre 14. Des Huiles minérales ou primitives. L'Auteur les compoſe d'Huile Elémentaire, d'acide vitriolique, de terre, d'air & de beaucoup d'eau. Ces Huiles ſe trouvent ſous une forme tantôt ſolide, tantôt liquide, mais les ſolides mêmes comme le ſouffre minéral ordinaire qui eſt fort

ſolide, fournit par l'analyſe plus de ſept huitiémes parties qui ne ſont que de l'eau. Pourquoi la Phyſique ordinaire ignore-t'elle cela ? Et peut-elle en l'ignorant former des ſyſtêmes, des hypothèſes raiſonnables ſur la nature de l'eau, de la terre & des autres Elémens ? Et tous les plus ſçavans calculs qui n'aboutiſſent point à de pareils réſultats, ne ſont-ils pas des calculs à vuide, des chimeres de calcul ?

Le 15^e^ Chapitre vient aux Huiles Végétales, nommément aux réſineuſes, balſamiques. Ces huiles, ſurtout les balſamiques, les baumes tiennent beaucoup des huiles bitumineuſes & minérales. Ces huiles ne donnent point de ſel tartareux ni d'alcali fixe ni volatil. *Seroit-ce* qu'il y ſeroit trop uni, ou que peut-être ce ſeroit ce ſel, ſoit acide ſoit alcali, converti en huile, en tout ou en partie, en entier ou à demi ?

*Chapitre 16*e. Des huiles gommeuſes ou mucilagineuſes. Elles différent beaucoup des réſineuſes, celles-ci ne ſe fondent point dans l'eau comme les autres, & les gommeuſes contiennent un alcali manifeſte.

*Ch. 17*e. Des huiles gommeuſes & réſineuſes. Il y a des plantes d'où l'on en tire de ces deux eſpeces; tant la nature eſt variée, juſques dans les mêmes ſujets. La plûpart des purgatifs ont ces deux ſortes d'huiles ou de ſucs huileux.

*Ch. 18*e. Des huiles graſſes ou onctueuſes. Ce ſont celles qui ſe mêlent le plus difficilement avec l'eau, non qu'elles manquent d'eau en elles-mêmes; mais c'eſt que leur eau eſt très-mêlée avec l'huile, & ne donne point de priſe à l'eau extérieure avec laquelle on voudroit la mêler. Le beure eſt une huile graſſe, le fromage une huile mucilagineuſe.

*Ch. 19*e. Des huiles des ani-

maux. *Chapitre* 20^e^ Des huiles entierement fermentées. *Ch.* 21^e^. De la destruction ou décomposition des huiles & des sels tartareux par la pourriture. C'est par leurs sels tartareux que les huiles sont sujettes à la corruption, soit par fermentation, soit par putréfaction : car les huiles purement résineuses se conservent incorruptibles. Leurs sels sont ou anéantis & tournés en huiles ou garotés & fixés, ou en moindre & trop petite quantité.

Dans la fermentation & la putréfaction c'est l'eau qui excite le sel & par son moyen met l'huile même en mouvement de destruction ou de changement. Les humeurs des animaux sont plus sujettes à la putréfaction, celles des plantes à la fermentation qui est selon M. Quesnay, une putréfaction manquée ; parcequ'elle ne pénetre pas & ne va pas jusqu'à la dissolution des par-

ties intimes. Cet Auteur l'attribuë à l'air qui eſt le premier agent qui met l'eau en mouvement pour s'en dégager lui-même, & qui s'en dégage plûtôt, plus vîte & plus tumultueuſement, d'où vient le mouvement de fermentation, cette cauſe en eſt très-Phyſique & fondée ſur l'obſervation des faits. Si les Phyſiciens vouloient y regarder de près, ils verroient que la plûpart des fermentations & ſans doute toutes viennent de l'air qui ſe dégage avec effort & reſſort, & que l'ébullition même de la chaux vient de là, c'eſt-à-dire de l'air imbibé par la chaux lorſque ſes pores ſont ouverts par le feu, & que l'eau en le comprimant aide à rompre ſes priſons & à ſe dégager tumultueuſement & avec froiſſement de parties, & chaleur par conſéquent.

En finiſſant le ſecond Volume, M. Queſnai obſerve fort à pro-

pos que les connoiſſances Phyſiques qu'il vient de donner ſont très-néceſſaires pour éclairer la Phyſique du corps humain. Réellement il en fait partout l'application à la Médecine & à l'œconomie animale, dont il traite enſuite plus ſpécialement dans le troiſiéme Tome dont nous allons parler. Et voila comme il ſemble que les Medecins devroient être Phyſiciens, grands Phyſiciens mêmes, par des connoiſſances réfléchies, immédiatement tirées des expériences, des obſervations, des analiſes des corps ſoit végétaux, ſoit minéraux, ſoit animaux, & non par des hypothèſes abſtraites, par des ſyſtémes généraux ou par des calculs Géométriques, algébriques, arbitraires.

Le 3^e^. Tome, le plus étendu, contient 470 pages de diſcours, & près de 300 pages de table qui eſt toujours un diſcours coupé alphabétiquement, La diviſion

du discours se trouve, comme celle des deux autres Volumes, à la tête du livre.

L'œconomie animale consiste dans les humeurs chyleuses, nourricieres, recrémenteuses, excrémenteuses; dans les parties similaires, dissimilaires, organiques, non organiques; dans les esprits; dans les facultés, végétative, animale, sensitive, intellectuelle, mixte; dans les actions, mouvemens organiques, actions du corps sur l'ame, de l'ame sur le corps, circulations, coctions, secrétions, nutritions; enfin dans les temperamens, sanguins, bilieux, mélancholiques, pituiteux. L'Auteur, comme on voit, embrasse un grand terrain, sans sortir cependant de son propre terrain, de celui de la Physique, & surtout de la Médecine, qui ne sçauroit guerir toutes les maladies du corps, sans avoir de justes égards pour celles de l'esprit, pour

son influence au moins sur le corps.

Nous ne sommes pas de pures machines, & il y a bien autant de *Moralisme* que de *Méchanisme* dans notre régime, dans notre temperament, & dans les divers évenemens corporels même de notre vie. La pure Physique ne peut pas tout expliquer, & le simple jeu des corpuscules est à tout moment en défaut, surtout lorsqu'on veut remonter à la cause des causes, & aux premiers mouvemens le plus souvent libres & dépendans de l'esprit seul. Seulement il nous paroît dangereux pour un simple Physicien, pour un Medecin même, de trop philosopher & de parler dogmatiquement sur les principes moraux de nos opérations. Nous ne voudrions pas que, sous la division générale des *facultés sensitives*, notre Auteur eût mis indifféremment comme telles les sensa-

tions, les perceptions, le discernement, la connoissance, la mémoire, l'imagination, la pénétration, la science, les passions, l'instinct, la conception, le bon sens, la prévention, le sommeil; & cela en les distinguant des *facultés intellectuelles* sous lesquelles il met la volonté, la raison, l'attention, le jugement, la liberté, l'immortalité de l'ame &c. Entrons dans le détail qui pourra raccomoder un peu les choses, l'Auteur étant fort éclairé, fort judicieux.

Il s'agit d'abord des humeurs, & dans le chapitre premier *du Chyle*. La digestion de l'estomach le forme, les Anciens l'appelloient coction. Les Modernes ont quatre opinions sur cela, la fermentation, la pourriture, la trituration, la dissolution. M. Quesnay ne veut point de fermentation, de celle au moins qui suppose un conflict d'acides & d'al-

calis, ou des levains je ne sçais quels dans l'estomac. Il ne veut pas non plus de putréfaction, & beaucoup moins de trituration, quoiqu'il convienne cependant qu'un certain mouvement de l'estomach que nous qualifierions volontiers de balotement, de sassement, y soit un peu nécessaire. Il rejette aussi la dissolution.

Son sentiment est que *la digestion se fait par exsuction ou extraction des sucs des alimens.* Un suc *savoneux* pénétre les alimens, s'y mêle aux sucs propres à former le chyle, la chaleur lui aide, & *l'extraction de ces sucs est aidée par l'action de l'estomach qui remue les alimens, les presse & en exprime ces sucs.* Cela est fort vraisemblable, & d'une saine Physique fondée sur l'œconomie animale, autant que sur la nature des alimens. La couleur du chyle vient, selon lui, des huiles grasses des alimens.

Le *Ch. second* eſt ſur le *Lait.* C'eſt ce qu'il y a de plus analogue au Chyle. Vû au microſcope il paroît plein de globules & de parties irréguliéres qui nagent dans une lymphe uniforme. Le 3^{e}. *Ch.* eſt ſur les quatre humeurs nourricieres. Ces quatre humeurs ſont le ſang, la bile, la mélancolie & la pituite. M. Queſnay dit fort ſagement que toutes les fois que la doctrine des Anciens s'accorde comme ici avec nos connoiſſances, on doit la ſuivre pour enchaîner notre théorie & notre pratique avec la leur, & profiter de leurs bonnes penſées. Cela eſt admirablement dit, & nous aurions bien plus de foi à la Médecine, ſi au lieu de ſes contradictions, ſouvent vrayes chicanes, avec l'ancienne, elle ſe contentoit d'ajouter à celle-ci, de porter plus loin ſes connoiſſances, ou de la rectifier ſimplement, modeſtement dans des

points où elle a fort bien pu se tromper.

Les quatre Chapitres suivans traitent en particulier & au long de ces quatre humeurs. Le *Ch.* 8e. traite des lymphes. Notre Auteur ne veut pas qu'on les confonde avec la pituite, & à la couleur près il les croit fort analogues avec le sang. Le 9e. *Ch.* est sur le suc nourricier même. Le 10e. sur les sucs recrementeux & sur les excrémenteux. Le 11e. sur la quantité des liquides, Le 12e. sur les parties solides. Presque tous nos corps, nos os mêmes sont composés de vaisseaux, composés eux-mêmes de vaisseaux qui les réduisent à n'être presque composés que des liquides, pour lesquels seuls ces vaisseaux paroissent être faits, & n'en être par conséquent pas la centiéme partie; le vase n'étant communément qu'une surface en comparaison de la capacité du liquide qu'il contient,

ſans parler que cette ſurface eſt elle-même moitié au moins liquide, témoin ſa ſoupleſſe

Le 13^e^. Chapitre traite du Principe vital, ou du premier agent matériel qui donne la vie, le mouvement & la ſenſibilité aux parties du corps. On n'a jamais douté que ce principe ne réſidât dans les nerfs. Mais quel eſt-il ce principe? C'eſt là un grand myſtere: on l'a toujours par proviſion appellé *Eſprits animaux*. On ne peut guére douter qu'ils n'exiſtent. Mais on n'en ſait pas mieux en quoi ils conſiſtent. Quelques-uns ont cru & croient avec aſſez de vraiſemblance que c'eſt, non pas l'air, mais un fluide fort aërien. On ne connoît que l'air renfermé qui ſoit capable d'une certaine fermeté de reſſort, capable de tranſmettre fort vîte une impreſſion vive. Au lieu de l'air, M. Queſnay attribue cette fonction à l'*éther* ou au *feu ſubtil*. C'eſt peut-être la derniere

ou premiere cauſe de l'action de l'eſprit animal, comme de toutes les autres actions méchaniques. Il s'agit de la cauſe immédiate & prochaine; & l'on ne voit que l'air, ou plutôt un fluide aërien qui y convienne, d'autant mieux que la nature ſéche du nerf paroît s'y ajuſter au mieux. . . . .

Le 14^{e}. *Chap.* traite des *facultés*. Le 15^{e}. des facultés organiques des corps vivans, attribuées à l'*ame végétative*. L'Auteur ne tient point d'ame végétative particuliere, beaucoup moins une ame végétative matérielle. Il rapporte nettement à Dieu toutes les diſpoſitions des corps pour la végétation. Ce Chapitre eſt plein de raiſonnemens les plus ſubtils, le plus finement maniés contre les Matérialiſtes. On ſent qu'il n'y a qu'un grand Phyſicien ortodoxe, qui ſoit bien en état de réfuter tous les petits ſophiſmes que des ſoi-diſans Phyſiciens pervers tirent de la na-

ture contre son Auteur, ou contre la spiritualité de nos ames.

Où l'on sent tout-à-fait la grande capacité de l'Auteur à manier les matieres de Physique, surtout ces questions délicates qui effleurent la Morale, nommément la spiritualité de nos ames, c'est dans un article qu'il traite à part dans ce Chapitre sur la *faculté génératrice.* Il bat en ruine la préexistence des corps organisés dans leurs semences. Il en fait voir l'absurdité, l'impossibilité, & l'incapacité physique des auteurs & des promoteurs de ce systême, vraie qualité occulte, qui explique tout sans rien expliquer.

Sa comparaison des métiers montés pour produire un ouvrage, & qui le produisent sans que la main qui donne le mouvement contribue aux formes & aux desseins qu'elle paroît exécuter, avec la production & réproduction des corps organiques, qui se fait avec

justesse, comme toute seule, par des agens méchaniques ou autres fort ignorans des merveilles à quoi ils déterminent la nature, nous paroît une chose neuve, juste & tout-à-fait admirable.

Nous ne saurions goûter de même les petits *animalcules* que *Lewenhoek* prétendit découvrir dans le sperme des animaux; animalcules, autrement petits *vers* auxquels l'Auteur paroît attribuer la fécondation des œufs & des animaux vivipares. Nous n'osons lui attribuer ce sentiment. Nous serions fâchés qu'un Physicien si raisonnable donnât dans une opinion si indécente & si hazardée. Comme il en parle assez succinctement & sans trop d'affirmation, nous n'avons pas le temps de vérifier si c'est là sa vraie pensée, ou une simple maniere de s'expliquer. La comparaison des étamines des fleurs dit pourtant quelque chose & même beaucoup, si ce n'est trop.

Ch. 16^{e}. Des facultés animales. C'eſt ici le point délicat : mais l'Auteur paroît & bien inſtruit & très-religieux obſervateur des vérités que la foi oppoſe en cette matiére à une foule d'erreurs toujours prêtes à renaître ſous des plumes moins ſages & moins éclairées que la ſienne. M. Queſnay a rejetté l'automatiſme des bêtes. Il leur donne ici une ame ſenſitive purement paſſive & bornée à des ſenſations. Nous trouvons bien ce que dit nettement l'Auteur que l'ame ſenſitive des bêtes ne différe pas de l'ame raiſonnable de l'homme *par le plus ou moins des connoiſſances, ce qui pourroit dependre uniquement de la différence de leurs organes, mais par des facultés intellectuelles qu'on ne découvre point dans les bêtes, & qui établiſſent entre les ames ſenſitives & l'ame raiſonnable de l'homme, une différence eſſentielle.* Voilà des eſprits

auxquels il eſt permis de philoſopher ſur toutes choſes, d'autant mieux qu'on ſent bien que ce n'eſt pas par prudence préciſément, beaucoup moins par politique ou par adreſſe que M. Queſnay évite ici les écueils, mais par conviction, par intelligence, par ſa propre maniére de penſer.

Il partage les facultés animales en deux, en facultés ſenſitives du corps qui agiſſent ſur l'ame, & en facultés motrices de l'ame qui agiſſent ſur le corps. Les premieres dépendent des ſens. Elles agiſſent ſur l'ame par les eſprits animaux. Leur rendez-vous paroît être, comme l'a penſé feu M. de la Peyronie, dans cet endroit du cerveau qu'on nomme *le corps calleux*. Les preuves en paroiſſent être ſans replique; & juſques-là M. Queſnay donne une idée de la façon dont les objets extérieurs ſe rendent ſenſibles à notre ame par le moyen des ſens,

des

des nerfs & des esprits animaux.

Mais il entreprend d'expliquer la *faculté récordative*, comme il l'appelle, de l'ame: & c'est là que sa grande capacité dans ces matiéres nous paroît un peu *en défaut*, nous ne disons pas *en excès*, en erreur. Il ne passe pas le but, il est trop sage, mais nous ne voyons pas comment il l'atteint, s'il l'atteint. Il rejette les traces du cerveau comme une chose inintelligible & que personne n'entend. Il ne sort pas des nerfs dont effectivement le rendez-vous n'est pas tout au cerveau, mais au corps calleux. C'est dans la pulpe ou substance médullaire des nerfs qu'il imagine, car il y a & il faut un peu d'imagination, non pas des *traces*, des *espéces impresses* des objets déja vûs, entendus, connus, mais de certaines modifications persévérantes & capables de modifier les nouvelles modifications occasionnées par les mêmes

objets ou par d'autres.

Si ce ſentiment eſt nouveau, comme il nous le paroît, il eſt bien ingénieux, bien Phyſique &, nous oſons dire, cinq fois plus vraiſemblable que celui des traces imprimées dans le cerveau. Car le cerveau doit faire face aux cinq ſens, la vue, l'ouie &c. & leurs cinq opérations doivent s'y confondre ou y confondre leurs traces : au lieu que chaque ſens ayant ſes propres nerfs bien diſtincts, diſtincts de ſubſtance, de place & de fonction, il n'y a pas à craindre que les modifications ou traces gravées dans les uns ſoient effacées ou effacent celles des autres. Il y a plus; & autant que le volume des nerfs eſt plus grand que celui du cerveau, autant y a-t-il plus de place & moins de confuſion à craindre.

Nous dirions bien encore un mot favorable au ſyſtême de M. Queſnay. Un peu de connoiſſance

de la Musique vient ici au secours. Les nerfs comme tendus par le ressort même des esprits animaux, peuvent être regardés comme des cordes *sensitives*, s'il est permis de le dire, lesquelles deviennent de plus en plus sensitives par l'usage, & d'autant plus propres à représenter les mêmes objets, qu'elles les ont déja plus souvent représentés, avec la faculté dans les représentations nouvelles de représenter les anciennes. Cela peut se détailler, & peut-être se prouver jusqu'à un certain point. Si quelqu'un peut en juger, c'est M. Quesnay, capable comme il l'est de sousentendre ici bien des choses.

Il vient à la faculté motrice que l'ame exerce sur le corps. Celle-ci pourroit bien aider à la précédente en fait de mémoire, & supléer à bien des traces & des modifications. On trouve ici une maxime admirable que *la Philo-*

ſophie ne peut s'allier à la foy, qu'autant qu'elle eſt retenuë dans ſes bornes. L'Auteur combat efficacement une puiſſance motrice & une faculté de ſentir attribuée à la matiére ou aux formes purement matérielles ; & c'eſt à cette occaſion qu'il remarque fort judicieuſement *qu'on abuſe aujourd'hui de la doctrine des Scholaſtiques pour rétablir le Matérialiſme.* Il eſt aſſez ordinaire de ne reconnoitre que Dieu pour Auteur du mouvement. Mais nous doutons que perſonne ait rendu cette vérité auſſi ſenſible que le fait ici M. Queſnay, le flambeau de l'œconomie animale à la main, de cette œconomie animale dont tant de prétendus Phyſiciens Anatomiſtes ont abuſé, pour ſapper l'Empire immédiat de Dieu ſur la nature. L'ame eſt ici maintenuë dans ſes droits de produire les déterminations, les directions d'un mouvement, entretenu, com-

me aux ordres de cette ame, par le tout-puiſſant Auteur du mouvement & de toutes choſes. M. Queſnay qualifie ce droit de l'ame ſur les mouvemens de ſon corps, de *Puiſſance active*, & tout ſoupçon, non de mécréance, mais de peu d'affection pieuſe à la créance, traitée de crédulité par les petits génies, eſt renvoyé bien loin d'un livre ſi ſain juſqu'ici. Car nous avouons qu'on a voulu nous donner des ſoupçons, ce qui ne nous a inſpiré qu'une grande attention, au profit de l'Auteur, digne d'être étudié de près.

Nous permettra-t-il cependant cet eſtimable Auteur, malgré la connexité anatomique qu'il obſerve entre les nerfs ſenſitifs & les nerfs moteurs dans le cerveau, de douter de la liaiſon méchanique qu'il met entre les opérations des uns & celle des autres. *Si les yeux par exemple*, dit-il, *ſont frapés ſubitement d'une lumiere qui cauſe*

une ſenſation fort vive, ils ſe ferment dans l'inſtant ſans aucune attention de l'ame... L'ame n'a aucune part à ces mouvemens. Nous ſommes perſuadés qu'il faut ici à l'ame très-peu d'attention, ſurtout lorſque l'habitude & l'expérience lui ont appris ce jeu promt & ſubit : mais trois raiſons nous perſuadent auſſi qu'il y faut quelque attention, & que nous n'avançons pas les mains lorſque nous nous ſentons prêts de tomber, ni dans mille autres mouvemens qu'on traite de machinaux, ſans une très-expreſſe attention & volonté de l'ame.

Car 1°. un corps, pur corps, quelque organiſé qu'il ſoit, ne peut l'être pour des accidens libres, étrangers, imprévûs. 2°. Un corps mort, pur corps, auroit beau être frappé de la lumiere vive en queſtion, fût-elle brûlante, fût-ce le feu, il ne s'en garantiroit pas pour cela en fermant les yeux ni

autrement. 3°. Il nous arrive mille fois, ſurtout dans un âge d'inexpérience & d'inhabitude, d'être les victimes de mille accidens que nous n'évitons pas, ou n'évitons pas à tems, uniquement manque d'expérience, de ſcience, de connoiſſance & de volonté préciſe & éclairée *ad hoc*. Nous avouons au reſte qu'en liſant la ſuite des réfléxions, infiniment fines & ſubtiles de l'Auteur, nous doutons ſi c'eſt ſa penſée propre ou une objection qu'il ſe fait, que nous venons de réfuter. Sa maniére naïve & ingénieuſe d'enchainer les raiſonnemens & les réfléxions, ne met pas quelquefois aſſez de différence entre ſes opinions & celles qu'il combat, ou dont il ſe laiſſe combattre en paſſant.

Le Ch. 17[e]. traite des facultés attribuées à l'ame ſenſitive. Quoique l'Auteur dans tout ce Chapitre, comme partout ailleurs, diſtingue avec ſoin l'ame raiſonnable

de l'ame purement ſenſitive des bêtes, quoiqu'il ſoit fort en garde contre tout ce qui pourroit favoriſer le *matérialiſme* de notre ame, quoiqu'il combatte ici fortement le *ſpiritualiſme* non moins dangereux du Malebranchiſme, il ne laiſſe pas de donner encore beaucoup dans le ſenſitif, en accordant beaucoup plus à l'œconomie animale, & au méchaniſme que nous ne le voudrions de la part d'un Auteur ſi clairvoyant & ſi judicieux. Il y réfute auſſi Locke qu'il paroît peu eſtimer auprès de Malebranche. S'il y a ici quelques excès en faveur du Méchaniſme, c'eſt que l'Auteur a voulu tout ſubtiliſer, tout analyſer, tout détailler, rendre raiſon de tout, de la ſenſation, de la compréhenſion, de la perception, de l'idée, de la pénétration, de la contemplation, de la ſcience, du bon ſens &c. faiſant de tout cela des articles à part, & ramenant tout

un peu trop aux ſenſations.

Le Ch. 18e. vient enfin à l'ame raiſonnable & à ſes facultés. C'eſt ici que l'on voit bien que le fond de la penſée de M. Queſnay eſt très-ſage & très-orthodoxe: mais il a trop voulu diſtinguer les opérations de l'ame ſur le corps, des opérations du corps ſur l'ame; & quand il a traité des unes il a paru trop ôter aux autres. Tout cela eſt fort mêlé chez nous, & nous croyons bonnement qu'un diſcours moins étendu & moins decoupé le demêleroit mieux. Les bornes des deux Empires de l'ame ſur le corps & du corps ſur l'ame ſont trop entrelacées en quelque ſorte les unes dans les autres, & ces deux Empires ſont trop réciproques, pour être tranchés ſi finement comme par une ligne de *démarcation* qui n'a pas même réuſſi entre les Eſpagnols & les Portugais. A force de Phyſique nous ſera-t-il permis

d'obſerver que cet ouvrage, ce troiſiéme Tome en particulier dégénére un peu en Métaphyſique ? M. Queſnay a naturellement l'eſprit fin & analytique à l'infini.

C'eſt la liberté ſurtout qui exerce le plus la fineſſe analytique de ſon eſprit. Il la tourne, il la retourne ; il la définit, il la redéfinit, & jamais il n'eſt content de ſa définition, puiſqu'il y revient cinq, ſix & peut-être dix fois à des repriſes toutes différentes. On peut dire cependant que c'eſt la ſeule difficulté de la choſe qui cauſe tout cet embaras, & que du reſte l'Auteur penſe fort ſainement ſur l'article comme ſur tout autre. C'eſt le point ſur lequel on avoit voulu nous inſpirer quelque défiance. Il eſt vrai que l'Auteur auroit pû rendre ſon Traité de l'œconomie animale tout auſſi bon & ſurtout plus Phyſique & plus médical, en retranchant beaucoup de diſcuſſions Lo-

giques, Métaphysiques, Morales, Théologiques même. Un simple précis des deux derniers Chapitres qui les auroit même rendus plus méthodiques & moins confus, auroit suffi pour remplir le titre sinon le dessein de l'Auteur, c'est-à-dire sinon son dessein secret, du moins le dessein annoncé.

Il traite des devoirs, du droit des gens, du juste & de l'injuste, des loix, de la distribution des biens, de la Providence, & enfin de l'immortalité de l'ame. Il ne dit rien que d'orthodoxe & de bien pensé sur tout cela.

Le 19^e^. *Ch.* traite des facultés mixtes de l'ame raisonnable. Ces facultés sont selon l'Auteur le goût, le génie, & l'industrie; l'Auteur ne craint-il pas qu'on lui fasse au sujet du génie le même reproche qu'on a fait à Malebranche au sujet de l'imagination, qu'elle n'avoit servi qu'un ingrat en le

servant ? Car M. Quesnay nous dit aussi que le genie utile aux Poëtes, Orateurs, Peintres, Musiciens &c. est très *nuisible aux Philosophes*, *aux Jurisconsultes*, *aux Médecins*. Il pourroit bien confondre ici le genie avec l'imagination.

L'Auteur qui a le sentiment délicat, & à qui son propre génie n'en fait pas trop accroire, a prévenu après coup les petits reproches que nous venons de prendre la liberté de lui faire. Car on trouve à la fin de tout ceci ces mots italiques par forme d'avertissement sans en avoir le titre ni la place. *Ce traité des facultés ne doit pas paroître déplacé dans un ouvrage qui concerne l'Art de guerir* &c. Aussi ne l'avons-nous pas trouvé *déplacé* mais un peu *étendu* hors des bornes de *l'Art de guerir* les corps *par essence*, les esprits *par occasion*.

Le Ch. 20^e^. traite des actions des parties organiques du corps. Les muſcles ſont les propres organes de nos mouvemens. Le corps du muſcle eſt composé d'une infinité de fibres ou filets creux remplis de ſang. Autour de ces fibres ſont comme tortillées des fibrilles de nerfs qui ne peuvent ſe gonfler ſans reſſerrer les fibres des muſcles comme des anneaux étroits, & ſans les racourcir. C'eſt ce racourciſſement qui opérant celui du muſcle entier fait le mouvement des parties auxquelles le muſcle eſt attaché dans ce deſſein de la part de l'Auteur, Dieu même.

L'Auteur toujours vaſte dans ſes vuës, toujours ſubtil dans ſes diſcuſſions, traite encore ici bien des queſtions, & la nature de l'ame & ſes opérations ſur le corps ou celles du corps ſur elle, le rappellent toujours a la Métaphyſique. Il vient à la circulation

du ſang. Il prouve que ſa découverte a enfanté une infinité de ſyſtêmes qui ont beaucoup nui à la Médecine.

Le 21^e^. & dernier Chapitre ſur le *tempérament*, eſt au moins tout médical, & à l'épreuve de la plus ſévere critique. Toutes celles que nous avons pris la liberté de gliſſer de tems en tems ſont legeres, & n'empêchent pas que nous n'exhortions le Scavant & ingénieux Auteur de nous donner de pareils ouvrages de Phyſique, de Métaphyſique s'il veut, de morale même. Il n'y a ſeulement qu'à leur en donner le titre, & à les détacher du rapport qu'ils peuvent avoir avec la médecine : ce n'eſt qu'une formalité à laquelle il n'a, ce ſemble, un peu manqué, que pour nous donner lieu de mieux conſtater la ſincérité des applaudiſſemens que nous renouvellons à ſon bel ouvrage en finiſſant cet extrait.

ARTICLE XLVIII.

LA POETICA, O REGLAS de la Poëſia en general y de ſus principales eſpecies, por Don Ignacio de Luzan Claramunt de Suelves y Gurrea entre los Academicos Ereinos de Palerma, Llamado Egidio Menalipo. En Zaragoza, por Franc. Revilla. 1737. Poëtique, ou Règles de la Poëſie en général, & de ſes principales eſpèces, par Dom Ignace de Luzan Clermont de Suelves & Gurrea : imprimée à Sarragoce, chez François Revilla, l'an 1737. *Petit in-fol. ou grand in-4°. 503 pag.*

RIen ne peut remplacer le génie. Il n'eſt donné qu'à la Nature de créer un Poëte. L'art avec ſes préceptes ne fera tout au plus qu'un Verſificateur élégant. Ce ſont-là comme autant d'axiomes

adoptés par tous les Poëtes qui se sont empressés d'en établir la vérité, flattés sans doute d'être en quelque sorte par là tirés de l'ordre commun des humains.

Nous ne prétendons pas déprendre les esprits de cette persuasion. Mais il nous sera permis d'ajouter qu'il n'y a que le concours heureux des efforts de l'art & de la Nature qui puisse former un Poëte parfait. La Nature pourra produire un *Thespis*, un *Ronsard* & même un *Camoëns :* l'art pourra donner un *Guarini*, un *Segrais*, un *Prior.* Mais pour enfanter un *Virgile* ou un *Racine*, il faut que l'art s'unisse à la Nature.

Les Arts n'ont point atteint tout d'un coup le degré de perfection où nous les voyons. Ils ont eu leur enfance, leurs accroissemens, leurs progrès & leurs différents âges. Ils sont l'ouvrage de plusieurs siècles, & le résultat des travaux & des réfléxions de plusieurs

peuples. Quelque éclatant que ſoit le jour que les Génies lumineux des ſiècles paſſés & ceux du nôtre ont répandu ſur les Arts, peut-être n'en eſt-il pas un ſeul qui ne fournît encore à une infinité de nouvelles découvertes.

Tant l'Eſprit eſt borné ; tant l'Art eſt
étendu.

Pope, Trad. de M. du Renel.

L'Ouvrage que nous annonçons au Public eſt le fruit d'une lecture immenſe & d'une étude profonde. Il ſemble que M. de Luzan ſoit de tous les Pays de l'Europe, tant il eſt au fait de la Littérature de chaque Peuple. Il en connoît tous les bons Auteurs, ſi l'on en excepte les Anglois ; ſoit qu'il n'ait pas été à portée de lire ces derniers ; ſoit qu'il ne leur trouve pas aſſez d'éxactitude & de clarté, pour les citer dans un Ouvrage qui demande beaucoup d'ordre & de préciſion. Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur a ré-

duit en principes & presque en démonstrations la Poësie, cet Art si ennemi de la contrainte & de la servitude. Pour l'honneur de M. de Luzan, nous souhaiterions que la Langue Espagnole fût aujourd'hui à la mode en France. Il ne manque à cet Ouvrage que des Lecteurs.

Un usage non interrompu veut que tous les Auteurs donnent au genre d'Ouvrage qu'ils entreprennent, la préférence sur tous les autres. C'est-là un petit retour sur soi-même bien pardonnable à l'amour-propre. Dans cet éloge on retrouve la justification de son choix & le triomphe de son bon goût. Au reste il est bien des Lecteurs qui par là se laissent prévenir en faveur d'un Livre : & enfin quelle que puisse être la fortune & le sort de l'Ouvrage, l'Auteur ne perdra pas tout. En se payant ainsi par lui-même en partie, il se consolera plus aisément des applau-

diſſemens que le Public pourroit lui refuſer.

Pluſieurs raiſons diſpenſent M. de Luzan de recourir à cette triſte & foible reſſource. La maniére ſçavante dont il a traité ſon ſujet, lui garantit le ſuffrage de tous ſes Lecteurs; & de plus, l'éclat & la ſplendeur qui environnent la Poëſie, ſes charmes & ſon empire ſur tous les cœurs parlent aſſez pour elle. Au-deſſus de tous les éloges; belle de ſa ſeule beauté, elle n'a pas beſoin de ſecours étranger pour plaire; ce ſeroit en diminuer la gloire, que de prétendre la réhauſſer. Les climats les plus ſauvages, les peuples les plus farouches ont reſſenti le pouvoir de ſes loix. Son empire eſt auſſi étendu que l'Univers. Nous ne ſuivrons pas notre Auteur dans le dénombrement qu'il fait de tous les Pays où la Poëſie eſt en honneur. Nous nous contenterons d'ajouter que

les Américains célébrent en vers les exploits de leurs Caciques, & que l'on trouve dans M. Ludovic Antonio Muratori une chanſon Turque pleine de ſentimens & de tendreſſe. Elle a été fidellement traduite par Bernardin *Tomitano.*

Dans une eſpéce d'introduction, M. de Luzan examine pourquoi la Nation Eſpagnole, avec tant d'eſprit & de génie, compte ſi peu de bons Auteurs. Il attribuë cette diſette à une certaine fierté qui croiroit s'avilir, ſi elle s'aſſujetiſſoit aux régles, & qui prend pour inſpiration & pour enthouſiaſme ce qui n'eſt que le fruit d'une imagination qui s'égare : & qui doute en effet qu'un *Lope de Véga*, qu'un *Calderon*, qu'un *Solis* n'euſſent donné des Comédies excellentes, s'ils avoient pû ou voulu ſe conformer aux régles, qui ne ſont que les Oracles d'une raiſon ſaine & épurée ; mais

parceque ces Auteurs ont violé les régles les plus essentielles, leurs ouvrages, quoique remplis de traits charmants, n'ont trouvé dans les Etrangers que des Censeurs impitoyables. Les grands génies ne péchent jamais seuls ; leurs fautes donnent le ton à leur siécle ; leur exemple est une loi souveraine & nécessaire pour tous les autres Ecrivains. A la suite d'un *Lope de Vega*, d'un *Calderon*, & d'un *Solis*, les Auteurs Espagnols ont donné dans des écarts impardonnables. Au langage naturel on a substitué des sentimens sophistiqués, des métaphores trop hardies, ou avortées ; la Noblesse a dégénéré en enflure, le sublime en pompeux galimathias : l'afféterie, les pointes, les jeux de mots défigurent presque tous leurs écrits. Les Poëtes Lyriques, pour atteindre à l'élévation impétueuse & au beau désordre de l'Ode, ont répandu dans

leurs vers une obſcurité myſtérieuſe, impénétrable aux rayons du bon ſens. La plûpart de leurs Stances ſont pour les Eſpagnols même un recueil d'Enigmes. Le peuple qui partout eſt le même ; & qui ſe laiſſe toujours éblouir par un certain merveilleux puéril, ſe déclara en faveur de ce ſtile, & depuis ce tems à peine a-t-on vû paroître en Eſpagne un Ouvrage écrit d'un ſtile raiſonnable. Nous exceptons pourtant la belle Hiſtoire du Méxique par Antonio Solis : encore le ſtile n'en eſt-il pas ſans défauts. Nous oſons aſſurer que l'Ouvrage de M. de Luzan a tout ce qu'il faut pour arrêter ce torrent du mauvais goût en Eſpagne, & pour y faire renaître le ſiécle de Sainte Thereſe, de Mariana, de Miguel Cervantes, & de quelques autres.

Les François & les Eſpagnols ſemblent n'avoir maintenant qu'un ſeul & même intérêt. Les Littéra-

teurs des deux Nations doivent être aussi unis que leurs guerriers ; & si les armes de ceux-ci bravent avec avantage les efforts de l'Europe conjurée, ceux-là peuvent au moins balancer les Littérateurs des autres Nations, & établir sur le Parnasse l'équilibre qu'on cherche depuis un siécle à introduire dans le système de l'Europe.

L'Ouvrage de M. de Luzan est partagé en quatre Livres. Le premier traite de l'origine, des progrès, & de l'essence de la Poësie. Le second de l'utilité & des agrémens de cet art charmant. Dans le troisiéme l'Auteur particularise son sujet ; il parle de la Tragédie, de la Comédie, des Pastorales, & des *Opera*. Le quatriéme est consacré tout entier à la Poësie Epique.

C'est l'oisiveté qui a fait naître la Poësie. M. de Luzan d'après Benius donne aux Bergers de l'Ar-

cadie la gloire de l'invention. Cette origine est assez vraisemblable. Tous les objets qui environnoient ces Bergers, leur offroient les images les plus riantes. Le retour du printems, le chant des oiseaux, la verdure d'une prairie, le murmure des ruisseaux ; tout intéressoit le cœur, qui ne pouvant renfermer dans lui-même cette joie pure & tendre qui l'enyvroit, cherchoit par des sons à la manifester au-dehors. Ce n'étoit d'abord que des accents mal exprimés, des sons champêtres, & des chants négligés. Peu à peu l'Art vint au secours, & montra l'usage qu'on pourroit faire d'une invention qu'on devoit au hazard. Des Villages & de la Campagne, la Poësie passa dans les Villes sous des dehors plus décents & plus ornés.

Les Prêtres de l'Egypte la reçurent avec empressement, pour donner plus de Majesté à leurs Mystéres,

Mistéres. Ils présentérent au peuple les attributs de la Divinité tantôt sous des Figures Hieroglyphiques, & tantôt sous des images Poëtiques. Bientôt l'on oublia ce que signifioient ces vers ; ils devinrent pour la multitude des Oracles inintelligibles. Les Prêtres s'en réservoient à eux seuls la connoissance, pour s'attirer plus de vénération : le peuple s'en tint à ces figures simboliques, sans pénétrer plus avant pour y découvrir la vérité qui y étoit cachée ; & parcequ'il ne comprenoit pas ce qu'elles signifioient ; il les admiroit. L'admiration produisit le respect, & par une gradation toute naturelle, le respect se transforma bientôt en culte & en adoration. Voilà, selon notre Auteur, l'origine de l'idolatrie, & de toutes ces Divinités Poëtiques, qui semblent faites pour le plaisir de l'imagination.

Les Egyptiens qui fonderent

plusieurs Colonies dans la Gréce, y portérent en même-tems leurs mœurs, leurs connoissances, & leur goût pour la Poësie. Ajoutons à cela que les Grecs, qui se sentoient du génie, accouroient dans l'Egypte, pour s'instruire à l'école des Prêtres Egyptiens. De retour dans leur patrie, ils y apportoient les connoissances & les Fables de l'Egypte. Le peuple de la Gréce, inconstant & ami des nouveautés, reçut avec transport & crut toutes ces fables, qui avoient un air de vérité.

De la différence des esprits qui s'adonnérent à la Poësie naquirent ses différents genies. Le génie fier, noble & sublime enfanta l'Ode, la Tragédie, & l'Epopée. Le génie plus doux, plus tranquille, & plus imitateur fit éclorre l'Eclogue & la Comédie. Les caractéres sombres & farouches épanchérent dans des satyres contre le genre humain leur bile

& leur mauvaise humeur. L'ambition inquiéte des Romains troubla le repos honorable dont la Poësie jouissoit dans la Gréce: mais les Arts vengérent les Grecs des armes des Romains. Les vaincus imposérent à leur tour des loix aux Vainqueurs.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit agresti Latio.

Horat.

La Poësie adoucit la ferocité du génie des Romains. Ces Maîtres du monde peu contents de la gloire des armes entreprirent de disputer aux Grecs la gloire des talents: & si nous en croyons Cicéron, * les Romains l'emportérent sur les Grecs. L'amour de la patrie aveugloit l'Orateur Romain: cinquante ans après le tems où il parloit, on auroit pu dire que Rome balançoit Athénes,

* *Cicer. Tuscul. Livre premier.*

parce qu'alors Virgile, Horace, Ovide, & Tibulle avoient paru; mais avec quelle bienséance Cicéron pouvoit-il opposer & préférer même un Ennius, un Pacuvius, un Lucilius, à Homére, à Pindare, à Sophocle & à Euripide?

Les lettres suivent toujours la destinée de l'Etat politique. La décadence de l'Empire Romain entraîna la ruine des Arts. Les peuples barbares qui inonderent les plus délicieuses contrées de l'Europe, uniquement faits pour la guerre, ne connoissoient point les Arts, qui font le plus doux agrément de la paix. L'ignorance qui étoit le partage des Vainqueurs devint insensiblement l'appanage des vaincus. Les lettres demeurérent ensevelies sous les débris de Rome, jusqu'au tems de Frédéric Roi de Sicile, & de Robert d'Anjou Roi de Naples. Ces deux Princes tâchérent de

les ranimer ; on vit ſous leurs auſpices les premiéres lueurs d'un ſiécle plus cultivé. Ce n'étoit pas le jour : c'étoit une nuit moins épaiſſe. Eſt-ce la Provence, eſt-ce la Sicile qui a produit les Reſtaurateurs des Arts ? Ce point de controverſe partage encore les Sçavants.

L'Eſpagne toujours déchirée par des guerres inteſtines fut long-tems ſans prendre part au rétabliſſement des Sciences. Ce ne fut que dans le ſeiziéme ſiécle qu'on y vit paroître quelques Poëtes ; le Marquis de Santillanne en fut le plus diſtingué : il imita Petrarque. Fernand Herrera cite un ſonnet du Marquis de Santillane. Ces vers ne ſont eſtimables que parcequ'ils ont été faits par un grand Seigueur, & dans un tems où ce n'étoit pas un petit mérite que de ſçavoir lire. *Jean Boſcan, Diego de Mendoza* devancérent de peu *Garcilaſſo de la Vega* ſurnommé

le Prince des Poëtes Lyriques: Ce ſont là les Maîtres de la Poëſie Eſpagnole. Peu à peu elle dégénéra. L'affectation fit perdre de vue la belle nature.

L'Auteur prétend que ce furent *Lope de Vega* & *Gongora* qui commencérent cette triſte révolution de la littérature en Eſpagne. Gongora avoit beaucoup d'eſprit, mais trop avide de gloire il donna dans la nouveauté. Ses ouvrages ſont hériſſés d'antithéſes & d'équivoques. *Lope de Vega*, né avec un génie fécond, heureux & facile, en abuſa. Il voulut s'affranchir de l'eſclavage des régles; il hazarda du nouveau qui lui réuſſit. Ce ſuccès perdit ſes talents. La réputation dont jouiſſoient ces deux Auteurs leur donna des imitateurs, qui n'ayant pas leur génie furent de miſérables copiſtes. Car, par une fatalité déplorable pour la raiſon humaine, le faux a toujours plus de

partiſans que le vrai. *Lope de Vega* & *Gongora* ont été pour l'Eſpagne ce que le Cavalier *Marin* a été pour l'Italie. Ces trois Auteurs ont gâté le goût de leur Nation par leurs faux-brillants, & leurs *Concetti.* Le ſtile énigmatique de Gratien n'a pas moins nui à la Proſe Eſpagnole. On voulut à ſon exemple paroître profond, & l'on n'étoit qu'obſcur.

M. de Luzan examine la différence qui ſe rencontre entre les Poëtes Anciens & les Modernes. Les premiers Poëtes Grecs ſembloient ne reconnoître qu'un genre d'héroïſme. La valeur, ſelon eux, conſiſtoit à dompter les animaux les plus féroces. Si proches de l'enfance du monde, les hommes n'avoient pas eu le tems de ſe polir. Les Grecs repréſentoient la nature, mais ſouvent les portraits nous dégoutent par trop de reſſemblance: ou peut-être devenus *Sibarites*, par une délicateſſe

trop rafinée, nous appellons groſſiers les traits qui nous offrent la Nature dans ſa premiere ſimplicité. Nous ne concevons pas que Nauſicaa fille du Roi Alcinoüs lave elle-même le linge de ſon pere, & que Patrocle faſſe l'Office d'Ecuyer tranchant. En un mot dans les écrits des Grecs, l'Art ne ſe montroit qu'en ſecond: encore ſe déguiſoit-il ſi bien qu'on le confondoit avec la nature. Chez les Romains le goût étoit différent. La magnificence Romaine n'éclata jamais avec plus de pompe que ſous Auguſte; l'envie de plaire à un Maître changea les Romains autrefois ſi fiers, en courtiſans ſouples & timides; on étudia les penchants du Prince pour s'y conformer. Cette nouvelle façon de penſer introduiſit dans Rome des mœurs nouvelles. Le cœur devint double: l'eſprit devint flateur. De la conduite, la contagion paſſa dans les ouvra-

ges. L'Art y répandit ſes preſtiges ingénieux. Pour plaire, il fallut que la nature en empruntât les ornemens. Ajoutons que les Héros de Rome fourniſſoient à la Poëſie des vertus morales inconnuës à la Gréce du tems d'Homere. Sans recourir aux prodiges de la Fable, la vérité plus féconde offroit des hommes admirables. L'imagination profitoit plus des exemples d'un Paul Emile, d'un Scipion, ou d'un Céſar, que des victoires d'un Hercule, d'un Théſée, ou d'un Achille *aux pieds légers.*

La Religion Chrétienne a changé le ſyſtême de Poëſie. Les Dieux de la Fable ont diſparu de nos Poëmes Epiques modernes. On leur a ſubſtitué les bons & les mauvais Anges, les Enchanteurs, les Vertus perſonnifiées &c. » Ce » n'eſt pas, dit notre Auteur, » une impiété dans le Camoëns » d'avoir encore fait uſage de Ju- » piter, de Bacchus; de Nep-

» tune &c. On l'a juſtifié à cet » égard. Mais c'eſt un défaut de » ſens commun, d'employer ces » fauſſes Divinités dans un Poë- » me où l'on raconte une entre- » priſe faite par des Chrétiens. «

En quoi conſiſte l'eſſence de la Poëſie? Cette queſtion ſouvent agitée eſt encore indéciſe. Le peuple (& bien des Savans ſont peuple en fait de Poëſie) le peuple prétend avoir défini un Ouvrage de Poëſie, quand il a dit que c'eſt un Ouvrage en Vers: mais c'eſt-là aſſigner une propriété de la choſe pour la choſe elle-même. Le Vers, dit M. de Luzan, eſt par rapport à la Poëſie, ce que le Cizeau eſt pour la Sculpture, & le Pinceau pour la Peinture. C'eſt un inſtrument dont la Poëſie ſe ſert, & non point la Poëſie en elle-même. A s'en tenir à l'étymologie Grecque, le mot *Poëſie* ſignifie *action*. Il ſemble que le Poëte crée, pour ainſi dire, un

nouveau monde. L'invention fait donc le principal mérite de la Poëſie : & c'eſt peut-être par une conformité avec les Grecs, que les Provençaux appellerent leurs premiers Poëtes *Trobadours*, ou *Inventeurs* du mot Eſpagnol *trobare*, *trouver*.

M. de Luzan ſépare tous les êtres en trois claſſes qu'il appelle Mondes. Le premier monde ou le monde céleſte renferme Dieu, les Anges, & l'ame humaine dégagée des liens du corps. Le monde mitoyen ſe réduit à l'homme, qui eſt compoſé de corps & d'eſprit. Le monde matériel ou inférieur comprend tout ce qui eſt matiere & purement matiere, les élémens, le ſoleil, les aſtres &c. Tout ceci eſt tiré de l'excellent Ouvrage de M. Muratori, *ſopra la perfecta Poëſia Italiana*. Peut-être feroit-il plus ſimple de particulariſer davantage cette idée, en la bornant au monde ſenſible, &

au monde intelligible. L'homme feroit partie de l'un & de l'autre. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la Poëſie peint tous les êtres, qu'elle ſaiſit tous les événemens, qu'elle développe les plus ſecrets mouvemens du cœur. Pétrarque appelle ingénieuſement Homére le Peintre des ſiécles paſſés : & à ſon imitation Burguillos, Poëte Eſpagnol a dit : *Marini gran Pintor de los oidos, y Rubens gran Poëta de los ojos : Marini grand Peintre pour les oreilles, & Rubens grand Poëte pour les yeux.*

Doit-on préférer le genre *Icaſtique* au *Phantaſtique* ; ou pour parler plus clairement, faut-il repréſenter les hommes tels qu'ils ſont, ou tels qu'ils devroient être? M. de Luzan ſemble pancher pour ce dernier genre : il nous permettra de ne pas être tout-à-fait de ſon avis. En effet, pour inſtruire les hommes avec ſuccès, on doit copier d'après d'autres hommes,

les modéles qu'on leur propoſe. Nous aimons à nous retrouver dans les Héros dont on nous vante les exploits. Une vertu exemte de tout défaut ſemble être au-deſſus de la nature humaine. Un tel homme plaira peut-être à mon imagination ; ma raiſon ſe prêtera difficilement à une idée toujours démentie par l'expérience, & mon cœur n'y prendra aucun intérêt. Nous ſommes foibles : il faut ménager notre foibleſſe. L'amour propre ſeroit révolté de l'intervalle immenſe, qui nous ſépareroit d'un Héros qui n'auroit que des vertus ſublimes.

Nous ne diſſimulerons pas cependant que le genre *Phantaſtique* ou univerſel fournit des peintures plus neuves & plus brillantes. L'impreſſion qu'il fait eſt plus impérieuſe, ſes modéles ſont plus parfaits : mais c'eſt parce qu'ils ſont plus parfaits, qu'ils ſont moins reſſemblants. Empruntez

à la bonne heure de différens Héros quelques traits singuliers, pour en former un plus magnifique Tableau, mais adoucissez un peu les couleurs : ne lui donnez pas toutes les vertus ; rapprochez-le un peu de nous, & laissez-le à l'humanité par quelque foiblesse; sans cela on regardera comme un être fabuleux, cet homme qui ne se trouve nulle-part. Selon la sage réfléxion de Plutarque, nous sommes en garde contre l'illusion ; une vertu si héroïque nous décourage au lieu de nous animer. En un mot, tous les plus grands Poëtes ont commencé à travailler sur un fonds vrai : mais il est & sera toujours permis d'y ajouter de la broderie & du relief, pour faire saillir davantage les figures.

Le genre *universel* est plus d'usage par rapport aux caractéres des Acteurs qu'on introduit sur la Scène. S'agit-il des évenemens, des Phénoménes & des merveilles de

la Nature ? C'eſt là l'empire du genre *particulier*. Il faut repréſenter alors les choſes telles qu'elles ſont ; le premier, le ſuprême mérite de ces tableaux, c'eſt la reſſemblance fidelle avec les objets qu'on veut peindre.

Les Auteurs qui ont traité de la Poëſie ne ſont pas d'accord ſur la fin qu'elle doit ſe propoſer. Les uns ne lui donnent pour but que l'imitation vraie & naturelle, & dès-lors elle ne différe preſque point de la Peinture & des autres Arts imitateurs. Le Cardinal *Palavicin* & *Caſtelvetro* d'après Quintilien établiſſent le plaiſir pour fin unique de la Poëſie. Cet Art, diſent-ils, ne doit avoir pour objet que le plaiſir qui lui a donné la naiſſance. Quelques autres enfin ſubordonnant la Poëſie à la Morale & à la Politique la renferment toute entiere dans l'utilité. Pour concilier les différens avis, diſons avec Horace :

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut simul & jucunda & idonea dicere vitæ.

Le même Art peut se proposer plusieurs fins. Le même Architecte qui a bâti un Palais superbe pour l'ornement d'une Ville, peut tracer le Plan d'un Temple magnifique, pour l'honneur de la Religion. Que dans un Madrigal, un Sonnet, ou une petite piéce de vers on s'en tienne à l'envie de plaire; le Poëme Epique, la Tragédie, la Comédie tendront à perfectionner l'humanité.

Mais par quel secret heureux le Poëte peut-il atteindre à ce but difficile? Comment viendra-t'-il à bout d'instruire & de plaire? Le second livre de notre Auteur en indique les moyens. Si la nature humaine n'avoit pas été corrompuë par le péché, nous n'aurions pas besoin de Maîtres pour

nous inſtruire. Notre cœur docile aux impreſſions de la ſageſſe, ennemi du menſonge & de l'artifice, nous eût toujours montré le vrai: le ſentiment ſeul nous eût ſervi de guide & d'Oracle: mais les paſſions en ont altéré la droiture, & l'ont plié à la fauſſeté. Transformées en Sophiſtes & en Orateurs ſéduiſants, ſouvent elles nous repréſentent comme permis ce qui ne l'eſt pas;nous ſommes donc contraints de rechercher hors de nous des lumiéres que nous ne trouvons pas en nous-mêmes : mais cet amour propre qui nous aveugle, nous prévient contre l'inſtruction. Pour nous inſtruire, il faut commencer par nous intéreſſer. Nous reſſemblons à ces hommes qui ſortant tout à coup d'une caverne obſcure ne peuvent ſoutenir l'éclat du grand jour. Il faut que des gradations inſenſibles de lumiéres préparent leur débile vue

à en recevoir les rayons. Ainsi c'est avec beaucoup de ménagements qu'on doit nous montrer la vérité, tel est l'avantage inestimable de la Poësie. Le mélange du faux & du vrai nous attire. Ces voiles de la fable sous lesquels la vérité se cache, en interceptant ses rayons, tempérent sa trop grande vivacité. La Philosophie morale nous étonne, & nous révolte par la dureté de ses préceptes. La Poësie nous gagne par l'agrément des instructions. Celle-là parle à la raison, & ce dialogue est trop sérieux, trop austére pour notre foiblesse. Celle-ci parle au cœur & à l'imagination, & c'est de leur imagination que les hommes reçoivent leurs plaisirs, leur bonheur, quelquefois même leurs vertus.

Nous ne parlons ici que de la Poësie considérée selon ce qu'elle doit être. Nous n'ignorons pas que la Poësie, cet Art charmant

& si propre à inspirer l'amour de la vertu, a été quelquefois dégradée & avilie au point de devenir l'organe impur du crime, & l'interprête affreux de l'impiété; mais, comme le remarque notre Auteur, ce désordre est la honte des Poëtes, & non pas le vice de la Poësie: l'abus des plus grands biens fait éclore les plus grands maux.

D'où peut naître le plaisir que l'on éprouve à la lecture d'un bon Poëte? Muratori qui a écrit avec tant de netteté sur la Poësie, prétend que ce plaisir naît de la beauté, comme l'instruction de la vérité. M. de Luzan entre dans une analyse fine & réfléchie sur la source de ce plaisir. La beauté seule, dit-il, n'en est pas le principe; il faut qu'à la beauté se joigne un charme secret, sans lequel elle n'a que de vains attraits. Combien de beaux objets sur lesquels la vuë glisse rapidement, & sans

s'arrêter, parce qu'ils manquent de ce je ne ſçais quoi qui paſſione & qui ravit. Toutes ces obſervations ne ſont qu'un commentaire ingénieux du Vers d'Horace,

Nec ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto.

Or ce *dulcia*, que l'Auteur appelle en ſa langue *dulçura*, & qu'on rendra bien dans la nôtre par l'*agrément*, & peut-être mieux encore par l'*intéreſſant*, c'eſt-là ce qui touche & ce qui perſuade. L'Auteur ſaiſit avec beaucoup de ſagacité les nuances imperceptibles qui ſéparent ces deux idées. La *beauté* en fait de Poëſie conſiſte, ſelon lui, dans la clarté, la briéveté, la nobleſſe, la force, & la vivacité. La *dulçura* naît de cette tournure qui pénétre juſqu'au plus intime de l'ame; leurs effets ſont auſſi différents que leur cauſe. La beauté frappe

l'imagination, mais elle n'excite dans le cœur qu'une admiration passagére ; la *dulçura* l'arrache à lui-même, & le maîtrise. Il est des morceaux de Poësie qui, malgré leurs défauts, plaisent infiniment, parcequ'ils nous intéressent. L'Auteur en cite plusieurs exemples ; nous nous en tiendrons à celui-ci qui est tiré du Tasse : ce sont les plaintes d'Armide, lorsque Renauld l'abandonne.

O tu che porte
Teco parte di me, parte ne lassi
O prendi l'una o rendi l'altra, o morte
Da ensieme ad ambe, arresta, arresta i
passi.

Arrête, cruel, ou rends-moi la moitié de moi-même que tu m'enlèves, ou emmene avec toi l'autre moitié que tu laisses, ou enfin termine leur sort par le trépas. Arrête....

Un Lecteur François trouvera

que la douleur ne s'exprime pas aussi ingénieusement, & qu'il ne falloit pas qu'Armide fût en proie au désespoir, puisqu'elle s'amusoit à calculer avec tant de finesse & de précision : mais l'Auteur dit que le sentiment & la tendresse que renferment ces Vers doivent en faire oublier l'affectation. Nous viendrons mieux à bout, par un autre exemple, que par des définitions trop subtiles, de faire entendre ce dont il s'agit ici. Tel est peut-être ce Vers de Racine, qui, quoique contraire aux régles de la Grammaire, attendrit le spectateur en faveur d'Hermione. C'est lorsqu'elle dit à Pirrhus :

Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je fait fidelle ? *Androm.*

La vérité de ce sentiment, sa conformité, ses rapports avec la situation présente d'Hermione, nous touchent & nous intéressent.

La *Dulçura*, ou l'intéressant,

consiste donc à manier les passions, & à les émouvoir à propos : à étudier tellement les ressorts & les mouvemens de l'ame, qu'on dise précisément ce que la situation présente fournit & doit fournir : & c'est ici en particulier le talent supérieur de Virgile & de Racine ; presque jamais dans ces deux Auteurs l'art n'émoussa le sentiment. Mais comment pourra-t'on donner à ses Ouvrages ce charme inexprimable ? L'art n'en peut fournir que des notions ; la nature seule peut nous en instruire : mais on peut dire que le secret de toucher un Lecteur n'est que subordonné à ce que nous éprouvons nous-mêmes. Nous n'inspirons jamais aux autres un sentiment dont nous ne sommes pas pénétrés.

.... Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi...

La suite dans un autre Article de ces Mémoires.

ARTICLE XLIX.

LETTRE DE M. BOUGUER de l'Académie Royale des Sciences aux Auteurs de ces Mémoires.

MM. RR. PP.

J'Ai douté assez longtems si je devois, comme vous m'y inviriez à la page 2003 de vos Journaux de 1747, travailler à éclaircir davantage le paradoxe que j'ai avancé sur *certains Navires, qui peuvent aller dans quelques rencontres plus vîte que le vent même.* Je sentois que votre invitation m'engageoit à ne pas rester dans le silence : mais je considérois d'un autre côté que lorsque vous jetteriez plus à loisir les yeux sur l'endroit du Traité du Navire dont il étoit question, vous le trouveriez vraisemblablement d'une clarté suffisante,

ſuffiſante, & que vous y apperceviez le genre même d'explication, qui vous paroiſſoit le plus propre à diſſiper toute l'obſcurité. Il eſt bien difficile de ſoutenir toujours la même attention dans une lecture un peu longue, & il ne peut pas manquer d'arriver, ſelon que nous ſommes plus ou moins attentifs, que les choſes que nous liſons ne nous affectent différemment : c'eſt ce que nous éprouvons tous quelquefois. Malgré cela je me ſuis déterminé, M. R. P. à faire ce que vous m'avez paru ſouhaiter. J'ai penſé que ſi l'éclairciſſement que vous me faiſiez l'honneur de me demander, étoit devenu inutile pour vous, il ſeroit au moins utile pour d'autres perſonnes ; principalement depuis qu'un Anonyme M. D. à qui vous avez ouvert l'entrée de vos Mémoires, montre qu'il ne penſe pas auſſi favorablement que vous le faites de

mon travail. Ce que je compte encore pour beaucoup, c'eſt que je puis non-ſeulement faire quelques remarques ſur les deux Lettres de cet Anonyme, je me procure l'occaſion de vous remercier publiquement de la maniere flateuſe dont vous avez bien voulu parler de mon Livre dans les deux extraits que vous en avez donnés. Rien n'eſt plus louable que le zéle noble & généreux avec lequel vous encouragez tout le monde : vous faites tout ce qui eſt en vous pour promouvoir les Sciences. Vous cherchez le point de vue qui eſt le plus avantageux pour préſenter au Public tous les ouvrages dont vous lui rendez compte ; & ſi vous vous permettez quelque legere critique, elle découvre toujours le motif qui vous anime, elle eſt équitable, modérée & inſtructive.

Il y a longtems qu'on ſçait qu'un Navire marche plus vîte

lorſqu'il prend le vent un peu de côté, que lorſqu'il ſingle vent en poupe. On en a donné pour raiſon que, dans les routes obliques, toutes les voiles contribuent au ſillage, parce que celles de l'arriére ceſſent de couvrir & de rendre inutiles celles de la prouë. Je n'ai eu garde d'offrir cela comme un paradoxe. Mais ce que j'ai propoſé (page 448 du traité du Navire) en eſt bien un. J'ai fait voir que malgré ce qu'ont penſé juſqu'à préſent tous les Marins, de même que les Mathématiciens qui ont examiné le plus cette matiére, la propriété d'aller plus vîte peut ſubſiſter dans les routes obliques, par une raiſon qui, quoique plus cachée, n'eſt pas moins conſidérable que l'autre, & qui eſt telle que le Navire marcheroit encore plus promptement, dans certaines routes obliques que dans la directe, quand même il n'auroit qu'un ſeul mât & qu'une

ſeule voile ; ce qui exclud la cauſe déja raportée. Je réunis actuellement ce paradoxe avec l'autre ; & je vais les ſoumettre à une même & unique explication.

Lorſqu'on veut ſacrifier tout à l'avantage de rendre le ſillage rapide, lorſqu'on renonce à toutes les commodités de la Navigation, & à toutes les raiſons de convenance, qu'on réduit les ponts à un ſeul, qu'on ſupprime entierement l'artillerie, qu'on eſt attentif à diminuer le poids de toutes les parties ſupérieures, rien n'empêche, en changeant la forme du navire, de lui donner une voilure beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, & de rendre ſa prouë incomparablement plus tranchante ou plus aiguë. J'ai montré (page 379.) qu'on peut par l'allongement de la caréne, qui en produit un proportionnel ſur la prouë, faire diminuer dans quel raport on veut l'obſtacle qu'apporte l'eau

à la vîteſſe du ſillage : & outre cela le Navire étant plus long, devenant d'un plus grand poids, acquérant une nouvelle ſtabilité ou une plus grande force, pour conſerver ſa ſituation horiſontale, peut recevoir & ſoutenir un plus grand nombre de mâts & de voiles. On ne pourra néanmoins aller jamais auſſi vîte que le vent dans la route directe ; car en ſinglant avec une pareille vîteſſe, on ceſſeroit d'être pouſſé, & les voiles ne ſeroient plus enflées. A plus forte raiſon eſt-il abſolument impoſſible d'aller plus vîte que le vent dans la même route. Car les voiles, bien loin d'être alors utiles, nuiroient au contraire à la marche, en frapant l'air qu'elles trouveroient ſur leur chemin, & qui ne ſe retireroit pas aſſez vîte.

Mais faiſons ſuivre à notre navire une route oblique : & pour plus de facilité fixons l'obliquité

à 60 degrés, en même tems que nous difposerons les voiles, de maniere qu'elles foient expofées perpendiculairement à la direction réelle du vent. Je dis la direction réelle, à caufe de la diftinction que j'ai mife entre cette direction & l'apparente qui eft indiquée en mer par les girouettes, les pavillons, les flammes &c. Il eft certain que, vû l'obliquité de la route, tout le chemin fait par le navire n'eft pas à retrancher de la vîteffe du vent, fi l'on veut avoir la vîteffe relative avec laquelle les voiles font pouffées. Le vent eft comme un large fleuve, dont toutes les parties fe meuvent avec des vîteffes égales & fur des lignes paralléles. Mais il faudroit que le vaiffeau allât dans cette rencontre deux fois auffi vîte, pour que fes voiles ceffaffent d'être frappées. Car la route eft comme l'hypothéneufe d'un triangle rectangle dont un des angles eft

de 60 degrés, & dont le petit côté est parcouru par l'air en mouvement. Le navire marche sur l'hypoténeuse, mais n'avance selon le lit du vent ou selon le cours du fleuve, que de la longueur du petit côté. Ainsi supposé que la vîtesse du vent soit de 40 pieds par seconde, il faudroit que le vaisseau en fît 80 sur sa direction oblique, pour soustraire ses voiles entierement à l'impulsion : au lieu que, s'il ne fait que 40 pieds, s'il n'a qu'une vîtesse exactement égale à celle de l'air en mouvement, il ne fera, par l'obliquité de sa route, perdre au vent que 20 pieds ou que la moitié de sa vîtesse, & par conséquent les voiles recevront encore une très-grande impulsion. Or on peut faire non seulement 40 pieds, mais 42, 50, 60, & même 79. Dans tous ces cas, au moins dans les premiers, les voiles seront encore exposées à un choc très-considéra-

ble & qui ſuffira pour entretenir le mouvement du ſillage, pourvû qu'on admette les ſuppoſitions que nous avons faites, d'une prouë extrêmement tranchante & d'une voilure fort étenduë.

Concluons donc par reconnoître qu'il y a un terme dans la route directe, au-delà duquel on ne peut jamais porter la vîteſſe de la marche par l'effort du vent. Faites la prouë ſi aiguë qu'il ſera poſſible, & donnez quelle grandeur vous voudrez aux voiles, votre navire n'ira point encore auſſi vîte que le vent. Mais ce ne ſera plus la même choſe ſi vous embraſſez une autre route, parce qu'il n'y aura alors qu'une partie de votre vîteſſe qui ſera à retrancher de celle du vent ; les voiles ſe refuſeront moins au choc par la fuite oblique. Si dans l'exemple que nous avons pris, nous laiſſons à part les vîteſſes qui ne donnent pas lieu au paradoxe, le Vaiſſeau peut

faire, ſur la direction dont l'obliquité eſt de 60 degrés, 42 pieds, 50, 60, 79. Il ira plus vîte que le vent, qui ne fait que 40 pieds, & malgré cela ſes voiles ſeront encore frappées avec quelque force : il n'avancera ſelon le cours du vent que de 21 pieds, de 25, de 30 &c. & par conſéquent la vîteſſe relative du choc, qui eſt le reſte à 40 pieds, ſera encore de 19 pieds, de 15, de 10 &c. Il eſt vrai que l'impulſion ſera moindre qu'elle ne l'eſt ordinairement : mais il n'importe : auſſitôt qu'elle n'eſt ni négative, ni nulle, elle n'agira pas inutilement. Car nous avons une reſſource aſſurée dans la figure aiguë de la prouë ; nous pouvons rendre, s'il le faut, la réſiſtance de l'eau 100 fois ou 200 fois moindre.

Je ſuis perſuadé, M. R. P. que ce court éclairciſſement vous ſatisfera. Mais je ne m'engagerois pas ſi volontiers à répondre à tou-

tes les difficultés que l'Anonyme pourroit avoir envie de me faire. Vous savez qu'on ne conteste pas les axiomes : ainsi les deux suivans, que le Censeur prétend établir, justifient son art dans la dispute. 1°. *Qu'on est encore très-éloigné de savoir ce que la mer demande.* 2°. *Que la théorie & la pratique ne sont pas toujours d'accord, & que l'une se refuse à ce que l'autre prescrit.* Il est certain que quand on trouve tant de facilité à poser ses principes, on doit aller vîte en fait de conclusions. Pour moi je vous avoue ingénûment que je croyois que ces pretendues maximes, lorsque j'en faisois mention dans la Préface du Traité du Navire, n'avoient eu force de Loix que pendant le règne trop long des faux préjugés, dont nous devons faire tout notre possible pour secouer le joug. Les matieres de Marine sont restées longtems sans être approfondies ; on n'avoit pas réussi à leur appli-

quer aſſez heureuſement la Géométrie & l'Analyſe. Mais la réponſe que j'ai déja faite eſt bien ſimple : les méthodes analytiques & géométriques n'étoient pas pouſſées aſſez loin, lorſqu'on entreprenoit de faire ces applications : on ignoroit auſſi alors beaucoup de choſes ſur la méchanique des fluides. Tout ſe perfectionne ſucceſſivement ; & on peut faire dans un temps ce qu'on n'avoit pas exécuté dans un autre.

Il paroît donc avec la plus grande évidence qu'on n'eſt nullement obligé d'avoir égard aux deux principes de M. D. malgré la maniére affirmative dont il en parle. Ne conteſtons pas que ce ne ſoient réellement des axiomes pour lui, puiſqu'il nous l'aſſure : nous devons croire quelqu'un qui nous découvre le fond de ſes ſentimens ; & d'ailleurs nous avons fait voir que ces deux propoſitions, lorſqu'on les modifie, ſont vraies à certains

égards, & n'ont que trop d'applications particuliéres. Mais ces deux prétendus axiomes n'ont néanmoins jamais dû acquerir de preſcription contre les nouvelles vues qu'il ſera toujours permis de propoſer. Si la Théorie trop limitée entre les mains de l'Anonyme, n'eſt pas d'accord avec la pratique, il peut ſe faire que la théorie plus heureuſement cultivée par d'autres, réuſſira mieux. Si M. D. ignore *ce que la mer demande*, doit-il affirmer de tout le monde, ce qu'il ne peut aſſurer que de lui ſeul avec une entiére certitude?

On trouve dans ſes deux lettres bien d'autres choſes qui méritent d'être placées, comme elles le ſont en effet, à côté ou à la ſuite de ſes premieres aſſertions. On y voit principalement des navires qui portent la voile *fierement*, par la ſeule raiſon qu'ils ſont plus étroits. On y remarque encore un Vaiſſeau qui devient moins *ardent*

par l'addition d'une contrequille vers l'arriére. Je me dispense de parler des anecdotes vraies ou fausses, dont notre Anonyme s'est chargé la mémoire, & qu'il nous vient débiter, sans peut-être, y avoir fait assez de réfléxion ; comme ce qu'il dit de M. le Chevalier Renau & de M. Sauveur. Il met dans la seconde de ses Lettres les problêmes indéterminés au nombre de ceux dont il est plus difficile d'obtenir la solution : au lieu que c'est tout le contraire. Un problême n'est indéterminé que parce qu'il y a moins de conditions à remplir que d'inconnues à trouver. Ainsi c'est autant de peine épargnée pour le Géomètre ou pour l'Algébriste ; la recherche devient plus simple & moins longue, puisqu'il y a moins de différentes attentions à avoir, ou moins d'équations à combiner les unes avec les autres. Peut-être l'Anonyme a-t'il voulu dire que

le problême dont il s'agiſſoit étoit indéterminé, non pas abſolument, mais relativement à nos connoiſſances préſentes. Suppoſé qu'il eût ce ſecond ſens dans l'eſprit, il devoit s'expliquer d'une maniere plus exacte, & indiquer les conditions qu'il croit qu'on néglige mal-à-propos.

Le commencement de ſa premiere Lettre eſt une eſpèce d'annonce qui ne nous laiſſe pas ignorer ſes intentions. Nous l'avons vu établir ſes axiomes : maintenant il inſinue que la recherche du ſolide de moindre réſiſtance mérite peu d'attention &c. Mais il faut qu'il n'en ait pas ſenti l'extrême différence : tous les Géomètres qui ont jetté les yeux ſur ce ſujet, M. Fatio, M. Bernoulli, M. le Marquis de l'Hôpital, M. Herman, on peut même joindre M. Newton, tous n'avoient éxaminé qu'un cas trop particulier de ce problême. Tous ſupoſoient que

le ſolide étoit parfaitement rond dans le ſens perpendiculaire à ſon axe, ou que ſa baſe étoit un cercle: au lieu qu'il s'agiſſoit pour les beſoins de la Marine, de déterminer le ſolide propre à garentir du choc, non pas ſimplement une baſe circulaire, mais toute baſe donnée; ce qui rend la recherche plus compliquée & beaucoup plus difficile.

Tous outre cela n'avoient conſideré le ſolide que dans le ſeul cas du mouvement direct. M. Bernoulli avoit même dit formellement dans ſon Eſſai de Manœuvre, que la propriété étoit attachée à cette circonſtance particuliere. On ſe trouvoit donc encore obligé de rendre le problême plus général à cet égard: il falloit le réſoudre dans le cas du mouvement oblique, afin de pouvoir favoriſer le ſillage dans celle des routes qu'on préféreroit; ſuppoſé que l'aſſertion de M. Bernoulli ſe

trouvât vraie, au lieu qu'elle s'est trouvée fausse. Je me suis proposé généralement tous ces examens dans le Traité du Navire, & je les avois déja eus en vuë dans le Volume de 1733. des Mémoires de l'Académie. Enfin sans parler ici de deux autres espéces de prouës que j'ai distinguées, celle de la plus grande vîtesse & celle du plus grand mouvement, j'ai montré que le solide de moindre résistance avoit une autre propriété aussi singuliere qu'importante. C'est de faire diminuer la dérive & de la rendre un *minimum* : de sorte que le solide de moindre résistance est celui de tous les conoïdes, qui, dans son mouvement, s'éloigne le moins de la direction de son axe.

Je laisse à juger maintenant, si l'Anonyme, qui est si fertile en anecdotes, qui aime tant à nous faire de petits détails, & qui se donne pour si fort instruit de

tout ce qui a rapport à la Marine, parle d'une maniere bien propre à éclairer ses lecteurs par l'exactitude des exposés qu'il leur fait. Il reviendra sans doute à la charge, en demandant avec chagrin quelle utilité on a retiré de tout mon travail? Mais on en retirera peut-être par la suite. Il me suffit d'avoir répandu quelques lumiéres dont il ne tient pas à moi qu'on ne profite: le reste regarde les Constructeurs ou les Marins. Cette réponse dans laquelle je puis me renfermer, tant qu'on ne m'oppose rien que de vague, me dispense d'en employer une autre, qui m'est suggerée par un Auteur qui est certainement aussi versé que le Censeur, dans la navigation & les Mathématiques, & qui pése pour le moins autant ses décisions. Selon M. Deslandes, » ce sont en » France deux choses différentes » que de proposer & d'exécuter; » on écoute la proposition & on

» manque à l'exécution. « (Voyez pag. 250, *Eſſai ſur la Marine des Anciens, ſur les vers qui rongent.*)

Je vous fais bien mes excuſes, MM. RR. PP. ſi je vous rends les témoins de ma diſpute avec l'Anonyme : je ſerois bien sûr de trouver auſſi en vous des Juges également éclairés & impartiaux, ſi vous vouliez vous donner la peine de prononcer ſur nos différends. Recevez les proteſtations ſinceres des ſentimens d'eſtime & de vénération avec leſquels j'ai l'honneur d'être,

MM. RR. PP.

Votre &c.

BOUGUER.

A Paris, le 18 Mars 1748.

ARTICLE L.

TRAITE' DE LA VERITE' de la Religion Chrétienne Section VII. Suite de l'Art. XXI. au mois de Mars. II. Partie. Dernier Extrait.

LE reste du traité de M. Vernet sur la preuve de la Religion chrétienne par les miracles contient la réponse aux objections, matiére très-étendue & qui mériteroit d'être présentée en grand, même dans un Journal. Mais nous abrégeons tout ici, nous effleurons, nous supprimons pour ne pas revenir si souvent au même ouvrage.

Spinosa est le premier, le plus impie & le moins redoutable adversaire des miracles. Selon lui, toute dérogation au cours de la nature est impossible. Cela suit du systême stupide de la substance

unique, néceſſaire, éternelle : ſubſtance qui recoit toutes les modifications, même les plus contradictoires ; qui fait tout le bien & tout le mal ; qui eſt plus aveugle que le Deſtin des Anciens, plus monſtrueuſe que la Chimére des Poëtes. M. V. réfute ſérieuſement & par de bonnes raiſons un tel Antagoniſte ; mais il ſemble que la controverſe ſeroit plutôt finie, ſi l'on pouvoit faire entendre raiſon à Spinoſa & à ſes Diſciples ſur la vraye notion de Dieu ; c'eſt par là qu'il faut les attaquer & les détruire, ſans quoi l'on perd ſon tems, ſa peine, ſon érudition.

Si l'on admet un Dieu intelligent, Créateur, libre, doué de providence, il eſt clairement connu que les miracles ſont poſſibles, & d'une poſſibilité tant *Phyſique* que *Morale*, c'eſt-à-dire qu'ils ne ſont ni au-deſſus des forces de cet Etre ſuprême, ni indignes de ſa

ſageſſe. Il eſt auſſi très-évident que, ſi Dieu prend ce moyen pour parler aux hommes, il faut l'entendre : & ne pas dire comme un Auteur Anonime * de ces derniers tems, qu'on ne devroit pas ſe rendre au témoignage de celui qui reſuſciteroit un mort, *parce qu'on eſt moins ſûr de ſes yeux que de ſon jugement.*

M. V. réfute très-bien cette propoſition, en faiſant voir que *ce jugement* qu'on préconiſe ſi fort eſt extrêmement ſujet à l'erreur ; que dans l'hypothèſe d'une doctrine auſſi ſainte que le Chriſtianiſme, d'une doctrine qu'on annonce au nom de Dieu, & pour laquelle il s'opére des choſes véritablement prodigieuſes ; le *jugement* ne montre ni l'impoſſibilité de la révélation ; ni l'indifférence de Dieu, par rapport à la publication de ce culte ; ni la liberté qui reſte encore aux hommes de

* *Auteur des Penſées Philoſophiques.*

rejetter ces miracles & cette Religion, ſans ſe rendre coupables d'aucun crime.

Le même Auteur des Penſées Philoſophiques dit ailleurs d'un ſtile cavalier : » Si la Religion que » tu m'annonces eſt vraie, la vé» rité peut être miſe en évidence, » & ſe démontrer par des raiſons » invincibles. Trouve-les, ces rai» ſons. Pourquoi me harceler par » des prodiges? « Et notre Controverſiſte, M. Vernet, répond que c'eſt-là confondre les méthodes ; demander de la Géométrie, où il ne faut qu'un rapport de témoins, & vouloir procéder par des axiomes d'évidence, où l'on ne doit diſcuter que des faits. Quelle maniere de raiſonner eſt-ce là ? Et notre ſiécle ne ſe pique-t'il donc d'être ſi éclairé que pour traverſer, brouiller, détruire toutes les routes qui peuvent conduire à la vérité ? Il eſt queſtion de ſçavoir ſi Dieu s'eſt révélé, s'il a fait des

prodiges en témoignage de cette révélation : voilà des queſtions de fait. Je puis & je dois raiſonner pour les réſoudre ; mais comment ? de la même façon qu'on développe des points hiſtoriques, en comparant les autorités, en examinant le caractere des Ecrivains, en peſant les circonſtances de leur narration, en ſondant les intérêts qui peuvent les avoir fait parler &c. Du reſte toujours méthode de fait, méthode de rapport, de témoignage.

Il y a longtems qu'on demande un Livre qui ſeroit très-utile à la Religion, & dont toute la République des Lettres pourroit tirer de grands avantages. On s'y proposeroit de faire voir la néceſſité de garder partout la méthode de chaque ſcience ; de ne point mêler, par exemple, la Géométrie ou la Métaphyſique dans l'Hiſtoire ; les obſervations & les expériences dans la Logique ; le

ſyſtême pur dans la Morale ; les preuves de ſentiment dans la Phyſique ; les combinaiſons Arithmétiques dans la Religion &c. Enſuite on feroit voir combien il eſt déraiſonnable d'oppoſer de ſimples conjectures à l'évidence, ſoit métaphyſique, ſoit hiſtorique ; des argumens négatifs & indirects à des preuves abſolues & poſitives. Dans le développement de toute cette doctrine, on feroit toucher au doigt l'abus continuel que font les Impies de nos jours de la patience du Genre Humain, en s'écartant, par rapport à la Religion, de toutes les bonnes méthodes du raiſonnement. Les exemples ſeroient abondans, frappans, humilians peut-être pour ceux qui ſont les auteurs ou les dupes de tant de fauſſetés. Mais revenons à notre queſtion des Miracles.

Qui ſait, dit-on, ſi ce qu'on appelle *Miracle*, n'eſt pas un jeu ſurprenant de l'Art ou de la Nature :

re: & pour répondre à ce doute, M. Vernet établit les règles ſuivantes : Que l'Oeuvre qu'on appelle *Miracle*, ſoit donnée pour divine ; qu'en la comparant avec les ſecrets de l'Art ou de la Nature, on y trouve toujours des différences ſenſibles ; qu'elle s'opére ſubitement, ſans préparation ni ſecours étranger ; que dans la preuve d'une affaire auſſi importante que l'établiſſement d'une Religion, pluſieurs prodiges de diverſe eſpéce concourent au même but ; que celui qui ſe porte pour opérer des Miracles en confirmation d'un culte, ait été annoncé & déſigné par des Prophéties ; qu'il ait le don de prévoir l'avenir ; qu'il ſoit de mœurs irréprochables ; qu'il ait un zèle ardent pour la gloire de Dieu, qu'il enſeigne une doctrine non ſeulement bonne, & qui ne répugne pas à des révélations précédentes, mais qui ſoit ſublime, utile &

digne de l'intervention du Ciel. Toutes ces conditions ſi ſévéres, & qu'un eſprit raiſonnable peut bien ne pas exiger toutes dans tous les cas, ſe vérifient avec la derniere juſteſſe dans les Miracles de l'Evangile, comme notre Auteur le montre par un détail ſuivi. Il réſout d'une maniere auſſi ſatisfaiſante l'objection tant rebattuë du pouvoir des Démons. Au fond c'eſt une chicane, puiſque, ſans déterminer le degré de force qui convient à ces Intelligences, il eſt toujours certain que, quand il s'opére une œuvre contraire aux loix de la Nature, que le nom de Dieu eſt invoqué, & que la fin de cette merveille eſt de confirmer une doctrine excellente, ou de faire des biens ſignalés aux hommes; dès-lors on doit juger que les Démons n'y ont point de part.

Nous paſſons tout ce que l'Auteur dit contre les Prodiges attribués à Romulus, à Veſpaſien, à

l'Empereur Adrien, au fameux Apollonius de Tyane &c. Le moindre coup d'œil ſuffit pour dévoiler le faux de ces opérations : tout péche dans les relations qu'on nous en a laiſſées ; & la qualité des faits, & la nature des circonſtances, & la fin de ces prétendus Miracles, & la façon dont eſt énoncé le témoignage. On ſeroit tenté de croire que ces petits tours de ſoupleſſe auroient été imaginés pour achever de rendre ridicule le Paganiſme, ou que les premiers qui les ont mis en paralléle avec les Miracles de l'Evangile, n'avoient point d'autre intention que d'accréditer la doctrine de J. C. & des Apôtres.

Voici préſentement un des morceaux les plus conſidérables de ce Traité. On objecte que les Chrétiens eux-mêmes forgent & débitent tant de faux miracles, que cela fait auſſi douter des prodiges de l'Evangile : & M. Vernet déve-

veloppant cette difficulté indique plusieurs faits qu'on a voulu ériger en œuvres surnaturelles, avec aussi peu de fondement que d'utilité & d'édification.

Sa réponse en ce qu'elle a de général, de solide & de très-suffisant pour la matiere présente, se réduit à dire que les faux Miracles n'empêchent pas qu'il n'y en ait de vrais, comme la fausse monnoye n'empêche pas qu'il n'y en ait de bonne ; que la fausseté ou l'incertitude de certains faits doit seulement inspirer de l'attention pour ne pas croire trop légérement tout ce qui se publie d'extraordinaire & de miraculeux ; que tout bon esprit doit convenir de la supériorité de lumieres, qui se rencontrent dans les Miracles de l'Evangile, comparés avec les merveilles prétenduës dont certaines gens se font les protecteurs, que ceux même qui ajoutent foi aux Miracles modernes,

ne leur accordent qu'une ſimple probabilité hiſtorique, au lieu qu'ils regardent ceux de l'Evangile comme certains, indubitables & démontrés autant que des faits peuvent l'être. Encore une fois tout ceci eſt raiſonnable & ſatisfait entierement au doute propoſé : mais M. V. y mêle quelques exemples particuliers dont la Religion qu'il profeſſe eſt apparemment la cauſe ; & nous allons en remarquer les défauts. Cet Ecrivain a le malheur d'être Proteſtant : nous ſommes ſincérement fâchés qu'un ſi bon eſprit tienne à une Communion qui n'a aucun caractére d'antiquité, d'unité, de ſtabilité ; qui n'a point de regles fixes pour terminer les différends de Religion ; qui ne peut, dans ſes principes, refuſer la tolérance, même Eccléſiaſtique, à toute Secte qui ſe portera pour recevoir les Ecritures, ſauf à leur donner le ſens qu'elle voudra. Et que peut-

on penser d'une Eglise où seront admis des Arriens, des Nestoriens, des Pélagiens, des Sociniens, des Anabaptistes, des Libertins mêmes, quoique Calvin ait regardé ces derniers comme des gens abominables ?

Or voici l'excés où tombe notre Auteur. En défendant la vérité des miracles contenus dans les livres Saints, il semble ne reconnoître que ceux-là ; il relegue même assez clairement au pays des Fables tous les faits merveilleux, qui sont répandus dans l'Histoire Ecclesiastique. Par exemple : il paroit reconnoître que S. Grégoire le grand *a infecté l'Occident de pieuses fictions*. Il accuse S. Augustin de n'avoir pas toujours été assez en garde contre cet écueil. Il renvoye pour une plus grande explication à des ouvrages où l'on fait le paralléle des prétendus Miracles de Pythagore & d'Apollonius de Tyane, avec les pro-

diges qu'on lit dans les vies des SS. Enfin il dit absolument & sans restriction : *la Religion Chrétienne avoit besoin des Miracles de J. C. & des Apôtres, mais elle se passeroit si bien de ceux qu'on y ajoute, qu'ils ne sont que la défigurer.* Ces derniers mots nous paroissent une sorte d'abjuration générale de tous les Miracles, qui se sont opérés dans l'Eglise depuis la mort des Apôtres jusqu'à nos tems : surquoi nous demandons à tout lecteur Chrétien & impartial à qui il aimeroit mieux croire en ce genre, ou à M. Vernet qui écrit au XVIII. siécle, ou à la multitude des grands hommes dont nous allons seulement commencer la liste.

A S. Ignace d'Antioche, qui affirme si clairement que les Martyrs qu'on exposoit aux bêtes féroces étoient souvent épargnés par ces animaux : Miracle dont il appréhendoit d'être lui-même l'ob-

jet, parceque ſa réunion avec J. C. ſeroit retardée ſi ſon Martyre n'étoit pas conſommé promptement.

A S. Juſtin qui aſſure que le don de Prophétie & des Miracles ſubſiſtoit encore de ſon tems parmi les fideles.

A Ammien Marcellin, à S. Chryſoſtome & à tant d'autres, qui atteſtent d'une maniere ſi préciſe la Merveille des Globes de feu, ſortis des fondements du Temple de Jeruſalem, quand les Juifs voulurent le rebâtir ſous l'Empereur Julien.

A S. Gregoire de Nazianze, qui parle des Croix miraculeuſes dont les habits des Chrétiens furent parſemés, au tems de l'entrepriſe des Juifs, pour le rétabliſſement du Temple. Le ſaint Docteur prend à témoins ceux de ſes Auditeurs, qui avoient encore ces habits, & il ajoute: *Que pourront oppoſer à cela les Sages du Sié-*

cle, les Philosophes, les Orateurs? (*Naz. Orat. IV.*)

A S. Ambroise & à S. Augustin, qui racontent les Miracles qu'ils avoient vûs à l'Invention des Reliques de S. Gervais & de S. Protais, surtout la guérison subite & publique d'un aveugle que tout le monde connoissoit : Prodige qui fut examiné avec beaucoup de soin, & reconnu par les Arriens mêmes, ennemis mortels de S. Ambroise.

A S. Augustin encore qui décrit comme témoin oculaire les diverses merveilles, dont fut accompagnée la translation des Reliques de S. Etienne premier Martyr.

A S. Paulin qui célébre avec tant d'énergie les événemens singuliers dont il avoit été l'Observateur & le Juge dans l'Eglise de S. Felix de Nole. On sçait par exemple comment il parle de ce Possédé fameux qui marchoit sur la voute ayant la tête en bas, &

ſans néanmoins que ſes habits changeaſſent de ſituation.

Nous pourrions parcourir ainſi chaque ſiécle & nommer les plus grands Saints, les plus ſçavants Perſonnages, qui ont rapporté les Miracles de leur tems, & qui les ont défendus contre les Incrédules. Qui pourroit donc craindre de s'en rapporter à eux ſur des points dont ils prévoyoient auſſi bien que nous les conſéquences? Et l'Evangile de J. C. ne nous invite-t-il pas à étendre la ſphère & le terme des Miracles? Jeſus-Chriſt ne dit-il pas abſolument & en général que ceux qui croiront en lui, feront des œuvres auſſi grandes & plus grandes même que les ſiennes? Et quoique la Religion Chrétienne ſoit très-bien démontrée par les miracles de J. C. & des Apôtres, n'eſt-il pas encore extrêmement avantageux à cette Religion que le don des Miracles n'ait pas tout-à-fait

ceſſé parmi les fidèles, & qu'il ſe manifeſte de tems en tems, ſoit pour ſervir d'inſtruction aux Idolâtres, ſoit pour édifier & conſoler les Chrétiens, ſoit pour faire éclater la gloire des ſaints Amis de Dieu?

M. Vernet dit: hors des Miracles de l'Evangile, *preſque jamais de témoignage primitif, nul monument authentique, nul écrit original: ce ſont des oui-dire, des traditions populaires que nous ne tenons que de la ſeconde ou de la troiſiéme main, qui n'ont été écrites que longtems après l'évenement.* Ceci eſt encore trop général: car enfin S. Ignace, S. Juſtin, S. Chryſoſtome, S. Greg. de Nazianze, S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Paulin, ſans compter une infinité d'autres, n'étoient-ils pas des contemporains, des témoins primitifs par rapport à pluſieurs Miracles qu'ils racontent? Leurs Ouvrages ne ſont-ils pas

authentiques & originaux ? Quand ils disent qu'ils ont vû, n'est-ce là que des oui-dire, des traditions populaires, des relations de la seconde ou de la troisiéme main ?

Notre Auteur, en developpant sa critique contre les faux Miracles, vient aux merveilles qu'on attribuoit il y a 16 ou 17 ans à l'Abbé de Pâris. Il discute toutes les scènes du cimetiére de S. Medard, toute l'œuvre des convulsions, tout le systême du prétendu retour d'Elie, tous les écrits publiés en cette matiére. Comme M. V. se trouva, dans le tems, à Paris, il fut à portée de s'instruire sur tous ces événements, & il recueillit des Mémoires très-curieux, dont il donne aujourd'hui l'extrait. Or il faut avouer cette fois que les exemples du Fanatisme sont bien choisis ; mais que doit on en conclure ? Une chose très-simple & très-néceſſaire pour évi-

ter l'erreur. C'eſt d'écouter la voix de l'Egliſe, d'apprendre d'elle à diſtinguer les vrais Miracles des œuvres de menſonge. Et qu'on n'appréhende pas que nous tombions ici dans le cercle identique de la preuve des Miracles par l'Egliſe, & de la preuve de l'Egliſe par les Miracles. Chacune de ces choſes procede ſelon ſa méthode & ne ſe confond point. On prouve l'établiſſement de l'Egliſe comme celui du Chriſtianiſme même par les Miracles de J. C. & des Apôtres. L'Egliſe a ſes caractéres propres & inſéparables de ſon exiſtence ; l'unité, la perpétuité, l'univerſalité, la viſibilité : dès que j'aurai reconnu ces caractéres dans une ſociété actuellement ſubſiſtante, je devrai conclure que c'eſt l'Egliſe de J. C. & comme l'Egliſe de J. C. eſt la colomne & le fondement de la verité, je ne craindrai point de m'en rapporter, en tout ce qui intéreſſe le

dogme & les mœurs, à cette ſociété que j'ai reconnue pour être la vraye Egliſe. Mais en certains cas où l'on célébre beaucoup un Thaumaturge prétendu, s'il arrive que cette ſociété qui eſt la vraye Egliſe, n'adopte point les merveilles qu'on attribue à cet homme extraordinaire, s'il arrive au contraire qu'elle les rejette, qu'elle les anathématiſe; c'en eſt aſſez pour me porter à conclure que ces prétendues merveilles ne ſont point de vrais Miracles; & quelque choſe qui arrive ma foi n'eſt nullement ébranlée. On peut le demander à tout homme un peu intelligent. Cette méthode eſt-elle un cercle qui ſe replie ſur ſoi-même? Et n'eſt-il pas très-vrai que depuis l'établiſſement d'une Egliſe qui ne peut errer, la pierre de touche des Miracles, c'eſt l'Autorité de l'Egliſe; comme l'origine de la ſociété qu'on appelle *Egliſe* ſe connoit par les Mi-

racles qui en ont précédé & confirmé l'inſtitution ?

Nous reviendrions volontiers aux éloges que mérite M. Vernet, pour la maniere dont il répond aux objections particulieres qu'on fait quelquefois contre les miracles de Jeſus-Chriſt, ſurtout contre ſa réſurrection. Mais il faut finir, & nous ne dirons qu'un mot de la fameuſe difficulté que les Impies énoncent ainſi : *Si Jeſus-Chriſt étoit véritablement reſſuſcité, il devoit ſe montrer vivant à un plus grand nombre de perſonnes, & ſe faire voir au milieu même de Jéruſalem.*

Cette objection eſt ſinguliere. En matiére de faits, quand il y a un nombre ſuffiſant de témoins, on ne demande jamais pourquoi il n'y en a pas davantage. On prouve que J. C. reſſuſcité s'eſt fait voir à plus de cinq cens perſonnes, que ſes apparitions ont été fréquentes, variées, accompa-

gnées de circonſtances les plus capables de perſuader. Cela ne ſuffit-il donc pas pour la force du témoignage ? Et ſi l'on ſe livre ici à une imagination dereglée, on poura donc demander auſſi pourquoi le même Sauveur ne s'eſt pas fait voir dans toute la Judée, ou plutôt dans toutes les parties du monde ?

M. Vernet remarque fort bien que, ſi l'on ne ſe rend pas aux preuves que les livres Saints nous fourniſſent de la reſurrection de J. C. on ne ſeroit pas touché non plus d'une multitude d'apparitions, que l'on ajoute par l'effort de l'imagination à toutes celles qui ſont marquées dans les écrits des Apôtres. Ceux qui diſputent ainſi contre le témoignage de cinq cents témoins, diſputeroient contre celui de mille & dix mille perſonnes.

Ces réponſes ſi ſenſées & ſi ſatisfaiſantes n'empêchent pas no-

tre Auteur de donner des raiſons de la conduite de J. C. dans l'œconomie de ſes apparitions. Independamment du Miracle de la reſurrection, les Juifs avoient bien d'autres preuves de la miſſion de J. C. Les opiniâtres & les endurcis ne méritoient pas qu'il ſe manifeſtât à eux. C'étoit aux Apôtres qu'il devoit ſe déclarer, ſe dévoiler, pour ainſi dire, pleinement & entiérement, parce qu'il les avoit choiſis pour être les Prédicateurs de ce grand Myſtere, pour en convaincre les Gentils: & comment les convaincre? en mourant pour cette vérité. Ce devoit donc être des hommes perſuadés eux-mêmes, convaincus, imperturbables ſur un point ſi eſſentiel, & par cette raiſon J. C. multiplie les apparitions à leur égard. Pour ce qui regarde les peuples auſquels l'Evangile étoit annoncé, ils voyoient ces mêmes Apôtres opérer des Miracles en

confirmation de la foi d'un Sauveur ressuscité; & pour nous, qui n'avons vu ni J. C. dans l'état de sa résurrection, ni les prodiges des Apôtres, nous voyons le monde converti à la prédication de ce fait, & convaincu de la certitude de ce dogme. Tel est à peu près le plan de la doctrine de M. V. en cet endroit de son Livre. On doit le trouver ici, comme dans plusieurs autres points que nous avons indiqués, très-attentif, très-judicieux, & très-propre à confondre les Ennemis des Miracles de l'Evangile. C'est dommage, pour le redire encore une fois, que la belle Analyse du dogme de l'Eglise & de ses caracteres ne se présente pas également à cet esprit si capable de connoître la vérité.

On vient de nous adresser une Lettre très-savante, où le sentiment de cet Auteur *sur la Trinité* est attaqué. Cette Controverse se

rapporte au Volume qne M. V. publia il y a dix ou douze ans. Nous donnerons cette Lettre dans la ſuite de nos Mémoires.

ARTICLE LI.

ANTILUCRETIUS DE DEO &c. Antilucrece de M. le Card. de Polignac. *Suite de l'Article XXXVII. au mois de Mai I. Vol. 1748.*

Sixiéme Livre. Des Bêtes.

LEs Anatomiſtes ont exercé leur art avec ſuccès ſur les animaux de toute eſpéce, & il n'y en a guéres qu'ils n'ayent diſſéqué. Ils ne doivent pas ſe repentir de leur application ni de leur travail, puiſque l'Anatomie en a beaucoup profité. Les Philoſophes n'ont pas fait de moindres efforts pour connoître l'ame des Bêtes: mais toutes leurs recherches ne les ont point contentés jusqu'ici.

Quelle humiliation pour la Philosophie !

Le savant Cardinal s'est bien gardé d'omettre une matiere qui donne lieu de faire sentir l'excellence de son goût & l'étendue de ses connoissances. Il dit d'abord à Quintus que le Laboureur, avant de mettre la charuë dans un champ, en arrache les épines, parce que sans cette précaution son travail seroit inutile. Ça été pour disposer Quintus à profiter des leçons qui suivent, qu'on lui a appris qu'il y a dans l'homme une substance spirituelle, bien supérieure à la matiere, & qui est l'image de cette substance spirituelle & suprême, appliquée au gouvernement de l'Univers.

Il reste encore néanmoins un dernier retranchement à Quintus, & plus difficile à renverser que tous ceux dont on l'a chassé jusqu'ici. C'est l'ame des bêtes. Cette ame selon lui n'est pas différente,

ou l'eſt bien peu de la nôtre. Cette ame, pendant que l'animal vit, connoit, ſent, entend, a de la mémoire, le gout, l'odorat; elle diſcerne dans un Jardin les ſimples qui peuvent la ſoulager, elle eſt ſenſible à la joie, à la triſteſſe, à la crainte. Combien d'Arts les hommes tiennent-ils des animaux! C'eſt du Renard que nous avons appris à travailler ſous terre; de l'Araignée à tendre des filets; du Chien, à chaſſer. L'Ours, l'Eléphant, le Singe, le Caſtor, ont été nos Maîtres à certains égards; les ruches & les Fourmillieres ſont des écoles où les plus habiles Politiques n'étudieront pas à pure perte. Il y a auſſi des animaux dont les hommes ont pu apprendre la guerre, & l'Auteur de l'Anti-Lucréce en a vu dans l'Ukraine. On lira volontiers ce qui les concerne. Rien n'eſt plus ſingulier. Leurs armées ſont toujours bien comman-

dées. Cependant après une longue & sanglante bataille, un des deux partis succombe, & prend la fuite pour aller s'établir ailleurs. Les vainqueurs ne poursuivent pas les vaincus, & ils se contentent de s'emparer de leurs demeures souterraines. Les Prisonniers de guerre sont condamnés à servir toute leur vie. Lorsque la saison est venuë de faire des fourages pour remplir les magasins, & pourvoir à la subsistance de cette Nation pendant l'hyver, on tire les prisonniers de la caverne où ils sont détenus: on les conduit au lieu où l'on a fouragé, & on les oblige de se coucher sur le dos & de tenir les quatre pieds élevés en haut. On les charge ensuite de foin comme une espéce de charette; après quoi les vainqueurs les traînent par la queuë jusqu'aux magasins. La Fontaine avoit connoissance de l'habileté & de la valeur de ces animaux

belliqueux ; il l'avoit appris du Roi Caſimir : c'eſt à cette occaſion qu'il dit ;

C'eſt le Roi Polonois : un Roi jamais ne ment.

Nous ſommes perſuadés que le Cardinal n'eſt pas moins veridique que le Monarque. On a raſſemblé tout ce qu'il y a de plus capable de prouver que les ames des Bêtes ne ſont pas plus ni autrement différentes de la nôtre, que le cuivre l'eſt de l'or, ou le grain de ſable, du diamant. La combinaiſon des atomes qui a formé notre ame a été plus heureuſe que la combinaiſon qui a produit l'ame des bêtes. Cette différence n'établit pas des natures eſſentiellement différentes : comme on ne dit pas que le Renard, parce qu'il eſt plus ruſé que les autres animaux, a une ame d'une autre eſpéce.

On répond à Quintus dont on a ſi favorablement expoſé l'opi-

nion, que cette foule d'exemples qu'il produit ne prouve nullement qu'aucun être matériel soit capable de penser ni de vouloir : ce qu'on a dit dans les Livres précédents subsiste en entier. On ne sçauroit aussi conclure de ces objections que l'ame des hommes se dissipe à la mort : ce qui est le grand objet des vœux des disciples de Lucréce. Leur prétention ne seroit pas vaine, s'ils démontroient solidement que nos ames ne sont que des assemblages d'atomes qui se sont rencontrés par hazard.

Le raisonnement de Quintus est défectueux en ce qu'il suppose deux choses dont ni l'une ni l'autre n'est évidente ; il assure que les bêtes ont de la connoissance, & il soutient en même-temps que ce qui connoit en elles est sujet à la mort. Optez, lui dit-on, déclarez-vous pour l'une ou pour l'autre de ces deux propositions, mais on

on ne vous permettra jamais de les ſoutenir toutes deux enſemble. Si vous voulez que l'ame des bêtes périſſe à la mort, j'y conſens volontiers, continue le Philoſophe chrétien, mais ſi j'étois attaché aux dogmes de Pythagore ou des Gymnoſophiſtes, comment vous y prendriez-vous, pour m'obliger de préférer votre doctrine à celle qu'ils ont embraſſée? Vous n'y ſeriez pas moins embaraſſé que Lucrece votre chef:

Bellua tota perit, clamas; concedere malim:
Sed ſi Pythagoram ſequerer, vel Gymnoſophiſtas,
Atque ferarum animas aboleri morte negarem,
Et nova perpetuò naſcentem in corpora ferri;
Aut aſſervari vellem, dum priſca reſumant;
Dic, oro, quî me falſi convincere poſſes?

Quo te argumento, Quinti, natura juvaret ?
Hæreres ut in hoc punćto Lucretius hæſit.

Votre Philoſophie n'a point d'armes offenſives contre de tels ennemis.

Mais enfin les bêtes ont-elles des ames qui connoiſſent ; je ne nierai pas qu'elles n'en puiſſent avoir, parce qu'il n'eſt permis de nier parmi les Philoſophes que ce qui eſt certainement faux : cependant toutes les apparences dont vous vous prévalez, ne forment pas une certitude entiére : ſoyez convaincu à la bonne heure, que vous avez une ame. Comment vous ſeroit-il poſſible d'en douter, avec le témoignage intérieur de votre conſcience ; mais vous ne ſçavez pas ce qui ſe paſſe dans les bêtes. D'une choſe dont l'exiſtence vous eſt parfaitement inconnuë, vous concluez l'exiſtence

d'une chose que vous connoissez, pendant que les regles du raisonnement prescrivent de chercher la nature des choses inconnuës par l'entremise de celles qu'on connoit. Votre méthode est toute opposée. Vous faites valoir l'ame des bêtes qui vous est inconnue, contre l'ame de l'homme qui vous est connue par le témoignage de votre conscience.

On oppose ici à Quintus le sentiment des disciples de Descartes, qui regardent les bêtes comme autant de machines, sans connoissance & sans volonté, mais dont les ressorts sont si bien disposés que leur jeu suffit pour operer tout ce qui nous surprend davantage. On réfute les exemples de Quintus par d'autres exemples; dira-t-on que c'est par crainte & par aversion, que la plante nommée *sensitive* retire & replie ses feuilles quand on avance la main pour les toucher; que c'est

par inclination que la vigne s'attache au lierre qu'elle ſemble avoir ſenti dans ſon voiſinage, ou que l'aiman attire le fer ?

Le Sçavant Cardinal explique ici dans un grand détail le merveilleux Méchaniſme qui cauſe tant de divers mouvemens dans les bêtes. Quelque difficulté qu'il y ait eu à dire en vers, ce qu'on a tant de peine à dire en proſe; il ſemble que tout cet endroit n'ait rien couté à l'Auteur, tant il étoit maître de l'expreſſion & du ſujet. Il ajoute que ſi les bêtes agiſſoient par des principes de connoiſſance & de volonté, elles n'agiroient pas toujours de même; on n'y remarqueroit pas cette uniformité conſtante & commune à chaque eſpece.

Il conclut des machines inventées par les hommes que le Créateur, l'Etre infiniment parfait, n'entreprendra rien au-deſſus de ſa puiſſance infinie, s'il conſtruit

des machines aussi surprenantes que les bêtes. La pendule qui de concert avec le Soleil marque les heures & régle le tems:

> Digitoque premens interrogat horas.

N'est-elle pas une invention surprenante? Y a-t-il aussi loin de la pendule à la bête, machine pour machine, qu'il y a loin de la science & des talens de l'Horloger à la science & à la puissance du Créateur? Quel vaste champ pour la dispute! Mais ne seroit-il pas plus à propos d'abandonner une recherche où il n'y a nulle apparence de réussir? Tel parti qu'on prenne, la gloire de l'Illustre Auteur n'en souffrira pas: son 6^e^. livre est un recueil très-amusant de ce qu'il y a de plus singulier dans l'histoire des animaux.

Livre septiéme. Des Semences.

Il a été suffisamment démontré

que l'univers n'étoit pas l'ouvrage du concours fortuit des Atomes. Cependant la propagation de toutes les eſpeces d'animaux, qui ſe perpétuent ſans interruption, & celle des plantes & des arbres, ſi l'on peut uſer de ce terme, font encore mieux ſentir toute l'extravagance de l'Athéiſme. C'eſt avoir détruit ce monſtrueux ſyſtême & en avoir couvert de confuſion les Auteurs, que de l'expoſer tout ſimplement.

Demandez à ces grands Philoſophes que Rome & la Gréce ont tant admirés, quelle eſt l'origine du genre humain. Ils vous diront avec un air de confiance, que les eaux s'étant écoulées aprés une grande crüe, laiſſerent beaucoup de marais en divers lieux; que ces marais s'échauferent peu à peu par l'ardeur du Soleil; ce qui produiſit d'abord les mouches, & les autres inſectes, enſuite les Oiſeaux & les quadrupedes, en-

fin les premieres ſouches du genre humain. Ce n'étoit que des enfans, mais le hazard leur procura des ruiſſeaux de lait, dont ils ſe nourirent & avec ce ſecours ils crurent comme les enfans croiſſent aujourd'hui.

Quelle puiſſance ennemie a fait ceſſer cette fécondité? Pourquoi ne voit-on pas de temps en temps ſortir de nos marais des hommes & des animaux de toute eſpece? Le Soleil a-t-il perdu une partie de ſon ardeur? Parmi tous nos marais n'en eſt-il pas du moins quelques-uns dont les eaux ſoient auſſi propres à produire des enfans, que celles qui contribuerent à l'origine du genre humain? Convient-il de réfuter ſérieuſement des Philoſophes, dont les opinions ne ſont que des ſonges de gens qui veillent?

O Epicure ſi l'on vous diſoit qu'un de ces Vaiſſeaux de guerre, qui voguent ſi majeſtueuſement

ſur la mer, pouſſés par un vent favorable, a mis au monde un de ces petits vaiſſeaux qu'on ſuſpend dans les Temples ou dans les appartemens, & qui ſont compoſés des mêmes pieces & avec les mêmes proportions que les plus gros vaiſſeaux, auriez-vous la ſimplicité de le croire? Vous ne douteriez pas que ce ne fût l'ouvrage d'un *Conſtructeur* très-habile & très-appliqué. Cependant quelque ingénieuſe & quelque merveilleuſe que ſoit la ſtructure d'un vaiſſeau, qu'eſt-elle auprès de la ſtructure du corps humain? Et vous nous aſſurez que ce corps humain composé de tant de parties, animé de tant de reſſorts, diſpoſé ſi avantageuſement pour toutes les opérations de ſa vie, eſt la production de l'eau bourbeuſe des marais, fécondée par les rayons du Soleil? Toujours quelques vers latins mais le plus ſobrement qu'il ſera poſſible.

Hæc navis proprio si fœcundata marito
Naviculam pareret, quales laquearibus altis
Templorumque tholo suspensas sœpe videmus ;
Aut quales manus artificum ingeniosa polivit,
In tenui formans operum exemplaria buxo &c.

L'Illustre Auteur s'attache à expliquer en détail toutes les parties dont est composé le corps humain. Les os, les veines, les muscles, les nerfs, les membranes, & en général tout ce que l'on sçait appartenir à cette machine incomparable, tant pour la conserver que pour la faire agir. On voit ici une anatomie toute gracieuse, & qui ne rebute pas comme les dissections faites par les plus grands Maîtres de l'Art. On conclut necessairement de toutes ces observations également sûres

& curieuſes, que ce n'eſt pas le hasard, mais une puiſſance infiniment ſage qui a préſidé à cette conſtruction, qu'on admire d'autant plus qu'on l'étudie avec plus d'application. On n'a pas négligé de conſiderer la ſtructure des animaux parmi leſquels les plus petits, comme les Inſectes, ſemblent renfermer de plus grandes merveilles.

Il s'opére en effet des choſes beaucoup plus étonnantes dans la coque d'un Ver à ſoye, où ce petit inſecte ſouffre trois métamorphoſes dans une année, que tout ce qu'on a tant vanté, les pyramides d'Egypte, le Tombeau de Mauſole, le Labyrinthe de Dédale, le Temple même de Salomon, le plus ſuperbe édifice dont il y ait mémoire. On comprend aiſément qu'à force de travail & de dépenſe, les hommes pourroient encore en faire autant, mais on comprend encore plus aiſément que

ni la ſageſſe des Philoſophes, ni la multitude des ouvriers, ni la puiſſance & l'opulence des Rois ne ſçauroient former ni gouverner un inſecte ſi vil & ſi mépriſable en apparence. On décrit ici avec tout l'agrément imaginable toutes les avantures du ver à ſoye. Il ſeroit à ſouhaiter que ces Cenſeurs qui ſe flattent d'entendre parfaitement la Poëſie latine, entrepriſſent quelque deſcription dans le même goût, oſeroient-ils mettre leurs vers à côté de ceux que nous tranſcrivons ? C'eſt la cataſtrophe de la vie du ver à ſoye.

Serica dente mero poſitis ergaſtula rodit
Exuviis, ſtructasque priùs, nunc diruit ædes:
Et fit avis per tecta volans, perque aëris auras.
At blandis veſanus amor nova pectora telis

Sollicitat: nubit volucris jam proxima leto,
Et ſoboli tota indulget; fecundaque partu
Multiplici, foliis poſtquam ova infixa reliquit,
Tot pertæſa vices, jam prorſus inutilis Orbi,
Tandem omnis moritur, poſtremaque funera ſolvit.

On parle enſuite des lions, des tigres, des ours, des loups, de pluſieurs autres animaux, & on demande pourquoi ils naiſſent tous avec les mêmes inclinations, comme avec la même figure. Le haſard eſt-il ſi conſtant dans toutes ſes productions ? Combien de fois chaque eſpéce, dans la ſuite des ſiécles, auroit-elle changé de figure & pour parler ainſi de caractére ? On ne rendra jamais raiſon de cette uniformité perpétuelle dans la propagation de tous les animaux, ſi l'on n'a recours à

l'Intelligence ſuprême, qui a mis dans les premiers couples de chaque eſpéce tous les germes néceſſaires juſqu'à la conſommation des tems. Ainſi tous les hommes qui ſont nés juſqu'ici & qui naîtront déſormais, ne faiſoient tous enſemble qu'une petite partie du premier homme. Cette multitude inconcevable de petits corps organiſés nous révolte en quelque ſorte, mais la choſe n'en eſt pas moins certaine. Les microſcopes, ſurtout quelques microſcopes d'une ſtructure particuliere, ont convaincu les Philoſophes les plus incrédules de l'exiſtence d'une infinité d'animaux imperceptibles à la vuë, & qu'on ne ſoupçonne être nulle-part.

Diſons des plantes & des arbres ce que nous avons dit de l'homme. Il y a cette différence que le Créateur ne forma lui-même qu'un ſeul homme, dans lequel il renferma toute ſon innombrable

postérité, mais nous ne sommes pas assurés qu'il ne produisit qu'un seul arbre de chaque espéce, un chêne, un noyer, un oranger. Il en produisit sans doute plusieurs, & il ne souffrit pas que la terre manquât d'un si bel ornement : c'est de ces arbres que viennent tous les germes des arbres de même espéce, germes organisés par la sagesse & la puissance du même Ouvrier.

Ce ne sont pas les travaux de l'Agriculture qui produisent les germes ; les soins & l'industrie ne font que les conserver & les fortifier. Tant que la Physique a été négligée, on a cru que plusieurs insectes naissoient de la putréfaction de divers corps : on est bien détrompé aujourd'hui de cette fausse persuasion. Les observations multipliées faites dans ces derniers tems, ne permettent plus de douter que ces insectes dont les organes ne sont pas fabriqués

avec moins d'art que ceux des autres animaux, naissent aussi des germes destinés à les produire.

Livre 8e.

L'illustre Cardinal après avoir instruit Quintus de ce qui concerne les animaux & les arbres, lui propose de s'élever vers le Ciel, pour contempler de près les corps célestes, leur situation, leurs mouvemens, leurs masses, leurs révolutions, & cent autres merveilles si dignes de notre admiration. Quelle honte & quelle ingratitude de jouir de tant de bienfaits & d'en méconnoître l'Auteur!

On expose ici les trois principaux systêmes du monde. Ptolomée fut l'inventeur du premier, lequel s'accordant mal avec des faits incontestables, est généralement abandonné. Copernic avec autant d'audace que de science,

en inventa un ſecond, où toutes les erreurs du premier ſont corrigées. Mais cet habile Aſtronome ſuppoſe que le Soleil demeure immobile, pendant que la terre tourne continuellement autour de cet Aſtre. Ticho-Brahé donna un nouvel éclat à ſon nom, déja illuſtre, en compoſant un troiſiéme ſyſtême du mélange ingénieux des deux autres. On y maintient la terre dans ſon ancienne ſtabilité, & le Soleil y fait ſa route ordinaire. M. le Cardinal reconnoît que dans tous ces ſyſtêmes, même dans celui de Ptolomée, avec le ſecours des épicycles, & comme à force de machines, on vient à bout d'expliquer les Phénomènes céleſtes, mais l'amour de la vérité le détermine à préférer le ſyſtême de Copernic, plus net, plus dégagé, plus intelligible, & où les apparences les plus embaraſſantes pour l'Aſtronomie, telles que ſont les ſta-

tions & les rétrogradations, ſont expliquées avec d'autant plus de facilité, qu'elles ſembloient plus inexplicables.

M. le Cardinal n'a rien omis de ce qui s'eſt dit de meilleur & de plus vraiſemblable en faveur de Copernic. La fameuſe régle de Kepler, qui ſuffit pour éterniſer ſa mémoire parmi les Aſtronomes, n'a point été omiſe. Cette regle déja ſolidement prouvée par les obſervations de ſon Auteur, a été pleinement confirmée par l'application que M. Caſſini en a faite aux Satellites de Jupiter & de Saturne. A conſiderer avec quelle clarté, quelle facilité, quelle aménité ce grand Poëte traite un ſujet ſi peu ſuſceptible des ornements de la Poëſie, on ne doute pas que s'il avoit entrepris d'expliquer en vers les myſteres de l'Algébre, il ne l'eût rendu intelligible & gracieuſe pour tout le monde.

Newton, la gloire de sa Nation & l'admiration des Savans, méritoit autant que nul autre Philosophe, qu'on parlât pour ou contre ses Principes dans un Ouvrage destiné à instruire les hommes, de l'Architecte & de l'Architecture de l'Univers. Aussi le Mathématicien Anglois n'a-t-il pas été oublié. L'argument sur quoi il se fonde, c'est que les corps fluides résistant aux corps solides, affoiblissent peu à peu leur mouvement, ce qui doit causer un engourdissement général dans toute la matiere. L'objection seroit insoluble, si les corps fluides, comme l'air, étoient tranquilles ainsi que l'eau d'un étang: mais l'air étant emporté par le mouvement général que le Soleil imprime à tout ce qui l'environne, le mouvement des Planetes & de tous les solides cessera aussi peu que le mouvement de cet Astre & de son tourbillon.

Une autre objection que Newton & les ſiens font beaucoup valoir, c'eſt que les Cométes font un chemin de traverſe, & paroiſſent fort indépendantes du Soleil & de ſon tourbillon. On répond que nous ne connoiſſons pas aſſez quelle eſt la ligne courbe que parcourent les Cométes. Eſt-ce un cercle, ou une courbe d'une autre eſpece? L'Arc que la Cométe décrit pendant qu'on la voit, eſt trop petit pour en déterminer la poſition entiére. Lorſqu'on ſera mieux inſtruit, de ce qui concerne ces planétes paſſageres, ce que nous regardons à préſent comme une difficulté conſidérable, n'en ſera plus une. On ne doit pas douter que cette partie des Mathématiques ne ſe perfectionne de plus en plus; ſi l'on continue de s'y appliquer, n'avançât-on que ſelon la progreſſion Arithmétique, en deux ſiécles on fera bien du chemin:

alors on répondra avec avantage. On n'en uſe pas parmi les Phyſiciens avec autant de rigueur que dans les procédures du Barreau, où l'on n'accorde qu'un temps fixe & déterminé pour produire, dans la crainte, du moins en partie, qu'un des plaideurs, intereſſé à retarder le jugement, ne differe exceſſivement de répondre. On eſt perſuadé que les vrais Phyſiciens ne deſirent rien tant que de connoitre la vérité : ainſi on attend patiemment qu'ils ayent trouvé de quoi ſe ſatisfaire & ſatisfaire les autres.

L'Article des Cométes eſt ſuivi de pluſieurs queſtions ou problêmes appartenant à la ſphère, & dont on rend raiſon avec beaucoup de clarté. Nous les paſſons pour arriver plûtôt à la fin du 8[e] Livre, qui eſt terminé par une réfléxion digne d'un Philoſophe & d'un Prince de l'Egliſe. Nous en mettrons ici une eſpéce de Tra-

duction, mais bien inférieure à celle qui viendra des Traducteurs.

O l'admirable Ouvrier ! Qui ne s'étonnera, qu'à la vuë de tant de merveilles il y ait des hommes capables de les attribuer au concours fortuit d'atomes ſans connoiſſance & qui ſe meuvent au haſard, peudant qu'il eſt ſi difficile avec beaucoup d'eſprit & tous les ſecours de l'Art, de tracer une ſimple image de tant de prodiges. Quoi, nous regardons les Aſtronomes anciens & modernes, comme des Obſervateurs dignes d'une éternelle mémoire, pour avoir oſé tracer la figure des Aſtres, déterminer leur diſtance, leur maſſe, leur cours, & nous refuſerons de rendre un hommage légitime à la cauſe ſuprême, qui a produit la matiere des mêmes Aſtres, les a formés, les a placés, & leur a preſcrit les loix de leur mouvement ? Ce n'eſt pas ſans un effort de l'eſprit qu'on

trace une Carte du Ciel & des Mappemondes, où l'on marque les divers climats, ni qu'on eſt venu à bout d'ajuſter tellement pluſieurs cercles, qu'ils repréſentent les mouvemens des Aſtres; & l'on prétendra que le monde même, non ſon image, a pû être l'ouvrage du haſard, ſans qu'aucune intelligence y préſidât? O infamie! O fureur d'une ſecte inſenſée!

Eſt grave mentis opus chartâ deſcribere Cœlum
Ac terras, duplicique globo diverſa notare
Climata, ſidereumque rotis effingere motum.
Et potuit ſine mente fabri conſiſtere mundus?
O pudor! O miſeræ vecors inſania gentis!

Voila une excellente morale & qui ne craint pas la cenſure.

Livre neuviéme. De la Terre & de la Mer.

On n'a que le commencement du 9^e Livre juſqu'au 25^e vers, & la concluſion où l'on compte onze cens trente-quatre vers : tout le reſte manque. On juge par la longueur de la concluſion, quelle eût été celle du Livre entier, s'il eût été achevé ou conſervé. Il y a bien de l'apparence que ce 9^e Livre n'a été qu'un ſimple projet : l'Auteur, s'il eût mis cette partie de ſon Ouvrege en état d'être publiée, n'eût pas manqué de la confier à ſon fidéle ami, qui en eût pris autant de ſoin que de tout ce qu'il a eu entre les mains. Il n'eſt pas poſſible qu'un morceau ſi conſidérable s'égare & périſſe en ſi peu de tems. Nous regrettons des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens: mais ce n'a été qu'après une ſuite de ſiécles & de grandes

révolutions, qu'ils ont diſparu. Il n'eſt rien arrivé ni pendant la vie ni depuis la mort du Cardinal de Polignac, qui ait pu nous priver de ce tréſor, s'il eût exiſté.

La France n'aura-t-elle aucun Poëte Latin qui entreprenne de nous procurer l'équivalent de ce qu'auroit ſçu nous donner le ſçavant Cardinal, ſi l'âge & la ſanté lui euſſent permis de travailler plus long-tems ? Si la France ſe refuſe à un travail qui l'intereſſe plus particulierement, du moins n'y aura-t'il pas quelque étranger qui tente cette avanture à notre honte ? Quelle gloire pour celui qui aura le courage d'entrer dans la lice que nous lui ouvrons, s'il imite ſi bien le ſtile de M. le Cardinal, que tous les critiques aſſûrent que c'eſt le 9^{e}. livre qu'on a enfin recouvré !

Le ſujet ſurquoi il faut s'exercer, renferme une infinité de merveilles, toutes bien ſuſceptibles des

ornemens

ornemens de cette eſpéce de Poëſie, dont il eſt ici queſtion. L'illuſtre Auteur ne ſe propoſe pas, comme il en avertit lui-même, de rendre compte de toutes les révolutions des Empires, des guerres, des batailles dont la terre & la mer ont été le Théâtre : ces évenements frapent pendant qu'on les a ſous les yeux. Ont-ils ceſſé, ce n'eſt plus rien.

.... Hæc dum ſine more geruntur
Percellunt animos : cum præteriere, nihil ſunt.

L'objet du Poëte Chrétien eſt tout autrement noble : c'eſt toutes ces productions de la nature, qui reſſemblent en quelque ſorte, par leur conſtance & leur durée, à la divinité. Pour la terre, les métaux, les minéraux, les pierres précieuſes, les marbres, les pierres communes, les fontaines, les fleuves, cent autres choſes auſſi dignes de nos recher-

ches ; pour la mer, le flux & le reflux, les trésors qu'on tire de son sein, les coquillages, les vaisseaux, la navigation ; la matiere est inépuisable, & semble s'offrir d'elle-même à la main habile qui sçaura la mettre en œuvre.

Dans la conclusion générale du Poëme, parmi plusieurs vérités dont on fait une espéce de récapitulation, on discute le prétendu axiome des Athées, *que rien ne se fait de rien, & que rien de ce qui est, ne sera jamais anéanti.* Telle est la grande maxime de l'Ecole d'Epicure : mais ce n'est pas précisément sur cet axiome prétendu que roule la contestation entre les disciples d'Epicure & les Philosophes Chrétiens. Il s'agit de décider si tout ce qui existe, existe par sa propre vertu. En ce cas il est indubitable que tout ce qui existe n'a point eu de commencement, & il n'est pas moins évident que tout ce qui existe ne

cessera jamais d'exister, puisqu'il est plus aisé de se conserver que de se donner l'existence : or il a été suffisamment prouvé que les atomes ou la matiere n'existent point par leur propre vertu, mais qu'ils doivent leur origine à une Puissance suprême, qui les a tirés du néant, quand elle l'a jugé à propos, & qui les y replongera dès qu'elle en aura pris la résolution.

De plus, on a solidement établi que l'esprit n'est point un assemblage d'atomes, & que l'esprit seul peut imprimer le mouvement à la matiere ; ces vérités nous menent comme par la main à la connoissance de la Divinité. Il est aisé de la mettre à couvert des reproches que les impies osent lui faire à l'occasion des imperfections qu'ils prétendent avoir remarquées dans l'univers. Ce n'est ni malice ni foiblesse de la part du Créateur, c'est que notre rai-

ſon eſt trop foible, pour diſcerner les divers uſages à quoi ſont deſtinées ces créatures, qui nous ſemblent ou imparfaites ou nuiſibles. Ce ne ſont pas là des objections qui n'ayent pas été propoſées. On y a répondu ſans peine, mais non avec autant d'aménité.

Il ne reſte qu'à ſouhaiter à M. le Cardinal de Polignac des Lecteurs auſſi dignes de lui que l'ont été ſes Panégyriſtes. Tous ceux qui liront ce Poëme, ne l'eſtimeront pas ce qu'il vaut, s'ils ne ſavent juger de la convenance du ſtile avec la matiere & le but de l'Auteur. Il y a eu des Critiques qui ont preféré la verſification de Juvenal à celle d'Horace; les perſonnes de goût penſent tout autrement aujourd'hui, parce qu'on a compris que les vers d'Horace, quoiqu'ils reſſemblent ſouvent à la Proſe, ſont plus propres à la Satire que les vers de Juvenal, qui ſont plus nombreux. La ver-

ſification de l'Anti-Lucréce ſeroit défectueuſe, ſi elle étoit plus ſonore : un Poëme didactique de cette eſpece ne la comporteroit pas.

Il ſe trouvera peut-être auſſi des Lecteurs qui ne rencontrant pas frequemment *materiai*, *dicier*, *induperator*, ni certains autres mots ou terminaiſons aſſez répandues dans le Poëte de l'ancienne Rome, prétendront que ſon ſtile n'a rien de commun avec celui du Savant Cardinal. Le ſtile de Lucréce ne conſiſte pas dans les mots & terminaiſons que nous avons citées. On pourroit les multiplier dans un ouvrage ſans que cet ouvrage en fût plus Lucrétien : nous ne diſconviendrons pas que le ſavant Cardinal n'ait eu quelque égard à la perfection où parvint la langue latine peu après Lucréce, & qu'il n'ait profité du ſiécle d'Auguſte, mais ç'a été avec de juſtes ménagemens, & ſon

ſtile n'en eſt pas moins d'après le ſtile de Lucréce.

Ce ſeroit une omiſſion que nous ne nous pardonnerions pas, ſi nous ne diſions rien des Editeurs du Livre. Ce fut à M. l'Abbé de Rothelin, très-diſtingué par ſon érudition & par ſa naiſſance, que ſon Eminence avant de mourir, confia ce précieux tréſor, avec une entiere liberté de le ſupprimer ou de le rendre public, ſelon qu'il le jugeroit à propos. Le docte Abbé n'a rien épargné pour mettre ce Poëme dans l'état où il eſt. Il a fallu raſſembler différentes copies pour les confronter & déterminer les véritables leçons. Il l'a lû à un grand nombre de perſonnes très-habiles dans la connoiſſance de la Langue & de la Poëſie Latine. Il ne reſtoit plus qu'à choiſir un Imprimeur lorſque cet illuſtre Abbé ſe voyant près de la mort, chargea un célébre Profeſſeur d'éloquence dans l'Uni-

verſité, d'achever une Edition déja préparée avec tant de ſoin. Le Profeſſeur s'eſt acquitté dignement de ſa promeſſe, & l'Edition qu'il a donnée eſt très-correcte. Il l'a auſſi enrichie d'une Préface où l'on voit pluſieurs particularités qu'on apprendra avec plaiſir & dont nous parlerions volontiers ſi nos extraits pouvoient être plus longs.

Jamais les Muſes latines ne furent tant honorées en France, qu'elles le ſont par ce Poëme : un Ambaſſadeur, un Plenipotentiaire, un Archevêque, un Cardinal, n'a pas dédaigné de compoſer tant de vers ; on ne doit pas s'attendre à voir deſormais un Poëte d'une ſi haute dignité : du moins ſi cet exemple pouvoit arrêter cette eſpéce de conſpiration qu'on ſemble avoir faite pour abolir la Poëſie Latine !

ARTICLE LII.

*BIBLIOTHEQUE DES jeunes Négocians, ou Arithmétique à leur usage démontrée depuis ses premiers Elémens, jusqu'à ses derniers problêmes... Le tout démontré en entier par des Lettres missives du sieur J. L. *** Négociant à Lyon, & se vend à Paris chez Briasson Libraire rue S. Jacques, à la Science. A Lyon, chez les Freres Bruyset, Libraires, rue Merciere, au Soleil & à la Croix d'Or, an. 1747. in 4°. p. 656.*

LEs divers Traités d'Arithmétique qu'on a tant multipliés ne doivent pas prévenir contre l'Ouvrage que nous annonçons, comme si n'apprenant rien de nouveau, il ne pouvoit être d'aucune utilité: cette matiere peut être con-

ſidérée de divers points de vuë, & ſelon ces différens aſpects, elle fournit à un Auteur bien des problêmes, que les autres n'ont ni proposé ni réſolu. M. Larue, Négociant établi à Lyon & zelé pour l'inſtruction des jeunes Négocians, s'eſt déterminé à leur faire part des connoiſſances qu'il a acquiſes par ſon expérience & par ſon application. S'il s'eſt engagé dans un travail ſi peu amuſant, ce n'a pas été qu'il aſpirât à la gloire d'être Auteur, ç'a été pour être utile à ſes enfans & à la Patrie. Perſuadé qu'il inſtruiroit avec plus de ſuccès, ſi ſon livre étoit comme un recueil de lettres écrites en réponſe aux conſultations qu'on lui adreſſoit pour ſavoir ſon ſentiment, il a pris ce parti & l'on doit lui en ſavoir gré.

Il eſt aſſez ordinaire de regarder le commerce comme une occupation, qui demande plus d'at-

tention que de génie, & chacun ſe perſuade aiſément qu'il ne lui en couteroit pas beaucoup, pour y exceller, du moins dans la ſpéculation. On guérira de cette prévention, ſi on lit avec quelque ſoin l'Arithmétique que nous annonçons. On y verra combien de connoiſſances ſont néceſſaires pour devenir un vrai négociant: nous n'aſſurerons pas l'Auteur que tous les Lecteurs approuveront qu'il ait donné le nom de Théophile à ſon Eleve. On eſt ſi accoutumé à voir ce nom dans les livres de dévotion, qu'on eſt un peu ſurpris de le rencontrer dans un traité d'Arithmétique: mais c'eſt une minutie qui n'importe en rien pour le fond. On comprend facilement, & M. Larue n'en diſconviendra pas, qu'on riſqueroit d'ennuyer ſi l'on inſéroit dans un Journal un extrait méthodique & ſuivi d'un livre, où, quoiqu'il n'y ait rien que de

necessaire aux jeunes Négocians, il y a toutefois bien des questions & des regles capables d'ennuyer ceux qui les savent déja : ces Lecteurs cherchent dans un livre ce qu'il y a de singulier, & c'est à leur considération que nous choisirons en celui-ci, ce qui nous semblera plus digne de leur curiosité.

L'Auteur nous apprend qu'il a étudié l'Arithmétique sous des Juifs, & que, demandant un jour à son Maître, pourquoi sa Nation étoit si habile en cette science, il répondit que l'esprit humain étoit un diamant brut & que la misére étoit le Lapidaire qui le polissoit. On lit dans la même préface une maxime de M. Poppe, que M. Larue approuve sans modification, & qui prise selon la rigueur des termes déplaira peut-être, contre son intention, au corps des Négocians. *M. Poppe avoit raison de dire*

que les richesses étoient plûtôt la récompense d'un travail dirigé par la raison, que celle du mérite personnel, & des vertus morales. Sur quoi l'on s'écrie: *est-il un plus beau précepte pour le commerce que celui-là?* Les gens qui aiment à rire, ne seront-ils pas tentés, pour se réjouir, de gloser sur ce texte?

L'Auteur a bien montré l'estime qu'il faisoit des vertus morales & selon toutes les apparences des vertus chrétiennes, quand, sous les ordres & la direction de M. le Comte de Maurepas, il travailla sans intérêt & conjointement avec son frere, à la délivrance de soixante & quinze François captifs dans le Royaume de Maroc. On ne disconviendra pas que le Négociant qui joint au *travail dirigé par la raison*...le *mérite personnel* & les *vertus morales* n'ait bien de l'avantage, même pour s'enrichir, sur

le Négociant dont tout le talent consiste à travailler selon la direction de la raison. De plus il est des vertus morales, comme la bonne foi & la probité, si nécessaires dans le commerce, qu'il ne sauroit subsister ni fleurir, si elles viennent à manquer.

Toutes les difficultés qui se rencontrent dans la pratique des quatre premieres regles, soit qu'on travaille seulement sur les nombres entiers, ou qu'on travaille aussi sur les nombres rompus ou *fractions*, sont clairement expliquées dans des exemples tirés de toutes les matieres dont il importe aux Négocians d'être instruits. On s'est souvenu partout qu'on s'étoit proposé de former de jeunes éleves pour le commerce, & c'est dans ces bornes qu'on s'est renfermé : nous avons déja insinué que ces bornes ne sont pas aussi resserrées qu'on se l'imagine, & que bien des gens qui

paſſent pour habiles, s'y trouveroient ſouvent plus au large qu'ils ne voudroient : C'eſt-à dire, qu'ils auroient trop de chemin à faire pour arriver au terme de la courſe.

La nouvelle table qu'on met ici à l'uſage de la multiplication, n'a rien d'embaraſſant, & ſera préferée à l'ancienne table par ceux qui apprendront l'Arithmétique dans ce nouveau traité ; mais ceux qui ſont accoutumés à l'ancienne table, continueront de s'en ſervir, ſurtout les Eccléſiaſtiques qui ont dans le Breviaire des tables fort reſſemblantes, pour regler la *concurrence & l'occurence des offices.*

La diviſion étant la plus difficile des quatre premiéres régles on s'y eſt plus étendu, & l'on a expliqué les méthodes Francoiſe, Eſpagnole, Italienne, de diviſer : on n'a pas épargné les exemples ſur quoi il ſera très-utile de s'exercer. On compare enſuite les trois

méthodes, & on donne la préférence à la méthode Francoise, sans dissimuler les avantages des autres méthodes en certains points. L'Auteur assure qu'il a vu pratiquer la méthode Francoise dans presque toute l'Espagne, le Portugal & l'Italie, ce qui ne seroit pas, si cette méthode n'étoit généralement reconnuë pour aussi sûre, mais plus facile que les autres.

Le commerce des matieres d'argent & les opérations d'Arithmétique qui y sont nécessaires, ne doivent pas être ignorés du vrai Négociant. On a donc pris soin d'en instruire tous ceux qui se proposent de consacrer leurs talens à cette profession. M. Larue s'en est dignement acquitté, & quiconque aura lu son livre avec application, n'aura pas besoin d'un autre Maître. On a placé ici fort-à-propos l'*Evaluation & Tarif du prix que le Roi veut*

& ordonne être payé aux Hôtels des Monnoyes, & par les Changeurs des barres, lingots, espéces anciennes & décriées, matieres & vaiſſelles d'or & d'argent qui y ſeront apportées, ſuivant l'Arrêt du Conſeil d'Etat du 15. Juin 1726.

La régle d'alliage ou de mêlange eſt d'uſage en différentes profeſſions. On l'applique ordinairement aux métaux; mais elle n'eſt pas moins néceſſaire aux Marchands qui veulent mêler enſemble des grains ou des vins. Ils n'ignoreroient pas cette partie de l'Arithmétique ſans s'expoſer à des erreurs conſidérables. On a choiſi très-judicieuſement des exemples de toutes les eſpéces. Tout y eſt expliqué dans un détail exact, & avec clarté. Comme ce ne ſont pas des choſes qui puiſſent ſe tranſcrire ici, tout ce qu'il nous eſt permis de faire, c'eſt d'aſſurer que ceux qui liront l'Ouvrage,

pour y trouver l'instruction dont ils auront besoin sur cet article, seront très-contents de l'Auteur. La régle *de fausse position* dans toute son étendue est un ornement de l'Arithmétique, & c'est une preuve que l'Arithmétique est une vraie fille de la Géométrie. Quoiqu'il ne semble pas si necessaire de s'appliquer à cette régle qu'aux régles de Trois simples ou doubles, & aux autres qui sont expliquées dans ce traité; cependant on ne doit pas s'imaginer que ce seroit perdre son temps que de s'y exercer. Quant à la régle deTrois double en fractions, M. Larue déclare que tous les Fabriquants, qui veulent gouverner prudemment leurs manufactures, sont indispensablement obligés de la savoir en perfection, non que cette connoissance contribue à rendre les étoffes plus belles ni meilleures, mais c'est qu'ils ne seront pas autrement en

état de déterminer le prix des étofes de certaines largeurs, où il entre des fractions qui ne sont pas ordinaires. L'ignorance de cet article suffit pour ruiner le Fabriquant, qu'on plaindroit d'autant moins que ce seroit pour avoir négligé une régle d'Arithmétique, qu'il n'étoit pas bien difficile d'apprendre.

L'Auteur n'a pas voulu que son Eleve ne fût pas instruit des racines quarrée & cubique, & à cette occasion il résout des questions qui appartiennent, comme de droit, aux militaires. Il n'y a pas grande apparence qu'ils ayent recours au traité que nous annonçons, pour s'instruire de ce qui concerne leur Art : surtout les Ingénieurs, qui sont à présent de forts Géometres ; s'il veulent étudier encore, ils étudieront à une autre école. Ce n'est pas seulement parce que le titre du livre seroit capable de les rebuter (ils

n'aiment point à être les condiſciples de gens d'une autre profeſſion) mais c'eſt qu'il y a tant d'ouvrages ſcientifiques ſur tout ce qui regarde la guerre, qu'ils n'ont nul beſoin d'aucun ſecours étranger.

Il eſt néceſſaire que ceux qui veulent commercer avec les étrangers, connoiſſent la diverſité des poids & des meſures uſitées dans chaque pays, & qu'ils ſçachent réduire les poids & les meſures d'une ou de pluſieurs Villes ou Nations au poids & à la meſure de leur propre Nation. Se bornât-on au commerce intérieur du Royaume, on ſeroit tenu de ſavoir la différence des poids & des meſures de pluſieurs Villes conſiderables, ſans quoi on courroit riſque de ſe méprendre à ſes dépens. Les opérations auxquelles il faut avoir recours pour ne pas s'égarer, ſont ici expliquées dans un grand détail & très-inſtructif.

Il est suivi de plusieurs tables qui auront été dressées avec beaucoup d'exactitude. L'application laborieuse de l'Auteur ne laisse aucun lieu aux soupçons de négligence ou d'erreur. Ces tables seront d'une extrême utilité, car sans ce secours seroit-il possible de se souvenir de tant de combinaisons ? Les mémoires les plus heureuses doivent se défier d'elles-mêmes & consulter les tables.

Il ne nous reste plus qu'à parler des Changes. L'Auteur qui connoît parfaitement l'importance & l'étendue de cette matiere, a rassemblé toutes les opérations où les Négocians doivent s'exercer pour ne pas se tromper ni être trompés dans cette partie du commerce. Comme les Nations ont des poids & des mesures particulieres, elles ont aussi des monnoies qui leur sont propres, & qu'il faut réduire les unes aux autres. La chose n'est pas toujours aussi fa-

cile qu'on ſe l'imagine. La multitude des exemples ſera un guide fidéle dans les différentes queſtions qu'on aura à réſoudre. C'eſt toujours la même méthode, & c'eſt la bonne, pour former les jeunes Eleves. Les opérations ſont expoſées en entier, & ſont d'autant plus intelligibles.

Les Savans qui travaillerent dans les deux derniers ſiécles à expliquer la valeur des anciennes monnoyes des Grecs & des Romains, & qui procurerent aux Gens de Lettres une connoiſſance exacte des différentes maniéres de compter, uſitées en ces ſiécles reculés, reçurent de grands éloges, qu'ils avoient bien mérités. On leur avoit l'obligation d'avoir répandu la lumiére ſur mille endroits de l'Hiſtoire qu'on n'entendoit pas avant eux: ces ouvrages tant & ſi juſtement admirés ne ſont gueres lûs aujourd'hui; on ne veut plus que des fleurs,

qui ſont ſouvent plus funeſtes que les épines. M. Larue ne doit pas craindre qu'on ſe dégoute de ſon livre comme d'un ouvrage inutile & de pure curioſité. Tant que les hommes ſeront dominés par la paſſion de s'enrichir, & qu'ils ſeront perſuadés que le commerce eſt le chemin le plus court pour y parvenir, l'Arithmétique que nous venons d'annoncer ſera entre les mains des jeunes Négocians. S'il y en a quelques-uns, qui en négligent la lecture, c'eſt que dans cette profeſſion comme dans les autres, on aſpire rarement dans la jeuneſſe à exceller. L'averſion pour tout ce qui gêne prévaut, & fait ſacrifier au plaiſir les plus chers intérêts. M. Larue n'en ſera pas moins louable d'avoir aſſemblé dans un volume tant de connoiſſances néceſſaires pour former un vrai Négociant. Il y a à la page 532 une faute qu'il ſera aiſé de corriger. On y

met Bologne, Ville célébre d'Italie, par le cinquantiéme degré de latitude. Ce n'eſt pas là ſa ſituation. Nous n'en parlons que parce qu'on a oublié d'en avertir dans l'*Errata*.

ARTICLE LIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE ROME.

SYnopſis Theſauri Liturgici antiquiora Monumenta complectentis ad ſacros ritus pertinentia.* Viris eruditis ac rerum Liturgicarum ſtudioſis, Emmanuel de Azevedo Soc. JESU. Ceci n'eſt encore qu'un *Proſpectus*. Le P. Azevedo ſe propoſe de donner un Recueil complet, non des livres faits

ſur les matieres liturgiques, mais des monuments & des piéces authentiques. Il compte que ſon Ouvrage comprendra douze Tomes *in-fol.* dont chaque Tome s'étendra à pluſieurs volumes. Ainſi les Bibliothécaires n'ont qu'à préparer du terrain pour loger ces nouvelles richeſſes littéraires. Rome eſt le pays du monde le plus propre à un travail comme celui-ci : outre les rapports du ſujet à la Capitale du Monde Chrétien ; on trouve dans cette Ville plus de monuments concernant les rites & la liturgie que nulle part ailleurs. Le P. Azevedo détaille tous les ſecours qu'on veut bien lui fournir ; & à la tête de ſes protecteurs, de ſes Mécenes, eſt N. S. P. le Pape, excellent Juge lui-même dans la matiere préſente.

Or voici l'ordre de ce *Tréſor*, comme l'Auteur l'appelle.

Le premier Tome doit comprendre tout ce qui concerne

le

le Sacrifice de la Messe. On y trouvera les anciens Sacramentaires de S. Leon, de Gelase, de S. Gregoire, & la fameuse Messe d'Illyricus, qui se vend trop cher aux Inventaires publics, étant déja imprimée dans les Annales du P. le Cointe & dans l'Ouvrage du Card. Bona.

Le II. Tome présentera les anciens *Lectionaires*, *Antiphonaires &c.* en commençant par celui qui est attribué à Saint Jerôme.

Le III. Tome aura pour objet *la Liturgie* différente de celle de l'Eglise Romaine; sçavoir l'Ambrosienne, celle d'Aquilée, celle d'Espagne, celle des Goths, celle de S. Isidore, celle des Mozarabes &c. On y trouvera le Missel Mozarabe en entier, & le Breviaire tel que le fit imprimer autrefois le Card. Ximenez.

IV. Tome. Tout ce qui regarde la Psalmodie Ecclésiastique,

l'Ambrosienne, la Gallicane &c.

V. Tome. Les anciens *Ordres Romains*. Le P. Mabillon en a déja publié une partie ; on donnera tout l'Ouvrage complet ; & d'autres *Ordines Romani* qui n'ont jamais été imprimés.

VI. Tome. *Les Livres des Rites Ecclésiastiques.* On trouvera ici tout ce qu'ont laissé sur cette matiere Christophe Marcel, Augustin Patrice, Paris de Crassis &c.

VII. Tome. *Liber diurnus Romani Pontificis*. Le P. Garnier en a déja donné l'Edition d'après *Holstenius* qui avoit commencé. On enrichira cette partie, on la représentera plus correcte, après avoir consulté les Mss.

Le VIII. Tome sera tout entier pour le *Pontifical Romain.*

Le IX. pour le Rituel. Le X. pour les Livres Pénitentiaux. Le XI. pour les Rites observés autrefois dans l'administration des Sacrements. Le XII. pour les Céré-

monies qui regardent les Bénédictions & la discipline Ecclésiastique : Ouvrage déja fort avancé par D. Martenne, de qui le P. Azevedo parle toujours avec de grands éloges. Ceci n'est que la premiere ébauche de l'Ouvrage ; on en donnera dans la suite une autre idée plus étenduë, & l'Auteur est prêt de recevoir tous les avis, d'entrer dans toutes les vues qu'on voudra bien lui donner.

M. Antoine *Corradini* Sculpteur célébre donne avis qu'il fait une Lotterie publique d'une Statuë de marbre de dix palmes de hauteur, valant quatre mille écus suivant l'estimation des Experts, & représentant *Tuccia Vestale*, couverte d'un voile transparent. Les Billets sont au nombre de deux mille, & de deux écus Romains chacun. La Lotterie se tirera le 16 Octobre 1748, & les deniers des Billets se déposent au Mont de Piété

ou Banc du S. Esprit, pour l'assurance de ceux qui mettent à cette Lotterie. Les Curieux peuvent aller voir la Statuë chez le Sieur *Corradini*, Place Barberine.

ANGLETERRE.

De Cambridge.

Historia Astronomiæ; sive de ortu & progressu Astronomiæ. 2. Part. Pars prior declarat undè orta primum est, quibusnam deindè crevit augmentis, & quâ postremò laboris ingeniique mirâ felicitate ad umbilicum perducta tandem est. Pars altera exhibet tùm ingenium, tùm methodum olim Philosophantium; & exactâ, uti par est, horum philosophandi ratione, in Newtonianam aliquandò concedit. Histoire de l'Astronomie en deux Parties &c. 8°. L'annonce qu'on fait de ce Livre promet quelque chose de curieux. C'est l'exposi-

tion des découvertes Aſtronomiques & l'abrégé de la vie & de la méthode des différens Aſtronomes. L'Auteur eſt M. R. *Heathcote*, Profeſſeur au Collége de JESUS, à Cambridge.

D'OXFORD.

On ſouſcrit en cette Ville, moyennant douze ſchelings, dont ſix ſont payés d'avance, pour un Ouvrage in-4°. qui a pour titre : Abdollatiphi *Hiſtoriæ Ægypti Compendium, quod ſexaginta abhinc annis ab* Edwardo Pocockio, *ex lingua Arabica in linguam Latinam verſum, nunc primum utrâque edidit notiſque illuſtravit* Thomas Hunt S. T. P. *Linguæ Arabicæ Profeſſor. Abdollatif* étoit un Arabe, Médecin du grand *Saladin* au XII. ſiécle. Il compoſa une Hiſtoire de l'Egypte, dont il avoit fait deux fois le voyage, pour rendre ſa deſcription plus

parfaite. Le célébre Edoward *Pococke* Professeur d'Hebreu à Oxford apporta d'Orient cet Ouvrage il y a environ 60 ans ; & il va paroître aujourd'hui en caractéres Arabes, avec la Traduction Latine & des Notes de l'Editeur. Or pour donner une idée de cette entreprise littéraire qui doit intéresser particulierement les Amateurs de l'Histoire Ancienne, voici les matieres que comprendra ce Volume : on le partage en deux Traités dont le premier présente six Chapitres : I. *de proprietatibus Ægypti generalibus.* II. *de Plantis quæ ipsi propriæ sunt.* III. *de Animalibus quæ ipsi propria sunt.* IV. *de explicatione monumentorum antiquorum quæ in eâ cernuntur.* V. *de ædificiis miris, & navigiis quæ in eâ cernuntur.* VI. *de miris ejus cibis.* Le second Traité n'a que trois Chapitres : I. *de Nilo deque modo incrementi hujus & de causis hujus canonibusque assi-*

gnandis. II. *de accidentibus anni 597.* (Hegiræ) III. *de accidentibus anni 598.*

DE LONDRES.

A Treatiſe &c. c'eſt-à-dire, *Traité des Inſtrumens de Mathématiques renfermés d'ordinaire dans des Etuis portatifs, où l'on explique leurs uſages &c.* avec des Figures en Taille-douce *Par J.* Robertſon *de la Société Royale*, 8.

A Compendions Syſtem. &c. C'eſt-à-dire *Abrégé Syſtématique de Philoſophie naturelle, avec des notes qui contiennent les démonſtrations Mathématiques, & quelques remarques additionnelles par* J. Rowning 8°. Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties qu'on débite ſéparément. La premiere traite des propriétés de la matiére, des loix du mouvement, des principes de la Méchanique. La ſeconde des corps fluides, de l'air

& des Météores. La troisiéme de la lumiere & des couleurs. La quatriéme des Principes de l'Astronomie.

La Relation du Voyage de M. de la Condamine a été depuis peu traduite en Anglois. Elle l'avoit été ci-devant en Hollandois: & l'Auteur en avoit donné une sorte d'Extrait anticipé en Langue Castillane, tandis qu'il attendoit à Amsterdam ses passeports pour se rendre à Paris. Ainsi ce voyage si curieux & si bien développé est maintenant lû dans presque toutes les Langues d'Europe.

ALLEMAGNE.

DE GOTTINGUE.

M. Matthias *Gesner* Professeur en l'Université de cette Ville, faisant au mois de Septembre dernier la Harangue qu'on appelle Decennale, prit occasion de ce qui se disoit dans le monde au su-

jet de la découverte d'*Herculea*, pour féliciter l'Italie, le Royaume de Naples, le Roi des deux Siciles, & le XVIII. ſiécle de ce nouveau Phénomène ſouterrain. L'idée du Profeſſeur ſe porta non aux Statuës, aux Médailles, aux Peintures qu'on trouve dans ces ruines, mais aux livres qu'on pourra peut-être y rencontrer. C'eſt ainſi que l'imagination des hommes va toujours en avant. On déterre dans les décombres d'*Herculea* du bronze & du marbre : *O ſi l'on y trouvoit une Bibliothèque*, s'écrie ſur cela un Amateur des livres ! Ecoutons un peu M. Geſner : » Si l'on étoit » aſſez heureux, dit-il, pour tirer » de là un Diodore de Sicile en- » tier, un Polybe, un Salluſte, » un Tite-Live, un Tacite com- » plet, ou bien la ſeconde partie » des Faſtes d'Ovide, ou les XX. » Livres de Pline des Guerres de » l'Allemagne ; ſi l'on arrivoit juſ-

» qu'à la Bibliothèque de quelque » Romain homme de Lettres, de » Ciceron par exemple ou de Lu-» cullus, quelle joie, quelle ma-» tiere pour les Savans ? Ne se-» roit-ce pas un renouvellement » de la grandeur Romaine, une » réparation totale des désastres » causés par les tems ? « Si quelqu'un trouve ces desirs un peu semblables à la fable du *pot au lait*, qu'il considere que l'objet du moins est littéraire, noble par conséquent, & digne d'un Professeur. Au reste l'entousiasme saisit ici M. Gesner, & il ose faire une longue apostrophe au Roi des deux Siciles, le priant d'employer sa puissance, ses troupes mêmes à fouiller dans les souterrains d'*Herculea.* » Et si vos gens de Lettres, » ajoute-t-il, ne pouvoient pas » suffire à tout ce travail ; cher-» chez, grand Roi, des secours » en Saxe ; priez le Roi de Polo-» gne votre beau-pere qu'il vous

» envoye ses Antiquaires, qui
» prendront soin que les trésors
» enterrés sous ces inondations du
» Vesuve ne périssent entre les
» mains des ouvriers ignorans,
» malhabiles ou intéressés &c.

De Wittemberg.

M. George-Matthias Boze, Professeur de Physique en cette Ville, n'a connu que fort tard, & par la voye de la Bibliothèque Germanique qui se publie à Berlin, tout l'accueil qu'on a fait en France à ses expériences sur l'Electricité. Il y a des rivalitez parmi nos Savans d'Allemagne : la Philosophie & le Professorat, deux qualités qui devroient calmer les jalousies, ne servent quelquefois qu'à les aigrir. Les Ecrivains de Berlin, François la plûpart, ont attaqué M. Boze, non sur le fond de ses découvertes Electriques, mais sur la confiance qu'il a euë de les publier en François : comme si ce

n'eût pas été le cas d'encourager un Auteur, de lui ſçavoir gré des efforts qu'il a faits pour apprendre une langue qui lui eſt totalement étrangere. Eſt-ce donc que les François expatriés laiſſent parmi les meubles qu'ils ne jugent pas à propos d'emporter avec eux, la meilleure partie de leur politeſſe & de leur douceur : proviſions toutefois qui ne ſont nullement incommodes, & qui ne courent aucun riſque du côté des voleurs, des injures de l'air & des douanes ?

Quoiqu'il en ſoit, M. Boze trouve en France & à Paris des dédommagemens qui peuvent le conſoler, le venger même ; & les Mémoires de Trévoux en particulier ne prendront pas le ton de la Bibliothèque Germanique pour ſe décider ſur le mérite du Profeſſeur de Wittemberg, ſes Ouvrages parlent en ſa faveur. Voici un Etat exact de ce qu'il a publié de

plus considérable depuis l'an 1733.

De Eclipsi Terræ. an. MDCC. XXXIII. *Lipsiæ. In Hypothesin soni Perraultianam* an. MDCCXXXIV & MDCCXXXV. *Lipsiæ* 2 vol.

Schediasma Litterarium de Euclide. MDCCXXXVII. *Lipsiæ.* C'est une Notice littéraire de la Géométrie d'Euclide & des Editions qu'on en a faites.

Otia Wittembergensia Critico-Physica. MDCCXXXIX. *Wittembergæ.* C'est un Recueil de petites Dissertations sur Kepler & Newton, sur la Porcelaine, le Sucre, la Cochenille des Anciens, &c.

Secularia Toricelliana indicit &c. MDCCXLIII. *Wittembergæ.* C'est une invitation pour la Harangue que M. Boze devoit prononcer quelques jours après, en l'honneur de *Toricelli* dont on célébroit l'année séculaire.

Observation du dernier passage de Mercure par le Soleil faite le

5 Nov. 1743. imprimée en 1745. à *Wittemberg.* Cet Ouvrage écrit en François, & très-sçavant, est dédié à MM. de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Recherches sur la cause & sur la véritable théorie de l'Electricité. 1745. à *Wittemberg.* L'Ouvrage est dédié à la Société Royale de Londres.

Tentamina Electrica tandem aliquando Hydraulicæ, Chymiæ, & vegetabilibus utilia. MDCCXLVII. *Wittembergæ.*

Ces deux derniers Ouvrages sur l'Electricité reparoîtront dans nos Mémoires.

FRANCE.

DE LYON.

Berga ad Zomam à Gallis expugnata. Oratio habita Lugduni, III. Non. Febr. an. 1748. in Collegio SS. Trinitatis Soc. JESU à

Georgio Vionnet ejuſd. Soc. Sacerdote. *Ex Typographia Henrici Declauſtre in Vico novo &c.* Harangue Latine ſur la priſe de Bergopzoon &c.

On ſe propoſe ici de montrer les difficultés & le ſuccès de l'entrepriſe : difficultés dans le projet, dans le cours du ſiége, dans la derniere exécution : ſuccès dans la maniere & dans la grandeur de la conquête. C'eſt tout le plan de l'Orateur, qui a été obligé de ſuivre un peu le genre hiſtorique, comme il arrive toujours dans les ſujets véritablement glorieux. Le ſtile de cette Harangue réunit la nobleſſe avec la ſimplicité ; il eſt plus ſerré que nombreux, & plus coupé que périodique. On n'y trouve ni multitude de caractéres, ni abondance d'images, ni profuſion d'antithèſes. L'Auditeur a du être intéreſſé par les choſes & par une ſorte de vivacité, qui régne dans le fond même de cette com-

poſition. Pour en donner quelque idée nous tirons de la premiere partie le morceau ſuivant, qui roule ſur le choix du *Stadhouder* de Hollande. *En Reipublicæ vix fines Mars Gallicus, necdum hoſtis, attigit : fremere arma, arma concitati cives, omneſque deſperatæ patriæ furias, ſecurâ Republicâ, præcipere. Jubet id unum pacificus victor Ludovicus, ut pacem fovere velint : Arma iterum, arma fremunt.* CEDIT ODIO *ac furiis innatus libertatis amor : & quem nonniſi in ſummo laborantis patriæ diſcrimine, Dictatorem creare, ad annum vix unum aut alterum, libera quondam Roma conſueverat, hunc illi Dictatorem ſibi creant Cæſaris imperio ac nomine perpetuum. Et ita creant, ut principem imperitare ſibi velint, ex præpotenti domo Naſſavium ; qui Regi vicino ſtudiis & ſanguine conjunctiſſimus, hæreditariam ſubigat olim & Cæſaris exemplo Ba-*

taviam. O libertas ! ô demens & plusquam hostilis furor !

De Paris.

Lettre au P. B. J. sur un Article de ces Mémoires.

J'ai lu avec plaisir, M. R. P. dans votre Journal du mois de Février dernier l'extrait des lettres sur divers points de controverse, & sur les motifs qui ont déterminé M. le Duc des Deux-Ponts à abjurer le Lutheranisme, & à se réunir à l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine. J'ai vû dans la premiere lettre où le P. Seedorf établit la vérité du Sacrifice de la Messe, que Luther fut si frappé autrefois des preuves, & des témoignages qui la démontrent, qu'il se seroit rendu à l'évidence, si le Diable dans une dispute réglée ne lui eût apporté, dit-il, cinq raisons qui l'o-

bligérent à abolir la Meſſe. Le P. Seedorf cite les paroles de ce Réformateur, telles qu'on les trouve dans les trois différentes éditions de ſes ouvrages à Wittemberg, à Iene, & à Altembourg: » M'étant un jour éveillé à minuit, » le Diable commença à diſputer » avec moi dans mon cœur, ainſi qu'il a coutume de faire, » en m'inquiétant aſſez ſouvent » pendant la nuit : Ecoutez, » grand Docteur, me dit-il, faites-vous réfléxion que vous avez » dit la Meſſe pendant 15. ans » preſque tous les jours ? Que ſeroit-ce, ſi vous n'aviez commis » que des idolatries ? » Et tout de ſuite il rapporte les cinq démonſtrations du Diable, qui ne prouvent pas que le Diable ſoit un fort raiſonneur, ni même un trop bon Sophiſte; mais qui prouvent que ce Moine Apoſtat trouva bien de la crédulité dans un peuple prévenu.

Il me ſemble, M. R. P. que, ſi Luther avoit été de bonne foi, ou, s'il ne ſe fût pas laiſſé aveugler par ſes paſſions, comme le peuple qui l'écoutoit, cet Interprete ſéduit ou impoſteur auroit pû être aiſément confondu par une réponſe bien courte. Vous prétendez, dites-vous, que c'eſt le Diable qui vous a démontré la fauſſeté du Sacrifice de la Meſſe. Eh! Depuis quand le Diable, ce pere du menſonge, eſt-il devenu l'Apôtre du vrai Dieu, & de la vérité; lui qui ne cherche qu'à nous ſurprendre? Quel interêt a-t-il de donner des démonſtrations pour abolir la Meſſe, ſi elle n'eſt qu'Idolatrie? Quel avantage au contraire pour lui de la laiſſer ſubſiſter; d'accréditer même un Sacrifice qui, en augmentant le nombre des Idolâtres, multiplieroit les compagnons de ſon ſupplice? Quand l'a-t-on vû faire le Philoſophe, pour tirer les hommes de l'erreur, & leur

faire adorer le vrai Dieu ? Plus je croirois l'entendre me prouver la fausseté de la Messe, plus je serois confirmé dans la vérité de ce Sacrifice : & ces cinq démonstrations, sur leur étiquette, sans vouloir seulement les lire, me deviendroient des démonstrations du contraire. Autrement le Diable ne seroit plus lui-même ; & le peuple qui l'a crû doit être tout étonné d'avoir ajouté foi à un témoignage si opposé à la nature du Diable, & qui n'a pu être mis en avant que par un homme trompé, où trompeur. C'est ainsi qu'on voit tous les jours que ceux qui ne veulent point écouter l'Eglise, donnent dans des écarts de crédulité, & dans des contradictions très-humiliantes. J'ai l'honneur d'être, M. R. P. votre &c.

A Paris le 20. Avril 1748.

Le Catalogue de la célébre Bibliothéque de feu M. Burette

Doyen des Médecins de Paris, & de l'Académie des Belles-Lettres; s'imprime en 3. Vol. in-12. chez Gabriel Martin Libraire à Paris. La vente de cette Bibliothéque se fera en détail au mois de Juin prochain.

Explanatio in septem Psalmos Pœnitentiales cum versione gallica Typis P. A. Lemercier via San-Jacobæa. 8°. Cet ouvrage comprend aussi des notes latines au bas des pages. Il semble qu'il falloit les mettre en françois par la même raison qu'on a donné une traduction françoise du texte latin des sept Pseaumes. Mais quoiqu'il en soit, ces notes sont instructives, & font plaisir au Lecteur.

Chez le même Libraire: *la foi du chrétien en forme de Catéchisme touchant les dispositions & la maniere de prier Dieu, prouvée par les Oracles de l'Ecriture Sainte avec les objections & leurs solutions* 8°.

Chez le même *la foi du chrétien en forme de Catechisme touchant l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, prouvée par les Oracles de l'Ecriture-Sainte, avec*

les objections & leurs solutions 8°. Ces deux traités dogmatiques se réunissent dans un Volume.

Prieres & instructions chrétiennes &c. Par le P. Sanadon de la Comp. de JESUS nouvelle édition in 12 & 18.

Du même Auteur *Méditations sur la Passion de N. S. J. C.* 18. *Retraites pour les Communautés Religieuses* in 12. *Pour tous les Etats* in 12: chez Gabriel Charles Betton Libraire, ruë S. Victor, près S. Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant & au bon Pasteur.

Le reste des Nouvelles Littéraires dans le Volume suivant.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. de Mai 1748.

Art. XLVII. *Essai Physique sur l'Economie animale* par M. Quesnai. Suite de l'article XXXIX. au I. vol. de Mai. 961

Art. XLVIII. *La Poëtica* &c. Poëtique en Espagnol. par M. de Luzan &c. 995

ART. XLIX *Lettre de M. Bouguer* aux Auteurs de ces Mémoires. 1028
ART. L. *Traité de la verité de la Religion chrétienne* dernier extrait. 1047
ART LI. *Antilucretius de Deo.* Antilucrece de M. le Card. de Polignac *dernier extrait.* 1071
ART. LII. *Bibliotheque des jeunes Négocians*, ou Arithmétique à leur usage &c. 1108
ART. LIII. *Nouvelles Litteraires*, 1123

Errata pour le I. Vol. de Mai 1748.

Page 879. l. 20 Perse. *lis.* Pérée.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 20 Avril 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1748.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1748.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 f. le mois en blanc, & brochés 16 f.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	13.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	13.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	7.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1748.

ARTICLE LIV.

HISTOIRE DU PARLEMENT d'Angleterre, par M. l'Abbé Raynal. A Londres, 1748.

LE Titre que l'Auteur a mis à la tête de ſon Livre, n'eſt point trompeur ; il donne tout ce qu'il promet, & beaucoup au-delà. Ce n'eſt pas uniquement l'Hiſtoire du

Parlement d'Angleterre, c'est encore le tableau des morceaux les plus intéressans de l'Histoire Britannique. La plûpart des Rois de cette Nation y sont peints sans flatterie, & avec toute la hardiesse Anglicane. On y voit l'origine de ses Fondateurs, & de ses premiers Conquérans, le Despotisme établi d'abord en Angleterre par *Guillaume le Conquérant*, la concession de la *Grande Chartre* par *Jean Sans-terre*, la dégradation de l'Autorité Royale & la naissance du Parlement sous *Henri III*, les Statuts d'*Oxford* dressés, reconnus, & désavoués par ce Roi, qui voulut prendre le ton de Maître, & ne put le soutenir, la confédération de *Leycestre*, & la chute de ce nouveau *Catilina*.

On trouve sous *Edouard Premier*, les innovations du Parlement, les usurpations des *Communes*, tolérées par ce Prince, qui fut Conquérant, & ne sçut pas

être Roi. On trace ſous *Edouard Second* toutes les horreurs de ce régne où le Roi & ſes Favoris, la Reine & Mortimer ſon amant, jouent un rôle également tragique & malheureux; ce ſont là les cinq premiéres époques, qui partagent cet ouvrage.

Nous allons les reprendre, & ſuivre l'Auteur dans ſes réfléxions : il voudra bien nous permettre de mêler quelquefois les nôtres avec les ſiennes. Nous jetterons de tems-en-tems un coup d'œil ſur ſes portraits; nous en démêlerons les traits, les nuances, les ombres, les couleurs toujours vives, mais dont la maſſe offuſque quelquefois le tableau.

Une courte introduction précéde l'Hiſtoire du Parlement d'Angleterre. Cette contrée fut autrefois connuë ſous le nom d'*Albion*, & dans la ſuite ſous celui de *Brétagne*. *Ceſar* en fit la conquête : elle étoit trop éloignée; il ne

lui plut pas de la conserver. L'Auteur rapporte un usage de ce tems-là qu'il devoit supprimer; ainsi que la réponse que fait une Bretonne à quelques Dames Romaines. Elle a paru déplacée; on y entrevoit un air de libertinage qu'elle n'a peut-être pas: mais malheureusement trop de Lecteurs l'y verront. M. l'*Abbé Raynal* est bien éloigné d'approuver la coutume des Bretons. Il n'a voulu que faire sentir la corruption des Romains.

Les habitans de la Bretagne n'héritérent point de la valeur des Romains; ils ne prirent que leurs vices. Les Pictes & les Caledoniens les attaquérent, & si des peuples plus hardis & plus belliqueux n'avoient pris leur défense, ils seroient devenus l'héritage de ces Barbares.

Les Bretons appellérent à leur secours les Anglo-Saxons; les Caledoniens furent défaits, mais les Protecteurs des Bretons devin-

rent leurs tyrans, & les mêmes mains qui s'étoient armées pour les défendre, forgérent des fers pour les enchaîner. Les deux Nations se brouillérent, & se firent une guerre sanglante; les Saxons furent Vainqueurs, les Bretons soumis, & sept Royaumes Saxons se formerent des ruines du Pays conquis. La Bretagne perdit tout jusqu'à son nom, & porta celui d'Angleterre.

Comme c'est à la Police qui s'établit alors dans leur Isle que les Anglois rapportent l'origine de leur Parlement, on fait ici la peinture du gouvernement Anglo-Saxon. On croit y voir une ombre du Parlement Anglican.

Ce systême, ou plutôt cette confusion de Politique dura six cents ans. Des révolutions fréquentes agitérent l'Etat. Les sept Royaumes furent réduits à un seul. Le Sceptre passa tour à tour des Saxons aux Danois & des Danois aux Saxons,

Le dernier de ces Rois n'étoit pas un grand Politique; il ne remonta ſur le Thrône de ſes peres, que pour préparer la révolution. Il regna ſans éclat, mais il fit paſſer ſon Sceptre dans des mains plus habiles que les ſiennes; il déſigna *Guillaume le Conquérant* Duc de Normandie pour ſon ſucceſſeur. Guillaume trouva deux concurrens: ſa valeur les écarta. Une flotte de neuf cents voiles le porta ſur les côtes d'Angleterre: 50000. hommes qu'il avoit formés aux combats, le ſuivirent. Son Rival étoit déja ſur le Trône, il pouvoit vaincre ſans tirer l'épée; il voulut montrer qu'il portoit le diademe avec juſtice, *Guillaume* lui préſenta le combat, le Monarque Anglois conſulta plus ſa valeur que ſes forces, il combattit, & perdit la Couronne, la gloire & la vie.

Le Vainqueur fut bientôt aux portes de Londres. Les Seigneurs,

les Magiſtrats, les Prélats lui offrirent la couronne, il balanca s'il l'accepteroit. Les Hiſtoriens prétendent qu'il fit ſerment de tenir le Sceptre aux mêmes conditions que ſes Prédéceſſeurs, & de maintenir les loix Saxones.

Il étoit trop habile pour ne pas ménager de nouveaux ſujets. Jamais Conquérant ne fut plus humain. La ſageſſe des membres égala la modération du Chef: chaque Normand ſe croyoit Vainqueur de l'Angleterre, mais il n'affectoit point de l'être. Souple, complaiſant, il n'étoit point enorgueilli de ſa conquête, & l'Anglois ne paroiſſoit point allarmé pour ſa liberté. Un Gouvernement ſi ſage faiſoit eſpérer à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'avoit pas éprouvée depuis longtems. Ce n'étoit qu'un calme apparent.

Le caractére de *Guillaume*, & l'humeur des Anglois ne ſympa-

tiſoient pas. Guillaume étoit défiant, ombrageux; les Anglois toujours en garde contre leurs Rois, l'étoient encore plus contre un Conquérant. Le joug commença bientôt à leur peser: ils voulurent le ſecouer. Guillaume ſe développa tout entier dans ces révolutions. Grand politique, grand Conquérant, grand Roi, il étala tout ſon héroïſme. Chaque révolte augmenta ſa gloire, & appeſantit le joug des Anglois. Il pénétra leur caractére. Il ſentit qu'il étoit plus aïſé de les ſoumettre, que de les contenir. Il ne gouverna plus avec le Sceptre: il prit l'épée. Le droit de conquête fut pouſſé auſſi loin qu'il pouvoit aller. Les factions furent étouffées, les Priviléges de la Nation anéantis, le pouvoir arbitraire établi, & ces peuples qu'un Gouvernement modéré révolta, furent forcés à gémir ſous l'Empire du Deſpotiſme.

Il faut être Anglois, dit notre Auteur, pour ne pas compter *Guillaume le Conquérant* parmi les plus grands Rois qui ont honoré leur Trône : il ſçut les vaincre, les gouverner, & les réduire. Un pareil Roi n'a pas le talent de leur plaire. L'Auteur en fait un fort beau portrait; il faut le voir dans l'ouvrage même.

Le *Conquérant* ne fut pas plutôt au tombeau, que les Anglois demandérent le rétabliſſement de leurs loix. *Guillaume Second* le leur promit, & ne tint rien. *Henri premier* les amuſa; le Deſpotiſme du *Conquérant* s'affermiſſoit, lorſque *Jean Sans-terre* monta ſur le Trône. C'étoit un Prince ſans mœurs, ſans religion, ſans honneur. Il n'eut aucune des vertus qui honorent le Diadéme, & réunit tous les vices qui le dégradent. Un tel Monarque fut mépriſé; du mépris de ſa perſonne, on paſſa au mépris de la Royauté;

il fut réſolu d'en reſſerrer les bornes, & de n'en point donner à l'indépendance.

Les Barons qui formérent ce projet, mirent à leur tête le Card. *Langeton* Archevêque de Cantorbery ; c'étoit un homme né pour le perſonnage qu'il alloit faire. Courtiſan adroit, Prélat audacieux, Politique hardi, il fut l'ame de la ligue & le Promoteur de la *Grande Chartre*. Les Confédérés levérent le maſque ; ils expliquerent fiérement leurs orgueilleuſes prétentions au Monarque. Il répondit d'abord en Roi. *Les traitres*, dit-il, *ont oublié de demander ma Couronne, les Priviléges qu'ils veulent m'arracher, me rendroient leur eſclave. Je ſuis Roi, & je veux continuer à l'être.*

Cette réponſe fut le ſignal de la guerre. Le Monarque ſoutint mal ſon Perſonnage; il mollit lâchement, fit aſſembler les Seigneurs, & leur accorda cet acte

fameux, connu ſous le nom de *Grande Chartre.* On trouve ici cette piéce célébre, ſource fatale de toutes les guerres qui ont déchiré l'Angleterre. Le Roi fut au déſeſpoir de la lâcheté qu'il venoit de commettre. Il avoit juré ſon deshonneur: il jura ſa vengeance.

Innocent III. fut ſa reſſource. Ici je ne reconnois plus le pinceau de notre Auteur. Il fait un portrait de contrebande. Ses couleurs *détonnent.* Ce n'eſt plus un Peintre de l'école Romaine. On croiroit preſque voir un tableau de *Saurin.* La Thiare ne doit pas être ſi rudement touchée; ſi l'on ne craint pas les foudres de Rome, il faut du moins en reſpecter les Souverains. Innocent III. avoit de grandes vertus. Un Catholique ne doit pas éxagérer ſes défauts.

Le Pontife ſoutint le Monarque. *Jean* ſoumit ſa perſonne,

& ſon Royaume au S. Siége, & Londres devint tributaire de Rome. Les rebelles furent excommuniés, & le Roi armé du glaive de l'Egliſe, & de l'épée du Prince, porta le fer & le feu dans toutes les parties de l'Angleterre.

Les Seigneurs Anglois furent embaraſſés. Ils cherchérent un vengeur en France. Philippe *Auguſte* y regnoit en Conquérant & en grand Roi. Un ſi beau régne éblouit les Anglois. Ils offrirent leur Couronne à *Philippe*, & *Louis* ſon fils aîné l'accepta. *Innocent* tonna contre le pere & le fils. Louis avec ſept cens voiles alla remplir ſa deſtinée. Londres le reçut, & il prit poſſeſſion de la Couronne. Le Légat fulmina, & ſes foudres arrêtérent la révolution.

Jean fugitif pouvoit alors regagner ſes peuples; il les révolta par ſes incendies : réduit au deſeſpoir, il mit tout en cendres,

& s'ensevelit sous les ruines de ses Etats. Il laissoit un fils au berceau, son ennemi sur le Trône, & ses peuples en possession de tenir tête à leurs Souverains.

La jeunesse de son fils *Henri III.* ressuscita la compassion des Anglois. Il ne lui en couta que de confirmer la *Grande-Chartre.* A ce prix, il fut proclamé Roi âgé de dix ans, & Louis repassa en France, où il trouva de quoi se consoler de la perte de la Couronne Britannique.

C'est sous le regne de Henri III. que le Parlement s'établit proprement en Angleterre. Le Comte de Pembrok étoit Régent du Royaume. Il est ici peint en grand homme, & comme le meilleur Citoyen qu'ait eu l'Angleterre. Malheureusement le jeune Roi ne remplaça ni les talents, ni la capacité du Régent, il fut un Prince moû, un Maître foible, un Roi de Théâtre, qui ne joua ja-

mais qu'un perſonnage emprunté ; aſſez ingrat pour ſacrifier ſes Miniſtres à ſes ennemis, il ne fut pas aſſez hardi pour ſacrifier une tête factieuſe au repos de l'Etat.

Le mariage de *Henri* avec *Eleonor* de Provence fait naître une nouvelle ſcène. Les Provençaux en foule ſuivirent leur Reine. Cette Nation ingénieuſe ſe fourre partout. Elle peut beaucoup, & oſe encore plus. Ces nouveaux hôtes d'Angleterre voulurent s'en rendre maîtres. Leur audace ſe trouvoit génée par les bornes de l'Autorité Royale, ils les franchirent ; les Priviléges de la Nation, & les articles de la *Grande Chartre* furent ſupprimés.

L'Anglois murmura. La révolte ſuivit de près. Malheureuſement pour *Henri*, le fameux Comte de *Leyceſtre* ſe mit à la tête de la ligue : c'étoit l'homme le plus redoutable de l'Europe. Les Barons réunis & affermis par un tel Chef,

ſe mirent d'abord en poſſeſſion de régler les ſubſides extraordinaires, du droit même de les impoſer. Le Roi ſe prêta trop à cette confédération. Il convoqua l'aſſemblée *d'Oxford.* La premiere ſéance le fit trembler pour ſa liberté, un grand Prince auroit tremblé pour ſa gloire. La *Grande-Chartre* fut hautement exécutée. On alla plus loin. On demanda la réformation de l'Etat. Un autre dans cette occaſion auroit mérité un Trône. Henri dégrada la Royauté.

Il voulut lui rendre ſon éclat. Il aſſembla un nouveau Parlement. Il en fit l'ouverture, reprit le ton de Maître, parut Roi, & même grand Roi une fois en ſa vie; cette hardieſſe lui réuſſit; la ligue fut ébranlée. *Leyceſtre* la raſſura. Il prit les armes. On négocia. On ſuſpendit les exploits militaires. Le Roi de France fut choiſi pour arbitre des prétentions des ſujets

contre le Prince, & du Prince contre les ſujets. Il prononça, caſſa les ſtatuts d'Oxford & maintint les articles de la *Grande-Chartre.*

Ce jugement ne termina rien; les Confédérés en abuſérent. Il fallut que le ſort des armes en décidât. Les deux armées ſe trouvérent en préſence dans la Plaine de Leuves; les Royaliſtes furent battus: *Henri*, & ſon fils *Edouard* pris, & faits priſonniers. *Leyceſtre* Vainqueur les fit ſouſcrire à tout. Il dreſſa un plan de gouvernement convenable à ſes vües, qu'il fit approuver par la Nation, le Roi fut forcé de créer certains Officiers, qui ſous le titre de Conſervateurs nommérent quatre Chevaliers de chaque Comté pour aſſiſter à l'Aſſemblée, & y repréſenter leurs Provinces.

C'eſt à cet événement, dit notre Auteur, qu'il faut fixer l'époque du Parlement d'Angleterre, ſi par ce mot on entend une Aſ-

ſemblée compoſée des trois corps de la Nation : c'eſt la premiere fois qu'il eſt fait mention des *Communes* dans les Archives du Royaume.

L'ambitieux *Leyceſtre* en fit trop. Il tenoit le Roi dans les fers. Il voulut mettre la Nation ſous le joug. Elle ſe révolta : le jeune *Gloceſtre* ſe mit à la tête des Conjurés : le Prince *Edouard* s'échappa de ſa priſon, & prit le commandement de l'armée. La révolution fut prompte. Tout ſe rangea ſous les étendarts de l'héritier de la Couronne. *Leyceſtre* ne fut pas ſecondé. Il donna bataille, & la perdit avec la vie.

Ainſi finit le Fondateur du Parlement d'Angleterre, *un des plus grands hommes* qui ayent paru ſur la ſcène du monde. L'imagination de notre Auteur eſt brillante. Elle embellit, elle aggrandit tout, & l'on compte plus de grands hommes dans ſon ouvrage, qu'il ne s'en trouve dans la Ré-

publique Romaine. *Leycestre* ne fut qu'une ébauche de Catilina, & un Cromwel manqué. Sa chute affermit le Trône de *Henri*, qui ne regna que trop longtems, pour la gloire des Rois d'Angleterre.

Son fils *Edouard* alla pendant quelques années chercher de l'occupation à sa valeur dans la Palestine. Tous les Héros de *la Croisade* ont ici leur coup de pinceau, Estienne de Blois eut *beaucoup d'esprit, & peu de cœur.* Robert Duc de Normandie fut *plus qu'homme dans les combats, & moins qu'homme dans la conduite.* Robert Comte de Flandres, le *plus grand Partisan & le plus petit Général du monde.* Ces traits rappetissent un peu ces grands hommes : en revanche, Boëmond Prince de Tarente, Raimond Comte de Toulouse, Godefroi de Bouillon furent des héros accomplis.

Les tableaux de *S. Bernard*, & de l'Abbé *Suger*, ne forment pas

un contraste moins frappant. Ici l'Abbé l'emporte sur le Saint. L'un est peint en homme inspiré, l'autre en homme de bon sens; le Solitaire en Prophete, le Ministre en Politique; nous croyons que notre Auteur trop enthousiasmé de l'Abbé Suger, a peint un peu trop cavalierement S. Bernard en Enthousiaste.

Le Prince *Edouard* trouva son pere mort en arrivant dans ses Etats, & ce qui est miraculeux en Angleterre, un ordre, une tranquilité, un Parlement, tel peut-être qu'on n'en a plus vû, dit notre Auteur. L'absence d'Edouard avoit introduit un nouvel usage : les Villes & les Provinces avoient élu ceux qui devoient les représenter, & qui dans les régles auroient du être au choix du Roi.

Le nouveau Monarque vit avec chagrin un attentat si injurieux à l'autorité Royale. Il dissimula; il voulut gagner la confiance de la

Nation, avant que de réformer ſon Parlement. Le Prince la gagna: il battit les Gallois, unit leur Principauté à ſa Couronne, & en fit porter le nom à ſon Succeſſeur. Il aſſura à l'Angleterre l'hommage de l'Ecoſſe, & n'en mit la Couronne ſur la tête de *Bailleüil*, que pour la faire paſſer ſur la ſienne.

Ces ſuccès enhardirent le Monarque contre ſes ſujets. Il n'étoit que Conquérant: il voulut être Roi. Il n'avoit pas oublié les taches que ſes Prédéceſſeurs avoient faites au Trône. Il tacha de les effacer. Il oſa regner ſans Parlement, & s'embaraſſant peu de la *Grande-Chartre*, il impoſa lui-même des ſubſides extraordinaires. Edouard ne fut hardi qu'à demi. Il craignit de tout perdre par la fermeté: il gâta tout par ſa foibleſſe. La Nation qui trembla d'abord pour elle-même, le fit trembler à ſon tour.

Les

Les Evêques, les Barons, & *les Communes* unirent leurs voix; elles étonnérent le Prince. Il convoqua une assemblée, & assura lui-même aux *Communes* leur usurpation: les atteintes qu'il avoit données aux Priviléges de la Nation furent désavouées; il en publia la déclaration, & elle fut enregistrée dans tous les Tribunaux du Royaume. Il voulut rompre ses engagemens; la mort arrêta ses projets.

Les Ecossois, dit notre Auteur, ont trop blamé ce Prince: les Anglois l'ont trop loué. M. l'*Abbé Raynal* pese ses vertus & ses vices sans partialité; *il fut cruel quoique brave, modéré quoique Conquerant, vindicatif quoique bon.* Ces traits sont-ils bien assortis? un homme cruel & vindicatif a bien de la peine à être bon. *Il regna seul, sans ministre ni favori:* trait rare & remarqué dans peu d'autres Princes.

Edouard Second ne reſſembla pas à ſon pere, il eut des favoris dont il fit ſes idoles, *Gaveſton* fut le plus libertin & le plus aimé. Il réuniſſoit les vertus & les défauts des deux ſexes, *infatigable* & *efféminé*, *galant & terrible*, inſinuant & bruſque, poli & inſolent, il avoit la fierté d'un gaſcon, les caprices d'un favori, la dureté d'un homme nouveau. Le Monarque Anglois en étoit infatué; il ne pouvoit lui ceder la Couronne, il le fit Viceroi de tous ſes Etats.

Le ſuperbe favori révolta les grands. Le Comte de *Lancaſtre* fut le chef de la faction; toute l'Angleterre ſe rangea ſous ſes drapeaux; le Monarque indolent vit groſſir l'orage ſans s'effrayer, il en couta la tête à *Gaveſton* & à *Edouard* ſon autorité. On fit mourir l'un & l'on dégrada l'autre.

Le Rolle des deux *Spencers* eſt ici fort bien deſſiné. Républicains d'abord, enſuite Royaliſtes, ils

ſacrifient les intérêts de la Ligue à la gloire de leur Roi. Appuyé des lumieres de l'un & de la bravoure de l'autre, *Édouard* ſe réveilla, prit les armes, & fit quelques démarches dignes d'un Roi. Cet air de Souverain déconcerta les Confédérés. Les plus timides, & les plus ſages rentrérent dans l'obeiſſance, & reprirent le ton modeſte de ſujets. Le Comte *de Lancaſtre* étoit incapable de plier, cependant ſa faction affoiblie avoit peine à ſe ſoutenir: ſes troupes déſertoient, & il ſe vit réduit à fuir pour la premiére fois devant un Roi & devant des Favoris qu'il avoit juſqu'alors traités avec mépris, *Edouard* l'atteignit, & l'attaqua; *Lancaſtre* ne pouvoit vaincre: il chercha la mort, & ne trouva que la ſervitude.

Il fut fait priſonnier avec 80. Seigneurs rebelles. Il étoit également dangereux de punir ou de pardonner. Le Roi prenoit le par-

ti de la clémence ; ſes favoris lui firent prendre celui de la Juſtice. La mort des factieux fut réſolue. *Edouard* ſigna l'arrêt : *Lancaſtre* fut éxécuté, & 22. Seigneurs avec lui ; tant de beau ſang verſé jetta la terreur dans tout le Royaume. Il falloit alors humilier le Parlement, & lui arracher la puiſſance legiſlative. Les *Spencers* prirent le change ; ils voulurent venger leurs querelles particuliéres, & ils perdirent tout.

La ligue avoit ſes reſſorts, ſon lien, ſon épée, mais elle manquoit d'autorité. La Reine *Iſabelle* lui en donna. Cette Princeſſe indignée de la froideur du Roi, & du mépris des *Spencers* qui la mettoient mal avec ſon époux, paſſa d'Angleterre en France ; elle étoit ſœur de *Charles le Bel* qui regnoit alors ; il donna quelque tems retraite à ſa ſœur : on prétend qu'elle avoit une galanterie avec Roger de *Mortimer* Anglois.

Edouard la redemanda ; on croit que *Charles* épousa les ressentimens de sa sœur, & qu'il lui donna secrettement du secours ; elle se réfugia chez le Comte *de Hainault*, avec le Prince de Galles son fils qui étoit alors en France, à l'occasion de l'hommage qu'il étoit venu rendre au nom de son Pere, pour la Guienne.

Le frére du Comte de Hainault dit notre Auteur, se piquoit d'avoir toute la bravoure & la générosité des Chevaliers errans. Il assembla 300 Gentils-hommes, passa en Angleterre & y ramena *Isabelle* qu'il trouvoit d'une beauté parfaite. Ces traits ont un peu l'air de Roman : l'Histoire ne dit point tout cela. Elle dit que le Comte *de Hainault*, après avoir donné sa fille en mariage au Prince de Galles, passa en Angleterre, & fit révolter le Royaume.

Il est vrai que la Reine fit emprisonner le Roi son Epoux, qu'elle

le fit dépoſer, & couronner le *Prince de Galles* ſon fils ſous le nom *d'Edouard* 3^e^; il eſt encore vrai qu'elle fit pendre *Spencer*; la crainte de quelque révolution fit hâter la mort du Roi captif, il mourut dans ſa priſon d'un fer chaud que des ſcélérats lui firent entrer dans le fondement. *Iſabelle* elle-même périt par le poiſon que l'on croit que ſon fils lui fit donner, & *Mortimer* paya de ſon ſang ſes galanteries & ſes forfaits.

Telles furent les horreurs du Regne *d'Édouard II*; il fut le jouet de ſes favoris, l'eſclave du Parlement, la victime de ſa femme & la dupe de ſon fils.

On rendra compte des 5 dernieres époques dans le Journal ſuivant.

ARTICLE LV.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Societé Royale des Sciences, tenuë dans la Grand'Salle de l'Hôtel de Ville de Montpellier, en présence des Etats de la Province de Languedoc, le 23 Décembre 1746. A Montpellier chez Jean Martel &c. page 116. 4°.

LE titre de ce livre présente une Académie des Sciences & les Etats d'une grande Province réunis dans le même lieu; l'Académie lisant ses mémoires, étalant ses découvertes; & les trois Ordres du Languedoc honorant de leurs suffrages le travail des Académiciens. On voit par ce recueil que l'Académie s'étoit parée pour une action si brillante: & d'abord, par la bouche de son Secretaire, elle rendit l'hommage littéraire à la

mémoire d'un de ſes membres mort quelques mois auparavant.

C'étoit M. Jean-Bapt. *O-Bre-ñan-Theudough du Quetin*, Gentilhomme Irlandois, né à S. Germain en Laye, bon Géometre, bon Phyſicien, & qui a fini ſa carriére à 34. ans. M. Paſcal finit la ſienne à 39. Le P. Pardies à 37. Le Marquis de l'Hopital à 43. On diroit à la vuë de ces exemples que les Géometres prennent, pour aller en l'autre monde, la perpendiculaire qui eſt toujours la ligne la plus courte.

M. de Ratte, Secretaire de l'Académie de Montpellier, & Auteur de cet Eloge, étoit un des éleves de feu M. du Quetin: on peut croire par cette raiſon qu'il a travaillé ici *con amore*, ainſi que s'expriment les Italiens. Il réſulte de ſon diſcours que l'Academicien qui en eſt l'objet, avoit une ſorte de paſſion pour les Mathématiques; qu'il s'étoit

appliqué principalement à deux ouvrages, un ſur les fortifications & un autre ſur la pouſſée des terres & la force des revêtemens ; qu'il cultivoit beaucoup la Phyſique Expérimentale ; mais qu'il étoit très-ennemi de la Métaphyſique : ce qui fait voir que cet Irlandois étoit bien naturaliſé en France.

Le Géometre avoit une idée qu'il devoit peut-être à ſa profeſſion ennemie du faſte, & de la vanité. Il vouloit qu'après ſa mort on ſupprimât à ſon égard l'Eloge Academique. Il pria le Secretaire d'obtenir cette grace de ſes confreres ; & M. de Ratte fit ſemblant de le lui promettre, bien réſolu de ne point garder une parole que la reconnoiſſance & les ſtatuts de l'Académie rendoient nulle. Il eſt arrivé en effet qu'au lieu de ſatisfaire en cela aux deſirs du mourant, on lui a tenu compte encore de ſa modeſtie

pour amplifier l'Eloge. Cela reſſemble peut-être à ce qu'on raconte du celebre Guillaume Budée. Il avoit déclaré dans ſon teſtament qu'il vouloit être enterré *incognito*, & tout Paris alla verſer des larmes ſur ſa tombe. Mille exemples prouvent que les gens de mérite n'ont pas plus d'action contre les Eloges de la poſterité, que les méchans contre les reproches de l'Hiſtoire.

Après le diſcours de M. de Ratte Secretaire de l'Académie, M. l'Abbé de Sauvages lut un Mémoire ſur le vitriol d'Alais. On entretenoit autrefois dans les environs de cette ville une fabrique de vitriol qui occupoit un bon nombre d'ouvriers, & qui enrichiſſoit le Pays. On a laiſſé tomber cette Manufacture, ce qui montre apparemment, comme une infinité d'autres choſes, que nous dégénérons de l'activité de nos Peres : *Ætas parentum .... tulit nos nequiores.* Il

reſte encore des veſtiges de ces anciens travaux, & c'eſt l'objet du mémoire de M. l'Abbé de Sauvages. Il fait d'abord la deſcription de l'attelier, des Vaiſſeaux & autres uſtenciles, dont on ſe ſert dans les fabriques de vitriol. Il donne enſuite la maniere de procéder à la fabrique du vitriol & de la couperoſe. Il ajoute quelques obſervations ſur les mines, ſur les marcaſſites, ſur la nature, l'uſage & le commerce du vitriol. Il remarque enfin quelques particularités des mines de vitriol des environs d'Alais. Tout ceci eſt diſcuté de point en point, il faut lire tout le mémoire pour ſçavoir eſtimer le travail de l'obſervateur : nous n'en recueillons que les traits ſuivants.

Le Vitriol eſt un ſel minéral compoſé d'un acide & d'une terre métallique, criſtaliſés enſemble par une grande quantité d'eau ; ce ſel eſt celui de tous les ſels qui a le plus d'odeur, comme l'encre

& les étofes nouvellement teintes, le prouvent assez : c'est aussi le plus incisif, c'est même une espece d'eau forte naturelle ; l'acide vitriolique détruit le fer & le cuivre, la rouille n'étant autre chose que cet acide dissous & mis en jeu par l'humidité. Il dissout mieux que tout autre dissolvant l'acide du nitre, dont on se sert pour la composition de l'eau forte : enfin quand on se plaint que les teintures en noir ne durent pas autant que d'autres, c'est comme si l'on se plaignoit de l'activité du Vitriol, qu'on employe dans ces teintures.

La couperose est essentiellement le même sel que le Vitriol. Elle n'en différe que par la finesse & une couleur moins vive. Son effet dans la teinture est de préparer l'étoffe à recevoir la couleur, soit en la nétoyant de ses parties huileuses, sur lesquelles la couleur ne feroit que glisser, soit en criblant,

pour la loger, les brins des fils d'une infinité de trous : mais de plus la couperose forme le noir par son mélange avec la noix de galle ou de quelqu'autre drogue absorbante. Elle assure aussi la couleur, ensorte que, si la teinture en noir est faite à propos & sur une matiére convenable, comme la laine, elle se soutient mieux qu'aucune autre.

Mais cet avantage est puissament balancé par l'altération que ce sel cause dans l'étoffe, & par les bornes qu'il met à sa durée. Ici notre Auteur confirme ce qu'il n'avoit dit qu'en général des effets du Vitriol dans les teintures en noir. Il donne des ouvertures pour y remédier, du moins en partie, & pour prolonger la durée des étoffes : article que les Teinturiers liront peu, n'étant pas fachés que les acides de leurs drogues secondent les ravages du tems, & obligent de recourir souvent à leurs Manufactures.

Une obſervation très-conſidérable dans ce Mémoire eſt celle du commerce de la couperoſe, ou vitriol raffiné. La couperoſe nous vient preſque toute d'Angleterre, & coute en tems de paix 12 livres le cent, & en tems de guerre 16 livres : on en conſomme par an dans la ſeule Ville d'Alais environ 160 quintaux qui, à 15 liv. le quintal, font 2560 liv. Que doit-ce être dans une plus grande Ville? & que de ſommes paſſent chez l'étranger, qui pouroient demeurer en France, ſi l'on vouloit y mettre en exercice les mines de vitriol dont ce Royaume abonde !

Rien de plus curieux que le troiſiéme article de ce recueil. C'eſt un Mémoire lû dans la même ſéance, par M. Arlet, apparemment Medecin & Anatomiſte, ſur *les différences qui ſe trouvent entre le cerveau de l'homme & celui de pluſieurs animaux*. L'Auteur ne donne encore qu'une par-

tie de ſes obſervations. Il dit d'abord que la ſtructure de la tête & la maſſe du cerveau ſuivent, dans les animaux, les rapports & la diverſité de leurs exercices. Les animaux qui ſont leſtes & legers à la courſe ont en général la tête légére, les os du crâne très-minces, la maſſe du cerveau peu conſidérable, & le cervelet ſeparé du cerveau par une cloiſon, dont la plus grande partie eſt oſſeuſe, pour empêcher ces deux viſceres de ſe déranger ou de ſe confondre, dans les courſes & les ſauts de ces animaux.

La diſpoſition des parties de la tête eſt toute autre dans les animaux tardifs & pareſſeux: mais ce que l'on conſidere le plus ici c'eſt que l'homme a beaucoup plus de cerveau que tout autre animal d'égale groſſeur, & beaucoup plus même que le cheval & le bœuf, qui lui ſont fort ſupérieurs en force. M. Arlet don-

ne une liste des observations qu'il a faites sur cette matiére. On y voit qu'un homme pesant cent livres a communément quatre livres de cerveau ; tandis que le cerveau d'un bœuf ne pese guere plus d'une livre, quoique tout le poids de l'animal soit de huit ou neuf cens : ensorte que dans l'homme le cerveau est la 25[e] partie de la masse totale du corps, & que ce n'en est pas la huit-centiéme dans le bœuf : différence énorme & qui mérite assurément d'être observée. Le reste de la liste roule sur de plus petits animaux, le chat, le chien, le renard, le liévre, le chevreau &c. On n'a prétendu parler que des animaux qui nous sont connus, non de ces monstres dont le Chevalier *Hans Sloane* fait mention dans le détail des pieces osseuses de son cabinet. Il y avoit là, dit-on, des cranes de bêtes, lesquels pouvoient contenir des muids de vin & des bois-

ſeaux de bled: cela reſſemble un peu au cerveau de Jupiter d'où Minerve ſortit armée de toutes piéces; mais quoiqu'il en ſoit, il faut excepter de la comparaiſon faite ci deſſus, le Dauphin qui ſe trouve avoir preſque autant de cerveau que l'homme, eu égard à ſon volume: c'eſt-à-dire environ la 25^e^. partie de tout ſon poids.

Une choſe ſinguliere c'eſt que les jeunes animaux ont plus de cerveau relativement à toute la maſſe de leur corps, que les animaux qui ont pris tout leur accroiſſement: un veau par exemple, de 220 livres a auſſi environ une livre de cerveau, il en a ainſi preſqu'autant que le bœuf qui peſe quatre fois davantage. Et l'on ſçait que les enfans ont à proportion la tête plus groſſe & plus de cerveau que les adultes. Comment expliquer cette obſervation, à moins que de dire que la cavi-

té du crane n'éprouve pas des accroissemens aussi considérables que les autres parties du corps ?

Mais ce qu'il y a de plus important à conclure de l'abondance & de la masse supérieure du cerveau de l'homme, comparé avec celui des bêtes, c'est que tout a été proportionné par le Créateur aux diverses fonctions de ces êtres. Les bêtes n'ont reçu qu'une quantité de cerveau relative au nombre de leurs opérations, qui ne roulent que sur la recherche ou la fuite de quelques objets seulement, & sur les nécessitez de la vie animale suivant l'instinct particulier qui les dirige, au lieu que l'homme devant exercer les facultés de son ame en mille maniéres différentes & sur toute sorte d'objets, il a eu besoin d'une grande quantité d'esprits animaux & d'une multitude de fibres, qui ressortîssent aux organes des sens. Mais ces esprits & ces fibres se rapportant au cerveau comme au

lieu de leur origine ou de leur principal exercice, il a été néceſſaire que dans l'homme la maſſe du cerveau fût abondante, qu'elle le fût beaucoup plus que dans les autres animaux.

Le reſte du Mémoire roule ſur les différences du cerveau de l'homme d'avec celui des animaux par rapport à la ſituation, à la conſiſtance & à l'arrangement des parties. La ſituation verticale du corps de l'homme eſt cauſe que le cerveau n'eſt pas placé dans nous comme dans les brutes, ſurtout dans les Quadrupedes qui ont la tête paralléle à l'horiſon. Le cerveau de l'homme eſt plus ferme que celui des animaux : laiſſez tomber une bale de plomb ſur le cerveau d'un homme, enveloppé de ſa pie-mere, bien loin de s'enfoncer, elle ſe réfléchira ; ce qui n'arrive pas d'une maniere ſi ſenſible, quand la bale tombe de la même hauteur ſur le cerveau d'un

animal. Enfin, dans l'homme & dans les animaux, le cerveau eſt plus ferme que le cervelet, comme on peut encore le vérifier par la chute de la bale. Il reſte une infinité d'autres particularités à obſerver, d'autres comparaiſons à faire.

Les amateurs de l'Hiſtoire naturelle & de l'anatomie attendent la ſuite du Mémoire dont nous aurons apparemment occaſion de rendre compte, quand elle aura été luë dans une autre aſſemblée.

La ſéance du 23 Décembre 1746. fut terminée par un ouvrage de M. Haguenot Conſeiller à la Cour des Aydes & très-habile Médecin, *ſur le danger des inhumations dans les Egliſes*. Il y a longtems que les premiers Paſteurs tâchent d'abolir cet uſage, auquel certaines familles ſont trop attachées. Des Chrétiens qui ont de la foi devroient être fort indifférens ſur le lieu de leur ſépulture ; nous voulons dire

ſur le choix entre le cimetiere de leur Paroiſſe, ou l'Egliſe même Paroiſſiale. Les morts n'étant plus ſuſceptibles de ſentiments ni de préventions, ce ſont les vivans qu'il faut perſuader; le mémoire de M. Haguenot peut opérer cet heureux effet ſur l'eſprit de tous ceux qui le liront : voici un fait qui ſert de baſe à ſes raiſonnements.

Le 17. d'Août 1744. comme on vouloit enterrer le nommé Guillaume Boudou, dans une des caves de la Paroiſſe de Notre-Dame de Montpellier, l'enterreur, qui étoit un portefaix peu accoutumé à cette fonction, étant deſcendu dans le ſouterrain, fut d'abord ſaiſi de mouvements convulſifs, & tomba mort un moment après. Deux autres hommes qui deſcendirent après lui eurent le même ſort, & deux autres encore qui voulurent s'expoſer au même danger, ſe firent retirer promptement,

ſans quoi ils auroient auſſi perdu la vie.

Cet événement ayant fait beaucoup de bruit dans la Ville ; M. Haguenot obſerva en Citoyen zélé & en habile Phyſicien, les qualités meurtrieres de cette cave. Il trouva qu'elle exhaloit, en été ſurtout, une vapeur peſtilente ; que les animaux qu'on y jettoit périſſoient en moins de deux minutes ; que tous les corps enflammés qu'on préſentoit à l'ouverture s'éteignoient ſur le champ, comme s'ils avoient été plongés dans l'eau. Ces expériences furent faites à pluſieurs repriſes, on en rendit compte à M. Le Nain Intendant de la Province, & l'Obſervateur en conclut que ces caves communes où l'on enterre ſont une eſpéce de *Mephitis* ou ſouterrain très-dangereux ; que non ſeulement ces caves, mais en général tous les lieux creuſés dans les Egliſes ſont très-nuiſibles à

la ſanté, & qu'enfin le concours des deux puiſſances, Eccléſiaſtique & Civile, ſeroit à ſouhaiter pour détruire totalement l'uſage d'inhumer dans des lieux fermés. Toute la ſuite du Mémoire n'eſt que la preuve raiſonnée de ces articles.

La Phyſique n'a pas de grands détours à faire pour montrer les mauvaiſes qualités de l'air, qui s'exhale des caves communes deſtinées aux inhumations. Les vapeurs chaſſent une partie de cet air pur qui eſt ſi néceſſaire à la reſpiration; l'humidité éternelle de ces lieux diminue le reſſort du peu de bon air qui y reſte; les exhalaiſons ſulphureuſes des cadavres y ajoutent la puanteur.

Quelle merveille après cela que le voiſinage de ces caves ſoit ſi contagieux! Et l'Auteur dit à proportion la même choſe des tombeaux ſi multipliés dans les Egliſes, des foſſes qu'on y creuſe ſi ſouvent

pour enterrer. Ne ſçait-on pas que ces Egliſes transformées en Cimetieres ſentent toujours très-mauvais, & que bien des perſonnes préferent par cette raiſon d'aſſiſter aux Offices & d'aller prier dans celles où l'on n'enterre point ?

Il y a enſuite un détail qui regarde principalement la Ville de Montpellier où l'uſage eſt de tranſporter, après un tems, les oſſements des morts enfermés dans les caves communes, afin de faire place aux ſucceſſeurs : or ce tranſport eſt encore une ſource d'infection, & un objet de réforme bien digne de l'attention des Paſteurs & des Magiſtrats.

La fin du Mémoire recueille les monuments Eccléſiaſtiques, qui défendent d'inhumer dans les temples : on fait voir que c'eſt la vanité & l'avarice, qui ont introduit l'uſage contraire à ces loix : on propoſe de rétablir l'honneur des cimetieres, de les rendre ſpacieux, bien

bien aërés, isolés & ceints de bonnes murailles & d'y faire, même pour les inhumations, des fosses profondes : par là on préviendroit, bien des maladies populaires que le mauvais air des cadavres inhumés cause dans les Villes.

Cet écrit est plein de bon sens; de zèle, de doctrine même; on dit qu'il a fait de grandes impressions sur les Etats de Languedoc, & qu'on en espere un reglement général qui méritera d'être adopté dans toutes les autres Provinces.

ARTICLE LVII.

LETTRE AU P. B. J. touchant un endroit du Traité de M. Vernet sur la verité de la Religion Chrétienne.

M. R. P.

J'Ai lu les extraits que vous avez donnés recemment des deux derniers volumes du Traité de la vérité de la Religion Chré-

tienne par M. Vernet Profeſſeur de Belles-Lettres, & d'Hiſtoire à Genève. Je reconnois volontiers que cet Auteur traite avec beaucoup de netteté la plûpart des queſtions qui touchent les miracles de l'Evangile. Mais je ne ſuis pas auſſi content de la maniére dont il s'exprime ailleurs ſur un autre point très-eſſentiel à la Religion: & je vais vous faire part M. R. P. de mes difficultés à cet égard. M. Vernet donna il y a 10 ou 12 ans le premier volume de ſon Traité *de la vérité de la Religion*, je ne ſçai ſi vos Mémoires en rendirent compte dans le tems, ni ſi les Théologiens firent attention à ce qui s'y trouve ſur le Myſtere de la Trinité. Il me paroît que le langage de l'Auteur ne doit point les ſatisfaire, je n'en excepte pas même ceux de ſa Communion. Voici ſes termes: »
» (*a*) Les Théologiens qui ont,

(*a*) Sect. 4. p. 51.

» traité le plus ſcrupuleuſement
» cette matiere après avoir poſé
» avant toutes choſes l'unité de
» l'eſſence divine, diſent que cet
» unique & même Dieu ſubſiſtant
» d'une certaine maniere eſt qua-
» lifié de Créateur & de Conſer-
» vateur du monde, voilà le Pere:
» que ſubſiſtant d'une autre ma-
» niére il s'eſt manifeſté en J. C.
» pour nous racheter, voilà le
» Fils: que ſubſiſtant d'un autre
» maniere, il agit dans les Saints
» hommes, voilà le S. Eſprit. »
Quoi! C'eſt là traiter *le plus ſcrupuleuſement* le Myſtére de la Trinité! C'eſt en donner une notion exacte! Oui ſans doute, repliquera-t-on peut-être; ces trois ſubſiſtances ne ſont-ce pas trois hypoſtaſes, comme parlent les Grecs, & trois perſonnes, comme s'expliquent les Latins? Or n'eſt-ce pas là la vraie expreſſion du ſentiment orthodoxe? J'accorderois tout cela ſi M. V. n'y ajoutoit des expli-

cations & des reſtrictions qui ſemblent déterminer le ſens de ces mots à toute autre choſe. Car enfin qu'eſt-ce que la ſubſiſtance telle qu'il l'admet ? Ce n'eſt, ſi je ne me trompe, qu'une maniere d'être, un égard, un rapport extérieur. Que l'on peſe bien, je prie, ces mots : » Dieu ſubſiſtant d'une cer» taine maniere eſt qualifié de » Créateur & de conſervateur du » monde, voilà le Pere. &c. «

Oui le voilà ce Pere infiniment aimable, principe permanent de notre être & de tout ce qui exiſte. Mais de qui eſt-il Pere ſelon cette ſubſiſtance, ſelon ce rapport extérieur ? Il eſt notre Pere, nous ſommes ſes enfans : aimons-le donc de toute l'étendue de nos puiſſances. Mais cela dit-il qu'il ait engendré de toute éternité un fils qui ſoit Dieu comme lui & le même Dieu que lui ? nullement, cette paternité extérieure que donnent à Dieu la création, la conſervation,

la providence, n'a pas toujours été en lui, elle auroit pû n'y être pas; tout Déiste l'admet sans peine, il faudroit être Athée pour ne la pas reconnoître. M. V. ne dit donc rien de la Trinité, lors même qu'il prétend exposer le plus scrupuleusement cet auguste Mystere.

La foi que les premiers Conciles, respectés par les Protestans même, nous ont enseignée, est qu'il y a en Dieu trois subsistances nécessaires, éternelles, immuables, & on les fait dépendre ici ces trois subsistances Divines d'opérations totalement libres & non éternelles, telles que la Création, la Redemption, la Justification.

Quoi! Dieu le Pere tient-il donc sa Paternité de ce que dans le tems il a créé le monde? & n'est-ce pas de ce que de toute éternité il engendre un Fils, qui lui est consubstantiel, *ego hodie* (perpetuò & semper) *genui te*?

L'un & l'autre produisent de toute éternité une troisiéme personne qui est le S. Esprit. Il existe de même avant tous les tems & avant qu'il y ait eu des hommes justes dont il fût le Sanctificateur.

C'est donc une Trinité éternelle qu'il faut admettre en Dieu, une Trinité indépendante de tout rapport aux créatures; une Trinité de personnes aussi véritablement, aussi réellement distinguées que le sont trois hommes, avec cette disparité essentielle & qui fait la substance du Mystere, que la Trinité des personnes se trouve en Dieu avec une nature simple, unique, indivisible, tandis que la nature humaine se divise & se multiplie à l'infini. Ce n'est donc pas donner une notion exacte de ce Mystere que de ne tirer la Trinité des personnes, que des differents égards ou rapports, qu'un seul unique & même Dieu a aux choses créées. Ces égards & ces rapports se trouve-

roient en lui quand il n'y auroit qu'une unité de personne, ils ne constituent donc pas la Trinité.

Or il semble que selon le raisonnement de M. V. la Trinité des personnes en Dieu ne soit qu'une Trinité d'égards ou de rapports, une Trinité d'emplois ou de personnages. Rendons ceci sensible par un exemple, prenons celui de Ciceron. Si en imitant la façon de raisonner de M. V. nous trouvons une Trinité de personnes dans Ciceron, il sera, je crois, évident que, selon cette même façon de raisonner, il n'y a pas véritablement trois Personnes en Dieu. Essayons donc : cet unique & même Ciceron subsistant d'une certaine maniere plaide pour Milon, pour Murena; il invective contre Marc Antione, contre Verrès, voilà l'Orateur. Subsistant d'une autre maniere, il raisonne sur la nature des Dieux, il fait sentir le ridicule des Epicuriens, voilà le Philoso-

phe. Enfin ſubſiſtant encore d'une autre maniere, il gouverne la République Romaine avec ſageſſe & dignité, il découvre & déconcerte les pernicieux projets de Catilina, voilà le Conſul.

Ai-je prouvé par ce raiſonnement, ai-je même fait entrevoir une Trinité de perſonnes dans Ciceron ? Et ſi quelqu'un alloit s'autoriſer de mes expreſſions pour m'imputer ce paradoxe inoui, qu'en penſeroit-on ? Ne ſeroit-il pas la riſée publique ? D'où je conclus invinciblement que l'expoſition que M. V. fait du Myſtere de la Trinité n'eſt rien moins que ſuffiſante, & que qui n'admettroit que cela, ſeroit rangé avec juſtice parmi les Anti-Trinitaires.

Car enfin voici un principe des plus inconteſtables, c'eſt que toute expoſition d'un Myſtere faite au gré de l'hérétique qui le nie, n'eſt pas tant une expoſition qu'un anéantiſſement de ce Myſtere, ſur-

tout lorsqu'on a promis de le traiter *le plus scrupuleusement*; car c'est promettre de n'en rien omettre d'essentiel. Si M. Bossuet par exemple avoit tourné son exposition de la foi Catholique, de façon à la faire adopter par les Synodes Calvinistes, n'auroit-il pas trahi la cause qu'il avoit à soutenir ?

Or quel est le Socinien ? Quel est l'Anti-Trinitaire, qui ne souscrive avec joie à tout ce que M. V. dit de la Trinité des personnes ? Nieront-ils, en effet, que Dieu subsistant comme Créateur & conservateur puisse être appellé Pere, que subsistant comme Redempteur il puisse être appellé Fils, & subsistant comme Sanctificateur être qualifié de S. Esprit ? Ne croyent-ils pas qu'il y a un seul » Dieu Créateur du monde, (*a*) » qu'il y a eu dans la personne de » J. C. un principe divin, savoir » la raison ou la sagesse éternelle

(*a*) Sect. 4. p. 50.

» & que toute la plenitude de la » Divinité a habité en lui, qu'il y » a aussi un principe divin qui a » inspiré les Prophetes & les Apô» tres : » or voilà selon M. V. tout » ce que nous sommes obligés de » croire.

Mais achevons la conviction ; la chose est aisée, il ne faut pour cela que rapporter un lambeau de Sermon du Docteur Sharp Archevêque d'York que M. V. adopte avec complaisance & que voici : » (*a*) Vous ne trouverez point, » dit le Prélat Anglois, que les arti» cles de foi que la Religion Chré» tienne propose ayent pour but » de donner de l'exercice à notre » crédulité, & d'éprouver jusqu'à » quel point notre raison est capa» ble de se soumettre à la foi. *Ses* » *dogmes sont clairs & simples &* » *tout-à-fait dignes d'être crus, à* » *cause de la conformité qu'ils ont* » *avec les facultés raisonnables de*

(*a*) Sect. 4, p. 122.

» *l'homme.* « De ce Discours du Docteur Anglican voici la conclusion que tire M. V. » Ainsi, dit-» il, (*a*) la partie dogmatique de » l'Evangile n'a besoin que d'être » connuë, pour attirer notre ac-» quiescement & dissiper les pré-» jugés qui s'élevent contre elle. « Enfin (*b*) parvenu à la conclusion de tout ce qu'il a dit de l'excellence de la Religion Chrétienne, il parle de la sorte : » Le » plus bel éloge que l'on puisse » faire du Christianisme est de le » montrer tel qu'il est avec tout » ce qui lui est propre, & dégagé » de tout ce qui lui est étranger ; » il gagne infiniment à être con-» nu de cette maniére, & peut-être » l'indisposition que plusieurs te-» moignent à cet égard, ne vient-» elle que des fausses idées qu'ils » s'en sont faites : ils se forgent » des Monstres pour les combat-

(*a*) Sect. 4. p. 123.

(*b*) Sect. 4. p. 286.

» tre. Les uns le regardent com- » me un amas de *dogmes abſtrus & » incompréhenſibles qu'il faut re- » cevoir d'une foi aveugle &c.* «

Défions ici le Socinien le plus raiſonneur & le plus difficultueux, de ne s'accommoder pas de pareils principes. Les Myſteres, & entr'autres celui de la Trinité ont juſqu'ici été regardés comme des verités ſublimes entierement hors de la portée de l'eſprit humain : à préſent, ſi on en croit M. Sharp & après lui M. V. il ne faut plus reconnoître pour Myſtere que ce qui eſt clair & ſimple. C'étoit autrefois à la raiſon à ſe taire, & lorſqu'elle s'émancipoit juſqu'à vouloir ſoumettre les dogmes à ſes recherches & à ſon examen, lorſqu'elle oſoit demander dans les Myſteres le *comment* & le *pourquoi*, elle étoit traitée de téméraire, d'inſenſée. Mais que les choſes ſont bien changées ! il faut maintenant que

ces dogmes, pour être crus, ne ſoient ni abſtrus ni incompréhenſibles, il faut qu'ils ne donnent point d'exercice à notre crédulité, il faut qu'ils ayent de la conformité avec les facultés raiſonnables de l'homme. Peut-on avec de tels principes admettre un ſeul Myſtere? Non. Il y a contradiction dans les termes, ce ſeroit un Myſtere qui ne ſeroit point Myſtere. On veut des dogmes clairs & ſimples. Mais n'eſt-ce pas tourner la religion en ridicule? N'eſt-ce pas ſe mocquer de Dieu & des hommes? L'inſenſé perſonnage en effet que celui qui, d'un ton apoſtolique, viendroit interpoſer l'autorité d'un Dieu pour me faire croire ce qui eſt clair & ſimple, ce que je conçois, ce que je vois, que deux & deux font quatre, que le tout eſt plus grand que ſa partie! Que voudroit donc dire le grand Apôtre quand il m'ordonne de captiver mon eſprit

ſous l'autorité de J. C? Quelle captivité, quelle gêne y a-t-il à croire des dogmes clairs & ſimples? Non il n'y a que de la contradiction, & un S. Paul étoit-il homme à ſe contredire?

Inutilement on eſſayeroit ici de nous donner le change en nous jettant ſur les clartés, ſur l'évidence de la Religion en elle-même. Nous nous faiſons gloire de ſoutenir que les faits ſur quoi l'autorité de notre ſainte Religion eſt appuyée, égalent en évidence & ſurpaſſent même de beaucoup tous les faits humains. Elle s'eſt établie & conſervée juſqu'ici, cette divine Religion, par des millions de Miracles les plus éclatans, avoués par ſes plus cruels ennemis & par des Propheties dont nous voyons l'accompliſſement de nos propres yeux; mais ce n'eſt là qu'une évidence de credibilité & avec une telle évidence les Myſtéres reſtent Myſteres, ils

reſtent obſcurs & impénétrables. En effet l'évidence des motifs qui me portent à croire, telle grande quelle puiſſe être, ne donne pas le moindre dégré de clarté au Myſtere qui eſt l'objet de ma foi. Non, quand je verrois à ce moment J. C. lui-même en perſonne changer l'eau en vin, éclairer les aveugles, reſſuſciter les morts & me donner ces prodiges pour preuves de la Trinité des perſonnes : bien plus, quand j'entendrois la voix du Pere rendant témoignage au Fils, comme il arriva au Baptême de J. C. & que le S. Eſprit emprunteroit quelque figure ſenſible, pour ſe proportionner à ma foibleſſe, je n'en concevrois pas plus clairement comment une nature unique, ſimple, indiviſible peut ſe trouver en trois perſonnes. Que l'on nous diſe que les dogmes ſont dignes & très-dignes d'être crus à cauſe de l'autorité d'un Dieu, qui les

propose à notre foi, ce langage orthodoxe sera applaudi, & il meritera de l'être. Mais vouloir que ces dogmes soient dignes d'être crus, à cause de la conformité qu'ils ont avec les facultés raisonnables de l'homme, c'est détruire toute idée de Mystere, c'est anéantir la foi, sous prétexte de la rendre facile.

Mais, pourroit-on dire, toute la difficulté consiste en ce mot de *personne*, & S. Augustin a jugé que ce mot ne rendoit pas avec la derniere précision la notion que la foi nous fournit de la Trinité. Nous avouons tout cela, le S. Docteur en craignoit l'abus. Quand je parle de ma personne, je parle de cette ame, de ce corps, de ce *moi* faisant un composé de l'un & de l'autre, distingué & séparé de tous les autres; voilà l'idée que Ciceron s'est formée de ce mot, voilà l'idée que d'ordinaire tout le monde s'en forme;

la vouloir transporter cette idée aux personnes Divines, c'est visiblement faire naître des idées trithéïtes ou même antropomorphites. S. Augustin connoissoit trop bien l'esprit rusé & chicaneur de l'héréſie, pour ne pas souhaiter ici un terme non sujet à équivoque, tel qu'un *Homousios* pour l'indivisible unité de nature du Verbe avec son principe. Mais au reste, les justes précautions prises, le S. Docteur n'a pas craint de se servir de ce terme, & d'insister même fortement sur la necessité de reconnoître cette Trinité de personnes. » (*a*) Si quelqu'un, prononce-t-il, ose dire qu'il n'y a » pas véritablement en Dieu trois » personnes égales, Pere, Fils, & » S. Esprit, qu'il soit anatheme. «

Je voudrois en effet demander ici à M. V. si le mot de personne convient à Dieu, ou s'il ne lui convient pas : je crains qu'il n'y

(*a*) Serm. 129.

ait dans la négative une teinture d'Athéiſme. Si ce mot convient à Dieu, je prie qu'on me diſe s'il faut n'admettre qu'une perſonne en Dieu, ou s'il y en a trois : m'accorder qu'il y en a trois, c'eſt ce que je prétends : dire qu'il n'y en a qu'une, c'eſt un Socinianiſme tout cru.

Il y en a trois, me dira-t-on ; mais n'attachez pas à ce mot la même idée que vous y attachez en parlant des créatures ; car, comme dit M. Jaquelot cité & adopté par M. V. (*a*) » tant qu'on per» mettra à l'eſprit d'attacher ici » au mot de perſonne la même » idée que lorſqu'on l'employe » en parlant des creatures, il eſt » certain qu'on fera tomber ce » Myſtere en contradiction ; mais » combien de choſes, ajoute M. » V. où ce qui eſt unique en ſoi » ſe diſtingue pourtant à certains » égards ! « Voilà qui eſt clair ; pour

(*a*) Sect. 4. p. 54.

éviter la contradiction qui ſe trouveroit entre l'unité de nature & la Trinité de perſonnes, l'unique moyen c'eſt de dire que Dieu unique en ſoi n'eſt diſtingué qu'à certains égards, à peu-près comme on diſtingue trois dimenſions dans la même étenduë, longueur, largeur & profondeur, & c'eſt à cela que ſe réduit l'impénétrable Myſtere de la Trinité ! Quoi? S. Jean en décrivant en termes ſi myſterieux & ſi ſublimes la génération du Verbe n'avoit-il pour objet que de nous en donner des notions ſi communes? Eſt-ce là ce que S. Pierre n'auroit pu comprendre ſans une révélation ſpéciale du Pere celeſte? Certainement quand je réfléchis ſur les Anathemes que les Conciles de Nicée & de Calcedoine ont lancés contre les Ariens & les Macedoniens, quand je vois les Athanaſe, les Baſile, les Ambroiſe, les Auguſtin employer toute la

force du raiſonnement, tout l'Art de la perſuaſion, pour démontrer que la Trinité de perſonnes, dans une nature unique, quoiqu'incompréhenſible n'étoit point incroyable, & les efforts de leur zèle reſter ſouvent ſans ſuccès, je demeure convaincu qu'il s'agiſſoit de verités bien ſupérieures à toutes les lumieres de la raiſon. La conſtance plus qu'humaine des Martyrs de la conſubſtantialité du Verbe, les prodiges par où Dieu s'eſt declaré pour eux, tout cela forme la conviction la plus parfaite que la Trinité eſt autre choſe qu'une perſonne unique conſidérée ſous différens rapports; car cette Trinité extérieure fut-elle jamais niée? Peut-elle l'être? Et ce fameux impie Michel Servet que Calvin, oui Calvin lui-même, fit brûler vif à Genève, pour avoir nié la Trinité des perſonnes, nia-t-il jamais que Dieu unique en ſoi fût diſtingué à certains égards?

Sur quoi voici une queſtion bien naturelle : ce qui, au jugement de Calvin & des Proteſtans de Zuric, de Berne, de Schaffouſe & de Bâle conſultés par Calvin, étoit une héréſie digne du feu, ſeroit-il devenu à Genève chez les diſciples de Calvin un dogme de foi ? Si cela étoit, quelle ſource de nouveaux Mémoires pour la continuation de l'Hiſtoire des variations ?

Mais ſoit, ajoutera-t-on, qu'on diſe qu'il y a trois perſonnes en Dieu ; » mais la maniere dont la » choſe eſt, dit M. V. *(a)* demeure » obſcure, parceque l'Ecriture ne » l'explique pas ; auſſi ne ſommes- » nous pas obligés de rien croire ſur » la maniere ; nous ſçavons ſeule- » ment, continue-t'il, qu'il y a une » diſtinction dans la nature divine, » qui eſt exprimée par ces termes » de Pere, Fils & S. Eſprit ; il faut » recevoir cela ſimplement en par- » lant toujours comme l'Evangile

(a) Sect. 4. p. 56.

» parle. Mais en quoi cette distinc-
» tion consiste-t'elle ? Nous l'igno-
» rons : il faut donc suspendre
» son jugement là-dessus. «

On confond ici, ce me semble, deux choses qu'il est essentiel de distinguer : les *manieres* de nos mysteres sont sans doute incompréhensibles; mais entre ces manieres incompréhensibles, il y en a sur quoi la foi ne détermine rien, & d'autres qu'elle nous propose à croire. Donnons un exemple de ceci. Dieu nous a donné l'être, la foi nous l'enseigne, mais comment nous l'a-t-il donné? C'est, répond elle, en nous tirant du néant. Voilà donc une maniére essentielle à la foi; mais comment ce qui est dans le néant peut-il passer à l'être ? La foi se taisant là-dessus, & la raison n'en disant rien, un humble aveu de notre ignorance est le seul parti sage.

Appliquons ceci à notre sujet. La foi enseigne qu'il y a en Dieu

unité de nature & trinité de personnes : voilà le Mystere. Elle ajoute que ces personnes sont réellement distinguées : voilà la maniere essentielle au Mystere. Mais comment une nature unique & indivisible peut-elle être en trois personnes réellement distinguées? Ce côté de la chose demeure voilé : nous l'ignorons, il faut donc suspendre son jugement là-dessus.

Mais, demandera-t-on, qu'est-ce donc que cette distinction réelle ? La trouve-t-on dans l'Ecriture ? Oui sans doute on l'y trouve, comme on y trouve le Consubstantiel : le mot de distinction réelle ne s'y trouve nulle part, je l'avouë, mais le sens se présente en cent endroits.

Oui, & j'en atteste tout homme non préoccupé, l'Ecriture enseigne partout qu'il y a entre le Pere, le Fils & le S. Esprit une vraie distinction, une distinction plus grande que celle qui se

trouve entre les perfections de Dieu, tel ſyſtême Scholaſtique qu'on adopte à cet égard ; une diſtinction aſſez grande pour qu'il n'y ait pas de confuſion entre les perſonnes, aſſez petite pour exclure toute diviſion & multiplication de nature, on lui donnera d'ailleurs tel nom qu'on voudra. Les Théologiens ſoit Catholiques ſoit Proteſtans l'ont appellée réelle.

Il ne faut pas aigrir les Eſprits par des ſpéculations creuſes, ni ſoumettre la majeſté de la Religion aux ſubtilités de la Métaphyſique. Nous le ſavons, la raiſon & la religion n'ont qu'une voix pour nous faire de cette maxime une loi ſacrée & inviolable; mais s'enſuit-il de là que, pour ne pas déplaire aux impies, il faille emprunter le langage de l'impiété? Sera-t-on autoriſé à s'envelopper ſous des termes vagues, qui dans leur genéralité peuvent

peuvent être également appliqués à la verité de foi & à l'erreur opposée ? Non ſans doute. La religion abhorre des ménagemens qui tendent droit à détruire l'unité de la foi.

Sur ce principe, qui pourra jamais approuver la condeſcendance de M. V. pour les Anti-Trinitaires ? Il ſemble laiſſer partout la plus parfaite liberté de penſer ſur le genre de diſtinction qui ſe trouve entre les perſonnes Divines. » (*a*) Cette diſtinction (de Pere » de Fils & de S. Eſprit) doit » être reçuë, dit-il, parce qu'on » la trouve dans l'Ecriture Sainte, » mais en quoi conſiſte-t-elle, » demande-t-il ? & il répond : l'E- » criture ſe taiſant là-deſſus & la » raiſon n'en diſant rien (*b*) il » faut s'arrêter là, & ne point en- » treprendre d'expliquer ce que » l'Ecriture n'explique pas » &

(*a*) P. 51. Sect. 4.
(*b*) P. 53.

plus bas il parle de la ſorte : » la » nature Divine a auſſi ſes divers » attributs & ſes diverſes opéra- » tions, & qui peut ſçavoir tou- » tes les ſortes de diſtinctions dont » elle eſt ſuſceptible ? Ne peut- » il pas y en avoir quelqu'une que » notre raiſon ne pénétre pas ? « Mais c'eſt là ne rien exiger de poſitif, c'eſt livrer l'homme aux incertitudes, dans un point de foi que les Proteſtans eux-mêmes regardent comme fondamental. En effet ôtez des perſonnes Divines toute la diſtinction réelle. En quoi l'orthodoxe différera-t-il à cet égard du Socinien ou même du Déiſte ?

Mais quoi ! une diſtinction réelle de perſonnes, dans une nature unique & indiviſible, ne ſeroit-ce pas là un Myſtere en contradiction avec lui-même ? M. V. l'appréhende fort, mais appréhenſion frivole! On l'a mille & mille fois objectée cette contradiction aux ortodoxes, & jamais on ne l'a prou-

vée. Les Payens l'ont objectée aux Apôtres & aux hommes Apostoliques; les Ariens & les Macédoniens aux Peres de Nicée & de Calcédoine; Michel Servet à Calvin; les Sociniens, les Deïstes, les Baylistes nous l'objectent tous les jours; mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la foi de l'Eglise. De tant & de si puissans adversaires, nul n'a pu faire voir que cette contradiction fût réelle. Et nous sommes persuadés que les efforts que pourroit faire M. V. à ce sujet ne seroient pas plus heureux. Les Sophismes des freres Polonois ont épuisé la matiere, & mille fois ils ont été mis en poudre. Mais nous n'aurions besoin contre M. V. que de M. V. lui-même; voici sa reponse & ce seroit aussi la nôtre: Les Anti-Trinitaires » ne » prennent pas garde à l'équivo- » que où ils tombent: si l'on di- » soit que ce qui est un, est aussi

» triple au même égard (*a*) & » au même ſens, par exemple que » trois Dieux ne font qu'un Dieu » ou que trois choſes d'une eſpe- » ce ne font qu'une ſeule choſe » de la même eſpece, cela ſe- » roit abſurde: » Mais nous admettons unité de nature & Trinité de perſonnes : nous ne pouvons, il eſt vrai, faire voir clairement comment une telle unité s'accorde avec une telle Trinité ; mais auſſi ne démontrera-t-on jamais qu'elles ne s'accordent pas. Conſultons donc ſur ce ſujet obſcur non pas nos lumiéres, mais celles de Dieu même. Si un Dieu a parlé, il eſt la verité, croyons à ſa parole. C'eſt ainſi que, ſur les traces reſpectables des Apôtres & des SS. Peres, nous rappellons les Anti-Trinitaires de la foible raiſon à l'autorité d'un Dieu, du reſſort de laquelle doit néceſſairement être toute queſtion con-

(*a*) Sect. 4. pag. 53.

cernant la religion, que la raiſon ne décide pas.

Au reſte je dois à M. V. la juſtice de croire, ce que m'ont dit de lui des perſonnes dont je reſpecte infiniment les lumieres & la probité, qu'il eſt entierement opposé à tout ce qui s'appelle Arianiſme & Socinianiſme. Aſſez ſouvent on poſe des principes, dont on n'aperçoit pas les conſéquences, quoiqu'à d'autres elles paroiſſent très-évidentes & très-néceſſaires. Je crains que la maniere dont ce ſavant Profeſſeur explique le Myſtere de la Trinité ne donne gain de cauſe à ceux qui le nient. Si ma démarche l'engage à contredire nettement les Anti-Trinitaires, j'aurai atteint l'unique but que je me ſuis proposé. Il y a dans ſon traité plus d'une expreſſion favorable au dogme, il ne ſeroit queſtion que de retrancher celles qui paroiſſent l'anéan-

tir. *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quolibet defectu.*

Je suis &c.

M. R. P.

Votre &c.

Fr. Hubert HAYER Récolet.

A Paris ce 2 Mars 1748.

ARTICLE LVIII.

ENTRETIENS SUR LES VERITE'S fondamentales de la Religion, pour l'instruction des Officiers & des gens de mer : Par le P. Yves Valois de la Compagnie de Jesus, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, & Professeur d'Hydrographie à la Rochelle. Premiere Partie, chez René-Jacob Desbordes Imprimeur des Fermes générales, du Collége & de la Ville, au canton des Flamands. 1747. Seconde Partie. Chez Pierre Mesnier, Imprimeur de M. l'Intendant & de la Ville, ruë du Temple. 1747. Volume in-12.

CEt Ouvrage, dont les deux Parties contiennent chacune quatre entretiens, & qui est dédié à S. A. S. Monseigneur le Duc de Penthiévre, a été entrepris pour

entrer dans les vûes de feu M. de Fénelon, Archevêque de Cambray, qui dans ſes lettres à feu M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume, diſoit : » Il y a longtems, » qu'il me paroît important de » former un plan, qui contien» ne les preuves des vérités né» ceſſaires au ſalut, leſquelles ſoient » tout enſemble, & réellement » concluantes, & proportionnées » aux hommes ignorants. Rien » ne demande tant de génie, qu'un » ouvrage, où il faut mettre à la » portée de ceux, qui n'en ont » point, les premieres vérités ... » Il faut ſe faire entendre aux gens » ſimples, & réprimer la criti» que téméraire des hommes, qui » abuſent de leur eſprit contre la » vérité. «

Ce ſujet eſt propre à tous les états : mais l'Auteur, attaché aux gens de mer par ſon emploi, a cru que pour les engager à y donner toute leur attention, il

falloit le leur adresser. Il n'est pas le premier, qui ait travaillé pour eux en ce genre, mais personne n'avoit encore rempli le plan de M. de Fénelon. Nous n'avons guères que des Essais, & il y en a même, qui ne peuvent ni instruire, ni édifier ceux, pour qui ils paroissent avoir été composés. Tel est l'*Admoniteur des Marins, ou regles de conduire avant, durant, & après leurs voyages, avec trois prieres à leur usage*, imprimé à Londres en 1701, & composé par Jean Woodward. Rien n'est plus frivole que cet ouvrage, mais il n'est pas aussi scandaleux, que celui qu'on a vû réimprimé à la Haye en 1740 sous le titre *d'Entretiens des voyageurs sur mer* où l'on ne voit rien qui ait rapport au titre, ni qui regarde particulierement les Marins. Ce n'est qu'un tissu d'injures contre les Papes, le Clergé de France, le P.

de la Chaiſe &c. d'Hiſtoriettes galantes & romaneſques, où les Jéſuites ne ſont point épargnés. D'ailleurs l'Auteur n'y donne pas une grande idée de ſon eſprit & de ſon goût.

Le P. Fournier, Jéſuite, Profeſſeur Royal d'Hydrographie, ſur laquelle il a beaucoup écrit, auſſi bien que ſur la Géographie, a imprimé à Dieppe un petit livre, qui a été réimprimé au Havre de Grace en 1723. ſous ce titre: *Prieres & dévotions des gens de mer;* mais ce ne ſont en effet que des heures, où il y a quelques inſtructions de pratique; & il en eſt de même du *Journal chrétien en faveur des Marins* compoſé à Marſeille par le fameux Pere Norbert de Bar-le-duc, Capucin. Dans l'ouvrage, dont nous allons rendre compte, on apprend la religion à des gens, qui ont rarement le tems & la volonté de s'en inſtruire à terre, & tout y eſt à leur portée.

Peut-être ne liront-ils d'abord ces entretiens, que pour passer le tems, mais surpris d'avoir ignoré jusques-là ce qu'il leur importe le plus de sçavoir; ils seront charmés de voir qu'il leur en coute si peu pour l'apprendre, & comprendront bientôt, pour peu qu'ils réfléchissent, qu'ils en deviendroient beaucoup plus inexcusables, s'ils ne cherchoient pas à s'instruire. C'est l'espérance, dont le P. Valois a d'autant plus droit de se flater, qu'un assez grand nombre de ceux, pour qui il écrit, ont été ses disciples, & qu'ils ne sont point sortis de son école, sans qu'il leur ait fait faire plusieurs réfléxions sur le sujet qu'il traite ici. A la fin de chaque entretien on trouvera une priere presque toujours tirée des Pseaumes de David.

Quelqu'éclairés, que soient les Aumoniers de Vaisseaux sur l'Article de la Religion, cet ouvrage

ne leur ſera pas inutile, non plus qu'aux Miſſionnaires, qui s'embarquent en qualité de paſſagers, & qui veulent commencer l'exercice de leur apoſtolat pendant le voyage. L'Auteur ayant paſſé une bonne partie de ſa vie avec les gens de mer, ſon expérience lui a fait connoître la méthode qu'il faut ſuivre, & ſur quoi il convient d'inſiſter davantage dans les inſtructions, qu'on leur donne, & la maniere, dont on doit s'y prendre pour les gagner & les rendre attentifs. Il entre ſur tout cela dans un détail, qui prouveroit, quand on ne le ſçauroit pas d'ailleurs, que l'Hydrographe du port de la Rochelle en eſt le premier Miſſionnaire.

Les Interlocuteurs, qu'il introduit, ſont l'Aumônier du Vaiſſeau, un Miſſionnaire, qui paſſe à S. Domingue, un Négociant qui n'a ni moins de zèle, ni guere moins d'habileté que les

premiers, quelques paſſagers, le Capitaine du Vaiſſeau, & quelques uns de ſes Officiers. Ceux qui ont été étonnés d'y voir les Pilote & le Pilotin, n'ont pas aſſez fait réfléxion que la ſcène étant ſur un Vaiſſeau marchand, c'eſt le Pilotin, qui deviendra Pilote, & le Pilote, qui peut devenir Capitaine, qui parmi ceux, qu'il s'agit d'inſtruire un peu plus à fond de la Religion, doivent être introduits dans un dialogue, avec ce qu'il y a de plus diſtingué dans un Navire.

Le premier entretien roule tout entier ſur ceux, qui font profeſſion de ne rien croire. L'Auteur s'attache ſurtout à mettre en évidence la foibleſſe d'eſprit de ces prétendus eſprits forts, & le peu de ſuite & de principes qu'on trouve dans leurs raiſonnemens, & à découvrir toutes les ſources du ſyſtême d'impieté, qui fait aujourd'hui tant de ravage dans

le monde ; car il prétend que la corruption d'un cœur livré aux plaisirs des sens n'en est pas la seule cause. Il en reconnoît plusieurs autres, qui sont 1°. l'ignorance affectée de ceux, qui n'ont » lu » que ce qui pouvoit les égarer, » qui l'ont lu sans avoir aucun » principe qui pût leur servir de » guide ; qui savent les objections, » que les premiers libertins ont » faites, & ignorent les répon- » ses, qu'on leur a données ; qui » ne voyent pas plus de difficul- » té que nous dans la Religion, » mais qui y succombent, parce » que leur esprit ne trouve aucu- » ne ressource, ni en lui-même, ni » dans des connoissances acquises.

2°. Une vanité ambitieuse : on veut passer pour des génies rares, qui ne pensent pas comme le vulgaire : on met son esprit à plaisanter sur ce qu'il y a de plus respectable. Il y a des gens, » qui accoutumés de sacrifier tou-

» tes leurs veilles à un phantôme » de réputation, regretteroient les » momens que la Religion pren- » droit ſur leurs études. Mais com- » ment ſe diſpenſer de lui en ac- » corder pluſieurs, ſi on la croit » vraie? Le plus court eſt de ſe per- » ſuader qu'elle ne l'eſt pas, ou » que les hommes y ont mis du » leur. «

3°. Une prévention opiniâtre. Ils n'en veulent, diſent-ils, qu'aux préjugés: Mais ils ne cherchent qu'à autoriſer les leurs, dont rien n'eſt capable de les faire revenir. 4°. Un intérêt ſordide. » Engagé dans la carriére des let- » tres, on veut s'enrichir de ſon » travail, & l'on voit que par » un abus trop commun les ou- » vrages contre la Religion ont » le ſort de ceux, qui pervertiſſent » les mœurs, qu'ils font ſouvent » fortune préférablement aux meil- » leurs livres. 5°. Une indolence » ennemie de toute gêne: ceux-ci

» ne se sont pas mis par réfléxion » au nombre des Deïstes pratiques; » l'amour du repos les y a dou- » cement jettés. Accoutumés à se » conduire par les sens, ils n'ont » rien vu dans la Religion qui les » attirât sensiblement : ils n'y ont » rien trouvé à gagner pour le » corps, ils l'ont abandonnée, & » font un mal infini par leur » exemple. « Cela est rendu très-sensible par des caractéres bien touchés de ces personnes, qui, accomplies sur tout le reste, demeurent sur le fait de la Religion » dans un parfait équilibre, qu'on » appelle sagesse, modération, ne » contrequarrent aucune opinion, » n'en adoptent aucune; sans mou- » vement, sans action sur cet im- » portant article, ils jouissent de » leur liberté, de leur tranquil- » lité, « & s'en applaudissent, comme s'ils avoient la raison pour eux. L'Auteur ajoute qu'on a tort de croire que les Marins ne don-

nent point dans ces désordres ; l'expérience lui a fait voir que l'irreligion fait parmi eux les mêmes progrès, que partout ailleurs, & par les mêmes voyes.

Le second entretien traite de l'existence de Dieu. Le Négociant, dont nous avons parlé, & qu'on suppose fort versé dans l'Astronomie, avoit dit au Pilotin que les étoiles n'ont point une lumiére empruntée, que ce sont autant de Soleils, & qu'il y en a de plus grandes que le Soleil, qui nous éclaire, & lequel est incomparablement plus grand que la Terre; d'où ce jeune homme conclut fort bien qu'il faut donc que le monde ait une étenduë plus immense, qu'il ne l'avoit cru jusques-là.

Le Négociant en tire une autre conclusion : c'est que ce monde si grand, si merveilleux, si bien arrangé, ne sçauroit être l'effet d'un pur hazard, & d'un

concours fortuit d'atomes ; qu'il ne peut être attribué qu'à un Dieu, comme l'ont remarqué les plus ſages du Paganiſme. » En ef» fet, pour peu que l'on faſſe uſa» ge de ſon eſprit, on trouve » écrit avec des caractéres ineffa» çables l'exiſtence & les perfec» tions de Dieu dans la multitu» de, l'ordre & la beauté de ces » Aſtres brillants, qui publient ſi » hautement la gloire de leur Au» teur ..... L'ignorant & l'homme » cultivé, le bel eſprit & le ſtu» pide y découvrent néceſſaire» ment l'Auteur de leur être & » le Créateur du monde.

» Auſſi les anciens Poëtes & les » premiers Philoſophes ont-ils » parlé de Dieu à peu-près com» me le Roy Prophete, & l'A» pôtre des Nations. Pourquoi » donc ne l'adoroient-ils pas ? c'eſt » que dans tous les ſiécles l'intérêt » & le reſpect humain, ces deux » Tyrans, auſſi anciens que le

» monde, avoient pris ſur ces
» grands hommes le même empi-
» re qu'ils ont toujours exercé, &
» qu'ils exercent encore aujour-
» d'hui. Ces ſages du Paganiſme
» portoient compaſſion à la folie
» populaire; mais paſſant au deſſus
» de leurs lumieres, ils adoroient
» en Public des Idoles, que dans
» leur ame, & ſouvent dans leurs
» écrits ils traitoient de fables &
» de chiméres. «

Cela eſt ſuivi de fort belles réfléxions ſur la notion généralement répanduë parmi tous les peuples, ſans en excepter les plus barbares, d'un Etre ſuprême: ce qui ſe prouve par la facilité qu'on a de réveiller en eux une vérité, qui étoit dans leur cœur & dans leur raiſon, & qui n'y étoit qu'aſſoupie. Ce que l'Auteur ajoûte ſur les vrais ou prétendus Athées, n'eſt ni moins juſte, ni moins capable de faire impreſſion ſur ceux, pour qui il écrit, &

toute cette démonſtration morale de l'exiſtence de Dieu nous a paru pouſſée auſſi loin, qu'elle pouvoit l'être pour convaincre quiconque eſt capable de raiſonner.

Dans le troiſiéme entretien, le Capitaine du Navire, à l'occaſion d'une tempête, qu'il avoit eſſuyée la nuit précédente, entre de lui-même ſi bien dans ſes vuës de l'habile & vertueux Négociant, pour reconnoître » qu'il y a dans » le monde & avant le monde » une puiſſance ſans bornes, une » intelligence infinie, qui a pu » tout créer, tout régler, & tout conſerver; « qu'il lui donne occaſion d'engager une converſation, dans laquelle, par le moyen d'une très-bonne Phyſique, il fait voir la maniere admirable, dont Dieu s'eſt rendu ſenſible dans tous ſes ouvrages.

De là il paſſe au culte, qu'a droit d'attendre de nous cet Etre

infini & ſi bienfaiſant. Il eſt vrai, dit le Capitaine, que Dieu mérite le culte d'un reſpect profond & d'un tendre amour. Cela, reprend le Négociant, eſt trop vague; car » ce culte ne ſeroit » qu'un culte ſecret, particulier, » arbitraire, purement naturel par » oppoſition au culte révélé. Le » vrai culte, le culte digne de » Dieu, & qu'il puiſſe agréer, » doit être un culte déterminé, » un culte unique, comme Dieu » eſt un; un culte commun à tous » les hommes, ils lui doivent tous » également leur exiſtence, leur » conſervation, leurs talents; un » culte intérieur, ils ont la fa» culté de connoître & d'aimer, » & ils lui en doivent le tribut: » un culte extérieur, ils ne ſont » à ſon égard qu'une même fa» mille, qu'une même ſocieté, » qui doit être unie par les liens » d'une même religion: un culte » public, il eſt de la grandeur

» du Maître qu'on reconnoisse
» dans le monde ses fidèles servi-
» teurs. Il n'en a pas besoin pour
» l'essentiel de sa gloire, & de sa
» félicité. Mais il a pu l'exiger
» comme un tribut dû au Créa-
» teur, & n'a-t-il pas dû, pour
» ainsi dire, le commander pour
» l'ordre du monde? «

Mais n'est-il pas trop grand pour entrer dans tous les petits détails de ce qui peut composer ce culte? N'en laisse-t-il pas le soin à notre raison? Il ne s'est mêlé que de nous créer, & n'est-ce pas à nous à être reconnoissans, chacun à notre maniere? Le Déïsme, répond le Négociant, ne va pas plus loin, au moins dans le pratique: mais pour faire bien comprendre la maniere dont il réfute ces objections, il faudroit copier tout le reste de cet entretien. Il appuye principalement sur ce principe, » que le culte di-
» vin dit deux choses; l'hommage

» d'un eſprit, qui conçoit de
» vraies, de juſtes idées de Dieu,
» l'hommage d'un cœur, qui ſe
» conforme à toutes ſes volontés,
» & qui manifeſte à l'extérieur
» ſon obéiſſance par des œuvres
» déterminées. «

Il développe ce principe, & de toutes les extravagances, où les hommes les plus ſages, les Nations les plus éclairées ont donné en matiére de religion & de culte, il conclut la néceſſité d'une Religion révélée, laquelle ne ſeroit pas digne de Dieu, ſi elle ne renfermoit des Myſtéres incompréhenſibles à l'eſprit humain, qui n'eſt pas même capable de percer ceux de la nature, & de ce qui le touche de plus près. Car la raiſon de l'homme n'eſt pas faite pour connoître toute verité, & elle conviendra ſans peine « que Dieu
» a pu garder pour lui la connoiſ-
» ſance de certaines verités, ou
» de leur compatibilité entre el-

les. » Et qu'il a pu aussi employer son autorité pour nous obliger à les croire sans les comprendre. Il nous a » donné la raison & la ré-» vélation, comme deux yeux » pour nous conduire : est-ce agir » en nature intelligente, que d'en » fermer un ? « Il faut même se les fermer tous les deux, pour ne pas voir que nous sommes obligés de croire la révélation. Cela est ici fort bien prouvé, & l'accord de la foi avec la raison rendu très-sensible.

Il s'agit dans le quatriéme entretien de prouver que Dieu a parlé aux hommes, établi une Religion, & réglé le culte, qu'il vouloit qu'on lui rendît. L'Aumônier commence par démontrer l'antiquité du livre de Moyse, lequel indépendamment même de l'inspiration, a été à portée d'être instruit de tout ce qu'il rapporte par une tradition indubitable, de sorte que quand on ne le regarderoit que

que comme un ſimple Hiſtorien, rien ne s'oppoſe à ce qu'on ajoûte foi à tout ce qu'il dit; auſſi n'y a-t-il jamais eu que ceux, qui ont donné dans un Pyrrhoniſme outré, qui ayent refuſé de le regarder au moins ſur le même pied, que les Ecrivains du premier rang, d'autant plus qu'il n'a jamais été contredit par aucun autre Hiſtorien.

Quant à la révélation, l'Aumônier prouve que Dieu a révélé à Moïſe le culte, qu'il exigeoit de ſon peuple; 1°. par les Miracles, qu'il a opérés à la vûë de tout ce peuple, & des Infidèles mêmes; Miracles, dont la tradition s'eſt conſervée juſqu'à nous par une voye, qui ne peut être ſuſpecte. 2°. par des Prophéties, dont ce même peuple a été dépoſitaire juſqu'à leur accompliſſement, & qui ſont encore entre ſes mains des piéces déciſives contre lui. Il falloit, ajoûte-t-il,

que les Iſraëlites fuſſent bien convaincus de la divinité des écrits de Moïſe, puiſqu'ils les ont conſervés religieuſement, quoique l'Auteur les y ait fait connoître par des traits, qui ne leur faiſoient pas honneur, & qu'ils n'ont jamais touché aux loix rigoureuſes & gênantes, qu'ils renferment. Preuve certaine qu'ils y reconnoiſſoient une Autorité ſupérieure à celle du Légiſlateur viſible, qui les leur intimoit.

Mais ces livres, & les autres, qui les ont ſuivis juſqu'aux Apôtres, n'ont-ils pas été altérés? Les Chrétiens n'ont-ils rien ajoûté aux Prophéties? Non, quoi qu'en ait dit Porphyre, puiſque les Juifs, qui les ont encore tels qu'ils étoient du tems de J. C. ne nous ont jamais reproché aucune falſification. D'ailleurs de combien de traits d'une éloquence toute divine ne ſont-ils pas ſemés? L'Auteur montre enſuite les raiſons pourquoi

tous les Myſteres de la religion n'ont pas été revelés avant la publication de l'Evangile; il montre la conduite de Dieu depuis les préceptes donnés aux premiers hommes touchant le culte qu'il exigeoit d'eux, jusqu'à la prédication des Apôtres.

Il fait dire ſur cela à ſon Aumônier tout ce qui eſt neceſſaire pour rendre ſenſible à ceux, à qui il parle, que Dieu a ſuffiſamment pourvû dans tous les tems à l'inſtruction des hommes, qui n'ont abandonné la vraye religion que par leur faute : que les Juifs en particulier trouveront leur condamnation dans leurs propres livres, comme les Chrétiens, qui ne croyent point à l'Evangile, ou qui n'y conforment pas leur conduite. Cet entretien eſt terminé par de fort bonnes regles ſur la maniere, dont il faut ſe comporter avec les incrédules & les libertins, pour les convain-

cre des grandes vérités, ou les réduire du moins à un ſilence, qui ne prouve que la dureté de leur cœur, & l'aveuglement de leur raiſon.

ARTICLE LIX.

LA POETICA O REGLAS de la Poëſia en général, y de ſus principales eſpecies. Por D. Ignacio de Luzan &c. Poëtique de M. de Luzan. Suite de l'article XLVIII. au II. Vol. de May.

DAns la premiere aurore de la naiſſance, ou du renouvellement des Lettres chez un peuple, tout le monde veut être Auteur. On ſe hâte, on s'empreſſe de prendre les devants. De là on voit éclorre une multitude d'écrits ſans juſteſſe & ſans méthode. L'on marche à tâtons juſqu'à ce que quelques Auteurs judicieux

viennent montrer la route, en développant avec précision les régles de l'Art. Il faut un siécle de culture pour que le bon goût gagne toute une Nation. La littérature n'est brillante dans un Empire, que lorsque le nombre des connoisseurs & des juges éclairés égale ou surpasse même le nombre des Ecrivains. Si les François & les Italiens ont devancé dans la carriére des Arts toutes les autres Nations, c'est qu'ils ont eu chez eux beaucoup d'Auteurs didactiques, qui par leurs sages observations ont applani les difficultés.

Avant Milord Roscomon, Dryden, Adisson, & Pope, les Anglois avoient de grands génies, mais à peine avoient-ils eu un Poëte dont le gout pût avouer les ouvrages. Ce n'est que depuis ces derniers Auteurs qu'on voit à Londres des pièces où l'imagination ne brille pas aux dépens

de la raiſon. Le Parnaſſe Eſpagnol figureroit avec tous les autres, ſi l'ouvrage de M. de Luzan eût paru il y a deux ſiécles; car nous avertiſſons les Lecteurs que c'eſt ici à proprement parler le premier traité ſur la Poëſie qu'ait eu l'Eſpagne.

Y a-t-il un *Beau* Métaphyſique, abſolu, & indépendant de nos idées, ou le *Beau* n'eſt-il que relatif & arbitraire? Il eſt encore permis de faire cette queſtion, malgré le grand nombre d'eſſais & de traités que nous avons ſur le *Beau*. Les Auteurs ſont partagés entr'eux ſur ce qui compoſe ſon eſſence. Il ſemble qu'il ſoit moins difficile de donner du beau que de le définir. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penſer. Ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. La différence de l'éducation influë dans la différence de l'effet & de l'impreſſion que produiſent ſur nous les mêmes ob-

jets. Peut-être en eſt-il des ouvrages d'eſprit comme des figures pour les différentes Nations.

Dans certains cantons de l'Afrique, la beauté conſiſte à avoir un nés bien écraſé, & à être d'un noir très-foncé. Dans ce Pays-là un Européan inſpireroit les mêmes dégoûts qu'un Africain en inſpire en Europe; & chaque peuple eſt ſi fortement attaché à ſa façon de penſer, qu'il eſt perſuadé que c'eſt la meilleure. S'il y a un préjugé pardonnable, c'eſt celui-ci, c'eſt un hommage que nous rendons à notre patrie. L'amour-propre y trouve ſon compte : nous croyons entrer pour quelque choſe dans les louanges que nous donnons au pays qui nous a vu naître. On ne doit pas condamner un ſentiment ſi naturel à l'homme.

Rien au contraire n'eſt plus mépriſable que la prétenduë Philoſophie indifférente & ſtupide de ces Ecrivains, qui n'admettent au-

cun pays pour leur Patrie, & qu'aucun pays dès-lors ne devroit reconnoître pour Citoyens. Voulez-vous sçavoir de quel pays ils sont ? Remarquez quelle est la Nation dont ils font les plus sanglantes satires dans leurs ouvrages. C'est à coup sûr leur Patrie. Revenons à notre Auteur.

M. de Luzan adopte le sentiment de M. Crouzas, & réduit à cinq les qualités d'où résulte le Beau essentiel & primordial; les voici: la varieté, l'unité, la régularité, l'ordre, & la proportion. La varieté amuse, mais elle déplairoit, si elle ne se rapportoit pas à un seul & même objet. De la variété & de l'unité suivent naturellement la régularité, l'ordre, & la proportion; nous renvoyons à l'ouvrage les Lecteurs curieux d'un plus grand éclaircissement; rien n'est plus sensé, ni plus méthodique. Il semble que l'Auteur ait saisi le point presque indivi-

ſible où le Beau commence, & finit.

Le Beau doit néceſſairement avoir la vérité pour baſe & pour appui : mais il eſt pour la Poëſie deux ſortes de vérités : le vrai dans l'Hiſtoire, & le vrai dans la Fable, ce qui a été, & ce qui a pu être. Par exemple, l'Hiſtoire nous apprend que les Chrétiens ſous Godefroi de Bouillon, firent la conquête de Jeruſalem; la vérité probable ou poétique eſt qu'en ce tems-là il y avoit à Jeruſalem un fameux Guerrier nommé Argante & une Héroïne qui s'appelloit Clorinde, qui firent des efforts prodigieux de valeur contre l'Armée Chrétienne; la beauté poëtique porte eſſentiellement ſur une de ces deux eſpeces de vérité.

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable :
Il doit regner partout, & même dans la fable.

Boil. Art. Poët.

Ce Beau fondé ſur le vrai, de quelque maniere qu'on l'explique, ne ſuffit pas pour faire une excellente Poëſie. Le Poëte doit ſurtout émouvoir ſon Lecteur, & il n'a cet avantage qu'en lui préſentant des images frappantes. Il faut donc qu'il examine les circonſtances; qu'il choiſiſſe les traits les plus merveilleux; qu'il les enchâſſe avec goût; qu'il prenne ce qu'il y a de plus animé dans l'action; qu'il y adapte les expreſſions les plus énergiques & les plus éclatantes; qu'il ſe mette à la place de ſes héros, qu'il ſe tranforme en eux, qu'il en développe les ſentimens. Son imagination ainſi enflammée nous en impoſera à nous-mêmes; nous croirons être ſpectateurs du combat qu'il décrit, ou de l'action qu'il repréſente. Mais ſans cela, les vers les plus pompeux ne ſeront qu'un vain ſon qui frappera nos oreilles: l'impreſſion ne s'en communique-

ra pas jusqu'au cœur. C'est par là qu'on distingue le grand homme de l'homme médiocre. Un Peintre ordinaire peindra, si l'on veut, les batailles d'Alexandre : mais il manquera au tableau ce feu, cette ame, cette force de touche qui caractérise le pinceau de le Brun.

Le génie se fait sentir jusques dans certaines circonstances qui paroitroient puériles ; c'est qu'il n'est donné qu'au vrai génie de saisir & de peindre la nature. Le Camoens, pour mieux exprimer l'effroi qui se répandit dans le cœur des Maures au bruit du canon qu'ils entendoient pour la premiere fois, nous les représente ainsi.

Tapam eo as maos os Mouros os ouvidos.

Les Maures de leurs mains se bouchoient les oreilles. Ce sont là de ces nuances fines & délica-

tes qui annoncent le génie. Les Poëmes d'Homére & de Virgile offrent mille traits pareils.

En déployant ses richesses, l'imagination doit toujours attendre & suivre les arrêts de la raison. On s'ennuye à la lecture d'un Auteur dont l'imagination impétueuse, & bondissante, pour ainsi dire, ne connoît point de régles. La raison honteuse de sa méprise désavouë bientôt une admiration que lui avoit d'abord enlevé une vaine apparence de beauté. La vraye beauté en Poësie, comme dans tout le reste, n'est que le résultat de l'assortiment heureux de toutes les parties.

Notre Auteur, par un amour bien reglé pour l'honneur de sa Nation, s'efforce d'en corriger les jugemens, & de l'amener au bon goût; il ne se laisse pas éblouir par la vieille réputation dont jouissent quelques Auteurs: réputation dont le bon sens gé-

mit. C'eſt un ſervice qu'il rend à ſa patrie. Il tâche de lui donner ces idées juſtes qui apprécient un ouvrage ſur ce qu'il eſt, & non pas ſur ce qu'il paroît être : on doit beaucoup d'éloges à un homme qui a aſſez de fermeté d'ame, pour oſer trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & pour le dire. M. de Luzan doit s'attendre à bien des contradictions. Eh ! Comment forcer les hommes à regarder avec mépris ce qu'ils avoient d'abord admiré ? Changer de ſentimens, c'eſt reconnoître qu'on s'eſt trompé, cet aveu coute toujours trop à la vanité.

M. de L. en veut ſurtout à Gongora. Il eſt fâché que ce Poëte paſſe en Eſpagne pour le Prince de la Poëſie Lyrique, au mépris des *Herrera*, des *Garcilaſſo*, des *Camoëns* ; car notre Auteur place le *Camoëns* ſur le Parnaſſe Eſpagnol ; nous ne ſçavons pas ſi les Portugais y conſentiront.

L'Esprit, cette partie de notre ame, la plus vive & la plus étincelante, l'Esprit contribue aussi infiniment à former un bon Poëte : c'est à lui d'approfondir les objets, d'en découvrir les différens rapports, d'y joindre les réfléxions fines & délicates. Par le moyen d'une comparaison, on rend sensible un objet qui en lui même paroissoit peu susceptible d'ornemens Poëtiques. On peut distinguer trois sortes de comparaisons : celles-ci entrent en corps de preuve : celles-là développent le sujet, & les autres enfin sont de pur embellissement. Les comparaisons tirées des Arts les plus opposés aux choses dont on parle, plaisent toujours davantage. L'ame ne se refuse jamais au plaisir que la surprise a préparé, & l'on est charmé de voir rapprocher des objets qui paroissent si éloignés.

L'Esprit a aussi ses défauts par

trop de délicateſſe, les réfléxions dégénérent en ſubtilités Métaphyſiques. Les Métaphores peuvent être trop recherchées ; de là on tombe dans le faux brillant qui eſt l'appas des ſots. Les Italiens & les Eſpagnols ne peſent pas aſſez la force des termes pour renfermer l'allégorie dans ſes juſtes bornes. Ils s'appeſantiſſent ſur une idée : ils l'enviſagent de tous les côtés. Dans *Bonarelli* par exemple, un berger voulant faire connoître que ſa Bergere repoſe à l'ombre, dit.

Venga chi veder vuole
Giacer all' ombra il ſole.

Approchez, & venez voir un Soleil à l'ombre.

Telle eſt encore cette Strophe Eſpagnole qui ſe trouve auſſi dans *Guarini.*

Ven muerte tan eſcondida
Que non te ſienta venir

Per que el placer de el morir
No me torne a dar la vida.

O mort, viens me saisir à la dérobée; cache si bien ta marche que je ne te sente pas venir, afin que le plaisir de mourir, ne me rende pas la vie.

Voilà les excès où l'on donne, quand on veut dire de l'Esprit partout. C'est l'avilir que de le prodiguer ainsi. Dans la Poësie, comme dans la Musique, il faut qu'il y ait des repos, des demi-tons, des tierces &c. Tâchons d'acquérir cette économie judicieuse, également ennemie de l'avarice & de la profusion.

On peut dire de la différence des stiles ce qu'on dit de la différence des visages. A peine trouve-t-on deux hommes qui se ressemblent, & deux Auteurs qui ayent le même stile. Plusieurs Auteurs dans les siécles passés ont voulu approcher de la maniére

de certains Ecrivains, comme de Cicéron. Ils employoient les mémes termes, ils affectoient les mêmes tours, ils tâchoient d'en copier jusqu'aux idées, & cependant, malgré leurs efforts, il y avoit toujours un je ne sçai quoi de différent entre leur stile & celui de Cicéron. Ils n'étoient ni semblables, ni tout-à-fait différents. C'étoient bien les mêmes couleurs: ce n'étoit pas le même tableau.

A plus forte raison, cela est-il vrai par rapport aux différentes Nations. Chaque peuple a son ton, son accent particulier. Le stile d'un Espagnol n'est pas celui d'un Anglois. L'éducation, les mœurs, mettent dans les écrits à peu près les mêmes différences qui se rencontrent dans la conduite. La maniére de penser est analogue à la maniére d'agir. L'Espagnol est grave & sententieux; l'Anglois sombre, mais profond;

l'Italien fin & enjoué, le François élégant & naturel.

Malgré cette diverſité de ſtiles propres de chaque Nation, on peut, dit notre Auteur, les réduire tous à trois genres : le ſtile noble & ſublime, le ſtile brillant & fleuri, le ſtile naturel & facile. S'agit-il d'employer le ſtile noble & ſublime ? C'eſt par les endroits les plus frappants que l'Auteur doit enviſager ſon ſujet. Il doit relever les choſes les plus ſimples & les plus communes par la magnificence de ſes expreſſions, mais il faut qu'il évite le galimathias. La diſtance qui ſépare le ſublime du Phébus, eſt ſi peu de choſe qu'elle n'eſt preſque rien. Imitons en ceci la ſage majeſté de Virgile. Pour le ſtile fleuri, brillant, ingénieux, qu'Ovide ſoit notre modéle : enfin dans le ſtile médiocre & naturel, évitons la baſſeſſe, le ton rampant & trivial : défaut que repro-

che ici notre Auteur à Gabriel *Laſſo* dont il cite deux ſtances.

La Bruyére ſe plaint qu'en voulant perfectionner & embellir la langue Françoiſe, on l'a appauvrie. M. de Luzan reproche le même défaut à la langue Eſpagnole. Il exhorte les hommes de génie à paſſer pardeſſus le ſcrupule dont s'effarouche un Auteur médiocre, & à mêler hardiment dans leurs écrits certains mots énergiques quoique vieillis. Ainſi en a uſé *Mariana*, & cela même donne à ſon ſtile beaucoup de nobleſſe & de majeſté.

En général, pour bien écrire, il faut ſçavoir penſer. Rarement un ouvrage plein de penſées fortes & neuves, ſera mal écrit: la vivacité, la clarté de la penſée fournit d'elle-même l'expreſſion propre. Un homme qui ne s'applique qu'au ſtile, reſſemble à ces arbres touffus qui s'épuiſent en feuilles inutiles.

Ce ſecond Livre eſt terminé par quelques réfléxions ſur la Poëſie Eſpagnole. L'Auteur examine ſi l'on peut introduire dans les Dialectes modernes, les différentes ſortes de vers des Grecs & des Romains. *Tolomei* croit que les vers Hexamétres & Pentamétres peuvent y avoir lieu. *Muratori*, & le Marquis *Orſi* déſeſpérent de la réuſſite. En France, Henri Etienne qui l'a tenté n'a pas eu d'imitateurs; nous citerons ſes vers: on verra du moins qu'il eſt difficile de traduire plus littéralement ces deux vers latins.

Phoſphore redde diem; cur gaudia noſtra moraris?
Cæſare venturo, Phoſphore redde diem.

Aube réveille le jour; pourquoi notre aiſe retiens-tu?
Céſar doit revenir; Aube réveille le jour.

Peut-être l'Eſpagnol & l'Italien

admettroient-ils ces ſortes de vers cadencés, qui n'ont fait fortune ni en France ni en Angleterre.

Pour faire un Madrigal, un Sonnet, une Epitre, & même une Ode, il ſuffit d'avoir de l'eſprit. Une bonne Tragédie, une belle Comédie, un excellent Poëme épique demandent du génie : ces trois genres de Poëſie font la matiére des deux derniers livres de cet Ouvrage.

La Tragédie ſe propoſe d'exciter en nous & de corriger la terreur & la pitié. Doit-on tirer de l'hiſtoire le ſujet de la Tragédie ? Doit-on tracer un plan d'imagination ? Queſtion frivole. Qu'importe que l'action ſoit réelle pourvû que l'Auteur parvienne à ſon but. Dans un Parterre nombreux, il ne ſe trouve que quelques Spectateurs aſſez verſés dans l'Hiſtoire, pour diſtinguer ce qui eſt vrai de ce qui n'eſt que vrai-

ſemblable. Un nom ancien ſouvent ne ſert que de voile pour déguiſer un événement tout récent. Sous le nom d'Andronic, nous avons vû paroître les malheurs, & la fin tragique de Dom Carlos.

Le ſujet fut-il réel, le Poëte n'en montrera pas moins de génie dans la diſtribution de ſa piéce. Il faut préparer les incidents, lier & aſſortir les épiſodes, varier les caractéres, nouer & denouer une intrigue avec habileté: c'eſt en cela que l'Hiſtoire différe de la Tragédie. En racontant les infortunes d'Œdipe, un Hiſtorien nous diroit ſimplement qu'Œdipe, après avoir tué ſon pere Laius, épouſa Jocaſte ſa mere. Le Poëte Tragique cache & diſſimule avec art la naiſſance & le ſort d'Œpide; il ſuppoſe que ce Roi hâte lui-même ſon malheur par l'impatience qu'il a de conſulter l'Oracle, ſur la ſource des maux qui

désoloient son Royaume: la réponse de l'Oracle jette une incertitude effrayante: bientôt tout est éclairci: & le dénouement ainsi ménagé excite dans l'ame des spectateurs une surprise mêlée d'horreur & de compassion pour Œdipe.

Le P. le Bossu dans son Traité du Poëme épique dit qu'il faut d'abord se proposer une moralité, qu'on veut tirer du Poëme épique ou de la Tragédie. Ensuite on doit chercher dans l'Histoire quelque héros fameux auquel on puisse adapter tout ce plan tracé d'imagination. Il prétend qu'Homére & Virgile ont suivi cette méthode. N'est-ce pas là abuser de la permission de faire des conjectures?

La Fable d'une Tragédie doit être entiere, ou finie; d'une juste grandeur, vraisemblable, merveilleuse & avoir les trois unités de tems, de lieu & d'action. La

fable eſt entiere ou finie, ſelon Ariſtote, quand elle a un commencement, un milieu, & une fin. Le Poëte doit avoir l'attention de mettre les Spectateurs au fait de ce que ſuppoſe neceſſairement la Tragédie, afin qu'ils ne ſoient pas juſqu'au troiſiéme Acte ſans ſçavoir l'intéret qu'ils y doivent prendre. L'action doit ſe débrouiller d'elle-même par dégrés. Il ne faut pas d'un amuſement & d'un plaiſir me faire une étude ſérieuſe & raiſonnée.

Une ſeconde qualité non moins eſſentielle, c'eſt que l'action ſoit d'une juſte grandeur, qu'elle ne renferme, ni trop, ni trop peu d'incidents. Une multitude d'événemens demande trop de combinaiſons: elle ennuye, parcequ'elle fatigue & charge la mémoire. Une action ſeule & iſolée n'occupe pas aſſez, & n'intéreſſe point.

Les caractéres doivent être variés. Si tous les Acteurs ſe reſſemblent;

femblent, s'ils agiffent de la même façon, s'ils parlent le même langage : s'ils font tous courageux, ou fages, vertueux ou méchants, cette uniformité nous endort. Solis a ce défaut, dans fa piéce intitulée *le Palais du fecret.* Les quatre principaux perfonnages femblent être jettés aux même moule. L'Andromaque de Racine eft furtout admirable par la varieté des caractéres d'Andromaque, d'Hermione, de Pirrhus, & d'Orefte.

La fable doit être merveilleufe fans fortir du vraifemblable ; le vraifemblable doit l'emporter fur le merveilleux, fans le bannir. Ce qui n'eft point vraifemblable, eft, pour nous, comme s'il n'étoit pas. L'incroyable ne plut jamais à la raifon ; & dès-lors on doit préférer le vraifemblable quoique faux & même impoffible ; à la vérité qui manque de vraifemblance. Il y a des

vérités affreuses & révoltantes. Il faut en ensevelir la mémoire, & imiter la conduite des Juges qui font bruler avec les criminels la procédure de leur condamnation, afin de dérober à la postérité la connoissance des crimes qui font rougir l'humanité.

Peut-on prendre pour sujet d'une Tragédie ou d'un Poëme des événements qui se sont passés de nos jours? Presque tous les Auteurs sont pour la négative. Sur cet article, nous sommes un peu enfans. Nous nous imaginons que les hommes, il y a deux & trois mille ans, étoient bien différents de ce qu'ils sont à présent. Nous sommes accoutumés dès le berceau à respecter certains noms qui ont pardevers eux des siècles d'admiration. Il suffit de prononcer devant nous un nom Grec ou Latin, pour exciter toute notre attention, & nous entendons avec froideur nommer

du Guesclin, Gaston de Foix, Turenne, ou Condé, Héros bien supérieurs aux Agamemnons, aux Achilles, & aux Pompées. *Major è longinquo reverentia.*

Nous ne dissimulerons pas cependant que les événements anciens ont beaucoup d'avantage sur les faits récents. Dans ceux-là, on est maître de changer les circonstances, de supposer des incidents, de prêter des intentions, d'altérer les caractéres. Dans un si grand éloignement, on peut même rapprocher certains faits, les avancer, ou les reculer : dans ceux-ci on est assujetti à suivre une tradition trop répandue; on en connoît les principaux Acteurs, on sçait quels ont été les motifs, les ressorts secrets qui les ont fait agir; de plus, on se tâte, on s'étudie; & comme on ne se sent pas capable de certaines actions héroïques, on les révoque en doute, lorsqu'elles pa-

roiſſent ſous le nom de ces hommes qui ſont ſi près de nous. Il y a pourtant une remarque à faire ici ; c'eſt qu'on peut mettre ſur la ſcène une Hiſtoire récente, mais qui s'eſt paſſée dans un pays éloigné, parce que l'*éloignement des pays répare en quelque ſorte la trop grande proximité des tems*, comme dit ingénieuſement Racine : *le peuple ne met guères de différence entre ce qui eſt, ſi j'oſe ainſi parler, à mille ans de lui, & ce qui en eſt à mille lieues.* Ainſi juſtifioit-il ſa Tragédie de Bajazet.

Tous les incidens qui entrent dans la compoſition d'une Tragédie, d'une Comédie, ou d'un Poëme épique, doivent être ſi artiſtement enchainés, ſi indiſſolublement liés & unis, que le retranchement d'un ſeul laiſſeroit un vuide, & rendroit l'ouvrage imparfait. Toutes ces Parties doivent aboutir à un ſeul & unique

objet, ainsi que les raïons partis de la circonférence d'un cercle se terminent tous au même point central. Observeroit-on cette unité, si se bornant aux exploits d'un seul Heros, on en décrivoit toutes les actions, ou du moins quelques principales ? Non. Ce seroit une Histoire mise en vers; & Aristote plaisante sur certains Poëtes qui, dans un Poëme épique, renfermoient toutes les actions d'Hercule & de Thésée. L'Arioste mériteroit peut-être la même censure.

Il ne suffit pas que l'action soit une & d'un seul homme : il faut qu'elle ne sorte pas des bornes du tems prescrit par les regles: l'unité de tems seroit parfaite, si l'exécution ne demandoit pas plus de tems que la représentation. La raison qu'en apporte M. de Luzan, c'est qu'il n'y a point de proportion entre la durée de trois heures qu'exige la représentation,

& la durée de 24 ou même de trente heures & quelquéfois davantage que ſuppoſent preſque toutes les piéces de Théatre ; cette méthode ſeroit ſans doute plus parfaite ; mais cet art n'eſt-il pas déja aſſez difficile? Doit-on encore ajouter de nouveaux embarras ? Après tout, cette difficulté ne rebuteroit jamais les hommes de génie ; elle ſerviroit à réprimer la fécondité ſtérile des Auteurs médiocres. Cependant notre Auteur ſe radoucit & permet d'étendre la durée de l'action juſqu'à cinq heures. Nous ajouterons que le créateur de notre Théatre, le grand Corneille étoit de même avis, quoiqu'il s'en ſoit écarté dans la pratique. Nous citerons ſes termes : *La repréſentation dure deux heures & reſſembleroit parfaitement ſi l'action qu'elle repréſente n'en demandoit pas davantage pour la réalité.*

S'il eſt ſi difficile de conſerver à la rigueur l'unité d'action & de tems, que ſera-ce de l'unité de

lieu ? à peine avons-nous une piéce où cette unité ne ſoit plus ou moins violée. Cette régle eſt pourtant auſſi fondée en raiſon que les deux autres. En effet ſi c'eſt pécher contre la vraiſemblance que de repréſenter en deux ou trois heures, une action qui n'a pu être achevée qu'en l'eſpace de huit jours, d'un mois, ou d'une année, n'eſt-il pas encore beaucoup plus abſurde de ſuppoſer que les Spectateurs ſans changer de place, aſſiſtent à la repréſentation d'une action qui ſe paſſe en trois ou quatre endroits différens, & éloignés les uns des autres ?

Le grand Corneille, au jugement de notre Auteur, n'étoit pas aſſez ſcrupuleux. Ce Legiſlateur du Théâtre François prétend que, ſans violer l'unité de lieu, on peut mettre la ſcène dans deux ou trois endroits différents de la même Ville. Comment concilier cela, avec l'unité de lieu, dis

M. de Luzàn ? Il faut que les ſpectateurs ayent une grande force d'imagination pour ſe perſuader que le même endroit immuable qui d'abord étoit un Palais ou même une ſalle d'un Palais, puiſſe tout à coup ſe métamorphoſer en une place Publique. Ces prodiges ne peuvent avoir lieu que dans l'Opera, où tout ſe fait par enchantement. Les changemens de décoration ne parent point à cet inconvénient. Ils ſont même pour les ſpectateurs, qui pourroient encore l'ignorer, une déclaration authentique, que l'unité de lieu n'eſt point conſervée dans la pièce.

Toutes ces difficultés authoriſeroient peut-être le ſentiment de *Baruffaldi* Auteur d'une Tragédie intitulée *la jeune Jocaſte*. Selon lui, pour garder l'unité de lieu, & pour faciliter la vraiſemblance, il faudroit faire ſur le Théâtre & dans la même décoration,

certaines ſéparations horizontales ou perpendiculaires, ſuivant le nombre des lieux qu'exigeroit l'action repréſentée. Par exemple, ſi pour la repréſentation, il falloit qu'il y eût un jardin, une ſalle, une campagne, une place, on peindroit ces différents objets ſéparément ſur la décoration, & on repréſenteroit vis-à-vis du jardin, ce qui ſeroit ſuppoſé devoir s'y paſſer, & ainſi des autres diviſions. *Metaſtaſio* qui eſt en même tems le Corneille & le Quinault de l'Italie, s'eſt ſervi utilement de cet arrangement, non que ce ſyſtême ne ſoit ſujet à des inconvénients. A la faveur de ces diviſions, quelques-uns s'aviſeroient peut-être de faire peindre dans quatre compartimens les quatres parties du monde pour ſe mettre plus au large, ou du moins des Villes fort éloignées les unes des autres; mais pour un abus chimérique peut-être, il ne faut

pas renoncer à un projet ſenſé, & qui procureroit de nouveaux plaiſirs.

Un autre objet non moins eſſentiel, ce ſont les caractéres qu'il faut rendre conformes aux mœurs, au génie des Nations qu'on introduit ſur la ſcène. On ne doit pas donner à tous les peuples, les mêmes vertus, les mêmes défauts, les mêmes inclinations. Ainſi ſe mocqueroit-on d'un Peintre qui repréſenteroit ſous les mêmes ajuſtemens, & ſous les mêmes traits, le Scythe, le Romain, le Grec, l'Italien, & le François. Il faut de plus s'aſſujettir à la réputation dont jouiſſent les perſonnages. Peindre Cicéron brave & intrépide, Céſar lâche & timide, Néron bienfaiſant & vertueux, Brutus Damoiſeau, ce ſeroit révolter tous les eſprits. Au reſte, les caractéres doivent avoir quelque choſe de ſaillant ſoit en bien, ſoit en mal. Le

Théâtre n'admet point ces caractéres subalternes, pour ainsi dire, qui n'ont ni vices, ni vertus. Ils n'intéressent point le spectateur. Il faut répandre sur le vice ces couleurs sombres, qui le rendent odieux, & donner à la vertu ces graces impérieuses qui la persuadent & la font aimer. Par là on profitera également du caractére affreux de l'infame Narcisse, & du caractére généreux du vertueux Burrhus.

Nous renvoyons à l'ouvrage les Lecteurs pour ce qui regarde la fable simple & impléxe, les reconnoissances, les épisodes, & le dénoûment. Ils y trouveront une petite dissertation judicieuse dont l'objet est de sçavoir s'il est permis ou non d'ensanglanter la scène.

L'Auteur déplore le malheur de sa nation qui a négligé la Tragédie. On croiroit qu'à raison de leur caractére grave & sérieux, les Espagnols seroient plus por-

tés au tragique qu'au comique ; cependant ils ont des milliers de Comedies, à peine ont-ils quelques Tragédies. N'eſt-ce point politique de la part des Auteurs ? Ils ont cru & avec raiſon qu'il falloit égayer leurs concitoyens qui d'eux-mêmes étoient trop ſérieux ; & dans le vrai, eſt-ce trop que quelques heures d'amuſement pour des hommes qui ſont toujours ſur le ton de la gravité ?

Nous parlerons de la Comédie & du Poëme épique dans le mois prochain.

ARTICLE LX.

REMARQUES CRITIQUES sur le Dictionnaire de Baile Premiere Partie. A=F. A Paris chez Guerin, & à Dijon chez La Delle. Hermil-Andrea. in folio.

VOici un Tribunal qui s'ouvre pour juger Baile ; plusieurs Sçavans avoient commencé des informations, aucun ne s'étoit chargé d'instruire le procès en détail, par Articles, & sous la forme *d'in-folio.* Cela s'exécute aujourd'hui par M. l'Abbé Joli Chanoine à Dijon. Sa préface témoigne de la reconnoissance pour les hommes de lettres de cette Ville ; pour le P. Oudin, pour M. le Président Bouhier, & pour ceux qui ont hérité de sa riche Bibliothéque &c. La modestie de cet Observateur paroît aussi par

la justice qu'il rend partout aux recherches de ceux qui l'ont devancé dans la même procédure. Il cite avec éloge M. de Crouzas, le P. Merlin, le P. le Fevre, les Dissertations insérées dans nos mémoires &c. L'Auteur de qui il reconnoit avoir profité davantage est M. Laurent Josse le Clerc mort en 1736 Directeur du Seminaire de S. Sulpice à Lyon. Les observations de ce Sçavant ont été insérées dans le Dictionaire de Baile imprimé en 1734 à Trévoux sous le nom d'Amsterdam : Edition qui n'est ni belle, ni bien connue. Ainsi l'on doit sçavoir gré à notre Auteur de mettre en œuvre ce trésor littéraire.

Voilà des secours : Mais qu'est-ce en comparaison de l'entreprise ! Nous concevons qu'on a pû réfuter Baile en trois manieres ; ou bien en reprenant tous les articles de son Dictionnaire, pour en faire comme lui un texte & des

remarques ; ou en dressant un autre dictionnaire avec de nouveaux titres & des personnages différents ; ou, sans former un dictionnaire, en suivant pied à pied les pages & les lignes de ce fameux Critique. Dans tous ces trois cas, on auroit montré ses méprises, ses erreurs, sa mauvaise foi, ses raisonnemens défectueux, tout le faux en un mot & tout le venin de son ouvrage. Or de ces trois façons, c'est la derniere que M. l'Abbé Joli choisit ; elle peut paroître plus facile que les deux autres quoiqu'elle soit encore très-difficile ; elle suppose dans celui qui l'entreprend plus de précision, plus d'attention, plus de principes que Baile n'en avoit ; elle impose l'obligation d'être Philosophe, Théologien, Historien, Critique ; elle demande un homme qui connoisse & qui ait à sa disposition une multitude de livres, qui sache mettre dans un

exercice preſque continuel toutes les richeſſes des Anciens & des Modernes ; qui ait ſurtout la ſcience des Anecdotes littéraires : qualité dont ſe piquoit par excellence l'Auteur du Dictionnaire.

L'Auteur des nouvelles remarques a preſque tous les avantages que nous venons de dire, & déja nous applaudiſſons à l'exécution de ſon projet. Cet Ecrivain nous paroît attentif, laborieux, plein de ſagacité pour découvrir, pour comparer, pour analyſer. C'eſt un juge infléxible qui ne ſe laiſſe pas éblouir par la réputation & par les qualités de ſon adverſaire ; qui montre ſans reſpect humain l'abus qu'il fait de ſes talents ; qui ne diſſimule aucun des reproches qu'il mérite. Cette équité rigide à l'égard de Baile ſe concilie avec un caractére de douceur, de modération, de facilité que nous croyons appercevoir dans le même Auteur des

remarques. Baile prend la plûpart de ſes perſonnages au défaut de la cuiraſſe; c'eſt-à-dire qu'il ſaiſit plus volontiers dans eux le mal que le bien. M. l'Abbé Joli au contraire aime à placer les hommes dans des points de vuë avantageux. Le premier condamne ſouvent ſur la demi preuve ou ſur la moindre conjecture; le ſecond attend pour juger que le témoignage ſoit complet, qu'il ſoit même ſurabondant : l'un ſe plaît preſque autant à former des nuages en matiére de réputation qu'en fait de croyance & de ſentiments; l'autre eſt bien-aiſe d'écarter les voiles qui empêcheroient de reconnoître des vertus: Baile paſſe volontiers des confins de la critique dans le pays empeſté de la ſatire; lors même qu'il ſent le vrai, il le diſſimule par malignité, il en ſupprime l'idée, comme pour avoir droit de tracer des portraits odieux. L'Antagoniſte,

qui s'éleve contre lui, fait ſon capital de chercher la vérité, & parmi les vérités, il embraſſe avec prédilection celles qui ſont les moins injurieuſes à l'humanité.

L'éloge ſincere que nous faiſons ici de notre Anti-Baile ne nous empêchera pas d'obſerver quelques points de perfection qui paroiſſent lui manquer ; & d'abord nous ſommes fâchés qu'il ne ſe propoſe pas directement & abſolument de réfuter Baile *ſur le dogme & ſur la doctrine*, qu'il ne touche ces importantes matiéres que par occaſion & comme *chemin faiſant*, qu'il ſe porte pour n'avoir *pas prétendu relever la milliéme partie des erreurs* qui fourmillent dans le Dictonnaire. Puiſqu'on vouloit combattre en grand, en *in folio*, pourquoi ne pas réunir toutes les batteries? Pourquoi laiſſer la principale attaque à d'autres aggreſſeurs? Dans Baile on trouve

le Manichéiſme, le Pyrrhoniſme, le Tolérantiſme, le Calviniſme, diſons même le Déiſme & l'Athéiſme ; pourquoi ne faire qu'effleurer ces controverſes où le Critique donne tant de priſe, où ſa logique eſt ſi ſouvent en défaut ? Nous eſperons que dans la ſeconde édition de cet ouvrage, la partie dogmatique ſera auſſi étendue que les autres ; au moins eſt-ce là ce que nous ſouhaitons, ce que nous conſeillons, ce que nous voudrions mériter par l'accueil que nous faiſons aujourd'hui à ces excellentes Remarques.

La victoire de notre Auteur ſur le Dictionnaire ſeroit ſûre, complette & brillante, s'il entroit dans ſon ſtile quelque choſe de ce ton philoſophique, de ce talent d'inſinuation, de ces graces touchantes que Baile eut en quelque ſorte à ſon commandement. C'eſt par là qu'il fait illuſion, qu'il répand des jours ſur les

objets qui en ſont le moins ſuſceptibles, qu'il préſente ſous les dehors de la vérité les plus inſignes menſonges.

Génie tentateur qui commence par des leçons de ſageſſe, & qui finit par un langage d'erreur ou de volupté : génie de tous les caractéres, qui étonne l'ignorant, qui éblouit le ſavant, qui amuſe l'homme deſœuvré, qui captive même le Philoſophe : génie de tous les genres de mérite : qui paroît ſe jouer avec la littérature ancienne & moderne ; qui étale, comme Maître & poſſeſſeur unique, toutes les richeſſes des Sciences & des Arts ; qui ſe pique de ſavoir, de développer & d'apprécier toutes les opinions. Génie au fond plus tranchant que ſolide ; plus ſéducteur que puiſſant ; plus à craindre que raiſonnable ; plus fort par l'imprudence des Lecteurs que par le poids de ſon érudition, ou par la ſubtilité de

ſes arguments. Un tel homme ſi grand aux yeux de la multitude paroît bien petit dans les nouvelles remarques; &, nous le répétons encore, ſi ces remarques pouvoient s'inſinuer auſſi agréablement que les articles & les notes du dictionnaire, que deviendroit la fortune de Baile? Mais entrons dans l'ouvrage de M. l'Abbé J. & en rendant toujours juſtice à ſes travaux, à ſes ſuccès, ne craignons pas de répandre auſſi quelques traits capables d'enrichir la ſeconde édition.

On trouve, à l'entrée du volume, des additions & des corrections: témoignage de la bonne foi de l'Auteur. S'étant trompé, ou ayant manqué de s'expliquer aſſez nettement dans quelques endroits, il ſe corrige lui-même, en voici un exemple. Tout le monde ſçait l'accuſation intentée contre la jeuneſſe de Calvin. Des Auteurs même contemporains ont aſſuré

que, pour crime d'infamie, il avoit ſubi à Noyon la peine du fer chaud, *ſtigmata Liliorum*, comme parle Leſſius en rapportant cette anecdote fâcheuſe. Or les prétendus Réformés & Baile entr'autres ont crié à la calomnie; le Miniſtre Drelincourt, dans une Apologie raiſonnée, s'eſt appliqué à détromper le Public. Cet ouvrage du Miniſtre n'étoit point encore parvenu juſqu'à l'Auteur des nouvelles remarques, quand il compoſoit ſon article de *Calvin* pour oppoſer à celui de Baile, & comme il n'avoit pas trouvé que ce Critique eût juſtifié ſuffiſamment le chef de la prétendue reforme, l'affaire des *Stigmates* de Noyon ne paroiſſoit pas décidée. Enfin le livre de Drelincourt ayant été envoyé de Genève, notre Obſervateur s'eſt déterminé à croire qu'en effet la ſentence prononcée contre Calvin, & le châtiment infligé à ſa perſonne étoient chi-

mériques : ce qu'il déclare dans une des additions préliminaires ; sans cesser toutefois d'assurer que l'Apologie de Drelincourt est embarassée & que celle de Baile est insuffisante.

Nous disions plus haut que l'Auteur des Remarques ne prend point du mauvais coté les choses qui en ont un bon : Cela paroît dans une multitude d'articles ; qu'on lise par exemple celui d'*Agrippa*. On y voit que la prétendue magie de ce personnage consistoit dans l'étendue de son génie, dans la multitude de ses connoissances, dans le talent qu'il avoit de faire beaucoup parler de lui & de passer pour un homme à sécrets : du reste, comme on l'avoue ici, avanturier insigne, homme vain, frivole, & assez mauvais Chrétien. A son occasion les remarques discutent le reproche que Baile, Schelhorn, & Crénius font aux Catholiques d'avoir tronqué

l'édition d'Agrippa faite à Lyon en 1600, d'en avoir retranché certains endroits déſagréables aux *gens d'Egliſe.* Notre Auteur montre fort bien que, dans ce ſyſtême, on ne peut expliquer comment l'édition de Lyon conſerveroit tant d'autres paſſages où le même Agrippa parle beaucoup plus mal du Clergé. Il faut lire tout cet article qui eſt curieux, réfléchi, plein de recherches & d'Anecdotes Littéraires.

Sur l'Article *Pierre d'Ailly*, où l'on fait remarquer à propos les contradictions de Baile, nous obſervons une faute qui échappe à M. l'Abbé J. Il dit que le Cardinal *Pierre d'Ailly travailloit à la multiplication des fêtes.* Or il eſt certain que, dans un des mémoires ou traités qu'il préſenta au Concile de Conſtance pour la réformation de l'Egliſe, il y en a un où il ſe déclare contre la multiplication des fêtes; où il témoigne

gne même qu'il ſouhaiteroit qu'excepté les Dimanches & les grandes ſolemnités, on donnât permiſſion au peuple de travailler après l'office : cette derniere idée n'eut aucune ſuite, & ne mérite apparemment pas d'en avoir, mais cela n'empêche pas qu'elle ne fût réelle dans l'eſprit de ce Cardinal. Voyez *Gerſon. nov. édit. T. II.*

Les articles d'*Aléandre*, d'*Amiot*, de *Leonard Aretin* ſont des morceaux fort travaillés, & tout-à-fait dignes de l'attention des lecteurs. On eſt étonné de la multitude infinie de mépriſes où tombe Baile, en développant ce qui regarde ces hommes célèbres. Amyot, par exemple, eſt tout défiguré dans le Dictionnaire : l'Epoque de ſa naiſſance, de ſes premiéres études, de ſes compoſitions littéraires, mille particularitez de ſa vie ſont ou altérées, ou changées, ou ſupprimées ſous

la plume de Baile. On reconnoît ici ce qui est passé comme en proverbe par rapport à ce fameux critique : » quand on ne fait que » le lire pour s'amuser, il paroît » un prodige d'érudition & d'exac» titude : quand on travaille en » particulier sur quelques-uns des » Articles de son livre ; on le trou» ve très-superficiel & très-fau» tif. »

Beaucaire de Peguillon. Il faut rendre ici justice à une des remarques de Baile ; c'est celle où il dit que Beaucaire *fut précepteur du Cardinal de Lorraine :* cela est vrai ; *cujus ingenium* dit Beaucaire en parlant du Cardinal, *probè novimus, quo ille præceptore & in græcis litteris, & in Philosophicis præceptis usus est. Belcar. Comment. rer. Gallic. L. 25 Init.* Ainsi dans une nouvelle Edition notre Anti-Baile pourra retrancher sa critique.

Beda Syndic de la faculté de Théo-

logie de Paris sous le regne de François I. est un homme qui à des obligations aux nouvelles remarques. Baile le peint comme *le plus grand Clabaudeur, l'esprit le plus mutin & le plus factieux de son tems.* Et ce ne sont encore là, pour ainsi-dire, que des douceurs, en comparaison des autres traits répandus dans cet article du dictionnaire. Or l'on observe ici bien des choses contre l'Aristarque. 1°. Il oublie à l'égard de Beda, les principes de critique qu'il établit par rapport à Guillaume Farel, excusant celui-ci dans des hypothèses toutes semblables à celles où il condamne le Syndic: mais Beda étoit grand Catholique, & Farel fut le précurseur de Calvin: c'est ce qui détermine la plume de Baile: c'est ce qui fait le *pondus & pondus.* 2°. Il n'est point vrai que le Syndic eût pris un empire tyrannique sur la Faculté de Théologie

de Paris. Tous les monuments prouvent que cette école entroit volontiers dans toutes les operations de zele que Beda lui indiquoit. On ſçait avec quelle ardeur elle ſe porta contre les premiers Sectaires qui parurent alors. 3°. Beda merite des éloges pour avoir pris le bon parti dans l'affaire du divorce de Henri VIII. Si tous les Docteurs françois avoient décidé comme lui & comme ſes partiſans, les bruits déſavantageux, qui coururent ſur l'effet qu'avoient produit les *Angelots* d'Angleterre, n'auroient pas deshonoré ces Canoniſtes & ces Théologiens *quos magis fames quam fama commovebat*, dit à ce ſujet le Cardinal Polus. 4°. Dans les querelles de Beda avec Eraſme, il eſt de l'équité de ne pas s'en rapporter uniquement au dernier: c'étoit, pour nous ſervir des termes de Baile, un *homme piqué au jeu*; c'étoit la par-

tie du Syndic & de la Faculté. Telle eſt à peu-près l'analyſe de la juſtification de Beda par l'Auteur des remarques, qui ne laiſſe pas de ſouhaiter que ce Docteur *eût été un peu plus modéré* dans ſes diſcours & dans ſes entrepriſes. C'eſt bien tout le moins qu'on puiſſe dire d'un homme qui ſe brouilla fort avec le miniſtere public, qui fut obligé, pour avoir oſé parler contre le Roi même, de faire amende honorable dans le parvis de Notre-Dame, & d'aller paſſer le reſte de ſes jours dans le monaſtere du Mont S. Michel. Ce trait eſt preſque le ſeul ſur quoi notre Auteur n'entreprenne pas de juſtifier le Syndic : encore adoucit-il autant qu'il peut les couleurs du tableau. Pour nous qui applaudiſſons aux quatre obſervations qu'on vient de lire en faveur de Beda, qui reconnoiſſons que ce Syndic rendit de très-bons ſervices à la religion dans ces com-

mencements de trouble & de ſchiſme, nous ne laiſſerons pas d'ajouter auſſi nos remarques pour que la verité paroiſſe dans tout ſon jour. Car quel plus grand plaiſir au monde que de montrer le vrai, quand il eſt utile aux ſciences, & quand il eſt de nature à ne bleſſer perſonne !

L'Auteur des nouvelles remarques ne parle point de quelques faits qui caractériſent Noël Beda, & qui, s'ils ne ſuffiſent pas pour lui faire donner le nom de *clabaudeur* & de *mutin*, montrent toutefois que c'étoit un caractere trop ardent, trop impétueux, un de ces hommes fatigans à force de zèle, & qui n'ayant pas aſſez de lumiéres ou aſſez de ſang froid pour diſtinguer quand & comment il faut faire des éclats ; commencent par beaucoup de bruit, continuent par des excès & finiſſent par les mauvaiſes affaires qu'ils s'attirent à eux-mêmes. Ce ſont des hommes utiles à

quelques égards, bons jusqu'à un certain point ; mais incapables de faire à la meilleure cause tout l'honneur qu'on souhaiteroit & qui seroit nécessaire.

Nous remarquons donc ce qui suit. 1°. Beda se porta trop vivement à l'attaque de Jacques le Févre d'Etaples dans l'affaire qu'on appella des *trois Magdelaines*, parceque le Févre distinguoit dans l'Evangile trois femmes : celle qui a nom Marie-Magdelaine ; celle qui est appellée sœur de Marthe, & celle qui est désignée sous le nom de *pécheresse*. L'objet n'étoit assurément pas d'une assez grande importance, pour engager un Syndic de Faculté à traduire l'Auteur au tribunal des Docteurs de Paris & à celui du Parlement. Beda fit néanmoins cette double demarche, mais l'accusé trouva des protecteurs : François du Moulin, ci-devant précepteur du Roi François I. Guillaume Petit, Con-

fesseur de ce Prince, Guillaume Budé & quelques autres firent entendre au Monarque que la question étoit indifférente à la foi; & le Roi envoya ordre au Parlement de ne point inquiéter le Fevre sur cet article. Beda obtint un décret * de sa Faculté, mais qui défendoit simplement de soutenir qu'il y eût dans l'Evangile *trois Magdelaines :* ce qui seroit en effet contraire à l'Ecriture. Du reste, dit M. d'Argentré, (*Coll. jud. t. II. p. VI & VII.* Il a toujours été permis, dans les exercices publics de l'Ecole de Paris, de distinguer trois femmes dans le texte sacré; il est uniquement défendu de reconnoître *trois Magdelaines.* Ainsi Baile (*sur le Fevre d'Etaples*) dit mal à propos que le sentiment des *trois Magdelaines* est *permis en Sorbonne*, & notre Anti-Baile excede aussi, en disant que

* Ce Décret est du 9 Novembre 1521, ou du 11, comme on lit dans les nouvelles Remarques, pag. 352.

ceux qui distnguent trois femmes dans la question présente, rendent *illusoire le decret de la Faculté.*

II. Le Syndic Noël Beda fut encore trop ardent contre le Docteur Jacques Merlin, de la maison de Navarre, Chanoine & Pénitencier de N. D. Il avoit donné une édition d'Origene, & dans la préface, il tâchoit de justifier cet ancien Pere, en montrant que ses ouvrages avoient été falsifiés en quelques endroits : c'est ce qu'ont fait encore depuis plusieurs Auteurs de réputation. Beda crut que la religion étoit en danger par cette apologie ; il attaqua l'Auteur avec l'impétuosité d'un ennemi; il entreprit de le faire condamner au Parlement, qui renvoya sagement l'affaire à la Faculté de Théologie, & après quelques contestations de part & d'autre, nous ne voyons pas qu'on ait empêché le Docteur Jacques Merlin de faire d'autres éditions de son ouvrage.

III. Une autre querelle inutile que suscita le Syndic fut contre les nouveaux Professeurs du College Royal établi par François I. en 1530. C'étoient, pour la langue Grecque, Pierre Danez & Jacques Toussan ; pour la langue Hébraïque Agathias Guidacier & François Vatable: personnages fameux par leur érudition & par leur probité. Comme ils avoient leur institution de la Cour, cela devoit suffire au Syndic Beda, pour les croire bien choisis : il osa néanmoins les traduire au Parlement, pour les obliger à ne faire leurs leçons, qu'après avoir été approuvés par la facuté de Théologie. Il dit que, comme ces nouveaux Maîtres expliquoient les SS. Livres, ils pouvoient glisser des erreurs dans leurs explications, n'étant peut-être pas bien affermis dans les principes de la Théologie. Or il y avoit en ceci un faux allégué par rapport aux Professeurs en langue Grecque, qui

montrerent, par le Plaidoyé de Marillac leur Avocat, qu'ils n'expliquoient point la Bible; & par rapport aux Maîtres en langue Hebraïque, il fut répondu très-à-propos que leur Ministere étant inséparable de l'interprétation de l'Ecriture, ils étoient censés capables par leur institution même, & hors de soupçon dans les matieres de la foi. L'Auteur des remarques, qui parle de ce procès, n'a pas fait attention à ces bonnes raisons de l'Avocat des Professeurs; matiere peut-être pour la révision de son ouvrage. Il lui sera utile encore de parcourir, dans l'Histoire du Divorce de Henri VIII. par M. le Grand, toutes les pièces de la consultation où Beda signala si fort son zéle pour le bon parti: on y voit des traits de vivacité, d'activité, de véhémence qui ne sont pas d'ordinaire les avant-coureurs du succès, surtout quand il est question des Princes.

Nous finissons cet extrait par l'article de *Budé* qui contient de très-bonnes remarques dans le recueil de notre Observateur : en voici deux nouvelles qui pourront trouver leur place quelque jour. 1º Baile dit que l'Epitre dédicatoire de l'ouvrage de Budé intitulé *du passage de la Gentilité au Christianisme* est de l'an 1535. Il se trompe, c'est 1534. 2º. L'Auteur des remarques dit (page 240) que M. le Gouz, Conseiller au Parlement de Dijon, dans un recueil MS. des bons mots de M. Lantin intitulé *Lantiniana*, fait mention du beau paralléle de Budé & d'Erasme par Longueil. Cela peut être, mais afin que l'on ne croye pas que ce paralléle, qui est en effet très-magnifique, soit une piéce ou cachée ou perduë, nous avertissons qu'on le trouve dans la vie de Budé par Louis le Roi *p. 28 & 29 Edit. de 1540.*

Nous réſervons la ſuite des remarques pour un autre Article. Ce livre mérite toute ſorte d'attentions, & l'Auteur toute ſorte d'éloges pour ſa prudence, ſon bon eſprit, ſes travaux & ſes découvertes.

ARTICLE LXI.

TRADUCTION FRANÇOISE des avantures d'Abrocome & d'Anthia par Xenophon d'Ephéſe in-12 1748. On annonce dans le Public cet Ouvrage ſous le nom d'Amours d'Abrocome & d'Anthia, qui n'eſt pas le vrai titre.

NOus devons faire trois choſes dans cet extrait : 1°. marquer les caractéres du Texte grec de cette Hiſtoire *d'Abrocome & d'Anthia*; 2°. apprécier la Traduction Latine de M. Antoine Cocchi Florentin; 3°. rendre compte

de la Traduction Françoise qui vient de paroître. On sçait déja, par ces Mémoires & par d'autres ouvrages périodiques, que l'ouvrage de Xenophon d'Ephese fut imprimé pour la premiere fois il y a environ trente ans. C'est un Roman à la Grecque bien différent de ceux qui inondent aujourd'hui le Public. Les Grecs aimoient encore mieux entasser des avantures que de faire tenir de longs discours à leurs heros fabuleux ou passionnés. Les catastrophes extraordinaires, les incidens merveilleux, les dénoûmens inattendus ne leur coutoient rien ; ils prodiguoient même sans façon le *Deus ex machinâ*, & l'Iphigenie d'Aulide, soustraite par une Déesse au couteau de Calchas, n'est pas le milliéme exemple qu'on pourroit citer des expédients, qui sauvoient un Poëte ou un Romancier perdu dans le tissu de ses fictions. Mais si l'ordonnance de

ces Historiettes n'étoit pas toujours un chef-d'œuvre, la narration avoit des charmes superieurs; le naturel, la douceur du stile, ce débit enchanteur où les Grecs n'avoient point d'égaux, cette clarté d'idées, cette facilité de lier les sujets, & de les faire passer dans l'ame du Lecteur: que dirons-nous? mille avantages ensevelis avec ce peuple trop favorisé de la nature, rendoient leurs amusements, leurs riens, des modéles de goût & d'agrément.

Xenophon d'Ephese entreprit d'écrire *les Avantures d'Abrocome & d'Anthia*: nous avons deja remarqué que c'est le titre qu'on doit donner à son ouvrage. Il eut pour objet de faire voir par une infinité de situations, de malheurs, de circonstances singulieres, la force & l'héroisme de l'amour conjugal. Et voici le plan général de cette fiction. Abrocome

eſt un jeune Epheſien le plus beau du monde & le mieux né ; il épouſe Anthia qui eſt auſſi charmante & auſſi vertueuſe que lui. L'Oracle leur avoit prédit bien des traverſes ; ils entrent dans cette carriere, preſque auſſitôt après leur mariage. Ils ſont enlevés par des Pirates ; vendus comme des eſclaves ; livrés à des Maîtres barbares ; expoſés à des tentateurs puiſſants ; ſeparés enſuite l'un de l'autre ; errants, perſecutés, condamnés ſouvent aux chaines, à la mort ; tranſportés en Egypte, en Syrie, en Phenicie, en Cilicie, en Sicile, en Italie, & ils ſe rencontrent enfin dans l'Iſle de Rhodes, toujours fideles, toujours pleins de charmes & de vertus. Il y a dans cette Hiſtoire plus d'incidents que dans l'Iliade, & plus de preuves d'un amour chaſte qu'il n'en faudroit pour illuſtrer dix mille époux. Il s'y trouve pourtant quelques épiſo-

des, ou quelques ſituations qui ont beſoin de la modeſtie antique de ce langage Grec, pour paroître devant des Lecteurs attentifs ou délicats. C'eſt aux Traducteurs à nuancer habilement ces endroits qui ſont après tout en petit nombre, & qui ne décelent point un Auteur libertin. Nous ferons le reſte de nos obſervations ſur cela, en parlant de la Traduction Françoiſe.

Xenophon d'Epheſe n'eſt point Aſiatique dans ſon ſtile ; il dément par-là ſa patrie & ſes contemporains. Il eſt même fort ſerré, mais ſans ceſſer d'être clair, uni, facile : ſon éloquence eſt toute de choſes, expéditive par conſéquent & ennemie du verbiage: voici quelques exemples, que nous traduiſons exactement.

Au ſecond livre, Manto fille d'un Phenicien, nommé Apſyrte, veut épouſer Abrocome qui eſt déja ſon eſclave, & elle lui en

fait faire la propoſition par Leucon autre Epheſien fait captif avec Abrocome & Anthia. Leucon s'acquitte de la commiſſion en préſence de ces deux époux, & Abrocome lui répond d'un air animé: » Méchant que tu es, Barbare, plus féroce que les Pheniciens, comment oſes-tu me tenir un tel langage & me propoſer une autre épouſe en préſence d'Anthia ? Je ſuis eſclave, mais je ſçais garder mes engagements. Les maîtres que je ſers ont mon corps en leur puiſſance, mais mon ame eſt toujours libre. Que Manto déploye contre moi tout l'appareil des ſuplices, le glaive, le gibet, le feu, en un mot tout ce qui peut oter la vie à ſon Eſclave; elle ne me perſuadera pas de faire une telle injure à Anthia. «

Au 3^e^ livre, Anthia, tranſportée en Cilicie & ſéparée d'Abrocome, ne peut plus éviter les

poursuites d'un Seigneur du Pays, nommé Perilaus, qui veut l'épouser. Le jour des nôces étant arrivé, & Anthia étant déja parée pour la fête, le souvenir d'Abrocome tourmente plus que jamais cette épouse malheureuse : se trouvant seule dans son appartement, elle se dit à elle-même : » Je suis bien » injuste & bien infidelle, je ré» ponds bien mal aux sentimens » qu'Abrocome a pour moi ; plû» tôt que de m'offenser & de ces» ser d'être mon époux, il est dans » les fers, il souffre mille tour» ments, il est peut-être mort ; » & moi je l'oublie, je vais con» tracter un autre engagement. » Malheureuse, j'entendrai chan» ter un nouvel hymen, je devien» drai l'épouse de Perilaus ! O mon » cher Abrocome, ne me repro» che point mon inconstance ; le » crime que je commets est invo» lontaire ; je serai à toi jusqu'au » dernier soupir. « Le denoue-

ment de cet embarras eſt qu'Anthia obtient d'un Medecin d'Epheſe, étranger comme elle en Cilicie, une drogue qu'elle croit être un poiſon, & qui n'a toutefois que la vertu d'aſſoupir profondément. Elle s'en ſert au moment des nôces, elle tombe, on la croit morte, on la renferme à ce titre dans un ſepulcre; d'où elle ſort par d'autres avantures qui s'entaſſent & ſe multiplient à l'infini.

Nous pourions produire un grand nombre d'autres endroits où le ſentiment eſt d'autant plus vif qu'il y entre moins d'Art, moins de Métaphyſique, moins d'analyſe & de diſſection de penſées: défauts dont les Romans des derniers âges ne ſe corrigent point. Ces Anciens Grecs prenoient tous Homere pour leur modele. Homére eſt diffus dans ſes narrations, dans ſes colloques de Héros, mais s'agit-il d'ordonner

une ſituation qui prête au ſentiment ? cela s'éxecute par les voyes les plus ſimples & les plus courtes : tout l'Art conſiſte à faire jouer en même tems tous les reſſorts qui peuvent toucher l'ame, l'émouvoir, la tranſporter. Andromaque recevant Hector au ſortir de la mêlée lui fait un long diſcours, & Hector lui répond de même, ce n'eſt point là le moment qui doit ravir le Lecteur ; mais quand Hector couvert de ſes armes veut prendre le petit Aſtianax, & que l'éclat de ce caſque, de cette aigrette, de ce ſabre étincelant effraye l'enfant, & l'oblige de ſe jetter dans le ſein de ſa mere ; quand Hector enſuite quitte une partie de ces armes, qu'il reçoit Aſtianax entre ſes bras, qu'il l'embraſſe, qu'il fait une courte priere pour lui à Jupiter, qu'il le rend après cela à Andromaque qui mêle des larmes de tendreſſe à un ſourire agréable ; ce qui donne oc-

casion à l'époux de lui dire : *Chere épouse, n'attendris point mon ame.* C'est assurément là que le sentiment se déclare, qu'il domine, qu'il éclate. Revenons à notre Xenophon d'Ephese, & disons quelque chose de la Traduction Latine.

Elle est assez exacte, elle est même litterale : par conséquent un peu sombre. Le stile de l'Auteur Grec étant fort coupé, fort dégagé du nombre & de l'appareil des Periodes, il auroit fallu quelqu'un qui écrivît de même en latin : mais il semble que cette langue Romaine se refuse un peu aux narrations coupées & isolées; on apelle cela un stile décousu : reproche que les Grecs ne craignoient point, ayant le talent de lier les moindres choses, d'en faire un tout très-coulant & très-agréable. En général, ce Xenophon d'Ephese a le même sort que tous les autres Grecs : on le lit volontiers dans sa langue, & la traduction la-

tine assomme un lecteur délicat. Voyons ce qu'on doit penser de la nouvelle traduction Françoise.

L'Auteur nous est déja connu par une comparaison du Manlius de M. de la Fosse avec la Venise-Sauvée de M. Delaplace. Il faisoit là le personnage de Critique, ici son génie s'exerce à rendre toutes les graces de Xenophon d'Ephese. Nous croyons qu'il y réussit & que dans la plûpart des beaux endroits, il n'est guères inférieur à son modele. Il saisit assez bien le naturel & la narration facile de cet Ancien. Il s'éleve avec lui dans les exclamations, dans les apostrophes, dans les discours, où il est question de peindre un malheur, un sentiment de tendresse.

Les notes placées à la fin de chaque livre rendent raison, tantôt d'un point de géographie, tantôt d'une expression dont on se sert dans le cours de la traduction, tantôt de quelques usages antiques.

On n'affecte pas de multiplier ces notes, ni de les étendre en ſtile de *Mathanaſius*. La néceſſité, l'utilité, l'inſtruction du lecteur ſont les regles qu'on ſuit en cette matiére. Ajoutons pour comble d'éloge que ce Traducteur François l'emporte autant ſur le Latin, que Xenophon lui-même ſur tous les Romanciers modernes. Nous croyons dire là une choſe très-marquée, très-étenduë, & après laquelle il nous convient de faire auſſi quelques critiques, de peur qu'on ne nous accuſe de prévention ou d'adulation, en faveur de notre Ecrivain François.

Cet Auteur avertit dans ſa préface qu'il *n'a pas rendu Xenophon mot à mot*.... qu'il *a pris la liberté d'étendre ſa penſée, ou d'y ſuppléer*. Pour le *mot à mot*, il n'y a pas de mal de s'être dégagé de cette ſervitude ; mais nous ne voyons pas également

ment

ment le *cui bono* de ces *développements* ou de ces *ſuppléments* de penſée : Expliquons-nous.

Au commencement du premier livre, Xenophon, faiſant le portrait d'Abrocome, dit : » Il s'a-» donnoit à toutes ſortes d'exer-» cices, à la Muſique, à toucher » la Lyre, à faire des courſes de » chevaux, à lancer le trait. « Il ſemble que cela eſt fort bien dit, & qu'on ne pouvoit deſaprouver cette image dans une Traduction Françoiſe. Cependant M. J. rend ainſi cet endroit : » s'il jouoit de » la Lyre, on le prenoit pour » Apollon ; s'il chantoit, pour Or-» phée ; il lançoit un javelot avec » adreſſe, & Mars lui-même n'au-» roit pu dompter un cheval avec » plus de grace & de fierté. « Nous pouvons demander ſi ces paraphraſes étoient néceſſaires, ſi ces Dieux entaſſés ici répondent au génie ſimple & naturel de l'Auteur.

Au commencement du ſecond livre, Xenophon dit ; *Abrocome & Anthia ſeuls dans le petit endroit où ils logeoient ſe communiquerent ce qu'ils avoient entendu ; & alors ſe jettant par terre, ils ſe mirent à crier d'une maniere lamentable, ô mon pére &c.* Notre Traducteur ajoute ici beaucoup de choſes. » Ils reflechirent, dit-il, inutile- » ment aux moyens de prévenir » (les propoſitions indignes des » Corſaires). Que pouvoient-ils » oppoſer à la force & à la bru- » talité, que les plaintes & les » larmes, unique conſolation des » malheureux ? On les eût compa- » rés à deux tendres brebis que » des loups carnaſſiers réſervent » à leur faim cruelle. « Ceci aſſu- rément retombe dans le reproche d'Horace & *fortaſſe cupreſſum ſcis ſimulare.* Si Xenophon voyoit ces additions inſerées dans ſon ouvra- ge, il diroit : *ce François a plus d'eſprit que moi, mais je raconte mieux que lui.*

Quelques lignes après l'endroit que nous venons d'indiquer, Anthia dit à Abrocome : *ç'en est fait, mourons cher époux, nous nous posséderons l'un l'autre après la mort, sans craindre d'être inquietés de personne.* Tel est le langage de la tendresse & de la fidelité : notre Traducteur étend trop cet endroit, *mourons cher Abrocome*, reprenoit-elle *en l'embrassant, nous nous posséderons après la mort dans les Champs Elisées, là les envieux ne troubleront point nos amours, l'arrêt en est porté. Mourons...* Ces *embrassements*, ces *Champs Elisées*, ces *amours*, ces *envieux*, Rien de tout cela dans l'original, qui n'en est que mieux.

Dans ce même livre, Abrocome ayant été mis aux fers par la malice de Manto, Anthia le visite dans sa prison, elle lui parle, & ensuite, dit le texte grec, *elle l'embrasse, elle le serre entre ses bras, elle baise*

ſes chaines, elle ſe roule par terre aux pieds de ſon époux. La Traduction Françoiſe dit *qu'elle s'inclinoit devant ſes chaines, qu'elle ſe jettoit par terre pour ſaluer les fers de ſes pieds.* Et dans une note à la fin du livre, l'Auteur cherche les raiſons de cette *inclination devant les chaines* d'un priſonnier tendrement aimé; or rien de plus ſimple que tout ceci: Anthia ne *s'incline point* devant ces chaines, mais elle les baiſe ſelon un uſage très-ancien, & dont on trouveroit des exemples juſques dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Il n'y a rien non plus en cet endroit qui marque qu'Anthia *ſaluoit* les fers de ſon mari.

La même page (70 de la traduction) préſente un *peut-être* qui n'eſt point dans le texte & qui le défigure. Abrocome dans ſa priſon dit: Séparé de ce que j'avois de plus cher au monde, *je mourrai donc ſeul dans les fers.* Le Tra-

ducteur ... *Je mourrai peut-être tout seul dans cette prison.*

Une addition du Traducteur forme un contresens à la page 35 comparée avec la pag. 56. Car dans le premier endroit, il est dit qu'Apsyrte chef des Pyrates *reçut avec joie* l'équipage de Corimbe & apparemment aussi Abrocome & Anthia ; dans l'autre on trouve qu'Apsyrte fut *surpris en voyant* ces deux époux. Le texte Grec ne tombe point dans le même défaut, parcequ'il ne marque point qu'Apsyrte reçut l'équipage de Corimbe avec joie. Nous terminons ici nos observations critiques qui pouroient remplir encore un autre article de ces Mémoires. Quand les livres sont estimables; on les suit avec soin, on les fait passer par un examen severe; on s'instruit par une lecture réfléchie. Le Traducteur a aussi trop paraphrasé quelques endroits où il falloit courir comme sur des charbons cou-

verts de cendres : le livre n'en ſeroit que plus conforme à toutes les regles des bonnes mœurs. M. J. s'eſt propoſé de donner un ouvrage qui ſervît *aux jeunes perſonnes de délaſſement d'eſprit ; aux gens mariés de leçon ; aux impies, d'exemple ; aux malheureux de conſolation.* Ces vuës tout-à-fait louables exigent une ſorte de ſévérité & de ſcrupule dans l'éxécution. Ne ſe trouvera-t'il perſonne qui abuſe des bonnes intentions de l'Auteur ? Ce ſeroit une injure qu'on lui feroit, ç'en ſeroit une auſſi pour Xenophon d'Epheſe & pour les illuſtres époux Abrocome & Anthia.

ARTICLE LXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Soissons.

L'Académie de Soiſſons ayant jugé à propos de varier les ſujets des Prix qu'elle annonce pour chaque année, donnera alternativement un ſujet d'Eloquence, & un ſujet tiré de l'Hiſtoire.

Comme elle n'a rien trouvé qui répondît à ſes vûes ſur le ſujet du prix d'Hiſtoire qu'elle avoit propoſé pour la préſente année 1748, elle avertit que dans l'Aſſemblée publique qu'elle tiendra le Lundi 14 Avril 1749 elle délivrera deux prix l'un ſur l'Hiſtoire, & l'autre d'Eloquence qui ſeront chacun d'une Médaille d'or de la

valeur de 300 liv. données par Monſeigneur le Duc de Fitz-James Pair de France Evêque de Soiſſons ; elle propoſe pour ſujet d'Hiſtoire celui qui a été ci-devant annoncé.

Quelle a été la ſuite des Evêques de Soiſſons, depuis le commencement du cinquiéme ſiécle juſqu'en l'an 754.

Depuis l'Etabliſſement de la Religion dans le Soiſſonnois, juſqu'à la fin de la premiere race de nos Rois.

1°. Quels Conciles ou Aſſemblées notables d'Eccléſiaſtiques ont été tenus dans le Soiſſonnois ?

2°. Quelles ont été les Egliſes Cathédrale, Collégiales, Paroiſſiales & autres de la Ville de Soiſſons ? Quelles ont été les Collégiales & les Maiſons de Séminaire du Diocèſe ?

3°. Quels Monaſteres y ont été fondés ? Les noms de leurs Fondateurs, l'époque, le lieu de

leur fondation & de leur tranſlation s'ils en ont euë, la régle qu'ils ont ſuivie dans leur origine ?

4°. Quelles Reliques conſidérables ont été honorées dans le Dioceſe, leurs différentes tranſlations ?

5°. Quels hommes celebres dans l'Egliſe (& même dans les Lettres) ſont nés dans le Soiſſonnois, ou y ont vécu, ou y ſont morts ?

Enfin tout ce qu'on pourra découvrir de nouveau dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, qui ait rapport au Soiſſonnois, juſqu'en l'an 754.

Dans l'examen des ouvrages on aura égard, non ſeulement au nombre & à l'étendue des recherches, mais encore à la pureté du ſtile & à la beauté du langage.

Les Auteurs ſont avertis de mettre à la marge, ou à la ſuite de leurs Ouvrages, les preuves des faits qu'ils auront avancés, & les ſources où ils les auront puiſés.

Ceux qui envoyeront des Diſſertations latines, auront ſoin de mettre en marge les noms François des perſonnes ou des lieux dont ils feront mention.

Et pour ſujet d'éloquence cette queſtion.

Quelles peuvent être dans tous les tems les cauſes de la décadence du goût dans les Arts & les Sciences.

Le deſſein de l'Academie eſt d'engager les perſonnes qui travailleront ſur ce ſujet à le traiter d'une maniere plus directe, plus étendue, & plus philoſophique qu'il ne l'a été juſqu'ici.

Elle croit auſſi devoir avertir que dans les Jugemens qu'elle portera ſur les ouvrages préſentés au concours, elle aura égard aux nouvelles découvertes, & ſurtout à celles qui ſeront propres au ſiécle & au pays où nous vivons.

Le diſcours d'éloquence ſera d'une demie heure ou trois quarts

d'heure de lecture au plus, & la Dissertation historique, d'une heure ou une heure & demie au plus.

On adressera à M. de Beyne, Président au Présidial de Soissons & Secretaire perpétuel de l'Académie, les ouvrages destinés au concours, port franc, & avant le premier Février, sans quoi ils ne seront pas retirés.

Ils seront écrits lisiblement & sans abbréviations, les Auteurs ne mettront point leurs noms au bas, mais seulement une Sentence, ils indiqueront une adresse, à laquelle M. le Secretaire puisse leur faire tenir son recepissé.

On les prie de prendre les mesures nécessaires pour n'être point connus jusqu'au jour de la décision, de ne point signer les lettres qu'ils pourroient écrire à M. le Secretaire ou à tout autre Academicien, les avertissant que s'ils sont découverts par leur faute,

ils seront exclus du concours.

Les Auteurs qui auront remporté les prix viendront les recevoir dans la Séance publique du Lundy 14 Avril *1749*, sinon ils envoyeront à une personne connue leur procuration, pour être remise à M. le Secretaire avec le recepissé de l'Ouvrage.

M. Gouye de Longuemarre, Greffier au Baillage Royal de Versailles, est Auteur de la Dissertation à laquelle a été adjugé le prix de *1746*; elle s'imprime actuellement & sera en état de paroître dans le courant de ce mois chez Chaubert, Libraire à Paris, Quai des Augustins à la Renommée & à la Prudence. Il y fixe suivant les vuës de l'Academie *l'époque du commencement & de la fin du regne de chacun des derniers Rois de la premiere Race, tant sur le Royaume de Bourgogne & de Neustrie, ou sur celui d'Austrasie, que sur toute la Monarchie*, à

commencer après la mort de Dagobert I. que l'on ſuppoſe être arrivée l'an 638 juſqu'à l'Election & Couronnement de Pepin Chef de la ſeconde race.

M. l'Abbé Bellet, Prêtre Prébendier de l'Egliſe Cathédrale de Montauban & l'un des Membres de l'Académie des Belles-Lettres de ladite Ville, eſt Auteur du Diſcours qui a remporté le prix d'éloquence en 1747 dont le ſujet étoit : Un Auteur doit toujours ſe conformer au goût du ſiécle dans lequel il écrit.

Comme l'Académie fait imprimer tous les ans l'Ouvrage qui remporte le prix, elle exige des Auteurs qu'ils ne les faſſent point imprimer de leur côté, que ſix années révolues après la datte de l'impreſſion que l'Académie en aura fait faire.

De Paris.

Durand, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon, & Pissot fils, Libraire, Quai des Augustins, à la Sagesse, publieront dans le courant de ce mois deux Ouvrages nouveaux sur la Géographie. Le premier sera intitulé : *Atlas Portatif, Universel & Militaire*, composé d'après les meilleures cartes, tant gravées que manuscrites des plus célèbres Géographes & Ingénieurs, par M. *Robert*, Géographe du Roi. Le second paroitra sous le titre de *Grammaire Géographique, ou Analyse exacte & courte du Corps entier de la Géographie moderne*, comprenant sous une méthode singuliere & nouvelle. 1°. Un examen général du Globe, précédé d'un abrégé des vrais fondemens de la Géographie, réduits en définitions, problêmes & théorê-

mes. 2°. Un examen particulier du Globe, dans lequel on indique les noms, la ſituation, l'étendue, la diviſion, les ſous-diviſions, les Capitales, les Villes principales, les Archevêchés, les Evêchés, la nature de l'air & du ſol, les marchandiſes & denrées, le commerce, les choſes rares, les mœurs, le caractere de la langue & des habitans, la Religion, le Gouvernement & les Armes des principales contrées répandues ſur la face de la Terre; d'après les Auteurs les plus eſtimés. Cet Ouvrage eſt traduit de l'Anglois de M. *Pat. Gordon*, ſur la ſeiziéme Edition; & revû, corrigé & augmenté, par M. *Robert*, Géographe du Roi. Il ſe vendra 3 l. 12 ſ. broché, & 4 l. 4 ſ. relié. Nous le ferons plus particulierement connoître dans un Article de nos Mémoires.

Le prix de l'Atlas portatif ſera de 24 l. relié, & de 22 l. 4 ſ. broché en carton. Il contiendra envi-

ron 140 Cartes *in* 4°. qui, pliées en deux, formeront un Volume de forme in 8°. qui aura l'avantage de présenter ouvert, tout petit qu'il sera, les cartes dans leur entier, à l'exception seulement de quelques-unes générales qui seront pliées, mais qui en souffriront peu étant d'un usage moins fréquent que les autres. Un projet pour cet ouvrage, qui nous a été communiqué, & qu'on trouvera chez les Libraires que nous avons indiqués, instruira plus en détail du plan qu'on a suivi & de l'utilité dont on espere que pourra être pour le Public ce genre de travail. Nous nous contenterons de dire ici que plusieurs de ces cartes que nous avons vuës nous ont paru très-nettement & très-proprement gravées.

On trouve chez les mêmes Libraires quatre Volumes de *Consultations choisies de plusieurs Me-*

decins célebres de l'Université de Montpellier, sur des maladies aiguës & chroniques in 12. 1748.

Trois Volumes de *Panegyriques, Mystéres, & autres Sermons prechés* par M. l'Abbé *Charaud* Prédicateur du Roi in 12 1748.

Chez Durand, une nouvelle édition corrigée & augmentée *des beaux Arts réduits à un même principe* par M. *Batteux* Professeur de Rhétorique au Collége Royal de Navarre in 12. 1747.

Un vol. in 12 contenant *les Eloges des Académiciens de l'Academie Royale des Sciences morts dans les années 1741. 1742. & 1743.* par M. *Dortous de Mairan*, Sécrétaire de cette Académie pendant lesdites années, l'un des quarante de l'Académie Françoise. Les Eloges contenus dans ce vol. sont ceux de M. Petit Medecin, de M. le Cardinal de Polignac, de M. Boulduc,

de M. Halley, de M. de Bremond, de M. l'Abbé de Molieres, de M. Hunauld, de M. le Cardinal de Fleury, de M. l'Abbé Bignon, de M. Lémery.

Chez les Freres Guerin Libraires ruë S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, *Voyage en Turquie & en Perse avec une relation des expeditions de Thamas Kouli-Kan.* par M. *Otter*, de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres 2 vol. in-12. 1748.

Le onziéme & douziéme tomes de la *Bibliothéque Françoise* de M. l'Abbé *Goujet.*

Chez Gissey Libraire-Imprimeur ruë de la vieille Bouclerie à l'Arbre de Jessé, le second Volume in 4°. de la *Pratique universelle pour la renovation des terriers & des droits seigneuriaux, tant utiles qu'honorifiques, réels, personnels, & mixtes, contenant*

les questions les plus importantes sur cette matiere, & leurs décisions, tant pour les pays coutumiers, que ceux régis par le droit écrit &c. par M. *Edme de la Foix de Freminville*, Bailli des Villes & Marquisat de la Palisse, Commissaire aux droits seigneuriaux.

Debure fils ainé, Libraire, Quai des Augustins à S. Paul mettra en vente dans le 10 du mois d'Août prochain l'édition qu'il prépare depuis deux ans des *Œuvres de Lactance* sous la direction de M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy en 2 Volumes in 4°. de plus de 800 pages chacun & dont le prix sera de 30 liv. reliés.

On trouve à present chez le même Libraire l'édition Grecque Latine procurée par les RR PP. Benedictins des *Œuvres de S. Justin* imprimée chez Charles Osmont en deux vol. in fol.

L'Histoire Eccléſiaſtique & Civile de la Ville & du Diocéſe de Carcaſſonne, avec les piéces juſtificatives & une notice ancienne & moderne de ce Diocéſe par le R. P. *Bouges* Religieux Auguſtin de la Province de Toulouſe imprimée à Paris en 1741 vol. in 4°. du prix de ſix livres relié.

Le Tome premier du mois de Septembre des *Acta Sanctorum* des Bollandiſtes fol. 1 vol. imprimé à Anvers in fol. du prix de 30 liv. en feuilles.

Nyon fils Libraire, Quai des Auguſtins à l'Occaſion, vient de mettre en vente *l'Hiſtoire des Sarraſins contenant leurs premieres Conquêtes, & ce qu'ils ont fait de plus remarquable ſous les onze premiers Kalifes ou Succeſſeurs de Mahomet.* traduit de l'Anglois de *Simon Ockley* Profeſſeur en langue Arabe dans l'Univerſité de Cambridge 2 vol. in 12.

Dissertations sur l'origine des Francs, sur leur établissement dans la Gaule, sur le tombeau de Chilperic I. sur la milice des anciens Francs, sur les dons gratuits de l'ancienne noblesse, sur une lettre de S. Remi à Clovis; réfutation du systême de M. Eccard sur l'autorité de nos premiers Rois. Ce recueil forme avec une *Histoire abregée des Rois de France en vers*, un Volume in 8°. de petite forme dont on est redevable au travail de M. *Ribaud de la Chapelle* avantageusement connu dans la République des Lettres & paroit depuis quelques jours à Paris chez CHAUBERT Libraire de notre Journal qui publia en 1745 sous la même forme une nouvelle *explication de la quatriéme Eclogue de Virgile* par le même Auteur, à l'ingénieux systême de laquelle nous avons crû devoir applaudir dans le tems.

Manuel Philoſophique, *ou Précis univerſel des Sciences* in 12. 1748. c'eſt le titre d'un livre qui vient d'être mis en vente chez Etienne Savoye Libraire rue S. Jacques à l'Eſperance, & dont l'Auteur eſt le ſieur Andre Joſeph Panckouke Libraire à Lille en Flandres. Picqué de la noble émulation de faire revivre ces tems heureux où les Libraires étoient eux-mêmes les Auteurs d'une partie des ouvrages qu'ils préſentoient au Public, ce nouveau Libraire-Auteur, s'eſt déja fait connoître par quelques volumes de ſa façon & notamment par des *Elemens d'Aſtronomie & de Géographie à l'uſage des Négocians*, volume in 12. de plus de 700 pages imprimé à Lille en 1739 & 1740. L'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui contient les principes de la Logique & de la Métaphyſique; des Mathématiques, de la Géometrie; de la Phyſique, des Mécaniques, de l'Hydroſtatique; du feu; de l'Optique des couleurs; de la Dioptrique, de la Catoptrique, de la Gnomonique; de la Géographie; du calcul Eccleſiaſtique; du Calendrier de Jules Céſar; de la Chymie, & des poids qui y ſont uſités; de l'Anatomie, de la Médecine, de la Pharmacie; de l'homme, des Paſſions, & enfin de la Morale; tout cela bien en abrégé ſans doute, & de ma-

niere á ne donner qu'une très-legere teinture de ces hautes Sciences. C'est au reste le seul but que l'Auteur s'est proposé. Nous ne devons pas oublier que selon son usage de décorer les frontispices de ses livres de quelque épigraphe, on lit à la tête de celui-ci cette inscription Latine, *Audendum est & veritas investiganda, quam etiam si non assequamur omnino, tamen propiùs quam nunc sumus, ad eam perveniemus*, Galen.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1748.

Art. LIV. *Histoire du Parlement d'Angleterre*, par M. l'Abbé Raynal, 1153

Art. LV. *Assemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier*, 1179

Art. LVII. *Lettre au P. B. J. touchant un endroit du Traité de M. Vernet sur la vérité de la Religion Chrétienne*, 1197

Art. LVIII. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1227

ART. LIX. *Poëtique* de M. de Luzan, suite de l'Article 58 au 2. vol. de May, 1248
ART. LX. *Remarques Critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, 1281
ART. LXI. *Traduction Françoise des avantures d'Abrocome & d'Anthia*, 1305
ART. LXII. *Nouvelles Littéraires*, 1323

Nota. Dans la suite des N°. on a passé par erreur le nombre LVI.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 May 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4718